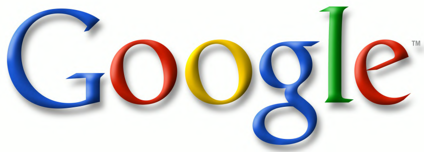
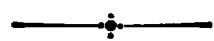


TRANSFERRED TO
FINE ARTS LIBRARY

ARCHITECTURE BRETONNE



Étude des Monuments du Diocèse de Quimper.



ARCHITECTURE BRETONNE

Étude des Monuments du Diocèse de Quimper

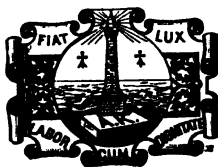
COURS D'ARCHÉOLOGIE

PROFESSÉ AU GRAND-SÉMINAIRE

PAR

L'ABBÉ J.-M. ABGRALL

Chanoine honoraire
Aumônier de l'Hôpital de Quimper
Correspondant de la Commission des Monuments Historiques
Officier d'Académie.



QUIMPER
IMPRIMERIE BREVETÉE AR. DE KERANGAL

1904


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

ARCHITECTURE BRETONNE

Étude des Monuments du diocèse de Quimper

Cette étude ne s'étend pas aux monuments de toute la province de Bretagne, elle doit se limiter à ceux de la partie extrême et la plus occidentale du pays, au seul diocèse de Quimper, correspondant au département du Finistère.

C'est là, du reste, que le mouvement architectural et artistique s'est manifesté le plus complètement et a été comme le reflet le plus parfait de tout ce qui s'est produit dans le reste de la région.

Notre moisson sera bien abondante, et nous serons étonnés quand nous aurons recueilli toutes les richesses que nous ont laissées nos pères. Et lorsque nous nous dirons que c'est pour Dieu, pour son culte, pour sa gloire qu'ils ont couvert le pays de si admirables monuments, nous ne pourrons nous défendre de leur appliquer les éloges décernés par le livre de l'Ecclésiastique, au chapitre XLIV, v. 1 : « *Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione suâ. 6. Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes :* Louons ces hommes vraiment dignes de gloire qui ont été nos pères et dont nous sommes les descendants ; ces hommes à la foi robuste, ayant le goût et le culte du beau. »

Le champ à explorer sera vaste et étendu. Nous décrirons d'abord les **Églises** et les **Chapelles** ; ensuite les **Clochers** qui les surmontent et qui donnent à notre pays sa physionomie spéciale ; les **Portes** monumentales et **Porches** qui y donnent accès ; les **Fenêtres, Roses** et **Rosaces** qui les éclairent ; les **Arcs de triomphe** qui forment une noble entrée à nos cimetières ; les **Chapelles funéraires** et **Ossuaires** ; les **Croix** et les **Calvaires** si beaux et si multipliés ; les **Fontaines saintes** qui sont l'accompagnement obligé de nos chapelles de pèlerinage ; **Cloîtres** anciens ; **Salles capitulaires**, et l'on terminera cette partie par un coup d'œil sur la vieille **Architecture militaire**, les constructions féodales, châteaux et manoirs.

Ensuite, dans ce qu'on appelle le mobilier, nous aurons à examiner les **Autels** et **Retables**, les **Jubés, Chancels** et **Clôtures** de chœur, les **Stalles, Portes sculptées, Chaires à prêcher, Cuves** et **Baldaquins** de **Fonts-baptismaux, Bénitiers, Statues, Groupes, Bas-reliefs, Niches à volets ; Sépulcres de Notre-Seigneur, Tribunes** et **Buffets d'Orgues, Tombeaux** et **Sarcophages, Vitraux, Tableaux** et **Peintures, Bannières et Ornements brodés, Croix de procession, Calices, Patènes, Ostensoirs, Reliquaires, Châsses, Lampes, Chandeliers** et autres pièces d'**Orfèvrerie, Inscriptions de cloches, Inscriptions votives**, et **commémoratives**, etc.

ÉGLISES

Architecture primitive ou « latine ».

Quelle a été l'architecture bretonne à l'époque mérovingienne et carlovingienne ? Il est difficile de répondre à cette question, car il ne nous reste qu'un seul monument authentique de ces époques reculées. Il n'y a pas de doute cependant que les monuments religieux ne fussent nombreux et probablement richement ornés pendant cette période. Le cartulaire de Landévennec nous donne le nom d'une foule de paroisses régulièrement constituées dès avant le VIIIe et le IXe siècle, et qui avaient par conséquent leurs églises. L'histoire nous apprend que saint Corentin travailla de ses propres mains à la construction de sa cathédrale de Quimper, et qui sait s'il ne s'inspira pas pour ce travail des beaux modèles qu'il trouva à Tours où il alla pour sa consécration épiscopale, ou bien encore dans les villes de Nantes et d'Angers par lesquelles il dut passer dans ce voyage ? En même temps saint Guénolé construisait son monastère de Landévennec, et saint Tudy celui de l'Ile-Tudy.

Au VIe siècle, saint Pol-Aurélien fonda la cathédrale de Léon, les monastères de l'Ile-de-Batz, de Lampaul-Ploudalmézeau, Lampaul-Guimiliau et Plougar. C'est à la même époque qu'il faut faire remonter l'érection de la

première chapelle de N.-D. du Creisker à Saint-Pol-de-Léon, la chapelle de Callot, l'église de Lochrist-an-Izelvez, les abbayes de Daoulas, du Relecq ou Gerber en Plounéour-Ménez et de Saint-Mathieu du bout du monde, de *finibus terræ,* près du Conquet, dans la paroisse de Plougonvelin. C'est alors que saint Majan, expert en architecture, construisait le monastère de son frère saint Gueznou, et que celui-ci mourut accidentellement en visitant l'église que faisait bâtir saint Corbasius au monastère fondé à Quimperlé par saint Gurthiern.

Dans les siècles suivants, les églises durent se multiplier, mais de tous ces édifices vénérables il ne nous reste rien, ou presque rien. Nous ne possédons de certainement antérieur aux invasions normandes que la crypte de Lanmeur et quelques piles et arcades de l'église qui la surmonte.

Cette **crypte** de Lanmeur fut construite pour abriter les restes vénérés du jeune prince saint Mélar, traîtreusement mis à mort dans cette ville par ordre de son oncle Kivod en 544, et qui fut honoré dès lors comme un martyr. Elle affecte les proportions et les dispositions des *Confessions* ou *Martyria* des premiers siècles de l'Église, et ce sont ses faibles dimensions qui lui donnent justement plus de prix en indiquant mieux sa destination et son objet. Elle mesure 8 m.18 de longueur sur 5 m.07 de largeur et est divisée en trois petites nefs par deux rangs de quatre colonnes qui sont hautes seulement de 1 m. 33 et soutiennent des arcades surbaissées et des voûtes en calotte informe dont la hauteur ne dépasse pas 1 m.97. Six de ces colonnes monolithes ont 0 m. 40 de diamètre, deux autres plus épaisses mesurent 0 m. 60 et sont couvertes jusqu'à la moitié de leur hauteur d'une sculpture absolument barbare et primitive représentant des tiges et des branches végétales avec insertions.

Il est à croire que le tombeau ou sarcophage du jeune saint était placé entre ces deux piliers ornementés, et ce qui le fait supposer, ce sont les quatre fenestelles latérales percées vers cet endroit, ouvertures étroites par lesquelles le peuple pouvait voir de l'extérieur et vénérer le tombeau ; car cette crypte était autrefois dégagée dans une bonne partie de sa hauteur et n'a été complètement enfouie que plus tard, lorsqu'on a voulu mettre le pavé du pourtour au niveau de celui du chœur. On y pénétrait alors par deux portes, et maintenant par une seule, du côté Nord, à laquelle donne accès un escalier de huit ou neuf marches. Près de cette porte est une fontaine formée d'une petite vasque de 0 m. 40 de diamètre, d'où l'eau va se perdre sous le pavé et se déverser dans le vallon voisin par un canal souterrain. Cette fontaine a-t-elle servi autrefois, comme quelques-uns l'affirment, à l'administration du baptême par immersion ? C'est possible, mais rien ne le prouve.

Toute l'église qui surmontait cette crypte devait être de la même époque, mais elle a été détruite par les Normands, et il n'en reste que six grosses piles carrées avec leurs arcades en plein-cintre qui viennent tomber sur un petit tailloir ou abaque bien simple.

En dehors de ce monument il ne reste que des édifices ou des parties d'édifices de date absolument incertaine, mais que l'on voudrait cependant, à cause de leur caractère d'extrême simplicité, attribuer à la période antérieure à l'an mil. Ce sont : l'église ensablée de l'Ile-de-Batz, l'église de Locquénolé, la nef de Ploujean, quelques piles et arcades du côté Midi de la nef de Plougasnou, et peut-être la chapelle ensablée de Saint-Guévroc, près de Kéremma, en Tréflez.

Il est admis de dire que les Normands, dans leurs incursions au IXe siècle, ont tout ravagé et tout détruit.

Qu'ils aient tout brûlé, je le comprends ; mais lorsque les toitures, les charpentes et les meubles avaient été consumés par le feu, il restait encore les murailles, les piliers et les arcades, et ces hordes occupées à piller ne devaient pas toujours s'attarder à renverser ces maçonneries parfois très solides.

Quoi qu'il en soit, il reste dans une région qu'ils ont visitée et saccagée, une vaste église qu'ils ont brûlée peut-être, mais qui existe encore en très bon état de conservation, c'est celle de Saint-Philbert de Grandlieu, dans le pays de Nantes, construite presque entièrement en 815 et complétée en 836 ; elle est pour tout l'Ouest le plus remarquable spécimen de l'architecture carlovingienne.

Comme cette église de Saint-Philbert, il se pourrait aussi que quelques-unes de nos églises bretonnes aient survécu à ces dévastations, et ce serait comme une jouissance pour nous d'avoir la conviction que ces vénérables édifices auraient traversé cette crise qui fut si terrible pour notre pays.

L'église ensablée de l'Ile-de-Batz est-elle antérieure à l'an mil, ou est-elle postérieure au séjour des Normands, qui y établirent longtemps leur quartier général ? L'aspect de ce qui reste de cet édifice nous porte à l'attribuer au IXe ou au Xe siècle. A quelle époque cette église fut-elle ensevelie sous les sables soulevés par les vents et formant dans cette partie orientale de l'île des dunes hautes de 8 et 10 mètres ? On ne le sait pas. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est située sur l'emplacement même du monastère établi par saint Pol, et très probablement à la place de son église primitive. Elle mesure 28 mètres de longueur totale et se compose d'une nef, de deux bas-côtés, d'un transept ou bras de croix, d'un sanctuaire ou abside en demi-cercle et de deux petites absidioles ou chapelles demi-rondes s'ouvrant sur le transept. La nef a

4 mètres 50 de largeur entre les piles, et les bas-côtés 1 mètre 90. Les cinq travées de la nef sont formées par des piles en carré long ayant 1 mètre sur 0 mètre 75 de section, avec des intervalles de 2 mètres pour les arcades.

Lorsque, il y a environ trente ou quarante ans, on s'avisa de déblayer cette église, on trouva les maçonneries intactes, mais les travaux furent dirigés avec tant de maladresse que, la nef ayant été avant tout débarrassée des sables qui l'obstruaient, la poussée des sables qui remplissaient les bas-côtés jeta à terre les arcades et une partie des piles. Il ne reste debout qu'une seule arcade de la nef, du côté Nord, une du transept, et une petite arche joignant ce transept au bas-côté. Ces arcades sont formées de claveaux de petite dimension ; dans la nef elles portaient directement sur les piles sans intermédiaire de tailloir ; ce n'est que dans le transept qu'on trouve un tailloir de la plus grande simplicité pour faire la transition entre la pile et le départ de l'archivolte.

L'appareil, ou pierres qui forment les piles, n'est pas absolument régulier et la hauteur des assises est d'environ 20 ou 25 centimètres.

La façade Ouest est encore debout avec sa petite porte, sa fenêtre géminée et son petit campanile ; même un pan de mur latéral ayant conservé une fenêtre à plein-cintre donne la hauteur exacte de la nef. Dans tout l'édifice il n'y a pas la moindre trace de sculpture, si ce n'est sur un seul tailloir, à l'entrée de l'absidiole du transept Nord.

L'église de Locquénolé, au bord de la rivière de Morlaix, a pour patron saint Guénolé, fondateur de Landévennec. Sa nef est proche parente de celle de l'Ile-de-Batz ; elle mesure 4 m. 70 de largeur et se compose de trois travées de 2 m. 70 d'ouverture et 3 m. 90 de hauteur sous arcades, séparées par des piles carrées barlongues de 1 m. 90 sur 0 m. 75 d'épaisseur, hautes de 2 m. 50 et ter-

minées par un simple tailloir sous les arcades à plein-cintre ou en demi-rond. Les quatre piles du transept sont cantonnées de colonnettes surmontées de chapiteaux aux sculptures barbares et bizarres, retraçant des rudiments de volutes, crossettes et enroulements avec des ébauches de têtes humaines ; les tailloirs aussi ont reçu quelques ornements : dents de scie, frettes, damiers.

Les piles et les arcades de la nef de Ploujean, église toute voisine, ont beaucoup de rapport avec celles de la nef de Locquénolé, et ce caractère se retrouve encore dans le côté Sud de la nef de Plougasnou ; là on rencontre même, dans quelques tailloirs, des têtes saillantes, formant une ornementation un peu plus riche.

Quelle date attribuer également à la chapelle presque souterraine de Saint-Guévroc, en Tréflez ? Cet édifice, situé tout près de la mer, était à peu près ensablé ; il a été déblayé et consciencieusement restauré.

XIe Siècle.

Pour ce qui est de la chronologie et de la description des monuments romans du XIe et du XIIe siècle, il existe un travail très remarquable fait par M. C. de la Monneraye et publié dans le *Bulletin Archéologique de l'Association bretonne, année 1846*. Lorsque les dates de la construction de ces édifices sont clairement consignées et établies, M. de la Monneraye ne fait pas difficulté de les admettre, mais lorsque ces indications font défaut et que les dates sont un peu douteuses, l'honorable archéologue a une tendance marquée à rajeunir nos monuments, se basant sur cette donnée absolument inexacte, mais que

tous les auteurs ont répétée en se copiant les uns les autres, à savoir : que la Bretagne était en retard d'un bon demi-siècle sur les autres provinces pour le mouvement architectural. Nous prouverons qu'il n'en était rien pour ce qui regarde les constructions romanes du XIe et du XIIe siècle, et que même elle était presque en avance au XIIIe siècle.

Commençons par Loc-Maria de Quimper. M. de la Monneraye attribue la fondation de cette abbaye au comte Alain Canihart, qui y mit comme abbesse sa fille Hodierne ; mais il est dit dans le cartulaire de l'Église de Quimper, que l'épouse du même Alain Canihart enleva ce monastère à l'évêque Orscand, auquel il appartenait auparavant. C'est que donc il existait déjà. Et, par ailleurs, il est acquis que Loc-Maria fut d'abord abbaye royale et ensuite ducale ; elle était donc fondée avant 874, année de la mort de Salomon, le dernier des rois de Bretagne.

L'église romane de Loc-Maria, que nous possédons maintenant, est-elle réellement du XIe siècle, ou serait-elle une église carlovingienne du IXe siècle ? Cette dernière supposition ne serait pas inadmissible, car l'église de Loc-Maria offre dans sa structure certains points communs avec Saint-Philbert de Grandlieu qui est de 815 et 835, la petite église de Germigny-les-Prés (Loiret), aussi du IXe siècle, celle de Tournus, en Bourgogne, de la même époque, et une église carlovingienne octogonale à Nimègue, en Hollande.

La nef de Loc-Maria est séparée des bas-côtés par des piles en carré long, renforcées sur leurs deux faces d'une sorte de pilastre ou contrefort qui monte jusqu'à la naissance des arcades et s'y termine carrément et non en glacis comme à Grandlieu. Les arcades à plein-cintre sont portées sur des tailloirs en biseau allongé ; les fenêtres des bas-côtés et de la nef sont étroites à l'extérieur, éva-

sées à l'intérieur et terminées en plein-cintre, ce qui est le caractère de l'architecture romane. Les piles de la croisée du transept, destinées à porter le clocher central, sont plus fortes et cantonnées de quelques colonnettes à chapiteaux bien primitifs comme sculpture. Ces mêmes colonnettes se retrouvent au fond des transepts, qui ont deux étages de fenêtres.

L'abside actuelle et l'absidiole Sud sont de construction récente, mais tracées d'après les données anciennes; seule l'absidiole du transept Nord est de la même date que le reste de l'édifice. Le porche Ouest, qui est du XVe siècle, a fait disparaître une porte romane géminée dont on saisit encore à l'intérieur l'ancien tracé.

L'appareil extérieur se compose, pour les bas-côtés, de petites pierres cubiques rappelant le petit appareil romain. La maçonnerie des transepts est en appareil moyen, avec pierres de plus grandes dimensions dans les contreforts et les fenêtres.

Le clocher central, couronné par un toit en ardoises, est bien simple et a été remanié sur deux de ses faces; mais sur les côtés Est et Sud on retrouve encore les jolies petites fenêtres géminées primitives, analogues à celles du clocher de Germigny-les-Prés.

L'église abbatiale de Landévennec, détruite par les Normands, fut reconstruite par l'abbé Blenlivet ou Brélivet, 1031-1047. Cette église vénérable est maintenant à l'état de ruines. Vendue nationalement à la Révolution, elle existait encore entière dans les premières années du XIXe siècle, mais alors son acquéreur s'acharna à la détruire, il y construisit un four à chaux et employa une grande partie des matériaux de l'édifice et de l'abbaye à cette industrie. Il reste encore cependant une partie des murs sur une certaine hauteur et les parties basses des piles qui ont été dégagées par le propriétaire actuel,

M. le comte de Chalus, ce qui permet de déterminer exactement le tracé de l'église. Elle se composait d'une nef de 7 mètres de largeur et de deux bas-côtés de 3 m. 10, de deux bras de croix assez profonds, d'un sanctuaire fermé par quatre colonnes cylindriques et contourné par un bas-côté ou déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles rayonnantes en cul-de-four, celle du milieu étant un peu plus profonde que les deux autres. La longueur totale est de 51 m. 80, la longueur de la nef et des bas-côtés, 13 m. 20, et celle des transepts en travers, 30 m. 80.

Le plan a la même disposition que ceux de Loctudy et de Saint-Gildas-de-Rhuys, et il est assez probable que le constructeur s'est inspiré de ce dernier édifice, commencé en 1008. Les dix piliers de la nef de Landévennec sont en carré long avec pilastre du côté du collatéral et colonnettes cylindriques dans l'intérieur des arcades. Les quatre piles du transept et les deux de l'entrée du sanctuaire sont en forme de croix grecque et cantonnées de trois colonnettes. Presque toutes ces colonnettes ont leurs bases couvertes de sculptures un peu barbares, mais caractéristiques du XIe siècle. Il en est de même des chapiteaux dont quelques-uns sont encore en place et la plupart gisants par terre; on y trouve des crossettes, volutes, enroulements, chevrons et passementeries, branches et feuillages, animaux et petits personnages informes. M. Louis Conrajod, ancien professeur de sculpture française à l'École du Louvre, a reconnu dans quelques-uns de ces chapiteaux l'influence irlandaise.

Le sol intérieur ou pavé s'en va en pente et s'abaissant vers le sanctuaire, de sorte que le niveau de l'abside est d'environ un mètre plus bas que celui de l'extrémité Ouest. C'est une particularité qui se retrouve aussi à Loctudy.

Les trois chapelles rayonnantes et le pourtour du chœur

ont conservé leurs fenêtres en plein-cintre. Chaque chapelle est percée de trois fenêtres de 0 m. 80 de largeur et de 2 m. 50 environ de hauteur ; et le mur de pourtour qui les sépare a des baies géminées un peu plus étroites. Dans les collatéraux on ne trouve plus de fenêtres, sauf une seule dans le mur Midi, véritable meurtrière de 2 mètres de hauteur, n'ayant à l'extérieur que 0 m. 20 d'ouverture et offrant à l'intérieur un évasement de 0 m. 80. Au lieu de correspondre à l'axe d'une travée, elle se trouve placée au droit d'une pile, singularité que l'on rencontre aussi dans les bas-côtés de Loc-Maria.

Dans le transept Nord on voit la trace d'une petite chapelle demi-circulaire, où se trouvait, dit-on, le tombeau de saint Guénolé. Ce tombeau était vide à l'époque de la reconstruction de l'église, puisque les reliques du saint fondateur en furent retirées lors de l'invasion des Normands et transportées par ses moines à Montreuil-sur-Mer, en 924 ou 925. Il est à croire cependant que la position de ce sépulcre, désormais vide mais toujours vénérable, influa sur la disposition et les dimensions du plan de la nouvelle église rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne.

A l'angle du transept opposé, dans l'espace compris entre le bas-côté du chœur et la sacristie, est le tombeau du roi Grallon. C'est une sorte de caveau où l'on peut pénétrer de trois côtés par des arcades basses de 0 m. 80 de largeur. Autour du carré intérieur, mesurant 2 m. 40 de côté, règnent trois marches qui descendent à un niveau de 0 m. 60, et à cette profondeur on voit un sarcophage qui n'est point une auge de pierre, comme on en trouve généralement dans les églises anciennes et les cimetières primitifs, mais c'est une logette en maçonnerie d'appareil moyen, affectant la forme du corps, large de 0 m. 50 aux épaules, de 0 m. 30 aux pieds, profonde de

0 m. 40, et ayant une petite cellule de 0 m. 20 sur 0 m. 15 pour recevoir la tête. Les pieds étaient à l'Orient et la tête à l'extrémité Ouest. Ce tombeau est maintenant à moitié envahi par les terres éboulées et par les herbes parasites.

A Loctudy, nous trouvons à peu près le même plan qu'à Landévennec, sauf que le transept fait défaut ; nef de 6 m. 50, deux bas-côtés de 3 m. 40 et 3 m. 65, chœur clôturé par quatre colonnes cylindriques très sveltes disposées en demi-cercle, et par derrière, bas-côtés contournant pour former déambulatoire et donner accès à trois chapelles absidales. Les piles de la nef sont sur plan carré long, garnies de deux colonnettes dans le sens longitudinal, mais aux quatres piles qui précèdent le chœur ces colonnettes se présentent sur les quatre faces.

Dans la nef et ses collatéraux, la voûte est en lambris de bois et en forme de berceau et de demi-berceau, mais dans le chœur, la voûte est en pierre et se termine en cul-de-four ou demi-coupole. Les mêmes dispositions se retrouvent dans les chapelles absidales, tandis que les travées du déambulatoire sont couvertes d'une voûte d'arête.

La couverture de l'abside consistait primitivement en une terrasse de dalles de granit. Les infiltrations d'eau ont obligé à y superposer un toit en ardoises.

La longueur totale de l'église à l'intérieur est de 33 mètres.

La sculpture des chapiteaux est encore un peu barbare, mais très variée. On y trouve des volutes, des crossettes, des dents de scie, entrelacs, nœuds, enroulements divers, bonshommes informes, feuillages, têtes de béliers, même à l'entrée de la petite chapelle Sud, un crucifix archaïque. Les bases elle-mêmes sont couvertes de sculptures, bonshommes symboliques, dont deux extra-naturalistes, croix pattées, cerfs, renards, enroulements rappelant les passementeries des galons des officiers.

Le plan de l'église de Loctudy a une grande analogie avec celui de Saint-Gildas-de-Rhuys, dans le Morbihan. Nous trouvons les mêmes rapports dans la sculpture des chapiteaux et la disposition des fenêtres ; on est donc fondé à conclure que les deux édifices sont de la même date.

Or, malgré tous les raisonnements de M. de la Monneraye, il faut admettre que cette église de Saint-Gildas fut rebâtie, entre les années 1008 et 1030, par saint Félix, envoyé pour cette mission par son maître Gauzlin, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire. La preuve en est qu'elle fut consacrée le 30 Septembre 1032, par Judicaël, évêque de Vannes. Une autre preuve, c'est une inscription qui se trouve sur le mur Nord, à l'intérieur de la chapelle absidale : P. GOSFREDO. DM. ORATE, Priez Dieu pour Geoffroy, faisant allusion à la mort du comte Geoffroy, survenue au cours d'un pèlerinage à Rome qu'il avait entrepris au commencement des travaux. Il y a, de plus, la description du porche à double étage, maintenant disparu, et qui concorde parfaitement avec le porche de Saint-Benoît-sur-Loire, qui se construisait à la même époque et qui existe encore.

Il y a eu nécessairement des rapports entre l'abbaye de Saint-Gildas et celles de Loctudy et de Landévennec, et tous ces points de parenté entre les constructions autorisent plus que de raison à affirmer qu'elles sont de même époque.

C'est encore la même date qu'il faut assigner à l'église de Fouesnant, fort remarquable aussi, malgré bien des remaniements qui l'ont défigurée, surtout à l'extérieur. C'est surtout dans la nef et le transept qu'on retrouve les éléments romans dans toute leur valeur. Les cinq travées de la nef sont séparées par de hautes piles rondes cantonnées de quatre colonnettes. L'un des piliers est sur un

plan carré, et sur ses angles chanfreinés porte une décoration de pointes de diamant. Les arcades sont à double archivolte et portent sur des chapiteaux extraordinairement variés : petits bossages serrés rappelant pour ainsi dire les rugosités de la pomme de pin, feuillages étagés en cinq ou six rangs, crossettes enroulées, spirales, damiers, tracés géométriques, étoiles à huit pointes, rouelles, entrelacs, personnages grotesques, accroupis ou formant cariatides sous les tailloirs.

Au-dessus des arcades s'ouvrent de petites baies évasées, dont la largeur à l'extérieur ne dépasse pas quinze centimètres. Dans les deux branches du transept, dans le chœur et même le côté Sud de l'abside se répètent les mêmes arcatures avec leurs claveaux de petite dimension et leurs chapiteaux historiés.

Indiquons pour mémoire d'autres constructions ou fragments remontant à la même époque.

A Plouguer, à la porte de Carhaix, le côté Nord de la nef compte quatre arcades à plein-cintre portées sur des piles carrés oblongues, le côté Midi n'en a que deux, dont une ouverte et l'autre murée.

La nef de Meilars, près de Pont-Croix, est également romane, et les piles carrées sont garnies de colonnettes pour recevoir sur leurs chapiteaux des tailloirs à chanfrein allongé.

La nef de la chapelle de Coadry, en Scaër, est dans le même genre et l'ancienne église de cette paroisse était du même style.

Ajoutons deux petits fragments : le petit oratoire ruiné de saint Tugdual, près de la chapelle également en ruine de Saint-Jean de Locquéran, en Plouhinec, et un petit arc triomphal divisant en deux la chapelle de Saint-Jean, en Crozon.

Terminons cette revue des monuments du XIIe siècle, par l'église de Sainte-Croix de Quimperlé.

La vieille abbaye bénédictine de Sainte-Croix est assise entre l'Ellé et l'Isole, tout près de leur confluent. Le premier monastère de Quimperlé eut pour fondateur saint Gurtiern, prince Cambrien, qui quitta son pays avec deux compagnons pour vivre dans la solitude, d'abord à l'île de Groix, ensuite dans l'îlot formé par les deux rivières d'Isole et d'Ellé, à l'endroit où elles se confondent pour former le Léta. Sur le même emplacement, le comte Alain Canihart fonda, au commencement du XIe siècle, une abbaye en l'honneur de la Sainte Croix, dont le premier abbé fut, en 1027, Gurloës, prieur claustral de Saint-Sauveur de Redon.

La grande église abbatiale remonte-t-elle à cette époque, ou plutôt ne faut-il pas en assigner la date au gouvernement de Benoît en Bénédict, à la fois évêque de Nantes et abbé de Sainte-Croix ? C'est de son temps que se fit la translation solennelle des reliques du premier abbé saint Gurloës, en 1083, et à la même date le cartulaire de Quimperlé mentionne la restauration ou plutôt la reconstruction de l'église : *Restauratio ecclesiæ sanctæ Crucis.*

De la construction ancienne il ne reste plus que cette église ; tous les bâtiments monastiques, y compris le cloître, ont été refaits au XVIIe siècle, avec un certain luxe et surtout avec beaucoup d'ampleur. Ils servent maintenant de locaux à la cure, au tribunal, au parquet, à la sous-préfecture, à la gendarmerie, à l'hôtel-de-ville. L'église elle-même n'est pas, absolument parlant, l'église première. Au cours des travaux de restauration exécutés en 1862, on voulut consolider le clocher, en reprenant en sous-œuvre les piliers qui le soutenaient. A un moment donné, la tour s'écroula, écrasant par sa chute une grande

partie de l'édifice. Comme c'était là un de nos plus anciens monuments et des plus remarquables, on le reconstruisit en reproduisant aussi fidèlement que possible le plan original et en se servant d'une bonne partie des anciens matériaux. Les plans de cette reconstruction ont été dressés par M. Bœswilwald et exécutés sous la direction de M. Bigot, architecte diocésain.

L'édifice, dans sa disposition générale, reproduit la forme d'une croix, mais dans sa masse extérieure, du moins des endroits où l'on peut en saisir l'ensemble, comme de la rue du Château, il a plutôt l'aspect d'une immense rotonde couverte par un toit conique à deux étages. Contre le mur circulaire s'appliquent quatre chapelles formant branches de croix, celle de l'Ouest terminée carrément et les trois autres en hémicycle, celle qui fait abside à l'Est ayant une plus grande profondeur.

La façade Ouest est du XVIIIe siècle et sans caractère. Tout le côté Sud se trouve noyé dans les bâtiments de l'abbaye et ne peut être vu ; nous n'avons donc à examiner que le développement Nord et la partie absidale.

Sur les parois Nord nous voyons se dessiner le style général du bâtiment : au rez-de-chaussée, des contreforts peu saillants, limitant des travées étroites subdivisées pour de longues colonnettes qui supportent des arcs en plein-cintre ; une porte encadrée de trois colonnettes de chaque côté, avec voussures en plein-cintre que surmonte un joli motif formé de quatre colonnettes couronnées de têtes grimaçantes en guise de chapiteaux. Au-dessus de cette ordonnance règnent deux étages de fenêtres romanes ; les premières, ornées de colonnettes, éclairent l'intérieur de l'édifice, les secondes s'ouvrent sur les combles. Plus loin, ressort la chapelle du transept, en demicercle, percée de longues baies étroites sans ornements.

En continuant notre examen à l'entrée de la rue Ellé,

nous retrouvons la disposition première, mais avec plus de sobriété dans la partie inférieure ; puis vient la chapelle absidale, déployant par contraste une extrême richesse. Elle est entourée d'une couronne de onze fenêtres et comme tapissée de trente colonnettes ou pilastres, partant de fond par groupes de trois et séparant les fenêtres au-dessus desquelles elles portent des voussures avec un cordon saillant qui se répète aussi au-dessus du trumeau pour encadrer un tympan curieux formé des motifs les plus originaux et les plus variés. C'est le moment aussi de faire remarquer l'extrême variété des chapiteaux qui terminent les colonnettes, diversité que l'on pourra retrouver à l'intérieur, surtout dans cette même abside : crosses, volutes, rosaces nouées les unes aux autres, feuilles enroulées, palmettes, oiseaux adossés ou affrontés, entrelacs, passementeries, feuillages en collerettes ; et ces mêmes dessins, avec d'autres variantes, se retrouvent sur les bases des mêmes pilastres, entre les griffes qui en forment les empattements. Au niveau de ces bases s'ouvrent les meurtrières évasées qui donnent une lumière parcimonieuse à la crypte.

A l'intérieur, quatre immenses piliers, entourés chacun de quinze colonnes engagées, supportant ce qu'on pourrait appeler la coupole centrale, quoiqu'il n'y ait pas de coupole proprement dite, mais une voûte recoupée pour de larges arcs diagonaux. Entre ces gros piliers sont bandées de grandes archivoltes, et plus haut des arcs doubleaux s'en vont rejoindre les murs du pourtour, soutenant la voûte, partie en forme de berceau, partie sur plan d'arêtes. Sur tout le périmètre intérieur, il y a un grand déploiement de colonnes appliquées, particulièrement au fond des transepts où elles forment une haute arcature au-dessous des fenêtres.

Mais c'est principalement dans l'abside, qui n'a pas été



Abside de l'église Sainte-Croix, Quimperlé.

reconstruite ni retouchée, que l'on trouve prodiguées les richesses architecturales : colonnettes à bases et chapiteaux sculptés, arcature basse, fenêtres à colonnettes avec colonnette centrale encore dans le trumeau ; même sculpture, même ornementation que dans les chapiteaux extérieurs.

Sous cette abside, s'étend une crypte à trois nefs et quatre travées séparées par des colonnes cylindriques ou à faisceaux dont les bases et les chapiteaux sont également ornementés. On y trouve deux tombes, dont la plus ancienne, celle de saint Gurloës, est l'objet d'une grande vénération.

XIIe Siècle.

L'architecture du XIIe siècle diffère-t-elle complètement de celle du XIe ? Quelques archéologues ont voulu établir une différence absolument tranchée, mais elle n'existe pas en réalité. La transformation dans la manière de bâtir ne se fait que par gradation, avec le cours du temps, avec l'expérience acquise et aussi avec les besoins nouveaux qui exigent de nouveaux programmes.

Cette période du XIIe siècle est représentée chez nous par deux écoles : à la première appartiennent les églises abbatiales de Daoulas et du Relecq, ainsi que la partie Ouest de l'abbaye de Saint-Mathieu. La seconde, plus légère, plus déliée, plus élégante, a son centre d'influence à Pont-Croix qui exerce son action sur toutes les constructions d'alentour.

L'église de DAOULAS date du XIIe siècle avancé, puisqu'elle a été construite en 1167, par Guiomarc'h de Léon

et Nobile, sa femme. Le *Chronicon Britannicum* dit que Bernard de Moëlan, évêque de Cornouaille, en confirma la fondation : « MCLXVII, *incepta est ecclesiæ apud Daoulas, Bernardo præsule Corisopitensi præsente et confirmante.* »

Geoffroy, son successeur sur le siège de Quimper, mit en possession de la dite abbaye les chanoines réguliers de l'Ordre de saint Augustin, en l'an 1173.

L'église, telle qu'elle existe actuellement, ne représente pas toute la longueur ancienne, mais l'extrémité supprimée, c'est-à-dire le chœur et une sorte de transept Midi, ne datait que du XVe ou du XVIe siècle. En 1876 et 1877, il a été fait à cet édifice d'excellents travaux de restauration sous la direction de M. Bigot, architecte diocésain, qui a construit l'abside en hémicycle, les deux absidioles terminant les bas-côtés et le collatéral Sud.

Ce que nous avons d'authentique du XIIe siècle, c'est le portail Ouest, la nef avec son bas-côté Nord. La façade Ouest est précieuse pour nous, car elle est avec celle de Saint-Mathieu, la seule façade romane qui soit restée intacte, sans aucun remaniement. Elle se compose ainsi : au milieu, une large porte accostée de chaque côté de deux colonnettes, portant les archivoltes d'un arc à plein-cintre et latéralement deux autres arcades aveugles plus étroites, à côté desquelles montent deux contreforts larges, peu saillants. A sept mètres de hauteur environ, le mur subit un retrait où prennent naissance quatre contreforts méplats qui encadrent et séparent trois fenêtres à plein-cintre, dont celle du milieu plus large que les deux autres. Le tout se termine par un gâble ou pignon assez aigu ; cet ensemble est simple, mais a en même temps un air de grandeur et de dignité.

A l'intérieur, la nef, longue de 28 mètres et large de 6 m. 80, avec bas-côtés de 3 m. 50, est composée de sept travées formées par des piliers en croix grecque, c'est-à-

dire ayant un pilastre sur chacune des quatre faces ; piliers hauts de 5 mètres, couronnés d'un simple tailloir à chanfrein et portant des arcs à plein-cintre à double archivolte. Au-dessus de ces arcades, viennent des fenêtres étroites à l'extérieur et évasées intérieurement.

Il faut noter, de chaque côté de la porte Ouest, une ornementation en sculpture méplate, formant comme un large bandeau ou litre, et qui se compose d'ornements variés dans lesquels on remarque surtout un simulacre de nattes tressées en osier ou en roseaux. Cette décoration rappelle les sculptures analogues de la nef de la cathédrale de Bayeux.

Cette nef, malgré sa simplicité, est d'aspect majestueux, et cette note, sobre dans l'ensemble, particulièrement dans le tracé des piliers qui sont dépourvus de chapiteaux, ne doit pas faire conclure que, avant cette époque, toute richesse fût exclue de l'architecture bretonne et qu'il faille classer comme postérieurs à l'église de Daoulas, les édifices où l'on trouve plus de richesses. Non, cette simplicité peut parfaitement être attribuée à l'état des ressources pécuniaires, à l'esprit de modération ou d'austérité du comte ou des moines qui faisaient bâtir, absolument comme l'esprit de saint Bernard a exercé son influence sur les constructions cisterciennes. La sobriété d'ornements de l'église de Daoulas ne nous empêche nullement d'attribuer au XIe siècle les églises de Landévennec, Loctudy, Fouesnant et Sainte-Croix de Quimperlé, où l'on trouve plus d'abondance de colonnettes et de sculptures.

A côté de cette église, est un cloître également roman, un peu postérieur ; nous en parlerons à l'article : Cloître.

La première fondation d'un monastère au RELECQ ou GERBER, en Plounéour-Ménez, fut faite par saint Pol Aurélien, qui y mit comme supérieur son disciple saint Tanguy, auquel il donna pour compagnons huit moines

pris dans les monastères des îles de Batz et d'Ouessant.

Cette communauté n'a pas laissé de traces dans l'histoire et fut détruite par les Normands. A la même place, saint Bernard fonda en 1132 une abbaye cistercienne. L'église, dans ses parties principales que nous possédons encore, date-t-elle de cette époque, ou faut-il l'attribuer aux dernières années de ce siècle ? A en juger par les piles lourdes et massives, par les chapiteaux primitifs, on la croirait volontiers du commencement du siècle, mais il y a toutes les grandes arcades de la nef, du transept et de l'entrée du chœur qui, au lieu d'être en plein-cintre comme dans la période romane, sont devenues ogivales, c'est-à-dire sont formées de deux arcs de cercles qui se rejoignent en pointe dans le haut, ce qui est un des caractères du style gothique ou ogival et indiquerait la transition entre ces deux styles, par conséquent la dernière moitié ou le dernier quart du XIIe siècle.

Le plan général se compose d'une nef accompagnée de deux bas-côtés, d'un vaste transept et d'une abside terminée par un mur droit. Sur chacune des branches du transept s'ouvrent, du côté Est, deux chapelles ou absidioles carrées. C'est là une disposition commune à toutes les églises cisterciennes et qui a été observée dans douze ou quinze abbayes différentes par un savant archéologue, M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

Ces quatre chapelles sont éclairées par deux petites baies ogivales surmontées d'une rose à six lobes et qui semblent à coup sûr appartenir au XIIIe siècle, tandis que les quelques fenêtres primitives qui existent encore, ainsi que les piscines près des autels, sont bien en plein-cintre. Les parties de l'église qui n'ont pas été remaniées, c'est-à-dire ces quatre chapelles et la branche Nord du transept sont couvertes de voûtes en pierres, en forme de berceau ogival.

A l'abbaye de SAINT-MATHIEU, en Plougonvelin, près du Conquet, la toiture a disparu, mais les murailles, les piles et les arcades sont encore en grande partie debout. La partie la plus ancienne, c'est la façade Ouest avec les deux premières travées de la nef et le mur du bas-côté Nord. La porte percée dans cette façade est trilobée et encadrée dans deux voussures à plein-cintre, entourées d'un cordon saillant orné d'une série de boutons et qui porte sur un bandeau horizontal, dont la gorge est garnie de crochets ou feuilles de nénuphar à extrémités recourbées. A 6 mètres de hauteur, au-dessus d'un retrait en glacis, sont percées trois fenêtres, celle du milieu plus large et plus haute. Les deux premiers piliers de chaque côté de la nef sont cylindriques, surmontés d'arcades de forme ogivale ou en tiers-point, mais sentant la construction romane. Les chapiteaux sont formés de deux assises donnant deux rangs de feuilles à crochets, avec corbèilles carrées, plus une troisième assise pour le tailloir. Les bases sont bien profilées, avec griffes aux angles.

Dans le mur du bas-côté Nord, on voit des fenêtres romanes très étroites et des cordons de pierres disposées en arêtes de poisson, ce qui est un caractère du XIe et du XIIe siècle.

A la même école et à la même époque appartient la chapelle de KERNITROUN en Lanmeur, pour ce qui est de la nef et du transept. A l'extérieur, les contreforts peu saillants et les fenêtres étroites et longues donnent bien la sensation du style roman, quoique le cintre des fenêtres de la nef soit légèrement ogival. Dans le transept, au contraire, la porte et les fenêtres sont en plein-cintre parfait, encadrées de colonnettes, de moulures et d'ornements bien appropriés à ce style. Cette porte, fort originale, sera décrite à l'article : Porche.

A l'intérieur, la nef dépourvue de bas-côtés est garnie

de hautes colonnes engagées séparant les fenêtres. Trois des piles du transept sont rondes et accompagnées de colonnettes dont les chapiteaux soutiennent les grands arcs doubleaux qui portent le clocher central. Ces arcs doubleaux sont de forme ogivale, ainsi que les voûtes en berceau qui couvrent les deux bras du transept.

La nef de la chapelle de Perguet, en Bénodet, semble dériver de l'église de Fouesnant, et cependant on est tenté de la dater du XIIe siècle, à cause surtout des deux jolies colonnettes qui surmontent les piles du côté Sud, et aussi à cause de l'arc triomphal qui sépare cette nef du chœur et qui est en ogive, au lieu d'être en plein-cintre.

***

La deuxième école du XIIe siècle est représentée, tout particulièrement, par la nef et le chœur de l'église de PONT-CROIX.

Ici le caractère de la construction change complètement : au lieu des gros piliers carrés ou ronds, accostés parfois de colonnes un peu lourdes, nous avons des faisceaux formés de fines colonnettes au nombre de quatre, six, huit, donnant des pilettes excessivement légères et déliées, couronnées de chapiteaux singuliers, dépourvus d'ornements et de feuillages et dont on trouve des analogues en Normandie et sur les bords du Rhin. Les archéologues les appellent chapiteaux cannelés ou godronnés, ou encore cubiques, à partie inférieure arrondie ; c'est-à-dire qu'au-dessus de l'astragale, les colonnettes s'élargissent et montent en s'évasant et en se compénétrant pour arriver à former un carré sur lequel vient reposer le tailloir. Ce couronnement du chapiteau est formé d'un certain nombre de moulures dans le bas et d'un large

filet au-dessus. Il reçoit immédiatement les arcades sans aucune retraite, contrairement à l'usage général. Ces arcades sont composées de moulures rondes, serrées, dessinant un plein-cintre ou demi-cercle. Le petit faisceau qui forme le membre central vient tomber en encorbellement ou en porte-à-faux sur le haut du chapiteau, et mourir en bec de sifflet ou en fond d'entonnoir. Pour mieux dessiner encore les arcades, un tore ou moulure ronde vient les contourner en saillie sur le nu des écoinçons.

La nef compte sept travées, et le chœur quatre. Ici les piles sont un peu plus basses, et les tailloirs un peu plus simples. Au côté Nord de ce chœur, est un second collatéral, bordé aussi de colonnes et d'arcades romanes de même caractère, mais d'un travail moins parfait, et disposées avec une certaine irrégularité.

Comme l'église de Pont-Croix est un monument très important, on est fondé à croire que c'est là le point de départ de cette architecture, dont l'influence s'exerça sur les constructions du voisinage et même dans un rayon assez étendu.

Les deux édifices qui accusent le mieux cette influence sont le prieuré de Languidou, en Plovan, et la chapelle de Kerinec, en Poullan. L'église de LANGUIDOU ou Saint-Guy n'est plus qu'une ruine ; il ne reste debout que quelques pans de murailles, une jolie rose XV[e] siècle dans le mur absidal et quelques piles et arcades absolument dans la note de celles de Pont-Croix. C'est un tailloir écroulé et gisant à terre qui va nous donner la date de cette chapelle, et par là même aussi, du monument qui en a été le modèle. Sur ce tailloir, on lit cette inscription en capitales du XII[e] siècle :

GVILLELMVS : CANONICVS : ET : IVO : DE : REVESCO AEDIFICAVERVNT : ISTAM : ECCLESIAM. — *Le cha-*

noine Guillaume et Yves de Revesco ont fait bâtir cette église. Or, le chanoine Guillaume est mentionné dans le cartulaire de la cathédrale de Quimper aux années 1162 et 1166.

Voilà donc connue la date de Languidou, et approximativement aussi celle de Pont-Croix, de même qu'elle nous renseigne suffisamment sur les autres édifices ou parties d'édifices qui en dérivent.

KERINEC, perdu au fond d'une campagne ignorée, est un vrai bijou d'architecture romane. Au pied des colonnes sont de larges bancs en pierre, les faisceaux de colonnettes sont les mêmes qu'à Pont-Croix, les chapiteaux sont couverts de feuillages, les arcades du chœur encore plus larges et plus amples. Les piliers du transept sont puissants pour soutenir une tour centrale ; les petites arcades faisant communiquer les bas-côtés avec ce transept sont trapues et en plein-cintre parfait, tandis que la forme ogivale se dessine un peu dans les grands arcs doubleaux et se retrouve encore plus caractérisée dans les arcades de la nef.

La porte du côté Midi, toute encadrée de colonnettes et de moulures, a un bon caractère roman. Quelques petites fenêtres et meurtrières existent encore, d'autres ont disparu pour faire place à de larges fenêtres du XIVe siècle, donnant un jour plus abondant.

Cette chapelle est, sans contredit, le plus beau et le plus heureux dérivé de Pont-Croix, et l'on voit que le vieil architecte s'est appliqué à cet ouvrage avec une prédilection toute particulière, qu'il y a travaillé avec amour pour en faire un vrai petit chef-d'œuvre.

Dans bien d'autres chapelles et églises, on reconnaît cette influence de l'architecture de Pont-Croix, il suffira de les citer sans donner d'autres explications qui ne seraient que des redites : les chœurs de Cléden-Cap-Sizun, Pouldergat, Peumerit, Landudec, Treffiagat, Pluguffan ; nef de Plozévet, trois travées dans la nef de Mahalon,

quelques piles et travées à Pouldreuzic, Tréogat et Languivoa, en Plonéour-Lanvern, et presque entièrement les intérieurs de Lambour à Pont-l'Abbé et de Notre-Dame à Châteaulin.

XIIIe Siècle.

Avec ce siècle prend naissance le style qu'on est convenu d'appeler *gothique* ou *ogival*, et qui régna pendant trois siècles. Au cours de cette période, ses caractères varient, ce qui lui fait donner des appellations différentes. Pendant le XIIIe siècle, il se nommera style ogival à *lancette*, au XIVe, style ogival *rayonnant*, et pendant le XVe et les premières années du XVIe, style ogival *flamboyant*.

Le style ogival à lancette doit cette dénomination à la forme des fenêtres en usage au commencement de cette époque, baies longues et étroites terminées en ogive ou en arc aigu, figurant un peu l'extrémité d'un fer de lance.

Ce genre de fenêtres se trouve assez rarement dans nos monuments de cette époque, on ne peut guère les signaler qu'au portail Ouest de la cathédrale de SAINT-POL-DE-LÉON, à la salle capitulaire de l'abbaye de Saint-Maurice de Carnoët, et dans le chœur de Bénodet. Partout ailleurs, les fenêtres sont divisées en deux, trois, quatre et cinq baies par des meneaux ou montants en pierre, qui s'épanouissent à leur partie supérieure en différentes figures et compartiments à lobes arrondis, remplissant le tympan de ces fenêtres, et auxquels on donne le nom de trèfles, quatrefeuilles, quintefeuilles, roses, rosaces.

L'expression la plus pure et la plus importante de ce

style du XIIIe siècle se trouve dans la nef et les bas-côtés de la cathédrale de SAINT-POL-DE-LÉON. M. Pol de Courcy nous apprend que cette partie fut commencée par l'évêque Derrien, vers 1230.

Au portail Ouest, donnons seulement un coup d'œil au porche et aux deux clochers et réservons-les pour des chapitres spéciaux. Examinons les trois fenêtres à lancette percées dans la façade, et la jolie galerie couverte qui les surmonte, avec sa balustrade trilobée et ses quatre arcatures découpées en redents. Sur le côté Midi, on observera les contreforts, les fenêtres, les gâbles ou pignons qui arrêtent les toits transversaux du bas-côté, la jolie frise feuillagée qui orne les corniches, les encadrements sculptés des fenêtres hautes et la balustrade qui court au bas du toit de la nef.

C'est à l'intérieur que nous trouverons surtout à admirer. Au premier pas que l'on fait dans la nef, on se trouve surpris et comme saisi d'étonnement en voyant ces piliers aux fines colonnettes, aux bases si classiques, aux chapiteaux si corrects et si déliés, ces arcades aux nervures si dégagées, ces faisceaux montant du pavé et s'épanouissant dans la voûte en arcs ogives, doubleaux et formerets.

Les matériaux mis en œuvre sont encore pour exciter notre curiosité. Ce n'est pas le granit breton, au grain parfois un peu grossier et rebelle ; c'est une pierre à la texture fine et serrée, à la couleur chaude et harmonieuse ; ce n'est pas un vulgaire tuffeau, comme on s'est plu à le répéter, c'est un calcaire noble et solide qui n'a pas bronché depuis six cents ans et qui est encore aussi frais, aussi moelleux que le premier jour. Sans hésiter, il semble qu'on peut en indiquer la provenance : c'est une pierre transportée de Normandie, peut-être la pierre de Caen, analogue à celle qui entre dans les magnifiques monuments romans et gothiques de cette province. L'évê-

que Derrien a pu voyager dans ce pays, en admirer les églises et les matériaux, et calculer que le transport par mer de ces matériaux pouvait être aussi facile et aussi économique que le charroi pénible du granit venant des carrières de Cléder. Cela nous donnerait aussi la clef d'un autre problème, et nous expliquerait le semblant d'influence normande qu'on trouve dans les chapiteaux sculptés et surtout les rapports très frappants de ressemblance qui existent entre les deux clochers de la cathédrale de Saint-Pol et ceux de la cathédrale de Bayeux et de Saint-Pierre de Caen.

Cette nef de Saint-Pol, sans avoir les vastes proportions des cathédrales de l'Ile-de-France, du Maine et de la Normandie, en a tout le fini et toute la délicatesse ; ne pourrions-nous pas même avancer que, à ce point de vue, elle l'emporte sur celles de Dol et de Tréguier, si renommées cependant dans notre province ?

Pourquoi faut-il que, au-dessus de ces arcades si belles, la galerie et les fenêtres hautes aient des formes moins heureuses ? Y a-t-il eu changement d'architecture ? Y a-t-il eu économie ou mesquinerie ? On avait cependant bien commencé, car si l'on veut jeter les yeux sur les galeries de la première travée, à moitié masquées par le buffet d'orgue, on constatera que c'était un excellent départ, et on ne peut leur refuser un grand air de parenté avec celles de Notre-Dame de Paris et de la cathédrale du Mans.

Le chœur de l'abbaye de SAINT-MATHIEU rappelle le style et la flore sculptée de la nef de Saint-Pol. Quatre grandes piles et deux autres plus petites, toutes tapissées de colonnettes, portent les hautes arcades du transept, celles plus basses du chœur, les voûtes des bas-côtés et celles du chœur très élancées et effondrées en partie. Quelques fenêtres conservent encore leurs meneaux et leurs réseaux de trèfles et de quatrefeuilles très habilement combinés.

A la cathédrale de Quimper, c'est le chœur et la chapelle absidale qui appartiennent au xiiie siècle, et il y a là de quoi dérouter les archéologues et les architectes, car à première vue, on est tenté d'attribuer toute cette œuvre au xive siècle ; bases, colonnes, chapiteaux, galeries, fenêtres hautes semblent en avoir l'apparence; mais nous avons les dates authentiques des différents travaux : 1239. L'évêque Rainaud entreprend la construction du chœur, auquel il rattache la chapelle de *Notre-Dame de la Victoire*, qui devient chapelle absidale. — 1280. Yves Cabellic construit le bas-côté Nord du chœur. —1285-1295. Alain Rivelen reconstruit ou remanie la chapelle absidale.

On voit donc par ces dates quelles sont les parties qui appartiennent au xiiie siècle; et, du reste, un examen attentif fait bien retrouver les caractères du style de ce siècle, là où au premier coup d'œil on avait cru reconnaître ceux du siècle suivant. Les bases sont écrasées et aplaties, mais c'est un tracé logique. Les chapiteaux sont bas et constitués par une sorte de couronne de feuillages, cela tient à la nature de la pierre mise en œuvre et qui n'offre pas d'assises hautes, force est d'employer les matériaux conformément à leur nature et d'après leurs dimensions. Encore trouve-t-on quelques-uns des chapiteaux des colonnettes qui ont vraiment la corbeille arrondie et les crossettes classiques.

Examinez de près le dessin général et les profils de la galerie du chœur, comme aussi la frise gravée en creux qui court sous cette galerie, et vous y trouverez le faire du xiiie siècle, de même que vous reconnaîtrez à la fois le délié et le nerveux de cette époque dans les meneaux et les compartiments des fenêtres, et aussi dans les colonnettes, quatrefeuilles, crossettes et fleurons des pinacles qui coupent la galerie extérieure de la chapelle de l'abside. De cet examen vous devrez conclure que notre pays au lieu



Sculpture Renaissance à l'église Sainte-Croix, Quimperlé.

d'être en retard était bien plutôt en avance sur les autres.

L'église de Bénodet a été construite, en 1241, en l'honneur du glorieux martyr saint Thomas de Cantorbéry. De cette construction il n'existe plus que le chœur ou abside, mais nous pouvons nous réjouir d'avoir là un spécimen bien intéressant de l'architecture ogivale primitive. A mi-hauteur des murs prennent naissance de gros pilastres, formés d'une partie carrée et de cinq colonnettes dont les chapiteaux sont ornés de la flore en usage à cette époque, feuilles d'eau à pointe recourbée en volute, autres feuilles bien galbées, se collant à la corbeille, retournées en crochets. Les tailloirs sont parfaitement profilés et reçoivent les retombées des différents arcs de la voûte. Également il faut admettre comme très correctes de style, les deux baies à lancette du mur absidal, surmontées d'une petite rose à six lobes et encadrées dans une arcade à tiers-point.

Citons encore la nef de Notre-Dame de l'Assomption, à Quimperlé. C'est un vaisseau large et élevé, dépourvu de collatéraux, sans caractère bien tranché à l'intérieur, mais ayant extérieurement bon style et bonne physionomie. Il suffit de détailler les moulures et les profils du soubassement et de la corniche, le tracé des fenêtres élancées avec leur meneau unique et les quatrefeuilles ou les roses des tympans, pour leur assigner à coup sûr la date du XIIIe siècle, sans compter que les deux portes latérales Nord et Sud, auxquelles on a adjoint des porches au XVe siècle, sont ornées d'une flore sculptée qui est exactement la même que celle de Notre-Dame de Lamballe, dont la construction est de 1220-1234.

De Quimperlé, allons à Rosporden, et nous trouverons encore dans le clocher, le porche, le transept et la nef, un travail bien caractérisé du XIIIe siècle. Les gros piliers qui soutiennent le clocher, les piles octogonales de la nef

ont des chapiteaux à feuilles grasses, avec des moulures parfaitement du style de cette époque.

Des éléments un peu semblables se trouvent au porche de Coatméal et dans quelques parties de la nef. Dans les deux travées du chœur de Pont-Croix, on observe une note un peu différente : deux piles formées de six colonnettes avec un chapiteau bien évasé couvert de feuilles grasses et arrondies, larges arcades ogivales à moulures serrées et bien nourries.

Terminons par la salle capitulaire de l'abbaye cistercienne de SAINT-MAURICE en Clohars-Carnoët, à l'extrémité Sud de la Forêt de Quimperlé. Elle est absolument la même que celle de N.-D. de Langonnet, dont elle dérive du reste : deux fenêtres géminées surmontées d'un oculus, ayant leurs ébrasements extérieurs et intérieurs tout tapissés de colonnettes cylindriques monolithes, surmontées de chapiteaux feuillagés à corbeilles rondes, et soutenant des arcades ogivales à tores et gorges alternant. Porte de même construction donnant sur un vestibule voûté qui communique avec la salle par deux portes intérieures. Dans la salle, deux colonnes cylindriques qui reçoivent sur leurs chapiteaux les retombées de toutes les nervures de la voûte.

XIVe Siècle.

Ce siècle est celui qui a produit dans notre pays le moins d'œuvres d'architecture, car il a été en grande partie occupé par la guerre des Blois et des Montfort ; mais s'il a laissé peu de monuments, il aura eu du moins

la gloire de donner naissance à une merveille, au clocher du Creisker, le plus beau, le plus élancé, le plus élégant des clochers de Bretagne et de ceux du monde entier.

Toute la partie orientale de l'église du Creisker est contemporaine du clocher et date du règne de Jean IV, duc de Bretagne, 1345-1399. On le reconnaît facilement au style de ses fenêtres, à la belle rose de l'abside, aux compartiments rayonnants des trois larges baies du côté Midi. Là apparaît, en effet, le style *rayonnant* de ce siècle, dénommé ainsi à cause des figures qui se combinent pour former les tympans des fenêtres : trèfles, quatrefeuilles, petites roses, à lobes d'abord arrondis, s'allongeant plus tard en pointe au fur et à mesure de la marche de l'art.

Ici la fenêtre absidale est divisée en six baies, les trois latérales en quatre, et dans toutes la naissance du réseau du tympan est soulignée par une grande traverse horizontale, destinée à raidir et à consolider les meneaux.

Observez les pignons ou gâbles qui couronnent ces fenêtres, indiquant les toits transversaux qui couvrent ce collatéral, les puissants contreforts surmontés de pinacles et d'où partent des arcs-boutants allant s'appuyer contre la base du clocher. Un architecte même ne doit pas négliger de noter les gargouilles posées à mi-hauteur des contreforts sous des meurtrières ou barbacanes formant issue des eaux pluviales qui descendent des combles par des conduites passant dans les maçonneries. Un autre point digne d'observation, ce sont les galeries ou balustrades hautes aux deux retombées du pignon Est et sur le côté Nord où elles donnent naissance, dans l'axe du clocher, à un joli édicule ou loggia en arcade polylobée, surmontée d'un fronton aigu, que l'on peut à peine apercevoir de la rue, faute de recul, mais qui a précédé de près d'un siècle celle qui forme un si bel ornement au-dessus de la grande rose du transept Midi de la Cathédrale.

A l'intérieur, ce qui nous frappera le plus, ce sont les quatre hautes piles qui portent le clocher, toutes revêtues de colonnettes rondes qui leur donnent un élancement extraordinaire et occasionnent une sorte de frisson quand on vient à se dire que ce sont ces supports d'apparence si frêle qui soutiennent ce poids immense, cette tour qui s'élève si haut dans les airs.

A la cathédrale de QUIMPER, le collatéral Sud du chœur fut construit sous l'évêque Allain Gonthier, 1333-1335. On y observe, en effet, un changement dans les trèfles et les quatrefeuilles des fenêtres : les lobes de ces figures deviennent aigus, d'arrondis qu'ils sont dans le chœur, l'abside et le collatéral Nord. Par ailleurs, on pourra reconnaître quelques variantes et modifications dans la flore des chapiteaux et dans les ébrasements extérieurs des fenêtres.

Le couvent des Carmes de PONT-L'ABBÉ fut fondé en 1383 par Hervé du Pont, et l'on peut attribuer à la même époque l'église du monastère qui sert maintenant d'église paroissiale. Cet édifice est tout particulièrement remarquable par sa façade principale et par la belle rose de son abside. A la façade principale, donnant sur la place des Carmes, on a un grand portail encadré de six colonnettes de chaque côté, continuées par des cordons arrondis formant voussures. Au milieu, sont percées deux portes ogivales, séparées par un trumeau auquel s'adossent des colonnettes servant de base à une niche qui a son dais à la naissance des arcades. La flore des chapiteaux a une physionomie à part et nous reporte au porche de Pont-Croix.

Ce portail est surmonté d'une fenêtre à six baies, avec rose rayonnante composant un réseau très délié de trèfles et de quatrefeuilles. Une autre porte et une autre rose, dans le même genre, mais plus petites, s'ouvrent à gauche sur le bas-côté Nord.

A l'intérieur, l'église se dessine sous la forme d'une im-

mense nef de 10 mètres de largeur sur 45 mètres de longueur, partagée en huit travées par une rangée de hauts piliers à faisceaux de colonnettes, soutenant des arcades très élevées. Il n'y a qu'un seul collatéral au Nord. Le mur Sud de la nef est plein à sa base et percé au haut d'une série de fenêtres. Cette disposition a été adoptée parce que à ce mur méridional s'adossait autrefois le cloître du couvent.

Ce tracé des tympans des fenêtres est bien dans la donnée du style rayonnant, mais on est bien porté à les négliger quand on a devant soi la magnifique et immense rose qui s'épanouit dans le mur de l'abside. Au-dessus d'un soubassement de huit riches baies s'arrondit une immense roue de six mètres de diamètre, divisée par seize rayons, toute dentelée de quatrefeuilles, trèfles, trilobes, le disputant pour la grâce, l'élégance, le délié, l'habileté du dessin aux plus belles roses de nos grandes cathédrales de France. Cette page merveilleuse de dentelle de pierre est-elle des dernières années du XIVe siècle, est-elle du XVe, comme celle du transept de Saint-Pol-de-Léon qui a absolument le même tracé ? Il est difficile de le décider, mais il n'était que juste de la citer en décrivant une église dont elle est le plus superbe ornement.

XVe Siècle.

Si le XIVe siècle a été sobre dans notre pays, en revanche le XVe y a été prodigue d'œuvres d'art. Les troubles politiques avaient cessé, le règne du duc Jean V fut pacifique et nous voyons ce prince contribuer par ses libéralités à l'achèvement des travaux des cathédrales de Quimper et

de Saint-Pol, des églises du Folgoat et de Saint-Jean-du-Doigt. C'est sans doute aux bonnes dispositions et à la piété du duc, à l'état prospère du pays, au zèle des évêques et des prêtres qu'il faut attribuer le grand mouvement artistique qui anima cette période et qui enrichit notre pays de si remarquables monuments.

C'est à Bertrand de Rosmadec, évêque de Quimper, que revient l'honneur d'avoir entrepris la construction de la nef, des transepts et de la façade occidentale comprenant le portail et les deux tours.

Le 26 Juillet, fête de sainte Anne, 1424, il posa la première pierre des tours, assisté de Jean de Langonez, chevalier, chargé de représenter le duc Jean V. Pendant tout le cours du siècle, les travaux se poursuivent, et voici les principales dates que l'on a pu relever d'après les comptes et marchés de la fabrique :

Épiscopat de JEAN DE LESPERVEZ. — 1451-1472.

1460. — La nef est achevée.

1464. — Les bas-côtés de la nef sont voûtés.

1467. — Le croisillon Sud du transept est couvert.

THIBAUD DE RIEUX. — 1472-1475.

1475. — On entreprend le croisillon Nord du transept, qui sera terminé en 1486.

ALLAIN LE MAOUT. — 1484-1493.

1487-1493. — Construction des voûtes du transept et de la nef.

RAOUL LE MOEL. — 1493-1501.

1494. — Construction des meneaux des fenêtres hautes de la nef, des balustrades, des galeries, des pinacles, etc. Vers cette époque, les fenêtres sont garnies de vitres peintes par Jehan Sohier.

Passons donc rapidement en revue cette partie de notre cathédrale, et nous y constaterons encore une autre évolution de l'art, l'apparition de ce style du xve siècle, qu'on a appelé *flamboyant*, à cause des compartiments de remplissage des tympans des fenêtres, qui ne sont plus rayonnants mais affectent maintenant la forme de cœurs debout ou renversés, de flammes plus ou moins contournées, et que l'on a aussi désignés fréquemment sous le nom de soufflets.

Ces formes, nous les reconnaîtrons dans les fenêtres, variées de toutes manières, diversement combinées et agencées, mais toujours harmonieuses et habilement dessinées.

Au grand portail occidental, il y a les deux portes géminées, séparées par un trumeau qui portait autrefois la statue équestre du duc Jean V. Tout autour, comme encadrement, un ébrasement profond composé de trois lignes de niches à dais, destinées à abriter les douze apôtres ; et plus haut, dans les voussures, d'autres niches toutes peuplées de figures d'anges aux souples draperies et aux chevelures opulentes, tenant, les uns des banderolles, les autres des écussons.

C'est dans le fronton de ce porche, dit M. Le Men dans sa *Monographie de la Cathédrale,* que se trouve la plus belle page héraldique que le Moyen-âge ait gravée en Bretagne sur le granit de ses monuments. Mais la nomenclature de tous ces blasons et des autres disséminés et prodigués dans la cathédrale, serait trop longue pour cette notice forcément abrégée. Pour en avoir la description et la détermination, comme aussi pour être renseigné sur les anciens vitraux et les vocables des anciennes chapelles, il faudra recourir à la *Monographie* de M. Le Men, ancien archiviste, ou à la *Visite de la Cathédrale de Quimper,* par M. l'abbé Thomas.

Plus haut, au-dessus des deux grandes fenêtres de la façade, au milieu de la plate-forme qui rejoint les deux tours, nous apercevons la statue équestre du roi Grallon rétablie telle qu'elle existait autrefois.

Passons sur la place Saint-Corentin pour admirer tout le développement de la façade Nord. On embrasse d'un seul coup d'œil tout cet ensemble appartenant à deux siècles différents, et loin d'être blessé par cette dissemblance de style, on est au contraire comme ravi de cette unité dans la variété, de l'harmonie qui règne dans cette fusion, comme aussi de l'air de santé et de vigueur de notre cathédrale bretonne, sans aucune tache qui la dépare, aucune difformité qui enlaidisse sa robuste structure.

Les angles du transept sont appuyés par de puissants contreforts ornés de niches, et sur lesquels se détachent à différents niveaux des groupes de pinacles aigus, dont les plus élevés forment un pittoresque couronnement. Le long du collatéral, c'est un beau déploiement de riches fenêtres, de contreforts et de galeries aux découpures variées, avec les frises de feuilles déchiquetées et mouvementées. Plus haut, les pinacles d'où partent les arcs-boutants à double volée, qui vont contrebouter les murs hauts et les voûtes de la nef.

Négligeons en ce moment les porches, auxquels on reviendra dans un autre chapitre, et pénétrons à l'intérieur. Dans la nef, deux premières piles cylindriques, les autres cantonnées de colonnettes avec chapiteaux peu marqués, les mêmes nervures se continuant dans les arcades, frise feuillagée sous la galerie, celle-ci bien ornementée et surmontée d'une balustrade courant sous les fenêtres hautes. Même disposition dans le transept, et dans les bas-côtés petites piles déliées pour former un double collatéral.

Dans le voisinage et le cercle d'influence de Quimper, nous avons LOCRONAN. Nous savons, d'après la *Mono-*

graphie de M. Le Men, que Pierre Le Goaraguer, maître tailleur de pierres et maçon, fut le maître de l'œuvre du croisillon Nord du transept de la cathédrale, auquel il commença à travailler avec Guillaume Le Goaraguer, qui probablement était son fils, depuis le 2 Mars 1477, jusqu'à la fin d'Octobre 1479. Or, en 1485, ce même Pierre Le Goaraguer était à Locronan, où il dirigeait les travaux de la belle église que l'on construisait, pour remplacer celle qui fut bâtie en 1031, par Alain Canihart.

Cette église a l'aspect d'une petite cathédrale, et certaines villes épiscopales seraient fières de posséder un édifice si noble et si beau. Voyons-la avec sa grosse tour carrée, autrefois surmontée d'une flèche, ses deux gentils clochers de l'arc triomphal et du Pénity, ou chapelle du tombeau de saint Ronan, ses trois porches, ses contreforts, ses fenêtres et son double rang de balustrades extérieures, sa grande fenêtre absidale reproduisant presque identiquement le tracé de certaines fenêtres de Quimper.

A l'intérieur, on trouve d'abord les deux grosses piles sur lesquelles porte le grand clocher ; puis les trois travées de la nef, divisées par des piliers ronds cantonnés de quatre colonnettes qui montent de fond, sans chapiteaux, pour aller former les nervures des archivoltes et des voûtes. A l'entrée du chœur, sont deux grosses piles cylindriques dont l'une renferme un escalier à vis desservant les combles et les galeries extérieures. Ces piles portent le grand arc triomphal sur lequel est monté le petit clocher central.

Les deux premières travées du bas-côté Sud s'ouvrent sur la chapelle du Pénity, longue de 16 mètres et large de 5 m. 70, élevée sur l'emplacement de l'ermitage de saint Ronan et recouvrant aussi son tombeau. Au-dessus de ce tombeau est un monument en Kersanton qui fut érigé, soit par la duchesse Anne, vers 1505, soit vingt ans plus tard

par sa fille Renée de France qui devint duchesse d'Este et de Ferrare.

Notons que toute l'église de Locronan est couverte de voûtes en pierre, chose bien rare dans notre pays, en dehors des églises de premier ordre.

Moins importante comme dimensions, mais conçue dans le même style et voûtée également en pierre, est la chapelle de Notre-Dame de Tronoen, en Saint-Jean-Trolimon. Comme les églises de Locronan et de Penmarc'h, elle est surmontée d'un clocher central accosté de deux clochetons, qui y sont reliés par une galerie. A l'extérieur, le côté Nord est sobre, mais le côté Sud est d'une élégance remarquable, décoré d'un porche et d'une porte secondaire qui présentent une grande richesse d'ornementation. Trois fenêtres sont percées dans cette façade, et deux dans l'abside carrée; celle qui correspond au maître-autel est divisée en cinq baies et a son tympan rempli par une rose composée de sept quatrefeuilles.

La chapelle de Notre-Dame de Quilinen, dépendant de la paroisse de Landrévarzec, doit être de la même époque, d'autant plus que nous avons des raisons sérieuses de croire qu'elle fut bâtie par Jean de Launoy, dont nous trouvons plus tard le nom, au porche Midi de Saint-Herbot, en l'année 1498 (1).

Le côté Est, formé par l'abside et un transept Nord, est percé de trois belles fenêtres et appuyé par quatre contreforts surmontés de pinacles aigus, hérissés de crossettes. Sur la façade Sud, on trouve trois autres jolies fenêtres, une petite porte élégante et une sorte de porche en arcade encadrant deux portes géminées au-dessus desquelles est une gracieuse Vierge à genoux, ayant à sa droite un ange

(1) Conf. *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, année 1898, page 14 et seq. — *Prééminences à Landrévarzec et à Quilinen*, par M. l'abbé A. Favé.

portant sur une banderolle l'inscription gothique : *Ave. Gratia. Plena.*

A sa gauche, un autre ange, aussi à genoux, tient l'inscription : *Notre. Dame. de. bonnes. nouvelles.*

On trouve un ressouvenir de ce porche dans celui de Notre-Dame des Fontaines, en Gouézec. A l'intérieur, on est agréablement surpris de trouver une architecture riche et savante, dans la partie absidale, c'est-à-dire une travée de la nef, le chœur et la branche qui forme l'unique transept au Nord. Des piliers revêtus de colonnettes soutiennent des arcades et des voûtes élégantes recoupées de nervures moulurées. Quatre écussons forment les clefs à l'entrecroisement de ces nervures ; l'un, dans le chœur, est chargé d'hermines sans nombre ; deux, dans la nef et le transept, portent des macles.

Près de cette chapelle, est un calvaire très beau et très pittoresque qui sera décrit plus tard.

L'église de Notre-Dame de l'Assomption, à Quimperlé, dont nous avons déjà décrit la nef XIIIe siècle, a sa deuxième partie datant du XVe siècle. En l'abordant par le côté Midi, on voit d'abord son clocher massif qui plane sur toute la ville, puis un porche surmonté d'une chambre. Plus loin, on trouve une élégante fenêtre à compartiments flamboyants, puis la grande fenêtre du transept avec son tympan fruste ; au-dessous, une ravissante petite porte ornée de colonnettes, de feuillages, crossettes et choux de couronnement ; puis une troisième fenêtre à la rosace des plus élégantes ; enfin un grand arc-boutant, pratiqué dans un contrefort d'angle et enjambant la rue pour dégager le passage.

A l'abside, deux étroites fenêtres latérales, l'immense fenêtre centrale, et aux contreforts deux niches, dont l'une abrite la statue de Notre-Dame de Kergornec. Au côté Nord, même répétition de fenêtres et de portes qu'au

côté Midi, après quoi vient un porche qui est une merveille de grâce et de richesse.

A l'intérieur, à l'extrémité de la nef, l'édifice s'élargit pour recevoir deux collatéraux, et le chœur est délimité par quatre puissants piliers qui portent le clocher. Deux massifs carrés, faisant avancée sur les premiers, servent d'adossement à deux autels et encadraient autrefois un jubé, dont l'existence est attestée par deux portes ou passages qui y donnaient accès. Dans toute cette partie supérieure, il y a une grande richesse de colonnettes, de voussures, de nervures, et à la place du lambris en bois, nous trouvons de solides voûtes en pierre, divisées par des arcs ogives. On pourrait signaler avec raison les piscines sculptées qui accompagnent les autels, et noter une bizarrerie de la construction : c'est que, sur neuf fenêtres qui ajourent les différentes travées, trois seulement se trouvent exactement dans l'axe des voûtes qui les surmontent.

Transportons-nous maintenant dans la grande chapelle de SAINT-HERBOT, en la paroisse de Plonévez-du-Faou, à deux lieues du Huelgoat. Au fond du porche Midi, on lit cette inscription :

Messire Jehan de Launoy, prebtre, gouverneur de céans, fist faire cest portail, commencement le premier jour de Juillet, mil quatre cents quatre vingts dix huit.

Au tympan de la grande porte Ouest, deux anges tiennent des inscriptions, celle de droite porte : ***L'an mil Vᶜ XVI (1516) fust cest portail consacré et mise ichi ceste pierre.***

Ces deux inscriptions nous indiquent fort bien que la grosse construction de l'église a été faite avant la fin du xvᵉ siècle, sauf le mur droit de l'abside, qui a été remanié ou plutôt prolongé après coup, comme le marque le style des contreforts et l'inscription gravée sur l'un d'eux :

M.MA.DERIEN.1618.

A l'extérieur, l'ornementation de la porte Ouest sous le clocher, celle des contreforts, des fenêtres et du porche Sud nous révèlent ce style, comme aussi à l'intérieur, les piles qui forment les cinq travées de la nef, composées de faisceaux de colonnettes, couronnées de chapiteaux feuillagés et supportant de hautes arcades à moulures.

De Saint-Herbot à BRENNILIS il y a huit kilomètres, en passant par Loqueffret. Au fond de l'église de Brennilis, sur une pierre, au coin de l'Épitre, est une inscription qui nous renseigne sur la date exacte de la construction : *Yves.Toux.procureur.lan.mil.CCCCIIIIXX cinq (1485) commencement.de.cette.chapelle.*

La physionomie générale de l'architecture est bonne et convenable, mais en dehors du clocher, de la porte double avec trumeau central, à la façade Ouest, puis de la fenêtre absidale ayant un tympan à trois fleurs de lis, l'édifice n'offre rien d'extraordinaire ; mais il n'en est pas de même des détails de sculpture, statuaire et vitraux peints qui seront à étudier dans des chapitres à part.



Après avoir étudié les monuments du XVe siècle situés en Cornouaille, passons en revue ceux du Léon et de la portion du Tréguier qui fait partie de notre diocèse.

A la CATHÉDRALE de SAINT-POL-DE-LÉON, à l'inverse de celle de Quimper, c'est le chœur avec ses collatéraux et ses chapelles qui appartient au style flamboyant.

A l'extérieur on pourra juger de ce changement de style en examinant le dessin des galeries hautes, des fenêtres et des pinacles qui couronnent les contreforts ; mais on pourra aussi l'observer dans les portes géminées percées au fond du porche XIIIe siècle, au Sud de la nef,

tout ornementées de feuilles de vigne et de chardon, et terminées par des linteaux en accolade; et aussi dans la magnifique rose du transept Midi, reproduction à peu près identique de celle de l'église des Carmes de Pont-l'Abbé.

Ces deux ouvrages, comme la construction du chœur, furent faits par l'évêque Jean Validire, qui obtint en 1431, du duc Jean V, la somme de 12 mille livres pour l'aider dans cette entreprise.

Donnons en même temps un coup d'œil à la galerie qui court au-dessus de cette rose, à la naissance du pignon, et surtout à cette jolie niche ou *loggia* du milieu qui forme à cette place un si heureux motif architectural. Quelques archéologues, en quête d'extraordinaire, ont voulu y voir une fenêtre ou tribune d'*excommunication ;* mais outre qu'un évêque ne se serait jamais avisé de monter à ces hauteurs par de malheureux escaliers tout étroits, il faut remarquer que des loggias analogues existent au Creisker et au Folgoat, et que l'excommunication n'avait réellement rien à voir dans ces deux églises.

Mais c'est surtout à l'intérieur que l'on peut juger de la valeur de l'œuvre exécutée par Jean Validire. En nous plaçant au haut de la nef, nous nous trouvons devant une vraie forêt de colonnes, grosses piles du transept et de l'entrée du chœur, colonnes des branches de croix et des déambulatoires, se combinant, s'enchevêtrant dans un ensemble des plus grandioses et des plus harmonieux.

En face de nous se déploie le chœur, dans la pure beauté de ses lignes et de ses archivoltes, avec ses galeries flamboyantes aux moulures serrées et aux riches sculptures, et surtout avec ses deux rangées d'admirables stalles à baldaquin. Au fond, tout autour de l'autel, il faudra remarquer tout spécialement les figures servant de cariatides sous les retombées des colonnettes ; elles sont pleines d'expression et de style.

A l'extérieur, nous verrons la clôture du chœur, formant dossier en pierre derrière les stalles, avec crête trilobée et feuillagée faisant le couronnement, et arcades ou enfeus servant comme de cadres à de petits autels en pierre disposés à chaque travée ; et nous pourrons observer la piscine pratiquée dans l'extrémité du massif de ces autels, comme aussi la petite meurtrière biaise percée près des deux les plus rapprochés du haut, destinée, semble-t-il, à permettre de suivre les cérémonies du sanctuaire. Il ne faut pas négliger non plus de donner un coup d'œil tout spécial aux deux portes latérales donnant accès dans le chœur, et qui sont deux vrais bijoux comme finesse et heureuse combinaison de moulures.

L'agencement des piliers, des arcades et des voûtes des collatéraux et chapelles mérite également de fixer l'attention, pour voir de quelle façon ingénieuse les architectes de cette époque savaient se tirer des plus grandes difficultés.

Dans la même ville de Saint-Pol, l'église de NOTRE-DAME DU CREISKER, commencée au XIVe siècle, est terminée au XVe. On ne peut pas donner comme modèle d'élégance les piles de la nef, ni même les galeries qui surmontent les arcades ; mais on ne doit pas passer sans remarquer les quatre enfeus latéraux et les piscines dénotant l'existence d'autels anciens dans le bas-côté Sud ; et ce qui nous frappera surtout ce sont les vastes et hautes fenêtres qui éclairent ce bas-côté, l'une ayant son tympan garni de treize quatrefeuilles allongés, aux extrémités flamboyantes, l'autre terminée par une rose de même style, la troisième enfin ayant aussi une rose, mais en forme de losange subdivisé en neuf quatrefeuilles. Quelques-uns ont voulu reconnaître dans ces fenêtres le style perpendiculaire anglais ; mais vraiment, avec la meilleure volonté, il est difficile d'y trouver ce style

d'Outre-Manche, qui a toute la raideur de nos gentlemans modernes, et mieux vaut garder à des architectes bretons l'honneur d'avoir construit en entier ce si beau Creisker.

N'oublions pas la grande rose du bas de la nef, plus majestueuse encore que celle du chœur, plus découpée, plus légère, et dans laquelle certains amis du symbolisme croient voir une figuration de la Couronne d'épines.

A l'extérieur, on reverra avec plaisir cette majestueuse façade du Midi, donnant sur la place Michel-Colombe, on admirera son imposante série de six grandes fenêtres, dont trois du XIVe siècle et les trois autres du XVe, son joli petit porche couvert d'une terrasse à balustrade.

A la façade Ouest, on pourra étudier une porte bien intéressante et on désirerait un recul plus considérable pour pouvoir contempler la grande rose et le groupe de trois clochetons octogonaux qui couronnent le pignon. Tournant sur le côté Nord, on trouve le grand porche, contemporain et proche parent de celui du Folgoat ; il sera décrit en son lieu et place.

A SAINT-PIERRE, chapelle du cimetière à l'Ouest du Creisker, entre la route de Morlaix et celle de Penn-Poull, lorsqu'on se trouve devant la façade principale absolument pauvre et plate, affectant des airs austères de style grec ou romain, on s'imagine que tout l'édifice est aussi insignifiant ; mais faites le tour extérieur et vous allez découvrir une construction curieuse du XVe siècle, ayant une fenestration originale, des contreforts de style, un petit porche-abri et une abside qui ne manquent pas d'élégance.

A l'intérieur, c'est un vaisseau à trois nefs composé de huit travées formées par des piliers octogonaux et quatre piles carrées portant arcs doubleaux sur les bas-côtés. Les piliers ont des chapiteaux moulurés supportant des arcades ogivales sobres de moulures, mais de lignes très heu-

reuses. Dans les bas-côtés sont six enfeus aux moulures fines et aux écussons frustes, puis quelques petites piscines aux abords des trois autels actuels et de deux autres disparus.

Dans la paroisse de Plouvorn, la chapelle de LAMBADER a été entièrement reconstruite avec son clocher, en 1877-1881, et malgré cela on peut toujours la considérer comme ancienne, car on a reconstitué aussi fidèlement que possible l'édifice primitif en se servant des anciens matériaux, de sorte que la chapelle, rajeunie et consolidée, possède cependant l'aspect digne et respectable d'un monument des vieux âges.

Ce qui est le plus remarqué et le plus vanté à Lambader, c'est le clocher, dont la vanité locale ose presque faire un rival du Creisker.

Comme détails particuliers d'architecture il y a à observer la porte sous le clocher, ornée de belles colonnettes, et dont l'archivolte à plein-cintre est composée de moulures et de tores avec dos de carpe ; puis le petit porche Nord percé de deux portes ornées de colonnettes et séparées par un léger trumeau, au haut duquel est une Sainte-Marguerite agenouillée sur son dragon. Au chevet, sous la grande fenêtre, est une petite sacristie ou chambre du trésor, toute bâtie en pierres de taille, en y comprenant même le toit.

A l'intérieur on est agréablement surpris à la vue des belles dimensions et des belles proportions de l'édifice, qui se compose d'une nef et de deux bas-côtés donnant une largeur de 13 m. 90 sur une longueur de 28 mètres, le tout divisé en huit travées.

La merveille de l'architecture du XVe siècle dans notre pays, c'est le FOLGOAT. Il est vrai que cette église a été commencée au XIVe siècle, en 1365, d'après M. Pol de Courcy, mais les principaux travaux ont dû être exécutés

au commencement du siècle suivant, tous les profils, feuillages, meneaux, portent l'empreinte de cette époque, et nous savons que l'église fut dédiée par Alain de la Rue, évêque de Léon en 1419, sous le règne du duc Jean V, qui l'érigea en collégiale par mandement de 1422-1424.

Est-il besoin d'en rappeler l'origine ? Elle est racontée avec une grâce charmante dans la *Vie des Saints de la Bretagne Armorique,* par Albert Le Grand, de Morlaix. C'est l'histoire du pauvre mendiant *Salaün ar Foll* qui ne sut jamais dire d'autre prière que ces simples mots : *Ave Maria,* et sur la tombe duquel pousse un lis merveilleux portant sur chacune de ses fleurs ces deux mots *Ave Maria,* inscrits en lettres d'or. C'est sur la tombe de ce pauvre innocent, enfant et serviteur si dévot de la Sainte-Vierge, que l'on construisit cette admirable église à l'érection de laquelle contribuèrent tous les gentilshommes du voisinage, comme en font foi leurs armoiries sculptées dans les différentes parties du monument. S'il ne reste pas d'actes authentiques des libéralités du duc Jean IV en faveur de ce sanctuaire, nous savons du moins que son fils Jean V aida par d'importantes donations à l'achèvement des travaux, et sa statue de grandeur naturelle existe toujours, dressée contre un pinacle, à droite du porche des Apôtres.

Le plan de l'église de Notre-Dame du Folgoat figure une équerre, la grande branche formée par la nef, les bas-côté et le chœur, et la petite par une large chapelle se retournant vers le Midi et à laquelle s'adossent la sacristie et le porche des Apôtres. Lorsqu'on se trouve en face du grand portail de l'Ouest, on voit qu'il est couronné par deux tours, dont l'une, très basse et très lourde, émergeant à peine de l'ensemble, a été construite au XVIe siècle dans le style de la Renaissance et entourée de douze colonnes ioniques appliquées en guise de pilas-

tres. Le clocher gothique, au contraire, est très élevé et domine tout le pays d'alentour; il est appuyé par huit contreforts puissants, percé de jours variés, décoré de découpures et d'ornementations flamboyantes, et se termine par une flèche ajourée et hérissée de crossettes, entourée à sa base d'une riche galerie double et accostée de quatre clochetons octogones. Cette façade est d'aspect majestueux, mais autrefois elle était de plus gracieuse, lorsque la double porte d'entrée était abritée sous son porche primitif, formant comme un léger dais de pierre porté sur deux frêles colonnettes qui soutenaient trois arcatures dentelées et feuillagées dont les débris ont été recueillis dans l'enclos du presbytère, et dont les amorces se retrouvent encore sur les joues des deux contreforts latéraux et des deux côtés de la porte.

Le tympan de cette porte double contient un bas-relief représentant, avec une grande naïveté et en même temps une admirable habileté de ciseau, l'adoration des Mages. La Sainte-Vierge est couchée dans un lit élégamment drapé et tient sur sa poitrine l'Enfant Jésus, qui tourne les yeux vers les princes de l'Orient venus pour l'adorer. Saint Joseph est assis à terre, tenant un bâton de la main droite et saisissant de la gauche l'un des glands de l'oreiller de la Sainte-Vierge. Derrière lui, l'âne et le bœuf avancent la tête. Déjà l'un des rois est prosterné devant l'Enfant divin. Le second, debout, portant en bandoulière une ceinture garnie de clochettes, tient d'une main une cassolette remplie d'encens, et de l'autre montre l'étoile qui les a guidés dans leur course lointaine. Plus loin, le troisième mage est à l'état fruste par suite de dégradations provenant de la chute du porche ; et à l'extrémité, un ange plane au-dessus d'un troupeau de moutons paissant sur la montagne, et tient une banderolle avec ces mots gravés : *Puer natus est.* Du

côté gauche de la porte, se lit cette inscription à moitié écroutée : *Johannes illustrissimus dux Britonum fundavit presens collegium anno Domini MIIII° XXIII :* Jean V, très illustre Duc de Bretagne, a fondé cette collégiale en l'an 1423. Il s'agit là, non de la fondation de l'église déjà commencée plusieurs années auparavant, mais de son érection en collégiale et de la dotation nécessaire pour y assurer en permanence la célébration du service divin.

Dans une niche du contrefort de droite est une jolie statue de saint Yves, l'avocat des pauvres, tenant en main un parchemin déroulé, vêtu d'une cotte ou d'un surplis à larges manches, les épaules couvertes d'une sorte de camail dont le capuce recouvre le bonnet carré ou barrette dont il est coiffé. Cette statue n'est pas ici à sa place primitive ; elle provient d'une chapelle de la paroisse, où elle formait le groupe traditionnel avec le riche et le pauvre, et elle porte encore les traces de peinture et de dorure qu'on retrouve sur toutes les statues intérieures et extérieures de l'église. Est-il nécessaire de faire remarquer l'élégance, la finesse, le fouillé, l'habileté et l'originalité de tracé du cul-de-lampe et du dais de cette niche ? C'est l'observation qu'on aura lieu de répéter en face de tous les détails et de toutes les ornementations de l'église du Folgoat.

Contournons l'angle qui sépare ce portail de la façade du Midi, et nous nous trouverons devant d'autres merveilles : une série d'admirables contreforts agrémentés de niches et de pinacles élancés ; des fenêtres offrant des découpures uniques dans leur genre ; le portail de l'évêque Alain percé de deux portes en accolades, séparées par un trumeau portant dans une niche la statue du fondateur, Alain de la Rue, évêque de Léon. Pourquoi faut-il que le magnifique fronton qui surmonte le porche ait été si déplorablement découronné ? Les festons trilobés de

l'arcade qui existe encore, les naissances des rampants élancés, les feuillages découpés avec une grâce infinie, ne le font regretter que plus amèrement. Espérons que la *Commission des Monuments historiques* va pouvoir bientôt reconstituer entièrement ce beau motif architectural comme elle a restauré les galeries et balustrades partout où elles avaient été détruites ou endommagées.

Le porche des Apôtres et le pignon de la sacristie forment un retour imposant et de grand style. Après avoir admiré les guirlandes refouillées qui encadrent l'entrée du porche, et avoir lu l'inscription que tient à droite un vieillard barbu : *Bien soiez venus*, soyez les bienvenus, rendons-nous à son aimable invitation, pénétrons dans l'intérieur et contemplons cette série de statues placides, nobles, majestueuses, rangées des deux côtés et présidées par saint Pierre, qui s'adosse au trumeau séparant les deux portes du fond. Toutes les draperies sont variées et cependant du même genre, un peu collées sur le corps et formant dans les retombées des plis d'une élégance et d'une abondance presque excessive. Chaque apôtre porte son attribut traditionnel ou sa caractéristique et tient en main une banderolle où était peint autrefois un article du *Credo*. Les soubassements et les dais des niches sont des chefs-d'œuvre de sculpture, surpassés encore par les encadrements des portes du fond et l'entablement de feuillages et d'hermines passantes qui se trouve au-dessus de la tête de saint Pierre. Comme toute œuvre qui frappe par le merveilleux, la légende s'est attachée à ce porche du Folgoat, et ce travail a été attribué au bon Dieu lui-même, qui se serait présenté un jour sous la figure d'un simple ouvrier et qui aurait disparu une fois son prodigieux ouvrage terminé.

L'extrémité de la chapelle de croix nous offre une large rose, démolie autrefois et heureusement rétablie après le

couronnement de la statue miraculeuse de Notre-Dame du Folgoët, pour perpétuer dans un vitrail le souvenir de ce glorieux événement. Là encore, on peut admirer les galeries rétablies, les pinacles restaurés, et remarquer les encadrements en accolade des anciens blasons, les corniches ornées de feuillages, les gargouilles impressionnistes et expressives décelant l'habileté étrange et la verve satirique des sculpteurs du xve siècle.

L'abside droite se développe à l'Est d'une façon magistrale, avec ses grands contreforts, ses fenêtres aux tympans prodigieux, ses arcs de décharge supportés par de petits moines en cariatides, ses corniches, ses galeries, ses gargouilles qui semblent personnifier tous les genres de gourmandise. Dans la travée qui manque de fenêtre, nous trouvons une petite porte destinée à laisser passage aux fidèles qui venaient de l'église faire leurs dévotions à la fontaine ; puis, sous la rose monumentale, la fontaine miraculeuse qui jaillit de dessous le maître-autel, la fontaine solitaire où autrefois le pauvre Salaün trempait son pain et se plongeait au cœur de l'hiver, source maintenant emmurée dans un vaste bassin et surmontée comme d'un dais triomphal par une arcade d'une élégance sans pareille qui abrite et encadre la statue assise de Notre-Dame portant l'Enfant-Jésus, vêtue des draperies ayant la souplesse des plus belles sculptures de la Grèce, et planant comme une reine sur les eaux abondantes et limpides auxquelles elle communique leurs vertus miraculeuses. Au-dessus s'élancent les légers meneaux de la maîtresse-fenêtre et s'épanouissent en un réseau merveilleux les innombrables lobes de la grande rose qui n'a de rivales qu'à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon et à Notre-Dame des Carmes de Pont-l'Abbé.

En passant au côté Nord de la basilique, nous remarquons que ce collatéral, moins en vue, est beaucoup plus

sobre et plus simple, et cependant cette sobriété, avec les contreforts vigoureux, les fenêtres étroites, les jolies portes ornées, formerait une belle façade d'une église de deuxième ordre.

Nous nous sommes attardés, sans avoir tout vu, à faire le tour extérieur du monument; hâtons-nous de pénétrer à l'intérieur. C'est un ensemble de colonnes et de colonnettes bordant la nef des deux côtés et montant dans les voûtes en nervures déliées; puis, vers le milieu de l'édifice, c'est une sorte de grande barrière en granit découpé; et au fond, la grande, l'immense roue qui couronne la maîtresse-vitre toute brodée et dentelée, tout étincelante de perles et de diamants.

Approchons de cette grande clôture en pierre tout ajourée qui nous ferme l'entrée du chœur : c'est le jubé, tribune suspendue sur trois arcades étranges, prodige de légèreté et d'équilibre, de finesse et d'élégance, frêles piliers couverts de nervures et de nichettes minuscules, arcs découpés et denticulés, grosses feuilles de choux et guirlandes microscopiques, petites pyramides en aiguille et haute balustrade évidée sur laquelle était autrefois le Christ crucifié, accompagné de la Sainte-Vierge et de son disciple saint Jean.

Passons en revue les cinq autels posés en longue ligne droite sous les fenêtres du mur oriental : l'autel autrefois du Rosaire et maintenant du Mont-Carmel, taillé dans la fine pierre de Kersanton, et offrant en façade huit arcatures subdivisées en deux autres secondaires, et surmontées d'une guirlande de feuillages refouillée dans la pierre qui forme table. Le maître-autel, composé d'après le même modèle, mais encore plus fini et plus grandiose puisqu'il mesure plus de 4 mètres de longueur. L'autel moderne en bois sur lequel est posée la statue miraculeuse de Notre-Dame du Folgoat, la Sainte Patronne, et qui cache un petit

autel en pierre que l'on espère voir prochainement dégager. L'autel des anges, présentant dans ses arcades une série de petits angelots vêtus de robes longues, portant alternativement des banderolles et des écussons, et dont les têtes sont ornées ou plutôt chargées d'une chevelure singulièrement ébouriffée qui ne contribue pas à les embellir. Le dernier autel est celui dit du cardinal de Coëtivy, extraordinaire dans son dessin, composé de trois minces colonnettes isolées, surmontées d'arcatures trilobées d'une grâce et d'une légèreté inconnues ailleurs.

Outre ces cinq autels de l'abside, on en trouve encore deux petits sous le jubé, et un huitième aux fonts baptismaux.

Veuillez jeter un rapide coup d'œil sur les vieilles statues de saint Jean-Baptiste, de sainte Catherine et sainte Marguerite, accompagnées d'une autre statue de saint qui n'a pas d'attribut et qui a cependant un faux air de saint Jean l'Evangéliste, peut-être celui qui se trouvait autrefois sur le jubé. Remarquez la finesse des sculptures prodiguées dans les bénitiers, les piscines, les enfeus ou arcades extérieures de la clôture du chœur, considérez les mille variétés des trames découpées dans les rosaces et les tympans des fenêtres, admirez le merveilleux tableau retracé en couleurs étincelantes dans la royale verrière du maître-autel, et dites si les hommes n'ont pas bien fait les choses pour la Reine des Cieux.

Nous avons passé bien rapidement à travers tous ces chefs-d'œuvre. Si l'on veut étudier en détail toute l'histoire de Notre-Dame du Folgoat, en connaître les différentes fondations, savoir les blasons qui ornaient autrefois les voûtes, les murailles et les vitraux, suivre ce dévot pèlerinage dans ses jours de gloire et dans sa décadence, le revoir tel qu'il est maintenant revenu à son ancienne splendeur, il faut lire les nombreuses notices qui ont été

composées sur ce sujet : celles du Père Cyrille et de M. de Kerdanet insérées dans l'édition de 1837 d'Albert Le Grand ; *Dessins, histoire et description,* par le marquis de Coëtlogon, 1851 ; *Notice sur Notre-Dame du Folgoat,* par Pol et Henry de Courcy, 1860 ; *Notre-Dame du Folgoat,* par l'abbé Le Corre ; *Le Couronnement de Notre Dame du Folgoat,* le 8 Septembre 1888, *Semaine religieuse* de Quimper.

Un monument aussi important que le Folgoat n'est pas sans avoir exercé son influence dans la contrée. Il semble qu'on peut entrevoir cette influence à Goulven, Trémaouézan, Saint-Jean-Balanan en Plouvien, et même La Martyre, au delà de Landerneau.

GOULVEN. — Près du ravissant petit porche donnant sur le transept Sud, qui sert maintenant de sacristie, sur le contrefort de l'angle Sud-Ouest, on lit cette inscription : *Lan MV^c V (1505) G. Clech. Gouverneur. Per Guen Fabrique.*

Cette date nous reporte bien au commencement du XVIe siècle, mais l'église pouvait bien être commencée quelques années auparavant ; en tout cas, elle est complètement dans la tradition du XVe siècle, dont le caractère, du reste, se maintiendra encore pendant de longues années, en se modifiant peu à peu.

A part le grand et beau clocher de 1593, toute l'église de Goulven est dans la donnée gothique : à l'extérieur, grande abside droite, campanile central chevauchant sur le milieu du toit, petit porche déjà mentionné, dont les deux portes géminées, les délicates colonnettes, le bénitier central, les feuilles frisées et déchiquetées à l'excès rappellent toutes les finesses du Folgoat ; à l'intérieur, deux gros piliers portant un grand arc triomphal, trois enfeus, dont l'un contient un petit autel.

Et dans le mobilier, nous trouvons encore du vrai flam-

boyant : maître-autel en Kersanton, dans le genre de ceux du Folgoat, divisé sur sa façade en quinze arcatures flamboyantes et portant une frise de feuillages très largement sculptés ; puis petit autel en bois orné de découpures et de sept bas-reliefs ; enfin une tribune des orgues couverte de panneaux et rosaces gothiques.

TRÉMAOUÉZAN.— Ici encore c'est la porte double du fond du porche qui nous donne la note architecturale et ornementale du Folgoat, même disposition, mêmes profils, mêmes feuillages, même style de draperies et même pose dans la vénérable statue de Notre-Dame adossée au trumeau.

Et à l'intérieur, nous sommes aussi en pleine architecture du xve siècle, parfaitement accusée dans les colonnes cantonnées de quatre ou six colonnettes, dans les chapiteaux sculptés, les arcades composées de moulures à dos de carpe, les petits bénitiers ciselés et les amorces de chancel ou clôture en pierre accrochées aux piliers du chœur.

La chapelle de SAINT-JEAN-BALANAN, en Plouvien, appartenait aux Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et dépendait de la commanderie de La Feuillée.

A l'extérieur, nous retrouvons encore un joli porche à double porte, rappelant toujours Le Folgoat, Goulven et Trémaouézan, et surmontée d'un groupe du baptême de Notre-Seigneur, puis un clocher très originalement placé sur la façade et y formant comme un éperon. A l'intérieur, c'est une nef et un bas-côté séparés par de belles colonnes.

Les chapiteaux et les culs-de-lampe ont des feuillages bien découpés. Autrefois, cette chapelle avait six autels ; la table en pierre du maître-autel, finement moulurée et longue de 4 mètres, a été remplacée, il y a dix ou quinze ans, par un autel en bois, et sert maintenant de marche sous la balustrade !

Au-dessus du maître-autel, dans le léger trumeau qui sépare deux fenêtres, est une niche gothique en pierre abritant une très curieuse statue de saint Jean-Baptiste.

Notre-Dame de LA MARTYRE (on dirait plus correctement du Martyr, *Itroun-Varia ar Merzer)*, est une église ainsi appelée en mémoire de la mort violente de Salomon, dernier roi de Bretagne, qui y fut massacré le 25 Juin 874. (La Borderie, *Hist. de Bret.*, t. II, p. 115.)

La partie la plus ancienne de ce monument est le clocher, qui a tous les caractères du XIIIe siècle. La nef est-elle de ce siècle ou du siècle suivant, ou même du XVe? Il est difficile de le déterminer, les colonnes, chapiteaux et arcades n'ayant pas de détails absolument tranchés ; mais pour ce qui est du chœur, il est certainement du XVe siècle, ce style est franchement indiqué par la sculpture feuillagée et surtout par le chancel ou clôture de colonnettes et petites arcades trilobées en Kersanton qui ferme les deux côtés, et qui autrefois courait aussi sur le devant pour faire la séparation d'avec la nef. Mais là où le style du XVe siècle s'affirme le plus clairement, c'est dans le riche porche du Midi, qui sera étudié plus tard.

SAINT-MELAINE de Morlaix. — C'était un ancien prieuré dépendant de Saint-Melaine de Rennes, fondé en 1150 par Guyomarc'h de Léon. La date de l'église est donnée par l'inscription gothique qu'on lit sur un cartouche tenu par deux anges, au fronton du porche latéral : *L'an mil quatre cents quatre vingts neuff fut comancée cest Église de par Dieu.*

La façade Ouest offre une assez grande richesse avec sa large porte, sa fenêtre à trois baies et son clocher rejeté sur le côté Sud.

A l'intérieur, la nef est séparée des bas-côtés par des piliers cylindriques sans chapiteaux, portant des arcades qui forment sept travées. Les collatéraux sont irréguliers

et dessinent cinq chapelles du côté Nord et trois du côté Midi, avec un bon nombre d'enfeus.

La charpente de la nef est fortifiée par des tirants ou poutres en bois dont les extrémités sont saisies par des gueules monstrueuses. Les sablières ou corniches sont un peu sculptées, celles des bas-côtés le sont plus richement.

Dans cette même ville de Morlaix, on peut signaler comme œuvre du xve siècle une partie de l'ancienne église des Jacobins, qui fait avancée dans la rue des Vignes pour former comme un petit bout de transept. De la même époque est probablement le pignon Est avec sa grande rose, presque rivale des trois que nous avons citées précédemment. Dans l'article ayant trait au xiiie siècle, nous avions à citer cette église, puisque le couvent fut fondé en 1237 ; mais elle est tellement encombrée à l'intérieur par tout un matériel étrange, qu'il est presque impossible de l'étudier.

Plougonven. — Le porche sous le clocher porte la date de 1481, tandis que les portes géminées du porche latéral ont le millésime de 1518. Nous devons attribuer cependant à la fin du xve siècle la construction de la plus grande partie de cette vaste église, qui est si majestueuse avec ses belles arcades, ses sablières en chêne sculpté, ses nombreuses chapelles et surtout celle qui forme comme une abside polygonale pour terminer le bas-côté Nord. Le chœur se termine par un grand pignon droit percé d'une immense fenêtre à six baies et à compartiments flamboyants d'une extrême richesse.

Saint-Jean-du-Doigt nous offre l'ensemble le plus complet et le plus parfait de ce qu'était autrefois une église paroissiale avec toutes ses annexes : église monumentale entourée du cimetière, porte de style ou arc de triomphe pour pénétrer dans cette enceinte, fontaine sacrée, calvaire, ossuaire, oratoire ouvert ou abri pour célébrer la

messe les jours de grand pèlerinage, riche trésor toujours conservé ; aucune autre paroisse n'a la bonne chance de posséder pareilles richesses.

Cette église, succédant à une chapelle de saint Mériadec, fut construite pour abriter une relique du doigt de saint Jean-Baptiste transportée miraculeusement de Normandie, dans le cours du xve siècle. La première pierre en fut posée le premier août 1440, mais elle ne fut consacrée qu'en 1513, selon la teneur de l'inscription qui se trouve au fond du porche, à côté de la statue du saint Patron : *Le XVIIIe jour de novembre, l'an mil Ve XIII fut l'église de céans dédiée par Anthoine de Grignaulx, évêque de Tréguier.*

Le portail Ouest est imposant, percé d'une grande porte et d'une fenêtre, avec le clocher sur l'angle Sud. La façade Midi est très originale avec ses curieuses fenêtres et les galeries élégamment découpées, pratiquées dans l'épaisseur de la maçonnerie, formant chemin de ronde entre le porche et le clocher et s'étageant en trois rangs sur la base de la tour. L'abside, en mur droit, est d'un effet magistral, grâce aux longues lignes verticales formées par ses contreforts et à sa très haute fenêtre terminée par une rose.

A l'intérieur, ce qui surprend surtout, c'est la hauteur extraordinaire des piliers comparée à leur faible épaisseur, l'élévation prodigieuse de la voûte en bois, qui dépasse de beaucoup tout ce qu'il y a de plus élancé dans le pays.

XVIe Siècle.

Pendant la première moitié du XVIe siècle et même au delà, l'architecture continue sa marche générale dans notre Bretagne. Les mêmes formes se perpétuent, en se modifiant légèrement : fenêtres à tympans flamboyants, se simplifiant par la suppression des redents ou trilobes au sommet des baies et à la base des soufflets ; — contreforts couronnés de pinacles à crossettes végétales ; — portes et niches encadrées de colonnettes, ou désormais de moulures prismatiques qui se terminent en arcs surbaissés ou en anse de panier, surmontées d'accolades ou de contrecourbes feuillagées, et encore de frontons aigus tout hérissés de feuilles déchiquetées.

Souvent les portes seront accostées de pilastres carrés, mais sillonnés de moulures spéciales, ou encore de pilastres ronds entourés de spirales creuses ou de losanges évidés, terminés par des pyramides chargées de crochets végétaux. Dans les paroisses voisines du littoral, les façades principales ou même les murs latéraux portent des sculptures représentant des bateaux, des navires, des scènes de pêche, des poissons, des oiseaux de mer, toutes choses locales intéressant les gens de l'endroit.

A l'intérieur, les colonnes et les piles sont rondes ou octogones, parfois avec colonnettes appliquées, mais généralement avec suppression de chapiteaux, les moulures aiguës des arcades venant pénétrer dans ces piles ou mourir à leur surface.

Elles sont nombreuses les églises et chapelles bâties à cette époque et offrant ces caractères ; il vaut mieux les indiquer par ordre alphabétique, car le classement par

ordre chronologique serait difficile, les travaux dans quelques-uns de ces édifices ayant été exécutés à deux ou trois reprises différentes.

BODILIS. — A l'intérieur du porche, on lit la date de 1570, est-ce la date de l'église ? Celle-ci a une nef et deux bas-côtés, avec un troisième bas-côté annexé plus tard du côté Midi. Belles sablières sculptées, représentant des sujets très variés.

BRASPARTS. — La date de 1551 se lit sur la façade Ouest, au-dessus d'une porte gothique. La base du clocher, avec sa jolie galerie, est aussi de la même époque, mais la chambre des cloches et la flèche sont postérieures.

CARHAIX. — Le portail et le clocher portent la date de 1527 et 1535.

CLÉDEN-CAP-SIZUN. — Le portail Ouest, le clocher, le porche Midi et la nef sont absolument gothiques.

ERGUÉ-GABÉRIC. — Église paroissiale de 1516. Chapelle de KERDÉVOT, même époque ou antérieure de quelques années. Hautes colonnes et belles arcades.

Chapelle de SAINT-GUÉNOLÉ, même style, sablières sculptées.

FORÊT-FOUESNANT. — Jolie façade Ouest avec joli clocher et tourelle d'escalier ; intérieur assez simple, belle fenêtre absidale.

GOUÉZEC. — Chapelle de NOTRE-DAME-DES-FONTAINES : Façade Ouest très riche, ornée de colonnettes, moulures et feuillages ; contreforts avec niches et pinacles ; ce qui reste des tourelles qui accostaient le vieux clocher disparu indique une disposition ayant du rapport avec Pleyben. Joli porche Midi, bras de croix, abside à pans coupés, ayant des contreforts surmontés de pinacles avec gargouilles variées et bizarres. A l'intérieur, il y a une nef et un collatéral Nord séparés par une ligne de cinq colonnes, puis deux branches de croix et une abside

polygonale dans lesquelles cinq fenêtres possèdent des vitraux anciens assez remarquables.

GOULIEN. — Chapelle de SAINT-LAURENT, près du village de Lannourec. La date de 1655, qui se trouve sur le grand contrefort Sud, marque certainement une restauration et non la construction, car tout dans cet édifice indique le XVIe siècle : les portes, le clocher, les colonnes intérieures qui séparent la nef de l'unique bas-côté Nord.

GUENGAT. — Église très originale, dans laquelle il faut remarquer surtout les fenêtres de l'abside formant ligne droite, les portes et le porche, les riches vitraux anciens.

GUIMILIAU. — Le clocher et la nef datent certainement du XVIe siècle, mais au siècle suivant ont été faites beaucoup d'adjonctions dont il sera parlé ensuite.

HOPITAL-CAMFROUT. — L'intérieur de l'église est bien gothique ; le portail Ouest est une magnifique page de la Renaissance ; nous en parlerons quand on traitera de ce style.

KERFEUNTEUN. — Chapelle de LA MÈRE-DE-DIEU. On y trouve les dates de 1541-1578-1621. Il y a là à observer tout particulièrement la belle porte ornementée du transept Midi, le petit clocher monté sur le contrefort d'angle près de cette porte, les pignons de l'abside à pans coupés et les piscines intérieures.

KERLAZ. — Dates de 1569-1588-1603. Joli clocher accosté de deux tourelles, porche et ossuaire.

LAMPAUL-GUIMILIAU. — Le porche a été fait en 1533, le clocher commencé en 1573 ; la nef et une partie du bas-côté Midi sont de cette époque, mais l'abside et le bas-côté Nord appartiennent au XVIIe siècle.

LANDUDAL. — La belle église de Notre-Dame *de Populo* porte les deux dates de 1539 et 1548. Elle a de spécialement remarquable ses deux portes Midi et Nord, ainsi que son abside.

MEILARS. — Chapelle de NOTRE-DAME DE CONFORS. Bel édifice tout conçu dans la donnée gothique, sauf son clocher qui est du XVIIe siècle. La façade Ouest est très riche en sculpture ; l'abside à pans coupés très élégante avec une fenêtre à fleurs de lis. Sur le côté Nord de cette abside est cette inscription : *En l'an M^vc XXVIII, le second dimanche d'Août.*

MELGVEN. — Chapelle de la TRINITÉ. Belle abside à pans coupés, portes latérales, deux fenêtres fleurdelisées, très riche facade Ouest.

PENCRAN. — La date de cette église est donnée par une belle inscription gothique tenue par un ange au côté gauche de l'entrée du porche : *Le 15e jour de Mars 1553 fut fondé ceste chapelle au nom de Dieu et de sa Mère et de sainte Appoline de par Hervé Kerantiès et Guillemette Bras fabriques de la dite chapelle.*

On remarquera spécialement la belle rose flamboyante de l'abside, le clocher et le porche. A l'intérieur, de nombreuses statues anciennes, et tout particulièrement le groupe de Notre-Dame de Pitié, le plus riche et le plus beau de tout le diocèse. Il est ainsi daté : *En lan Mil V^co XVII cest histoire fust complet : J. diouguet ^moy_ih*

A noter aussi que dans le clocher de Pencran se trouve la plus ancienne cloche du pays, puisqu'elle porte la date de 1365.

PENMARC'H. — Église paroissiale commencée en 1508, d'après la date inscrite sur le porche : *Le jour saint René 1508 fut fondé cette église, et la tour l'an 1509, dont était recteur K^l. Jégou.* Le jour saint René, c'est-à-dire le jour de la fête de saint Ronan, 1er Juin.

C'est un édifice colossal mesurant 24 mètres de largeur et 37^m 40 de longueur à l'intérieur, mais ayant une longueur totale de 50 mètres en y comprenant les 13 mètres de saillie extérieure du clocher et de la chambre du tré-

sor. Rien de plus imposant que son abside droite avec son immense fenêtre, son riche porche au pied du clocher, sa tour immense restée inachevée ; et sur tout cela des sculptures originales, de riches contreforts, des gargouilles humoristiques. Remarquer spécialement la belle fenêtres à trois fleurs de lis, la cuve des fonts baptismaux, le foyer intérieur, et la chambre du trésor couverte par une toiture ou terrasse en dalles de granit contournée par une balustrade découpée.

Dans la même paroisse, on peut voir les ruines de l'église de Sainte-Thumette, à Kérity, et la chapelle de Notre-Dame de la Joie, sur la côte, entre le phare d'Eckmühl et Saint-Guénolé.

Pleyben. — Grande et belle église, à laquelle une inscription donne la date de 1564, quoiqu'elle semble antérieure par son style. Le grand clocher est de 1588. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la partie gothique, c'est la façade Ouest avec sa belle porte et le clocher de sainte Catherine, puis l'abside dont les fenêtres sont surmontées de pignons très élégants.

Ploaré. — Portail Ouest, clocher, et quelques autres parties datées de 1550-1555-1557, mais l'abside et tout le haut doivent être du XVIIe siècle.

Plogastel-Saint-Germain. — Chapelle de Saint-Germain, vaste édifice entièrement gothique. Beau portail Ouest, portes latérales ornées et fenêtre fleurdelisée.

Plogonnec. — Église paroissiale, 1581-1661. Grande abside droite. Vieux vitraux.

Dans la même paroisse, chapelle de Saint-Théleau, très belle façade Ouest, clocher très curieux, deux belles portes latérales.

Plomodiern. — Chapelle de Sainte-Marie du Ménez-Hom, 1574-1591, nef, bas-côtés, transept.

Plonéour-Lanvern. — Chapelle de Lanvern, portant la

date de 1562, mais ses colonnes et ses arcades semblent indiquer une date plus ancienne ainsi que la fenêtre à rose de l'abside.

PLOUZÉVÉDÉ. — Grande et belle chapelle de NOTRE-DAME DE BERVEN, 1567, faite tout d'une venue, en très beaux matériaux, grande fenêtre absidale.

PRIMELIN. — Grande chapelle de SAINT-TUJEAN. Toute gothique, sauf une colonne à chapiteau ionique. Grande tour, beau porche.

LA ROCHE-MAURICE. — Porte latérale, grande fenêtre de l'abside dont le vitrail est daté de 1539. Sablières sculptées, de 1559. Jubé en bois.

SPÉZET. — Chapelle de NOTRE-DAME DU CRAN, 1550, remarquable surtout par ses vitraux.

Renaissance.

Dans le courant du XVe siècle, il se produisit en Italie un retour marqué vers les ouvrages littéraires et aussi les monuments d'architecture et les antiquités de la Grèce et de Rome ; on se mit à les étudier et à les reproduire, et il surgit d'innombrables artistes adeptes de la nouvelle école.

Par suite des expéditions des rois de France Charles VIII et Louis XII en Italie, 1495 et 1499, ces souverains et les seigneurs qui les accompagnaient vinrent à se passionner pour les nouvelles œuvres italiennes et entrèrent en contact avec les peintres, sculpteurs et architectes, dont ils amenèrent un grand nombre en France.

Sous François Ier, cet engouement ne fit qu'augmenter. Nos artistes français eux-mêmes abandonnent les anciennes traditions gothiques pour adopter les modes nouvelles ; plusieurs voyagent en Italie pour étudier et se former, d'autres font leur éducation dans notre pays même, à côté des Italiens, et si ces derniers obtiennent la direction de certains ouvrages et de certaines constructions, nos maîtres français font aussi excellente figure et dirigent en chefs des travaux fort importants.

En dehors de ces causes indiquées, d'autres influences agirent encore, mais qu'il serait trop long d'exposer.

Ce mouvement d'innovation qui se produit en France dès les dernières années du XVe siècle, notre pays de Bretagne semble s'y montrer réfractaire pendant bien longtemps. La Renaissance apparaît chez nous, comme par surprise et d'une façon isolée et inexpliquée, en deux médaillons noyés au milieu de panneaux flamboyants dans le joli jubé de Lambader, datant de 1481-1490. Ensuite, la première manifestation, bien peu importante, n'a lieu qu'en 1533, au porche gothique de Lampaul-Guimiliau, dans les pilastres corinthiens de la niche qui couronne le fronton, et dans le bénitier de l'intérieur, tout chargé d'oves, de rais de cœur, rangs de perles, entrelacs et autres motifs absolument dans la note nouvelle.

Quatre ans plus tard, en 1537, se construit la façade Ouest de Rumengol qui est, avec le portail de l'Hôpital-Camfrout, l'une des plus belles pages de la vraie Renaissance en Basse-Bretagne. Dans la porte principale, on conserve encore les moulures prismatiques du style flamboyant, mais certains autres membres et ornements d'architecture se modifient et empruntent des formes inusitées jusque là : les petites pyramides aiguës et feuillagées deviennent des pinacles d'un nouveau genre formés de fuseaux en spirale, de boules à godrons, d'arrangements

de rubans contournés en volutes et faisant bouquet terminal. Dans les contrecourbes de couronnement ce ne seront plus les feuilles de chou ou de chardon déchiquetées, mais une nouvelle feuille, approchant un peu de celle de l'acanthe, plus grasse, plus molle, plus arrondie. Les chapiteaux et les frises se ressentiront aussi de cette transformation qui se dessinera également dans les niches, les encadrements, les moulures et les crossettes garnissant les rampants des pignons. Dans tous ces ornements, on trouve les souplesses, les rondeurs, le gras sobre et délicat qui sont la vraie touche des premières années de la Renaissance.

Au porche de Landivisiau, 1554-1559, les dispositions générales de la période gothique se perpétuent, avec les profils et les feuillages anciens ; mais au milieu de cette ornementation se rencontrent, conçus dans le style de François Ier et d'Henri II, les culs-de-lampe des niches des apôtres et une partie de leurs couronnements, le bénitier avec le dais qui le surmonte, ainsi que la plupart des décorations qui tapissent le tympan intérieur, sans compter la niche du sommet du fronton.

Les mêmes caractères s'observent dans la porte Midi de La Roche-Maurice, 1539, et dans la façade Ouest, 1589 ; comme aussi dans le porche de Daoulas, 1566.

Ce travail de la Renaissance, mais plus avancé, absolument dégagé des formes flamboyantes, se rencontre dans le porche de Bodilis, 1570, dans les deux de Plougasnou, 1574-1582, dans ceux de Plouégat-Guerrand, 1574, Pleyben, 1588, Brasparts, 1589. A Bodilis et à Pleyben, on voit apparaître pour la première fois la colonne dite française, imitée de Philibert-Delorme, composée de tambours cannelés séparés par des bagues saillantes et sculptées.

Il eût fallu peut-être citer auparavant le retable ou jubé

de Sainte-Croix de Quimperlé, daté de 1545, mais on ne peut pas dire que ce soit une œuvre bretonne, c'est un produit des écoles de la Touraine, qui nous reporte aux sculptures de Solesmes et du pourtour du chœur de Chartres.

XVIIe Siècle.

Dès le commencement de ce siècle, l'architecture bretonne semble s'être complètement débarrassée de tous les vieux souvenirs gothiques, sauf pour ce qui est des fenêtres, qui conservent encore leurs formes ogivales et leurs meneaux flamboyants. Mais par ailleurs, on adopte les moulures et profils fournis par les monuments grecs et romains, on les exagère même parfois en surchargeant les corniches de modillons ou d'encorbellements. Les portes seront encadrées de colonnes, de pilastres, surmontées d'un entablement et d'un fronton ; les contreforts seront recoupés de différents étages de corniches, tapissés de niches à pilastres et à coquilles, couronnés de consoles renversées ou de clochetons à quatre colonnettes portant des dômes superposés ; les porches adopteront franchement les mêmes ornements, contreforts, colonnes, pilastres, niches, lanternons, soubassements intérieurs composés de panneaux moulurés ou ornementés de feuillages ou de cartouches.

Mais une chose à remarquer, c'est que les piles intérieures et colonnes séparant la nef des bas-côtés gardent toujours la même physionomie qu'au XVIe siècle, c'est-à-dire qu'elles sont octogones ou rondes, sans chapiteaux,

de même que les arcades qui les surmontent sont toujours ogivales ou surbaissées, mais presque jamais en plein-cintre parfait. C'est là une survivance des traditions gothiques, qui se maintient obstinément dans le pays.

Les églises les plus remarquables de cette époque sont :

Dans la Cornouaille : PLOARÉ, LE JUCH, Notre-Dame de KERGOAT, en Quéménéven, l'abside de PLOMODIERN et CLÉDEN-POHER.

PLOARÉ et LE JUCH ont des relations intimes, puisque Ploaré est l'église mère et que Le Juch en est une trève. Toutes deux ont été agrandies au XVIIe siècle du côté de l'abside, et toutes deux ont à cette extrémité de jolis lanternons ou clochetons à dômes pour couronner les contreforts. Au Juch, on trouve pour ces travaux les dates de 1668-1691.

La chapelle de KERGOAT, qui a remplacé une autre plus ancienne, doit être de 1675 environ, c'est du moins la date qui se lit sur la sacristie. Le style de cette époque est bien accusé dans les portes, les corniches et les clochetons

Il en est de même de l'abside de PLOMODIERN, qui a été conservée lorsque l'église a été reconstruite, vers 1855 ou 1860.

A CLÉDEN-POHER il a été fait des agrandissements à la fin de ce siècle, et la dédicace date de 1694. Sur le contrefort Nord-Est de l'abside est inscrite la date de 1689; les deux sacristies sont de la même époque, elles sont couvertes d'une toiture en forme de carène de navire renversé.

Dans le Haut-Léon, il y a tout un groupe d'églises ornées de beaux contreforts surmontés de lanternons d'un dessin vigoureux et fort décoratif :

SIZUN. — Abside bien riche, avec frise feuillagée, niches à dais, lanternons au haut des gâbles.

COMANNA. — Date de 1622 au bas du clocher, 1645-1650 au porche. Architecture assez riche à l'extérieur.

LOCMÉLAR. — Abside élégante, portes bien ornementées. Différentes dates : 1577-1599-1649-1656-1664.

LAMPAUL-GUIMILIAU. — Date d'une porte Midi : 1622. Abside : 1627. Sacristie : 1673. Porte Nord : 1609.

L'abside et la sacristie forment l'ensemble le plus heureux, le plus mouvementé et en même temps le plus harmonieux qu'il soit possible d'imaginer ; les clochetons qui surmontent les contreforts et les cinq pignons de la partie absidale se découpent admirablement sur le ciel et forment une silhouette qu'il est impossible de trouver dans un autre monument.

GUIMILIAU. — Grand déploiement aussi de contreforts et de clochetons, mais ayant moins d'apparence qu'à Lampaul. Dates diverses : 1633-1642-1664-1667. Sacristie : 1683.

SAINT-THÉGONNEC. — On trouve ces ornements sur les deux bas-côtés ; la nef et l'abside ont été refaites au XVIIIe siècle, 1777.

BODILIS. — Extérieur très ornementé, belle sacristie.

A ce groupe qui vient d'être cité, il convient d'ajouter GOUEZNOU, dont la partie absidale est aussi admirablement soignée. On trouve sur deux points différents du monument les dates de 1607 et 1615.

Chose assez curieuse, les lanternons, ainsi qu'au porche de Landerneau, ont pour couronnement un croissant. On sait que c'étaient là les armes d'Henri II et de Diane de Poitiers ; mais on est déjà bien loin de ce règne, qui se termina en 1559.

Pour terminer la série des églises du XVIIe siècle, il faut signaler aussi la chapelle du Collège de Quimper, bâtie par les Pères Jésuites qui dirigeaient ce Collège. Commencés vers 1650, elle ne fut terminée qu'en 1700, pour le gros œuvre ; même les voûtes et le pavé ne furent entièrement finis qu'en 1748.

Cet édifice est construit absolument d'après les règles

classiques du XVII[e] siècle ; façade imposante avec pilastres, galerie, fronton, corniches très fortes. A l'intérieur, piliers massifs, corniche très saillante, voûtes en berceau, coupole surbaissée à la croisée du transept, abside en hémicycle, ensemble grave et majestueux.

Il vaut mieux arrêter là l'étude de nos églises, car celles, peu nombreuses, qui furent construites dans le courant du XVIII[e] siècle, ne peuvent pas être considérées comme des œuvres d'art.

CLOCHERS

La Basse-Bretagne est le pays classique des clochers et particulièrement des clochers à jour. Ils y sont semés comme à profusion, jalonnant nos rivages, se dressant sur le flanc de nos coteaux, s'abritant au creux de nos vallées, émergeant au milieu de nos plaines.

Tant de choses donnent à notre Bretagne son caractère à part : son terrain accidenté, ses landes, ses vieux chênes, son Océan aux aspects tantôt riants, tantôt sauvages ; mais le clocher est un produit du sol et compose à la contrée sa physionomie propre. Un paysage n'est pas breton, si à l'horizon ne se profile une flèche aérienne ; et je sais certains sommets, certains points culminants d'où l'œil découvre jusqu'à quinze et vingt clochers de paroisses.

Dans aucune autre province, même dans les deux diocèses voisins de celui de Quimper, ils ne sont si beaux ni si multipliés, et quoique les pays de Vannes et de Saint-Brieuc puissent se glorifier de quelques tours monumen-

tales, c'est avec dédain que nous regardons les dômes en ardoises et les grêles aiguilles de charpente qui surmontent leurs pauvres églises.

A quelle époque remonte la genèse de ces monuments qui font notre orgueil ? Il en existait peut-être un bon nombre à l'époque romane, mais nous n'en possédons désormais que trois de cette période, les autres ayant disparu pour faire place à des constructions plus élégantes et plus élancées, plus en harmonie avec le génie du pays. Nous avons le clocher de Loc-Maria-Quimper, datant du XIe siècle, peut-être du IXe, grande masse carrée s'élevant sur le milieu de l'église, c'est-à-dire sur la croisée du transept. Il est couvert par un toit en ardoises d'aspect peu gracieux, et n'a rien d'intéressant que les jolies petites fenêtres géminées qui décorent ses faces Est et Sud, les deux autres façades ayant été refaites au cours du XVIe siècle.

Le clocher central de Kernitroun, en Lanmeur, datant du XIIe siècle, a le même aspect général que celui de Loc-Maria, mais il a bien plus de grâce et plus de vie par suite de ses petites baies toutes conservées, de son toit passant à l'octogone et tout enjolivé par ses lucarnes et ses pinacles d'angles.

La tour de *Lochrist-an-Izelvez*, en Plounévez-Lochrist, est-elle du XIe ou du XIIe siècle ? C'est une énigme pour les archéologues. Les caractères de sa maçonnerie et les quelques sculptures de ses tailloirs indiqueraient le XIe siècle. La base est portée sur quatre arcades en ogive qui sont certainement de l'époque romane, comme en font foi les cordons qui divisent cette base en trois étages à peu près égaux, les contreforts à peine saillants qui accentuent les angles et les baies géminées qui ajourent la chambre des cloches. La flèche elle-même, courte et trapue, pourrait bien être attribuée au XIIe siècle, si elle



Saint-Pol-de-Léon. — Créisker et Cathédrale.



Penmarc'h. — Clocher central.



Penmarc'h. — Pignon de l'ossuaire ruiné.



Clocher de N.-D. de Berven,

en Plouzévédé.

ne présentait sur ses huit pans des lucarnes dans le genre des clochers du XIIIe et du XIVe siècle, et quelques autres ouvertures d'un dessin absolument gothique.

Le XIIIe siècle nous a laissé les clochers de La Martyre, de Rosporden et de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. A La Martyre, ce qui fait le caractère du clocher, c'est la porte basse en ogive avec têtes plates en guise de chapiteaux à la naissance des voussures, contreforts peu saillants, baies étroites encadrées de gorges et de tores bien arrondis, balustrade d'arcatures trilobées, flèche octogonale dépourvue de clochetons d'angle et de crossettes sur les arêtes.

A Rosporden, le clocher à la silhouette vigoureuse et un peu lourde, mais cependant très originale, s'élève sur le milieu de l'église et se reflète dans les eaux calmes de l'étang qui baigne ses pieds. Ce clocher semble être un vrai problème pour l'archéologue. Par ses formes générales et par sa masse, il appartient au XIIIe siècle, et quand on examine certains détails, comme les lucarnes qui décorent la naissance de la flèche, on est tenté de l'attribuer au XVe siècle, à cause des meneaux et des compartiments des tympans qui ont des rapports frappants avec les fenêtres flamboyantes. A bien juger cette œuvre cependant, il faut conclure que la première impression est la vraie et que cette construction est réellement du XIIIe siècle. Les grosses piles qui soutiennent le clocher ont des bases et des chapiteaux qui sont de cette époque, le porche accolé à ses pieds est du même style, la structure même de la tour, le chemin de ronde qui existe dans l'épaisseur de la maçonnerie à la hauteur des lucarnes et des clochetons, le tracé de ces clochetons et de la flèche indiquent une facture tout à fait différente de celle des clochers appartenant aux siècles postérieurs. Si l'on veut monter dans le beffroi et examiner de près le système de

construction, on aura occasion de reconnaître l'habileté et l'ingéniosité de l'architecte qui a conçu et tracé ces plans. Dans l'article *Clocher* du dictionnaire de Viollet Le Duc, on trouve peu de tracés plus savants et plus logiques.

A la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, de chaque côté du portail Ouest s'élèvent les deux clochers dont les bases, ornées à leur premier étage de longues arcatures aveugles, sont percées au second de baies aux ébrasements formés de colonnettes multiples. Plus haut viennent les flèches accostées de leurs clochetons et de leurs lucarnes et ajourées d'ouvertures nombreuses qui leur donnent de la légèreté. Le clocher Midi, particulièrement, par sa structure intérieure et par les évidements pratiqués dans le massif des maçonneries pour les élégir tout en leur conservant de la rigidité, dénote une grande science de la part du constructeur. On serait tenté de reconnaître une influence normande dans ces clochers et on y trouve plusieurs points de rapport avec ceux de la cathédrale de Bayeux et de Saint-Pierre de Caen. Il y aurait également à signaler une disposition très originale et très ingénieuse dans l'intérieur du clocher Midi, au point de départ de la flèche se dégageant des lignes verticales de la base.

Dans le cours du XIVe siècle, un seul clocher a été construit chez nous, mais il est l'unique, le sans-pareil, n'ayant aucun rival qui puisse lui être comparé, non seulement en Bretagne, mais dans l'univers entier.

Chartres, Strasbourg, Rouen, Fribourg en Brisgau pourront vanter leurs dentelles de pierre et l'emporter par la richesse et l'élévation, mais rien n'est si beau que le CREISKER de Saint-Pol-de-Léon, aucun clocher au monde n'a cette élégance, cette sveltesse, ce délié, ce fini des proportions, cette pureté des lignes, cette pondération des pleins et des vides, des surfaces planes et des parties ornées que nous admirons ici.

Portée à l'intérieur de l'église sur quatre piles entourées de faisceaux de longues colonnettes, la base se dégage de la toiture et dès l'abord se revêt d'une ornementation noble et digne : moulures verticales et horizontales, se coupant pour former panneaux et caissons, baies carrées disposées en damier, galerie aveugle et galerie à jour, lancettes appliquées et lancettes ajourées, ceinture de quatrefeuilles et double corniche donnant à la galerie supérieure et aux clochetons d'angle un surplomb vraiment extraordinaire. Puis viennent des clochetons d'abord carrés, passant ensuite à l'octogone par trois étages successifs, et sur les quatre faces des lucarnes qui leur font concurrence par leur élancement.

Et de tout cela émerge la flèche en pyramide aiguë, découpée de plus de quatre-vingts ouvertures variées, rosaces, trèfles, quintefeuilles, fenestelles, qui en font une vraie dentelle aérienne, dans laquelle se joue la brise de mer et soufflent les grands vents de tempête.

Regardez-le de loin, ce modèle des clochers, qui devrait servir de mesure à tous les autres, comme le *Canon de Polyclète* pour les belles statues de la Grèce ; mais faites en sorte de le considérer de face et par son axe, afin que sa silhouette ait toute sa beauté et toute sa valeur. Voyez-le du haut de la grande place ou des environs de la gare, de la route de Cléder ou du cimetière de Saint-Pierre ; voyez-le par tous les aspects, soit éclairé en plein soleil, soit se découpant en aiguille sombre sur un fond de ciel lumineux et dites si ce n'est pas là vraiment une noble et belle œuvre, et si, selon le mot d'Ozanam, un ange du ciel descendant en ce monde ne commencerait pas par poser le pied sur le sommet du Creisker ?

Au xv[e] siècle et aux deux siècles suivants, c'est cet admirable exemplaire qu'on essaie de reproduire, mais d'une façon plus timide, on n'ose pas tenter cette légèreté,

on a comme peur de cette ligne verticale montant de fond et si haute, et l'on fait des bases plus trapues, ou appuyées à leurs angles par des contreforts qui donnent de bonnes masses architecturales et des lignes plus mouvementées, mais enlèvent ce dégagé qui fait le charme du clocher de Saint-Pol. Les flèches et les clochetons seront plus ornés, on y découpera mille ajours variés, les arêtes se hérisseront de crosses végétales, et nous ne pourrons trop louer les flèches du Folgoat et de Pont-Croix, celle de Pont-Croix surtout, type parfait d'élégance et de bonnes proportions, s'élevant sur une triple galerie découpée présentant le plus juste équilibre de surfaces lisses et d'ornements en reliefs.

C'est ce chef-d'œuvre qui a eu l'honneur de servir de modèle aux flèches jumelles de la cathédrale de Quimper, édifiées en 1854-1856, au moyen de l'humble sou de tous les diocésains, pauvres et riches.

Elles dominent bien la jolie ville de Quimper, ces flèches de Saint-Corentin, et sur la plate-forme qui les réunit, se dresse la statue équestre du roi Grallon, qui céda au fondateur de notre diocèse son *castellum* gallo-romain pour y établir son palais et son église.

De la fin de la période gothique nous ne ferons que signaler les grosses bases de Locronan, de Saint-Guénolé et de Saint-Nona de Penmarc'h, Saint-Tujean de Primelin, Saint-Herbot, Carhaix, Plouguer et Notre-Dame de l'Assomption à Quimperlé, toutes dépourvues de flèches, mais importantes par leur masse et leurs ornementations moulurées et sculptées, et faisant le plus grand honneur aux paroisses qui les ont bâties. Encore faut-il indiquer que quelques-unes de ces tours colossales ont à côté d'elles, sentinelles vigilantes, d'élégants petits clochers en miniature chevauchant sur le faîtage des toits, comme les campaniles du Penity et de l'arc-triomphal à Locronan, et le

clocher central de Penmarc'h, escorté de ses deux tourelles d'escalier.

En fait de grands clochers de cette époque surmontés de pyramides, nous ne signalerons, en dehors du Folgoat et de Pont-Croix déjà cités, que Ploaré, 1550, Bodilis, fin du xve siècle, et Saint-Jean-du-Doigt, un peu antérieur. Dans ce dernier, la base est étudiée avec un soin extraordinaire et rendue très intéressante par des galeries à quatrefeuilles et arcades subtrilobées courant à trois niveaux différents sur la face Midi ; la flèche, avec ses clochetons, au lieu d'être en granit, est en charpente revêtue de lames de plomb, ayant les arêtes et les pinacles garnis de feuillages et de fleurons estampés.

Aux dernières années du xvie siècle et dans le cours du xviie, on bâtira encore de grosses tours, mais dans un style nouveau, gardant les formes générales anciennes, mais y adaptant des ornements dans le goût de la Renaissance, corniches à modillons, contreforts à pilastres s'amortissant en consoles renversées, galeries à balustres et à caissons. Les unes conserveront la vieille flèche gothique agrémentée des éléments du nouveau style, comme à Lampaul-Guimiliau, 1573, Landivisiau, 1590, Goulven, 1593 ; les autres prendront pour couronnement un ensemble de dômes superposés et de lanternons, comme à Pleyben, 1588-1591 ; Saint-Thégonnec, 1599-1605, Lampaul-Ploudalmézeau, 1629.

La parenté de ces trois clochers est une chose absolument étonnante, tous les motifs d'architecture y sont presque identiquement les mêmes, depuis la base jusqu'au sommet : même porche avec la même arcade d'entrée formée par des colonnes cannelées et des colonnes françaises genre Philibert Delorme, même niche pour le saint Patron, mêmes contreforts et mêmes galeries avec balustres taillés en gaînes.

Pleyben en Cornouaille et Saint-Thégonnec en Léon étaient alors et sont toujours des paroisses aristocratiques, de l'aristocratie du peuple, agriculteurs, industriels et commerçants. Leurs deux églises avaient déjà de jolis clochers gothiques datant de 1563 et 1564, à chambres ouvertes et flèches aiguës, desservis par une tourelle d'escalier qui leur faisait un bel accompagnement ; mais les gens de Pleyben, jugeant que ce n'était pas digne d'une paroisse si riche et si grande, désirant peut-être aussi avoir des cloches plus puissantes, voulant surtout en hommes un peu glorieux, être remarqués de loin et dominer leur immense plateau, se résolurent en 1588 à construire un clocher monumental qu'ils accolèrent à la façade Sud de leur église. Sur la base, on a déployé toutes les richesses de l'ornementation, et au-dessus de la balustrade haute se dressent quatre clochetons d'angle couronnés par des dômes, faisant la garde autour d'un grand dôme central que font valoir les lucarnes cossues percées sur chaque face, ainsi que les crossettes donnant du nerf aux côtes saillantes des arêtes, le tout surmonté d'un lanternon octogonal du plus heureux effet ; et dans cet ensemble, formant une silhouette admirable, sont percées quantités de baies et d'œils-de-bœuf donnant un jeu parfait de lumière et d'ombres.

Certes, c'est un beau coup d'œil que ce groupe des clochers de Pleyben : la grosse tour Renaissance de Saint-Germain et le petit clocher gothique de Sainte-Catherine se reliant par deux arcades aériennes à l'élégante tourelle d'escalier.

L'émulation est une belle chose ; les habitants de Saint-Thégonnec devinrent jaloux de la gloire de Pleyben, et quelques années plus tard, ils entreprenaient aussi un clocher rival de celui de cette paroisse ; il est même plus massif, avec ses riches contreforts montant jusqu'à la

galerie haute portée sur un puissant encorbellement ; et dans le dôme principal, la lanterne et les clochetons d'angle on retrouve les mêmes particularités, la même habileté dans les combinaisons architecturales.

Il est réellement imposant ce clocher de Saint-Thégonnec, et il s'élève au milieu d'un cadre digne de lui. Calvaire historié tout couvert de personnages, arc-de-triomphe à grosses piles ornées de riches lanternons, donnant accès dans le cimetière, merveilleuse chapelle ossuaire, à la façade couverte d'arcatures et de colonnettes du style le plus pur, aux gâbles à crêtes découpées, surmontés d'élégants clochetons se profilant sur le ciel.

*
* *

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des grandes tours, où les cloches sont enfermées dans des chambres closes d'où le son s'échappe par des baies percées sur les quatre faces ; maïs il y a une autre catégorie de clochers moins importants, absolument ouverts et qui sont, à proprement parler, les vrais clochers à jour. Le beffroi est formé par des montants ou piliers en pierre, réunis latéralement par des linteaux ou traverses qui leur donnent plus de stabilité, et dans les vides régnant entre ces piles sont suspendues les cloches, qui se balancent en toute liberté dans ces chambres ouvertes. Cette disposition est surprenante, et l'on se demande parfois comment se maintient cet équilibre, comment sur de si faibles supports, sur un quillage qui semble si frêle, peuvent tenir debout les flèches élancées qui les surmontent.

Il y a bon nombre de ces clochers de second ordre datant du XVe et du XVIe siècle, par conséquent de la fin de la période gothique, dont ils ont les formes et les ornements. Chose extraordinaire, nous n'en trouvons que

trois dans le Léon, c'est-à-dire dans la partie Nord du département : à Guimiliau, Taulé et Henvic, encore ont-ils leur caractère à part, ils sont trapus et courtauds.

En Cornouaille, au contraire, c'est-à-dire dans le centre et le Sud, ils sont bien plus nombreux et le style en est différent : les formes sont plus élancées, les baies comprises entre les piliers pour former chambres des cloches, ont une grande hauteur et généralement se terminent par un linteau droit que soulage un encorbellement. Au-dessus, à la naissance de la flèche, les angles sont garnis de quatre pinacles aigus, et les faces percées de larges gâbles àjourés en découpures flamboyantes ; les arêtes de la flèche octogonale sont toujours hérissées de crochets.

Les types les plus intéressants de cette époque sont : Brennilis, dans la montagne d'Arrée, 1485, La Forêt-Fouesnant, Pluguffan, Landudec, Argol, Saint-Théleau, en Plogonnec, petite merveille égarée sur le versant Midi de la montagne de Locronan. A Kerfeunteun, aux portes de Quimper, on n'a pas craint de mettre la base en porte-à-faux des deux côtés sur la maçonnerie du pignon, moyennant un fort encorbellement mouluré et sculpté.

Dans la région de Penmarc'h, le clocher principal est accompagné de deux autres tourelles secondaires, comme à l'église paroissiale de Tréoultré ou Saint-Nona, aux ruines de Kérity, à Notre-Dame-de-la-Joie, et dans la paroisse voisine, Saint-Jean-Trolimon, à la chapelle de Tronoën ; disposition que l'on retrouve également à Saint-Germain de Plogastel et à Kerlaz, près Douarnenez.

Les clochers de la Renaissance et du XVIIe siècle sont répartis dans toutes les régions du département. En général une galerie ou balustrade saillante forme ceinture au pied de la chambre des cloches ; les piliers de celle-ci sont ornés de pilastres grecs à chapiteaux tantôt dori-

ques, tantôt corinthiens, supportant des arcades ou des linteaux droits ; quelquefois une seconde balustrade règne à la base de la flèche.

Une différence existe encore entre les clochers de la Cornouaille et ceux du Léon : les premiers n'ont généralement qu'un seul étage de chambres de cloches, tandis que les seconds ont deux et jusqu'à trois étages de chambres très basses, séparées par des planchers en pierre auxquels correspondent des balustrades d'une très forte saillie donnant à l'ensemble un aspect de force et de solidité s'alliant en même temps avec une très grande légèreté.

Les exemples en sont tellement nombreux qu'il faut se borner à citer les plus remarquables.

Dans le Léon : Locmélar, 1577-1599, couronnant une église fort élégante; Plougourvest; La Roche-Maurice, 1589, admiré par tous les voyageurs qui passent à ses pieds en chemin de fer, et s'élançant avec tant de légèreté à côté de la masse lourde des ruines du vieux château; Saint-Servais, ayant encore des proportions plus heureuses qu'à la Roche ; Gouesnou, 1615, très habilement étudié; Kernilis; Plougar; Plounéour-Trez et Trémaouézan, 1715.

Dans la Cornouaille : Rumengol, 1537, moitié gothique, moitié Renaissance; Cléden-Poher; Kerdévot, en Ergué-Gabéric, refait en 1702, après la chute de l'ancienne flèche; Sainte-Anne de Fouesnant, 1683; Le Juch, 1700 ; Notre-Dame de Confors, en Meilars, et le joli clocher de Saint-Côme, en Saint-Nic.

Ces clochers que nous venons de citer sont surmontés d'une flèche octogonale qui garde jusqu'en plein XVIIIe siècle la forme gothique, sinon les ornements de ce style. Dans d'autres, la flèche est remplacée par des dômes superposés, accostés de petits lanternons donnant les aspects les plus curieux et nous reportant aux clochers de Séville et

de Burgos ou aux minarets du Caire et de Constantinople.

Ce style oriental a sa plus importante réalisation à Roscoff, où l'on trouve le plus heureux problème de force et de gracilité, de masses solides et de baies évidées, de retraits et de saillies, formant dans tous les sens les plus extraordinaires silhouettes. Et ces dispositions de dômes nous les retrouvons à Notre-Dame-de-Berven, en Plouzévédé, 1575, Saint-Houardon de Landerneau, au Faou, à Notre-Dame de Châteaulin, Sainte-Marie du Ménez-Hom, Plogonnec, pour ne citer que les spécimens les plus importants.

Ils sont tellement jolis ces clochers à dômes, ils ont tant de charme et de pittoresque, que l'on a vu parfois des officiers en manœuvres les dessiner à cheval et en emporter un croquis rapide sur une page de leur album de poche.

***

Tous les siècles depuis le XIe jusqu'au XVIIIe nous ont fourni des clochers qui sont du domaine de l'archéologie, et au XIXe la marche de l'art n'a pas subi d'arrêt. Le siècle qui vient de s'écouler en a vu s'élever un bon nombre qui ne sont pas indignes de leurs devanciers, et toujours la tradition se perpétue.

Heureux pays ! où les traditions ne meurent pas. Heureux pays ! où l'âme du peuple s'identifie avec l'âme de son clocher, où chacun est fier de la beauté de son clocher paroissial, où le cœur s'attendrit en le revoyant après une longue absence, où l'âme s'émeut et se recueille en entendant le son des cloches bénites qui y sont logées pour louer Dieu, pour y chanter sa gloire de leur voix douce et puissante.

PORCHES — PORTES ORNEMENTÉES

Le vestibule primitif des églises, à l'époque des basiliques romaines, était l'*atrium* ou le *parvis*, cour carrée entourée d'un portique ou d'une colonnade formant une sorte de cloître avec une fontaine ou un bassin d'eau vive dans le milieu, pour les ablutions des fidèles. Dès cette époque aussi, on établit à la façade des églises des porches ouverts ou fermés destinés à recevoir les catéchumènes et les pénitents auxquels l'entrée du temple était interdite. Lorsqu'il n'y eut plus de catéchumènes et que les pénitences publiques eurent été supprimées, on conserva les porches, et quelques-uns eurent de grandes dimensions, particulièrement dans les abbayes clunisiennes.

Nous ne possédons pas de porches proprement dits datant de la période romane, il ne nous reste que deux portes assez remarquables du XIIe siècle, toutes les deux à Lanmeur, à l'église paroissiale et à la chapelle de Kernitroun. Celle de l'église paroissiale était primitivement précédée d'un porche de même style, mais qui a disparu ; elle se compose de deux colonnes de chaque côté surmontées de chapiteaux et de tailloirs sculptés, supportant deux archivoltes à plein-cintre formées de petits claveaux, lesquelles encadrent une sorte d'arcade triangulaire en forme de mitre.

La porte de Kernitroun, placée au bout du transept Midi, est plus monumentale : trois colonnes de chaque côté sont également couronnées de chapiteaux et de tailloirs ornés de feuillages, entrelacs, besants, étoiles, offrant

des rapports avec l'ornementation normande. Ces chapiteaux portent trois archivoltes et un fronton aigu, où l'on trouve comme décoration des torsades et des rubans plissés. Sur le linteau qui forme tympan demi-circulaire, on reconnaît une sculpture grossière et presque fruste représentant Notre-Seigneur assis, entouré des symboles des quatre Évangélistes.

Le XIIIe siècle nous a légué le porche de Rosporden et les deux de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Le porche de Rosporden, accolé à la base du clocher sur la façade Midi, s'ouvre sur l'extérieur par deux arcades aiguës circonscrites par une arcade ogivale qui laisse entre elles un tympan à jour. Le chapiteau de la colonne centrale, les nervures et la clef de la voûte indiquent bien les caractères de cette époque.

A Saint-Pol-de-Léon, le porche Ouest fait avancée sur la façade et s'ouvre par une large arcade bien moulurée portée sur un faisceau de trois colonnettes de chaque côté. Il est couvert par une terrasse bordée d'une balustrade à quatrefeuilles. A l'intérieur, règne déjà une certaine richesse : colonnettes avec chapiteaux à feuilles d'eau, supportant les nervures de la voûte, faisceaux de colonnes et arcade entourant les deux portes géminées, colonnette adossée au trumeau central pour servir de piédestal à la statue de saint Pol, le Patron, et deux autres colonnettes adossées aux jambages latéraux et recevant des statues d'apôtres.

Sur le côté Midi donnant sur la place, s'élève un autre porche qui est plus élancé dans ses formes et plus profond dans ses dimensions. La façade se compose d'une grande arcade reposant sur des faisceaux de colonnettes, avec trois jolies niches trilobées évidées dans le fronton. L'intérieur est voûté et divisé en trois travées dans lesquelles sont des niches pour les statues des Apôtres, niches

dont les culs-de-lampe et les dais ont la sculpture très pure du XIIIe siècle ; deux seulement des statues anciennes subsistent. Le fond de ce porche a été remanié vers 1431 par l'évêque Jean Validire, et est occupé par deux portes géminées très chargées de sculptures dans le genre du style flamboyant.

A Pont-Croix, le XIVe siècle a élevé un porche unique en son genre, édicule extraordinaire, ayant une façade toute tapissée d'une dentelle de granit, composée de rosaces, de trèfles, de quatrefeuilles, le tout découpé, fouillé, mouluré, arrondi et disposé avec une grâce et une habileté qui défieraient le compas et l'imagination de plus d'un géomètre moderne.

Sur le pignon du milieu, une grande rosace, trois secondaires et une autre plus petite au sommet. Sur les frontons latéraux, d'autres combinaisons analogues et aussi ingénieuses ; au bas de ces frontons, deux bénitiers en arcatures, toujours dans le même style. Dans la grande arcade, des découpures à jour suspendues dans le vide ; sur les parois intérieures, une série d'arcatures trilobées. Autour du cintre de la porte, une ceinture de quatrefeuilles et une niche abritant une statue de la Sainte-Vierge ; enfin, la voûte divisée par de fines nervures qui, à leurs points de croisement, présentent deux jolies clefs sculptées.

Le couronnement du fronton principal est formé par une croix, à laquelle est adossée une image fruste de Notre-Seigneur ressuscité, étendant les bras et montrant les plaies de ses mains. Au haut des petits frontons, au-dessus de blasons timbrés de casques, deux anges portent la lance et la couronne d'épines.

Cette œuvre est-elle originale, ou bien l'idée en a-t-elle été prise ailleurs ? Dans toute notre Bretagne on ne trouve pas un seul exemple d'un travail semblable.

Nous devons attribuer à la fin du même siècle la porte principale de l'église de Notre-Dame des Carmes, à Pont-l'Abbé, porte encadrée par six colonnettes de chaque côté, continuées par des cordons arrondis formant voussures. Au milieu sont percées deux portes ogivales séparées par un trumeau auquel s'adossent des colonnettes servant de base à une niche qui a son dais à la naissance des arcades. La flore des chapiteaux a une physionomie à part et nous reporte à celle du porche de Pont-Croix.

Le chef-d'œuvre du xve siècle est le porche des Apôtres, au Folgoat, ayant sa grande arcade d'entrée entourée d'une triple guirlande de feuillages sculptés et évidés avec un art extraordinaire et une délicatesse prodigieuse. Plus haut, dans le fronton, on voit trois encadrements pour blasons surmontés de riches contrecourbes feuillagées, avec une petite baie au milieu pour éclairer une chambre régnant sur la voûte et communiquant avec la sacristie haute. Sur le rempart aigu de ce pignon a été heureusement rétablie, par la Commission des Monuments historiques, la galerie en quatrefeuilles qui donne à ce couronnement une légèreté et une distinction sans égales.

D'un côté de l'entrée, la dernière guirlande sculptée repose sur un vieillard à longue barbe et de l'autre sur un personnage coiffé d'un long bonnet et tenant un cartouche sur lequel on lit comme une invitation à entrer : *Bien soyez venus*.

Dans les quatre arcades de l'intérieur, les statues des douze Apôtres sont rangées trois par trois sur des piédestaux sculptés et surmontés de dais découpés, feuillagés, ajourés par un ciseau très habile et très correct. Ces statues sont empreintes de la plus grande noblesse, on ne peut trop admirer leurs physionomies placides et dignes, leur pose noble et l'agencement de leurs abondantes draperies.

Au fond, deux portes également encadrées de guirlandes sont séparées par un trumeau auquel est adossée la statue de S. Pierre au-dessus de laquelle court un bandeau saillant dans lequel sont sculptées des hermines passantes entourées de banderolles portant la devise : *A ma vie.*

Tout près de ce porche des Apôtres est celui dit : d'Alain de la Rüe, évêque de Léon, qui l'a érigé, et dont la statue est dressée contre le trumeau central. Ici encore, on ne peut qu'admirer les colonnettes, les fines nervures, les feuilles sculptées, les denticules découpés dans le grand cintre et la naissance du fronton aigu qui, il faut l'espérer, sera bientôt rétabli dans toute son élégante richesse.

Faisons également des vœux pour le rétablissement du porche primitif qui précédait la porte double du grand portail, vrai dais en pierre porté sur des colonnettes isolées et s'appuyant par côté aux contreforts voisins par de légers bras à redents évidés dans le genre de ceux du jubé intérieur.

Les porches du Folgoat, et particulièrement celui des Apôtres, ont exercé leur influence dans tout le pays environnant. Nous la reconnaissons dans le fond du porche de Trémaouézan, dans le porche de Saint-Jean-Balanan, en Plouvien, ceux de La Martyre, du Creisker, à Saint-Pol-de-Léon, et Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou.

A La Martyre, on trouve le début des représentations en haut-relief, entourant la grande arcade, qui se continueront et prendront même plus d'importance dans d'autres porches, comme à Pencran, Daoulas, Landivisiau, Bodilis, Guimiliau. Ici les sujets traités sont : l'Annonciation, la Visitation, l'Ange apparaissant aux bergers, l'Adoration des Mages, la Présentation au temple ; et dans le tympan compris entre l'arcade ogivale et l'arc en anse de panier, on a sculpté, en plus grandes dimensions, la Naissance de l'Enfant Jésus, la Sainte-Vierge couchée

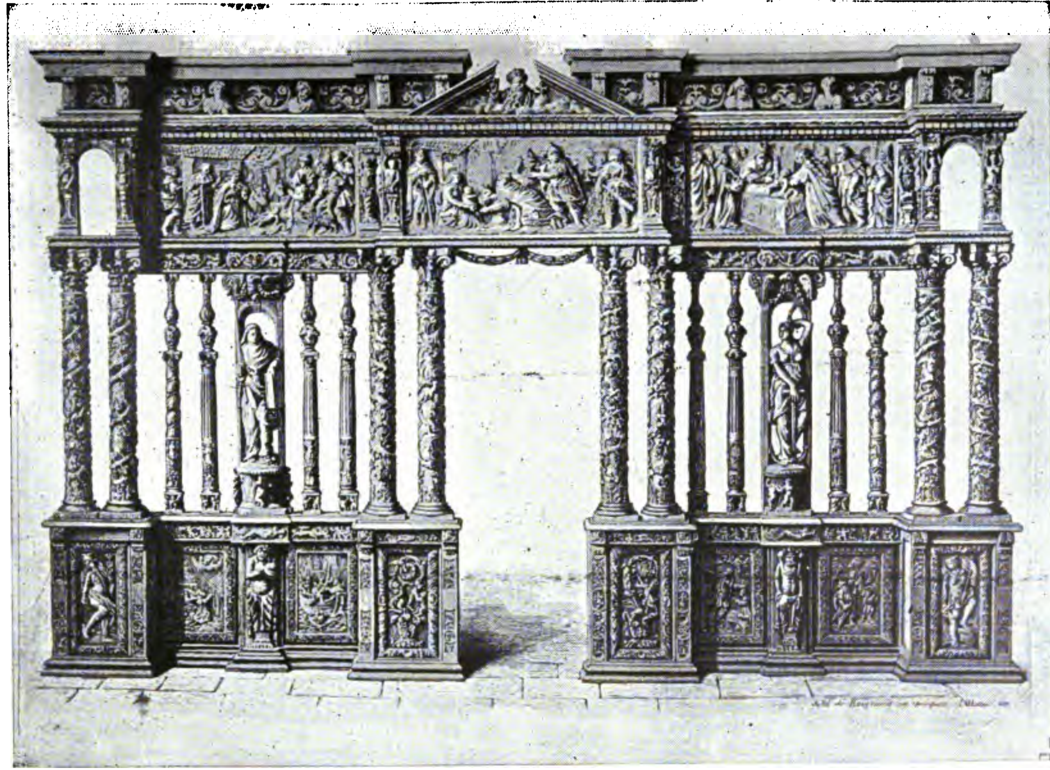
dans un lit bien drapé, saint Joseph assis à ses pieds, et vers le milieu, les têtes de l'âne et du bœuf.

Dans le fronton, il faut noter comme très remarquables de style et de facture deux anges élégants qui semblent voler et tiennent des banderolles, deux autres encensant un très gracieux groupe du couronnement de la Sainte-Vierge. A l'intérieur, se trouvent les statues des Apôtres, en assez petites dimensions : au fond, deux portes à arcades polylobées, séparées par un trumeau très fin, auquel est adossée une statue de Notre-Dame de *Bonne-Rencontre,* absolument dans le style des statues du Folgoat.

Le porche Nord du Creisker de Saint-Pol est, pour ainsi dire, la reproduction du porche des Apôtres du Folgoat, avec moins de finesse dans les sculptures, à cause de la différence des matériaux. Et en même temps, il faut signaler le porche Midi de la même église, couvert par une terrasse à balustrade.

La cathédrale de Quimper, outre le portail principal, possède deux porches latéraux qui sont de vrais modèles d'élégance. Celui du Nord se détache en saillie, ayant pour ouverture une double arcade à guirlandes feuillagées, que surmonte un fronton aigu appliqué sur un mur droit, lequel est couronné par une belle galerie flamboyante. Sur le fronton et le tympan sont les blasons du duc Jean V et de sa femme, Jeanne de France, de l'évêque Bertrand de Rosmadec et des barons de Névet, et au-dessus de l'arcade du fond, les armes du chanoine Pierre du Quenquis. Deux niches extérieures et dix intérieures semblent avoir été destinées à recevoir les statues des douze Apôtres.

Du côté Midi, tout contre l'Évêché, est le portail de la Vierge, tout enguirlandé de feuilles de pierre. Dans le tympan, sur un cul-de-lampe soutenu par un ange aux ailes déployées, Notre-Dame est assise, couronne en tête,



Chancel de Rosgrand, près Quimperlé.



Porche Nord de Notre-Dame de l'Assomption,
Quimperlé.

à Saint-Tujean de Primelin ; à Lampaul-Guimiliau, 1533 ; à Pencran, 1553 ; à Landivisiau, 1554 ; à Ploaré, 1555 ; à Daoulas, 1556. Dans quelques-uns de ces derniers porches cependant, la Renaissance s'annonce par quelques petits détails de sculpture, puis elle s'impose tout d'un coup et toute entière dans ceux qui font leur apparition quelques années après.

La première manifestation bien franche et bien dégagée de toute influence gothique a lieu à Bodilis.

A l'intérieur de ce porche, deux anges tiennent un cartel portant la date de 1570, tandis qu'à l'extérieur, au-dessus de la clef de la grande arcade, on lit la date de 1631. Les contreforts d'angle sont ornés de niches, dont deux abritent l'*Annonciation,* d'un côté, l'ange Gabriel tenant un lis autour duquel s'enroule une banderolle portant cette inscription : *Ave gratia plena ;* en face de lui, la Sainte-Vierge à genoux sur un coussin, et à ses pieds, un vase contenant un lis entouré aussi d'une banderolle avec l'inscription : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

La grande arcade d'ouverture est accostée de deux colonnes corinthiennes cannelées, portant un entablement, et dans l'intérieur même de cette arcade, dont les ébrasements sont formés de moulures et de gorges, on trouve la colonne dite française, inventée par Philibert Delorme dans la construction des Tuileries et consistant en tambours cannelés alternant avec des bagues saillantes, arrondies et sculptées. Au haut de l'arc, la clef est marquée par une grande feuille d'acanthe enroulée en volute. Cette disposition des contreforts, des colonnes cannelées et colonnes françaises et de clef sculptée se retrouvera dans la plupart des porches de la même époque. Au-dessus de l'entablement, un grand fronton présente en son milieu une niche qui contient la statue de la sainte

Patronne, Notre-Dame de Bodilis ; puis vient comme un premier amortissement en fronton courbe, et un rampant aigu couronné par un lanternon.

A l'intérieur du porche, au-dessous des niches des Apôtres, règne un soubassement d'une vigueur et d'une bizarrerie extraordinaires ; c'est une série de panneaux formant cartouches découpés et déchiquetés, ornés chacun d'une, deux ou trois têtes grimaçantes ; ses panneaux sont séparés les uns des autres par des pilastres ou des cariatides de facture étrange, bonshommes et bonnes femmes dans des poses et avec des expressions les plus fantasques. Dans la niche du fond on voit, comme à Guimiliau et dans beaucoup d'autres porches, la statue de Notre-Seigneur vêtu d'une robe étroite à plis serrés, et tenant dans sa main le globe du monde.

A la fin de ce XVIe siècle, nous trouvons trois porches sous clocher ayant entre eux une parenté très marquée : Pleyben, 1588-1591 ; Goulven, 1598, et Saint-Thégonnec, 1599-1608. Tous trois ont les contreforts d'angle chargés de niches à colonnettes et dais, les colonnes corinthiennes cannelées en façade, et dans l'embrasure de l'arcade, les colonnes de Philibert Delorme, puis la grande niche centrale pour le saint Patron. A l'intérieur, beau soubassement et niches des Apôtres ; au fond, portes géminées surmontées de la statue de Notre-Seigneur dans le tympan.

Dès les premières années du XVIIe siècle, nous devons saluer, à Saint-Houardon de Landerneau, le porche le plus beau, le plus grand, le plus correct qui ait été exécuté dans ce style et, au risque d'être trop long, il faut en donner une description détaillée.

L'entrée consiste en une grande arcade ayant comme pieds-droits deux colonnes à tambours cannelés séparés par des bagues. Le cintre qui surmonte ces colonnes est formé d'un gros tore orné d'oves et de feuillages ; à la clef

on lit la date de 1604. Les ébrasements de l'intérieur et de l'extérieur se composent de différentes moulures, boudins, gorges, talons, doucines qui, tout en étant parfaitement de la Renaissance, se ressentent encore de l'influence de la dernière période du style ogival. Au sommet de l'arcade, une belle volute avec grande feuille d'acanthe forme une clef très décorative. De chaque côté de l'entrée, deux colonnes cannelées, couronnées de chapiteaux corinthiens, supportent une frise ornée de cette inscription : DOMVM . TVAM . DOMINE . DECET . SANCTITVDO . IN . LONGITVDINEM . DIERVM . 1604.

La corniche de cette frise est supportée par des modillons finement sculptés. Au-dessus, règne une arcature originale et ayant grand caractère, formée de trois niches rondes à coquilles et de quatre arcades carrées, le tout surmonté d'un fronton obtus. Plus haut, se dresse un second fronton plus aigu ayant côtés à courbe rentrante, encadré par une galerie rampante découpée de compartiments flamboyants. Au milieu, une belle niche, accostée de cariatides à gaînes, abritait autrefois la statue du saint Patron, car au bas on lit : S. HOARDONE.

Un très puissant clocheton couronne cet ensemble ; au premier étage il est carré et passe ensuite à la forme cylindrique, pour former le lanternon qui se compose de deux petits dômes superposés.

Les angles du porche sont appuyés par deux solides contreforts ornés de niches, de corniches, de pilastres, et couronnés par de beaux clochetons. Sur la façade, on remarque dix masques ou figures saillantes dont quelques-unes pourraient être des portraits. Un autre point à noter, c'est la présence des croissants qui couronnent deux petits pinacles au bas du fronton supérieur. On peut y voir, comme dans les croissants qui se trouvent autour de l'église de Goueznou, une réminiscence de l'ornemen-

tation en vogue dans l'architecture du règne d'Henri II, le croissant de Diane de Poitiers.

A l'intérieur, les parois latérales sont couvertes par douze niches séparées par des colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens. Dans le bas des dais il y a, de même qu'à Landivisiau, un ressouvenir des petites pyramides gothiques, mais le reste est composé de colonnettes, de pilastres, de dômes, avec petites urnes et croissants de couronnement, absolument dans le genre de la Renaissance. La voûte, découpée par des arcs ogives et des liernes, a, dans son milieu, une belle clef pendante avec rose sculptée.

Au fond, les deux portes qui donnent accès dans l'église doivent être antérieures au reste d'un demi-siècle environ ; elles offrent le même caractère que celles de Landivisiau : moulures prismatiques et gorges profondes tapissées de feuillages découpés ; au milieu, beau bénitier reposant sur une colonnette ornée de losanges rappelant les macles des Rohan ; au-dessus, un ange tenant deux goupillons, et comme couronnement, un très joli dais d'où l'on voit saillir quelques têtes caractéristiques du style du XVIe siècle.

Les moulures et les guirlandes qui encadrent les portes se répètent pour former la grande arcade qui entoure le tympan, et dans la dernière gorge sont nichées des statuettes de saints, comme à Landivisiau, Guimiliau, etc. Elles représentent, en partant du bas, du côté gauche, en montant pour faire le tour et descendre du côté droit :

1. — Saint Yves, vêtu de l'aumusse chargée d'hermines héraldiques, capuchon et bonnet carré ; il tient un sac à procès ou un livre suspendu et une liasse de parchemin.

2. — Saint Côme, médecin, frère de saint Damien, tenant de la main droite une ampoule de médicaments.

3. — Un évêque, bénissant de la main droite, portant chape, mitre et crosse.

4. — Saint Salomon, roi de Bretagne, couronne en tête, armé de la cuirasse et autres pièces, tenant une lance de la main droite et de la gauche une épée, signe de son martyre.

5. — Évêque revêtu de la chasuble et coiffé de la mitre.

6. — Ecce-Homo.

7. — Ange, les mains jointes.

8. — Saint Fiacre, vêtu en moine et tenant une pelle.

9. — Évêque bénissant, chape, mitre, crosse.

10. — Père-Éternel, barbu, coiffé de la tiare, bénissant de la main droite et tenant de la gauche le globe du monde.

11. — Saint Roch, chapeau à bords relevés, bourdon de pèlerin, ange.

12. — Saint Christophe portant l'Enfant Jésus.

13. — Saint François d'Assise montrant ses stigmates.

14. — Saint Jean-Baptiste vêtu d'une peau de chameau et portant un agneau sur son livre.

15. — Saint Damien, médecin, frère de saint Côme, coiffé d'un bonnet rond ou calotte, portant un vase cylindrique cannelé.

16. — Saint Pierre, tenant sa clef.

Le porche de Guimiliau, 1606-1617, presque aussi monumental, mériterait une description aussi détaillée. Même disposition générale à l'intérieur et à l'extérieur, sauf que dans le fronton ne règne pas la galerie de niches et d'arcades.

Dans les ébrasements de la grande arcade, on a représenté en style naïf différentes scènes de l'ancien et du nouveau Testament : Adam et Ève, le démon tentant notre première mère. L'ange les chassant du paradis terrestre. Ève avec ses deux premiers enfants au berceau.

Sacrifice de Caïn, Caïn debout, la fumée du sacrifice descend vers la terre. Sacrifice d'Abel, Abel à genoux, la fumée monte vers le ciel. Meurtre d'Abel par Caïn. Arche de Noé. Noé cultivant la vigne et cueillant du raisin, puis foulant ce raisin dans une cuve. Ivresse de Noé, péché de Cham. Annonciation. Visitation. L'ange apparaissant aux bergers. Adoration des mages. Présentation au temple. Fuite en Egypte.

Dans les voussures, une foule nombreuse d'anges tenant des encensoirs ou différents instruments de la Passion. D'autres prient, les mains jointes ou les bras levés. On y distingue aussi saint François d'Assise, saint Laurent et deux autres saints.

Auprès de la clef formée par une grande feuille d'acanthe enroulée en volute, on lit la date de 1617, et plus haut court une frise avec l'inscription :

O QVAM : METVENDUS	VERE : NON : EST : HIC : AL
EST : LOCVS : ISTE.	IVD : NISI : DOMVS : DEI.

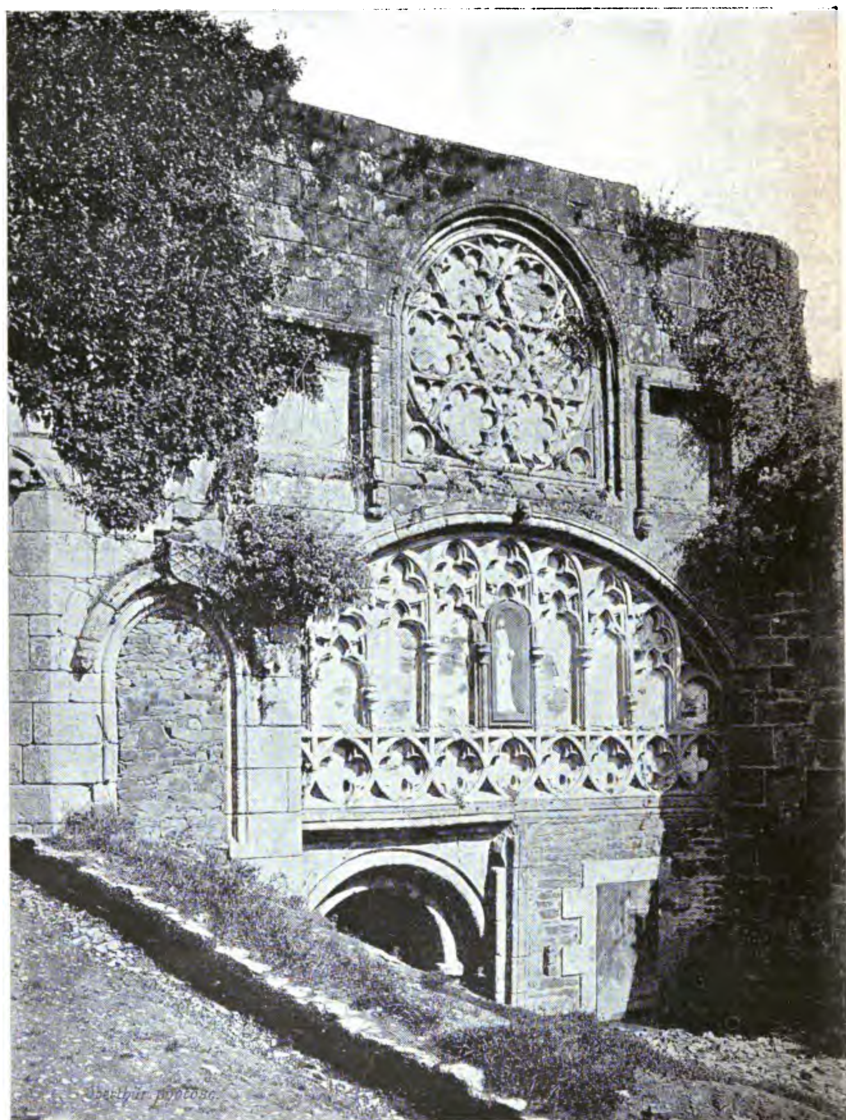
A l'intérieur, après avoir donné un coup d'œil aux niches et aux statues des Apôtres, il faudrait passer en revue tous les sujets bizarres sculptés dans la frise, les têtes grimaçantes personnifiant les péchés capitaux ou les différents vices, les petits personnages grotesques ou symboliques, et relever dans l'un des panneaux la date de 1606 qui indique le commencement des travaux.

Après cela, les porches qui mériteraient encore une description sérieuse, sont ceux de Trémaouézan, 1610-1623, dérivant aussi de celui de Landerneau, avec une galerie ou balustrade saillante sur la façade ; Gouesnou, 1642 ; Comanna, 1645-1650 ; Ploudiry, 1665, œuvre non terminée, mais inspirée très visiblement de Landerneau. Et de plus, on pourrait parler longuement d'une foule d'autres qui sont de vrais bijoux ou du moins des ouvrages de mérite et de style : Guiclan, 1615, surmonté d'une

chambre des archives ; Quimerc'h, 1621, transporté au cimetière du nouveau bourg ; Plomodiern, 1624, où chaque statue d'apôtre porte le nom de son donateur ; Loperhet, 1645, démoli il y a quelques années, lors de la reconstruction de l'église, et pouvant facilement être remonté ; Lannédern, 1662 ; Locmélar, 1664 ; Pleyber-Christ, 1667 ; Lesneven ; Plabennec, 1674 ; Beuzec-Cap-Sizun.

Le dernier en date, Plouézoc'h, 1677, mérite une mention spéciale, parce qu'il est conçu dans un genre un peu différent des autres ; c'est une sorte d'avant-corps fermé latéralement par des murs pleins et s'appuyant par devant sur deux colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens portant architrave, le tout surmonté d'une chambre supérieure couverte en appentis.

Les chambres surmontant les porches sont assez nombreuses, on en compte une quinzaine dans le diocèse. Dans le peuple on a émis l'opinion que c'étaient des chambres de reclus ou de recluses qui s'y enfermaient pour vivre entièrement séparés du monde, et sur lesquels même on murait parfois la porte pour empêcher toute communication avec l'extérieur. Mais cette hypothèse est sans base suffisante, et l'opinion la plus acceptable est que ces réduits n'étaient autre chose qu'une chambre du trésor ou un dépôt d'archives, une salle de réunion pour les membres du corps politique ou conseillers de la Fabrique, et quelquefois même un logement pour un prêtre ou un gardien de l'église.



Notre-Dame des Fontaines, Morlaix.

FENÊTRES MONUMENTALES

Roses & Rosaces.

Un des éléments qui contribuent davantage à l'ornementation extérieure et intérieure de nos églises, ce sont les fenêtres, soit qu'elles offrent au dehors des combinaisons riches et harmonieuses, soit qu'elles versent au dedans une lumière tantôt vive et abondante, tantôt tamisée par des vitraux aux mille couleurs.

Les fenêtres de l'époque romane étaient en général étroites, mais dès le XIII[e] siècle elles s'élargissent, se divisent en deux ou plusieurs baies séparées par des meneaux et même commencent à s'épanouir en roses ou rosaces. On donne ce nom aux parties supérieures ou tympans des fenêtres qui prennent la forme circulaire et se composent de compartiments rayonnants, trèfles, quatrefeuilles, quintefeuilles, panneaux trilobés tournant autour d'un petit oculus central. Cette rosace primitive nous la trouvons dans la chapelle absidale de Saint-Corentin de Quimper, à l'abside de Pluguffan, et aussi, semble-t-il, au bas-côté méridional du chœur de Kernitroun de Lanmeur.

Le XIV[e] siècle nous a donné les deux roses du Creisker de Saint-Pol-de-Léon : celle de l'abside, au-dessus du maître-autel, et celle de la façade Ouest, beaucoup plus grande et aussi plus belle comme dessin, que quelques-uns désignent sous le nom de couronne d'épines. Je l'ai déjà signalée à l'article « ÉGLISES », comme appartenant au XV[e] siècle, mais après nouvel examen attentif, toute

cette extrémité de la nef semble devoir être attribuée au XIVe siècle, comme le chœur et son bas-côté Midi. Il n'y aurait réellement du XVe siècle que l'élargissement du collatéral Sud de la nef avec l'adjonction des trois dernières fenêtres, puis les deux porches Midi et Nord.

A ce même XIVe siècle appartiennent les roses aveugles et les ornements rayonnants qui forment la façade du porche de Pont-Croix.

Sont-elles des dernières années du XIVe siècle, ou des premières du XVe, les trois roses de l'église de N.-D. des Carmes de Pont-l'Abbé ? La fondation du couvent date de 1382, et il est fort à croire que l'on se mit sans tarder à construire l'église ; rien d'étonnant qu'elle fût terminée avant l'an 1400. Tout dans les parties principales de cet édifice semble être rayonnant, tout dans ces trois roses appartient franchement à ce style, et il n'y aurait pour y contredire que les deux encoignures du bas de la grande rose, offrant quelques compartiments flamboyants; encore cette exception n'aurait pas force probante.

Quoi qu'il en soit, au-dessus d'une ordonnance de huit baies, couronnées de trilobes et de trèfles, et offrant une largeur totale de six mètres, s'épanouit une rose immense, à huit divisions d'abord, puis à seize, présentant dans ses combinaisons autour de l'oculus central soixante-quatre découpures en trilobes et en quatrefeuilles, sans compter les douze découpures des angles. C'est là une page admirable, un réseau merveilleux de pierre, harmonieux dans ses lignes, savant et habile dans son tracé, délicat et fini dans son exécution.

La rose du milieu de la façade Ouest est de dimension plus restreinte, mais encore d'un dessin fort riche, et sa petite compagne au-dessus de la porte Nord, en est comme une élégante réduction.

Au pignon du transept Midi de la cathédrale de Saint-

Pol-de-Léon existe une rose de même tracé et de mêmes dimensions que celles de l'abside de Pont-l'Abbé. M. Pol de Courcy l'attribue à l'évêque Jean Validire, aux environs de l'an 1431. Est-ce bien la date exacte ? On voit, il est vrai, dans ce transept bien des remaniements du xve siècle, mais la rose magistrale semble avoir un parfum incontestable du siècle précédent.

Dans une note bien flamboyante, et par conséquent xve siècle, nous avons dans la même cathédrale une jolie rose plus petite, couronnant une des fenêtres du collatéral Nord du chœur ; et dans le même genre, au Creisker, l'avant-dernière fenêtre Midi, tandis que la dernière, au-dessus du petit porche, offre aussi une rose, non pas ronde, mais en forme de losange, et composée de neuf quatrefeuilles à lobes pointus.

On dit qu'il faut reporter aussi au xve siècle la grande rose de l'abside ainsi que celle de la façade de l'église des Jacobins de Morlaix, de même que celle qui domine les fontaines Notre-Dame à l'entrée du monastère des Carmélites, et cependant toutes trois ont dans leur tracé et dans leurs moulures une bonne petite physionomie du xive et même du xiiie siècle.

L'église de N.-D. du Folgoat, xve siècle, nous fournit quatre roses : celle de la maîtresse-vitre, admirable dans son dessin général et dans ses dimensions ; celle du pignon Sud de la chapelle du Rosaire, rétablie en 1889 ; dans la même chapelle, une autre rose à beaux contours flamboyants, et enfin une quatrième beaucoup plus petite au-dessus de l'autel du bas-côté Nord.

La fenêtre absidale de Saint-Jean-du-Doigt, immense en hauteur, est aussi couronnée d'une fort belle rose du xve siècle. C'est à la même époque ou au commencement du siècle suivant qu'il faut faire remonter les roses plus modestes, mais cependant très intéressantes, du Groua-

nec, en Plouguerneau, de Saint-Laurent, en Landéda, tout près des ruines du château de Troménec, à dix pas de la petite halte du chemin de fer de Lannilis à l'Abervrac'h ; celle de l'abside de Pencran, de Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou, de Lanvern, en Plonéour ; et enfin la rosace pittoresque des ruines de Languidou, en Plovan, se découpant à vide sur le ciel, tout encadrée de lierre, fort menacée de s'effondrer il y a quelques années, mais maintenant consolidée par les soins de M. le Recteur et par là même assurée encore d'une longue existence.

Grandes Maîtresses-Vitres.

Outre les *Roses* et *Rosaces*, nous devons noter encore un certain nombre de fenêtres très remarquables par leurs dimensions et la richesse de leurs dessins. Toutes appartiennent au XVe siècle ou au commencement du XVIe. C'est à cette époque, en effet, que le style flamboyant s'est plu à percer ces immenses baies, à les diviser par de nombreux meneaux et à en orner le tympan par mille combinaisons ingénieuses de cœurs, soufflets, flammes contournées. Nous trouvons de très beaux exemples de ces fenêtres aux absides de Cléden-Poher, de Kerdévot, en Ergué-Gabéric, Locronan, Notre-Dame de l'Assomption de Quimperlé, Peumerit, Plougasnou, Plougonven, Lambader, en Plouvorn, Berven, en Plouzévédé, La Roche-Maurice, et Saint-François de Cuburien, en Saint-Martin de Morlaix.

Fenêtres fleurdelisées.

Dans les combinaisons variées des tympans des fenêtres flamboyantes il a pu se rencontrer des tracés qui se rapprochaient de la fleur de lis héraldique, et comme la fleur de lis est un motif très décoratif, l'idée a dû venir de l'employer franchement et de donner aux meneaux les courbures voulues pour produire cette fleur. On y a réussi d'une manière très heureuse, et une fois le principe trouvé, on en a fait largement l'application en reproduisant tantôt une simple fleur de lis, tantôt deux, tantôt trois. Mais disons que pour notre diocèse ce genre d'ornementation n'a eu de vogue qu'en Cornouaille ; nous n'en connaissons que deux exemples dans le pays de Léon, à Pleyber-Christ et à Plougourvest.

La fenêtre la plus ancienne dans ce genre semble être la maîtresse-vitre de Brennilis, qui doit dater de 1485 ainsi que l'église, comme le constate une inscription au coin de l'Épître.

Le vitrail qui s'y trouve ne doit pas être de beaucoup postérieur. Chacune des baies contient deux sujets superposés, ce qui fait en tout huit, mais dans un ordre bouleversé par une réparation et un remaniement. Rétablissant l'ordre réel nous avons :

1. Mariage de la Sainte-Vierge ;
2. Annonciation ; — 3. Visitation ;
4. Nativité de N.-S. ; — 5. Circoncision ;
6. Adoration des Mages ; — 7. Présentation ;
8. Fuite en Égypte.

Le dessin du tympan forme trois jolies fleurs de lis dans lesquelles sont représentés : Notre-Seigneur bénissant, saint Michel, saint Roch.

Il est à croire que cette fenêtre a fait école, car nous

retrouvons dans les deux paroisses voisines, Loqueffret et Lannédern, la même disposition de trois fleurs de lis dans la maîtresse-vitre, puis une fleur de lis simple dans une fenêtre latérale à Saint-Herbot et une autre semblable à la chapelle du Vern, dans la même paroisse de Plonévez-du-Faou.

N'est-ce pas à cette même influence qu'il faudrait attribuer les deux petites fenêtres à une seule fleur de lis qui existent à Saint-Goazec et à Roudoualec ? Nous citons cette dernière paroisse qui est maintenant dans le Morbihan, mais qui appartenait autrefois au diocèse de Quimper.

Le maître de l'œuvre, qui quatre ans plus tard entreprit la construction de Sainte-Barbe du Faouët, alors aussi dans l'évêché de Cornouaille, avait-il visité Brennilis ? Toujours est-il que l'inscription qui donne la date des travaux est à peu près la même : *Le commencement de cette chapelle fut le VIe jour de Juillet l'an mil CCCCIIIIXX neuff (1489)*; et l'on trouve également une fenêtre à fleurs de lis à l'extrémité de la façade principale.

Une autre fenêtre à trois fleurs de lis, qu'on peut parfaitement dater, puisqu'elle doit remonter comme l'église à 1508, c'est celle de Penmarc'h ; elle est placée à l'extrémité Ouest du bas-côté Nord, à l'endroit où sont maintenant les fonts baptismaux. Ici le tracé est d'une rare élégance et d'une correction parfaite, et nous le retrouvons à peu près identique, non loin de là, à l'église de Notre-Dame des Carmes de Pont-l'Abbé, au fond de la chapelle de Sainte-Anne, dans le collatéral Nord.

Il faut reporter à la même époque la grande et belle fenêtre absidale d'Ergué-Gabéric qui contient seulement deux fleurs de lis, mais qui a un grand air de famille avec les deux dernières que nous venons de citer. La verrière de la vie et de la Passion de N.-S. qui s'y trouve porte cette inscription :

Cecte . victre . fut . fecte . en . lan Mil V^{ce}*XVI* (*1516*).

Derrière l'autel du bas-côté Nord, une petite fenêtre à deux baies se termine aussi par un tympan à une fleur de lis simple. Dans cette même paroisse, à la chapelle de Saint-André, se trouvent encore deux fenêtres à une fleur de lis, mais datant de 1603-1630.

De cette église d'Ergué-Gabéric l'influence a dû s'exercer sur Rosporden, car nous y trouvons également, du côté Sud du chœur, une fenêtre à fleur de lis unique ; puis à Melgven, à la chapelle de la Trinité, sur le bord de la voie romaine qui formait autrefois, entre Vannes et Quimper, le parcours du pèlerinage des *Sept Saints de Bretagne*. Encore sur le bord de la même voie, la chapelle de Saint-David à Quimperlé, qui a aussi sa fenêtre à fleur de lis, mais provenant de la chapelle de N.-D. de Bonne-Nouvelle, maintenant détruite, et toute voisine autrefois de celle de Saint-David.

Dans une autre région nous trouvons encore trois modèles de fenêtres fleurdelisées : à Ploaré, les deux fenêtres latérales de l'abside, puis à la chapelle de N.-D. de Confors, en Meilars, au bord de la grand'route de Pont-Croix, qui se confond en cet endroit avec la voie romaine de Quimper à la pointe du Cap-Sizun. A Confors la fleur de lis est d'un galbe admirable, et c'est, entre tous les autres modèles, le plus pur qui existe dans le pays.

Pour compléter la liste, il faut citer encore d'autres fenêtres du même genre : à la chapelle de Saint-Germain, en Plogastel, à la chapelle de Saint-Roch et Saint-Philibert de Moëlan, à l'église de Tréméven, près Quimperlé, et celle de l'ancienne église de Saint-Mathieu de Quimper, maintenant conservée dans la cour du musée de cette ville.

Il conviendrait même, peut-être, d'y ajouter quelques autres exemples analogues que l'on trouve au diocèse de

Vannes, à la chapelle de Saint-Ave du bas, à la Trinité de Langonnet et Saint-Nicodème de Pluméliau.

Il y a en plein cœur de Paris une immense église qui a aussi ses fenêtres hautes ornées de fleurs de lis : c'est celle de Saint-Eustache, dont les travaux ont été commencés en 1532 et qui ne fut terminée qu'en 1642. Mais hélas! dans ce vaste monument, où l'on trouve tant de remarquables sculptures et des motifs d'ornementation d'un fini prodigieux, la décoration des fenêtres hautes est lourde et disgracieuse au possible ; la comparaison est toute à l'avantage de nos modestes mais si fines et si jolies fenêtres bretonnes.

ARCS DE TRIOMPHE

PORTES MONUMENTALES A L'ENTRÉE DES CIMETIÈRES

Nos ancêtres avaient une haute idée de la dignité du chrétien et aussi de la majesté et de la sainteté de nos églises. Voilà pourquoi ils ont voulu qu'à l'entrée de leurs cimetières, qui étaient autrefois comme le parvis, l'atrium de l'église, il y eût une porte monumentale, une arcade triomphale sous laquelle devaient passer les paroissiens vivants et défunts, comme passaient autrefois à Rome les généraux victorieux, les puissants empereurs, sous les arcs de triomphe érigés en leur honneur.

Le plus ancien des monuments de ce genre est l'arc de triomphe de Saint-Jean-du-Doigt, qui est en pur style du xve siècle ; il consiste en une large arcade pour le passage des foules et des processions, ornée de colonnettes et de



Lampaul-Guimiliau. — Arc de triomphe.

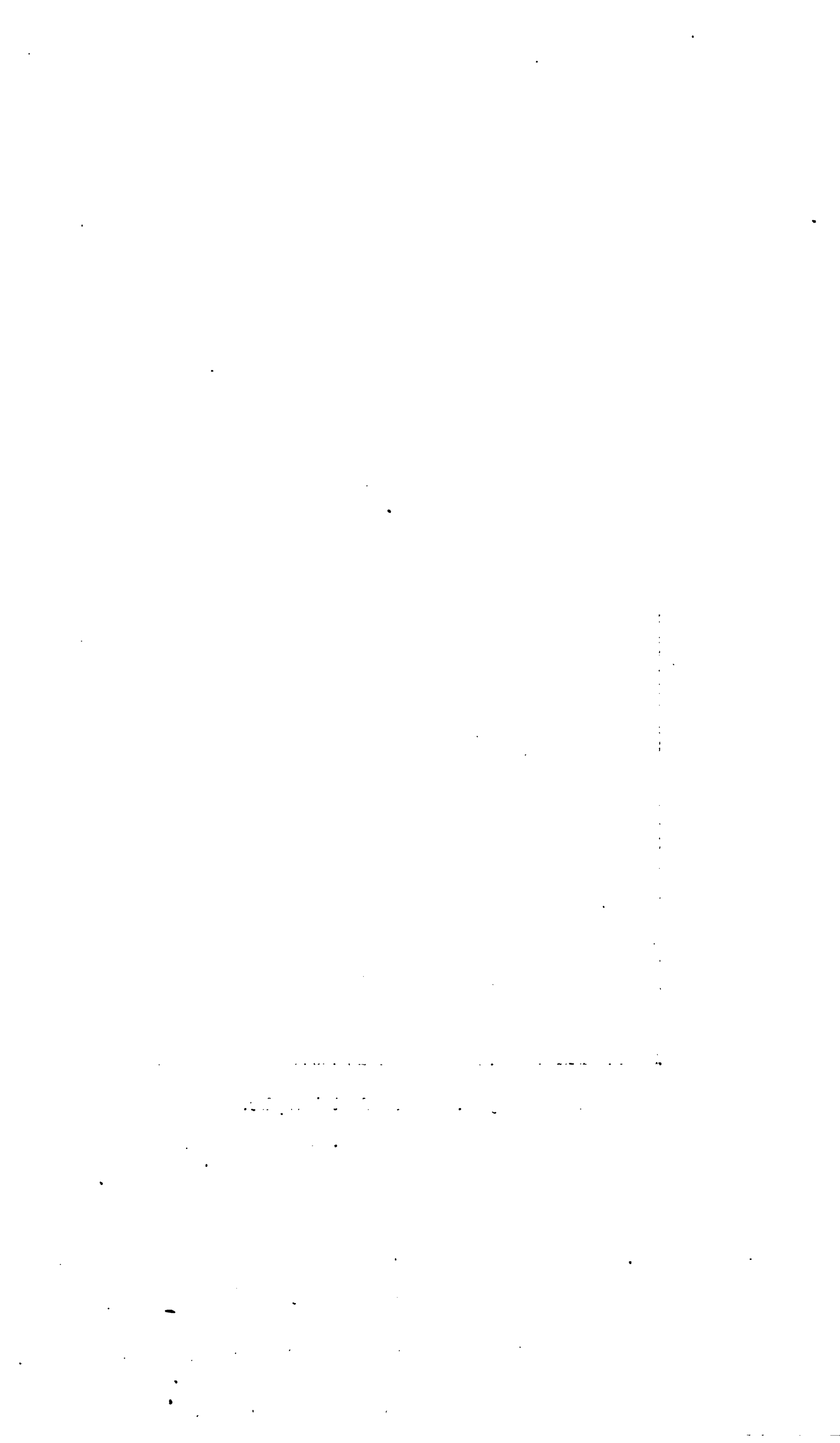


Saint-Thégonnec. — Arc de triom]

(VUE PRISE DU PORCHE.)



La Martyre. — Arc de triomphe.



voussures et surmontée d'une accolade, avec deux contreforts et deux niches abritant les statues gothiques de saint Jean-Baptiste et saint Roch. Une arcade latérale plus étroite sert au passage des personnes isolées.

Un autre arc à peu près de la même époque est celui de Notre-Dame de Châteaulin, qui est bien pittoresque dans son état un peu fruste : grande arcade surmontée d'un pignon dont le fronton est percé d'une niche à cul-de-lampe et dais sculptés, logeant une vieille statue de Notre-Dame. De chaque côté, un contrefort au pinacle terminé en cône garni de crossettes et de fleurons. C'est là une digne entrée au vieux cimetière de la ville, où l'on rencontre d'abord un joli calvaire historié, au pied duquel il faut passer pour arriver à l'église, dont l'intérieur date en grande partie du XIIe siècle, tandis que l'extérieur a été remanié au XVIe et au XVIIe.

Dans la même note et un peu le même style, nous avons la jolie porte ornée de Penmarc'h, faisant passage entre l'angle Sud-Ouest de l'église et le vieil ossuaire en ruine ; l'arc de Saint-Germain de Plogastel, ceux de Pluguffan et de Plogonnec. Ce dernier est presque entièrement gothique, mais a été surmonté d'un couronnement disparate en 1730. A Rumengol on retrouve aussi une large porte à arcade, ornée des moulures prismatiques de la fin de la période ogivale.

A La Martyre, l'arc de triomphe qui forme l'entrée du cimetière, en face du porche, est tout à fait monumental et a eu l'honneur d'être reproduit pour figurer au village breton, à l'exposition universelle de 1900. Il est à triple arcade, celle du milieu beaucoup plus riche que les deux latérales. Cette arcade centrale, à anse de panier, est accostée de colonnettes prismatiques qui se continuent en voussures profondes encadrées par une accolade garnie de feuilles de chardon, le tout surmonté d'une frise feuil-

lagée qui porte une balustrade à compartiments flamboyants.

Dans les deux contreforts des côtés, des culs-de-lampe portent les statues agenouillées de la Sainte-Vierge et de l'ange Gabriel figurant le mystère de l'Annonciation. A côté de la Sainte-Vierge, au-dessus d'une console formée par un ange en cariatide portant un écusson, est un prie-Dieu ou pupitre recouvert d'une draperie avec un livre ouvert.

L'arcade principale est surmontée d'un beau calvaire. Au haut, N.-S. en croix; plus bas, N.-S. dans l'attitude du jugement dernier, assis sur un arc dans les nuages, les mains étendues, entre deux anges qui sonnent de la trompette ; au pied de la croix, le groupe de N.-D. de Pitié, la Sainte-Vierge tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils ; à ses côtés, saint Jean et la Madeleine. Au haut des deux contreforts sont plantées les croix des larrons, dont les corps sont contorsionnés par la souffrance. Au revers de la croix de N.-S., se voit le Sauveur sortant du tombeau, ayant à ses côtés deux anges en dalmatique qui le soutiennent d'une main et de l'autre supportent les coins du saint Suaire. Plus bas, deux anges richement drapés tiennent des banderolles, et deux sauvages velus forment cariatides.

Au-dessus de ces trois arcades court une galerie ou chemin de ronde où l'on accède par un escalier, et dont les deux extrémités communiquent par des portes avec deux logis anciens qui dépendent de l'église et dont l'un devait servir de chambre du guet ou de poste de police lors de grandes foires annuelles.

L'arc de la Martyre est le dernier de style gothique ; ensuite en viennent d'autres de la Renaissance, du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Donnons par ordre chronologique ceux qui sont datés :

Kerlaz, 1558. — Assez simple ; la façade ornée de deux colonnes supportant un entablement.

Saint-Thégonnec, 1587. — Quatre grosses piles couronnées de volutes ou consoles renversées que surmontent des lanternons à la fois trapus et élégants. Les deux piles du milieu sont reliées par une arcade au-dessus de laquelle règne une galerie d'arcatures séparées par des pilastres à gaînes et terminées par des frontons. A la hauteur de la galerie est la représentation du mystère de l'Annonciation ; d'un côté, la Sainte-Vierge agenouillée sur un prie-Dieu, de l'autre, l'archange Gabriel. Plus bas, dans la frise, cette inscription :

ITRON : MARIA . VIR . SICOVR
NI . O . PET . HUANTEC . DON . RECOUR
HUI . EN . QUENTAF . ADVOCADES
EVIT . PECHER . HA . PECHERES . — 1587.

Dame Marie de vrai secours,
Nous vous prions ardemment de nous venir en aide,
Vous êtes première avocate
Pour pécheur et pécheresse.

Sizun, 1588. — C'est le plus grand et le plus imposant des arcs de triomphe. Les trois grandes arches qui le composent ont un développement de près de quinze mètres de longueur et lui donnent un aspect absolument monumental, grâce surtout à la balustrade qui contourne la plate-forme, aux clochetons qui la décorent et au calvaire qui y dresse ses trois croix. Cette œuvre si belle a été cependant menacée par les ingénieurs et conducteurs de la voirie, sous prétexte de rectification de route, et n'a été sauvée que par les démarches de M. Bigot, architecte diocésain et départemental, et par les protestations de la Société Archéologique du Finistère.

Argol, 1659. — Une grande arcade et deux petites qui

en sont séparées par deux colonnes ioniques cannelées. Au milieu du couronnement est une sorte de grand fronton portant la date de 1659, et sur les côtés sont deux clochetons carrés.

Lampaul-Guimiliau, 1669. — Accolé à l'abside de l'ancien ossuaire ou chapelle de la Trinité, se compose d'une arcade creusée entre deux puissants massifs qui forment pieds-droits, les faces ornées de colonnes et d'un entablement, le tout couronné d'une balustrade qui contourne la plate-forme d'où émerge un calvaire : la croix de Notre-Seigneur avec la Sainte-Vierge et saint Jean, et de chaque côté les croix des larrons. Sur la face qui regarde le cimetière est sculptée cette inscription : A : RANNOU : C : KTANGUI : F . 1669.

Pleyben, 1725. — Monument assez simple, une seule arcade. Sur la face Ouest une niche abrite une statue de Notre-Dame de Pitié, et le fronton courbe qui forme le couronnement est surmonté d'un Christ en croix, accosté des statues de la Sainte-Vierge et saint Jean. Inscription : NOVEL . FAVENNEC . FABRIQVE . 1725.

Sainte-Marie du Ménez-Hom, en Plomodiern, 1739. — Grande arcade centrale et deux portes latérales. Du côté de la route est une statue de la Sainte-Vierge, et du côté du cimetière une statue de saint Hervé accompagné de son petit guide Guiharan.

Trois autres arcs de triomphe ne sont pas datés, mais ils semblent bien avoir tous les caractères du XVII[e] siècle :

Plounéour-Ménez. — Deux arches surmontées de couronnements à grandes volutes et lanternons. Du côté extérieur trois niches enferment des statues un peu détériorées : du côté du cimetière les piles sont appuyées par de vigoureux contreforts aux glacis en volutes et aux cordons à fortes moulures.

Notre-Dame de Berven, en Plouzévédé. — Trois arcades

séparées d'un côté par des pilastres doriques et de l'autre par des colonnes corinthiennes. Un escalier accède à la plate-forme, qui n'a plus ou qui n'a jamais eu sa balustrade de couronnement.

Saint-Sébastien, en Saint-Ségal. — Une arcade surmontée d'un entablement où l'on a représenté le martyre de saint Sébastien : deux archers le perçant de flèches.

OSSUAIRES, CHAPELLES DE CIMETIÈRE

ORATOIRES

Le peuple breton a toujours eu un culte et une grande vénération pour ses morts ; n'en aurions-nous pour preuve que les rites funéraires dont on trouve des vestiges dans les sépultures des *dolmens* et des *tumulus* et au pied des *menhirs*. Il est vrai, m'objectera-t-on, que les dolmens et les tumulus ne sont pas des monuments bretons. Ils sont du moins sur terre bretonne, et la tradition semble s'être attachée au sol et s'être transmise d'âge en âge.

Ce culte s'est perpétué dans la religion chrétienne, et la meilleure démonstration que l'on puisse en donner, c'est le respect avec lequel on ensevelit les corps des défunts, la solennité qui préside à la veillée des morts et à leurs funérailles, et aussi la fidélité des survivants à aller prier sur la tombe de ceux qui ne sont plus.

L'existence ancienne des ossuaires nous est indiquée par les vieilles *guerz*, les complaintes et les cantiques spirituels. La construction de ces petits monuments avait pour but de donner un abri décent, un lieu de repos convenable aux ossements anciens que l'on extrayait des

tombes au fur et à mesure qu'on les ouvrait pour des inhumations successives. Les ossements étaient recueillis avec soin et déposés avec respect dans cet asile commun où chacun pouvait vénérer, sans les reconnaître toutefois ni les distinguer dans la masse, les restes de ses parents et de ses aïeux. Il arrivait souvent cependant que l'on mettait à part la tête de l'ancêtre et qu'on l'enfermait dans une petite châsse en bois ajourée sur sa façade, pour laisser voir la relique, avec une inscription commémorative ou épitaphe : *Ci-gist le chef de Laurent Troadec, de son vivant marchand de toile, né le 3 Avril 1722, décédé le 30 Mai 1787. — Requiescat in pace.* Dans mon enfance, j'ai pu voir ces petits coffrets-reliquaires garnir les corniches des contreforts et toutes les saillies que l'on pouvait trouver à l'entour de mon église paroissiale.

A Paris, l'ossuaire ou charnier des Innocents formait une galerie ou cloître le long d'un des côtés du cimetière de ce nom. Chez nous, les premiers ossuaires consistaient en une sorte d'appentis ou de réduit adossé au mur d'enceinte du cimetière, ou à l'un des côtés de l'église, avec sa façade percée d'arcatures pour pouvoir y faire passer les ossements ou reliques, les y voir et contempler librement et les asperger d'eau bénite, ce pourquoi il y a toujours un ou deux bénitiers incrustés dans le soubassement.

Dans d'autres paroisses, l'ossuaire devient une véritable chapelle munie d'un autel, de fenêtres à meneaux et vitraux, mais gardant toujours sa fenestration à arcades multipliées dans le côté où les deux côtés qui donnent sur le cimetière. Il arrive même que ces arcades sont quelquefois surmontées d'un second étage d'arcatures aveugles formant niches ou panneaux garnis de bas-reliefs.

Ces monuments sont tellement nombreux et variés

qu'il ne suffit pas d'en donner une description générale, mais qu'il vaut mieux les énumérer en indiquant la date et les détails caractéristiques de chacun. Plusieurs sont en style gothique et appartiennent à la première moitié du XVIe siècle ; les autres sont dans le genre de la Renaissance et datent de la fin de ce siècle ou du XVIIe.



Argol. — 1665. Quatre arcades et une porte avec bénitier au milieu.

Audierne. — Ossuaire gothique adossé au Sud de l'église, près du porche.

Bénodet. — A la chapelle de Perguet : petit ossuaire gothique à trois arcades, adossé au Sud.

Bourg-Blanc. — Petite chapelle, style Louis XIII, une porte et sept arcades.

Brasparts. — Chapelle gothique, XVIe siècle ; au bas des rampants des pignons, des anges tenant des inscriptions et des attributs de la mort.

Châteaulin. — Arcades gothiques à l'angle Sud-Ouest de la chapelle de Notre-Dame.

Cléden-Poher. — A l'angle Nord-Est du cimetière, jolie petite chapelle, moitié gothique, moitié Renaissance ; une porte et quatre arcatures sur le côté Ouest, trois arcatures sur le pignon Nord. Au bas d'un rampant de pignon, un ange tient un petit personnage nu, représentant une âme ; à l'autre extrémité, la mort brandissant une lance.

Combrit. — Au Midi de l'église, petit ossuaire sans grand style, avec arcades sur deux côtés, et quelques trous percés dans les parois extérieures, pour y mettre des têtes de mort. Inscription : *François Francos et Marguerite Cariou ont faist bastir ce reliquaire. 1700. Dieu les bénisse.* Sur l'autre face : *Requiescant in pace.*

Comanna. — Abri et arcades à l'Ouest du cimetière, du côté de la place.

Daoulas. — Transformé en sacristie ; arcades séparées par des pilastres.

Dirinon. — 1577. Chapelle enfermant le tombeau monumental de sainte Nonne, patronne de la paroisse.

Ergué-Gabéric. — Édicule XVII[e] siècle, dans l'angle Sud-Est du cimetière : une porte et sept arcades soutenues par des pilastres doriques.

Faou (Le). — Joli ossuaire daté de 1603, avec arcades et pilastres à gaînes. Démoli vers 1888 par la municipalité, pour l'élargissement d'une route.

Gouesnou. — Ancien ossuaire formant chapelle dédiée à sainte Anne, rebâti vers 1880, sous le même vocable.

Goulven. — Petite chapelle XVII[e] siècle, contre le mur Ouest du cimetière.

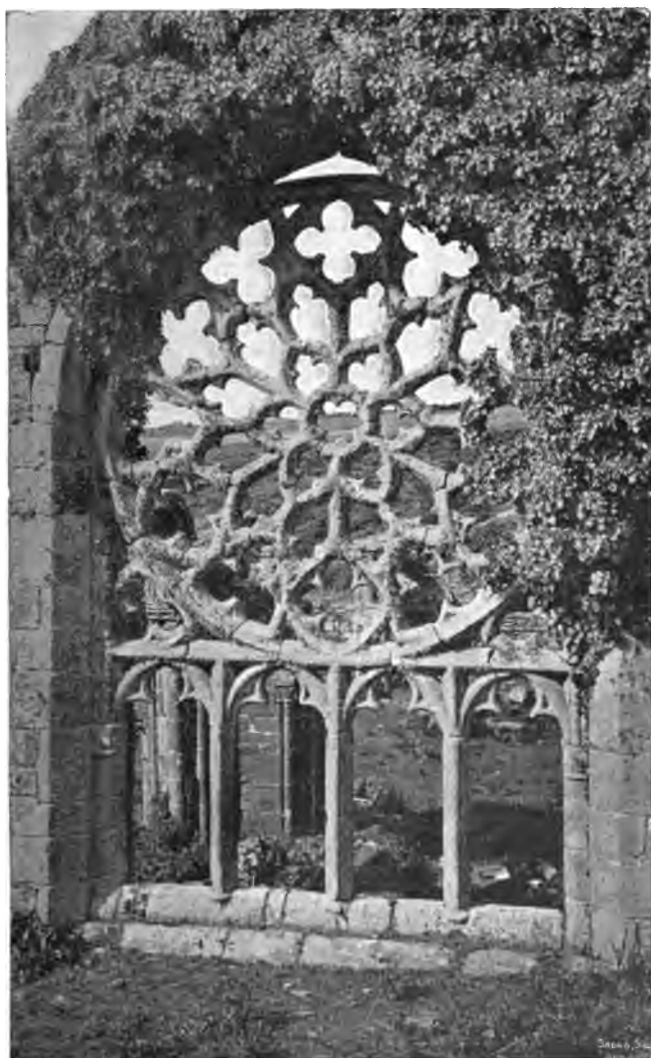
Guengat. — Adossé au côté Sud du bas de la nef, contre le porche, deux arcades gothiques à accolade, inscription : *1557 — Respice finem.*

Guiclan. — Chapelle XVII[e] siècle, transformée pendant longtemps en bureau de tabac, démolie vers 1878.

Guimiliau. — Chapelle de Sainte-Anne, à l'angle Sud-Est du cimetière. Une porte et quatre fenêtres étroites à plein-cintre, séparées par des colonnes cannelées à chapiteaux ioniques. Dans l'une de ces baies est logée une petite chaire en pierre pour prêcher aux foules réunies dans le cimetière. Au-dessus de la porte : *Memento : Mori. — 1642.*

Kerlaz. — Adossé au côté Midi de la nef, plus bas que le porche, et de même date que celui-ci : 1550, environ. Deux baies gothiques en anse de panier.

Lampaul-Guimiliau. — Chapelle sous le vocable de la Sainte-Trinité. Dans le pignon Nord sont percées deux baies. Le côté Est, donnant sur le cimetière, est très richement ornementé ; il est couvert de deux rangs d'ar-



Rose des ruines de Languidou, Plovan.

catures, le premier formé de colonnettes détachées avec porte et fenestrage en plein-cintre, le second faisant une suite de niches séparées par des pilastres. Au-dessus de la porte est l'inscription : *Memento mori.*

L'abside à pans coupés est surmontée de trois pignons élégants et de jolis clochetons, et percée de deux fenêtres élancées. Sous la fenêtre Sud se trouve cette inscription : I : GOFF : I : GVILLOV : F. 1667. Sur le pignon central, au-dessus de l'arc de triomphe : O . KERGOAT — KERBRAT.

Le côté Nord n'est pas orné, mais dans la frise du haut on a sculpté des têtes de mort et des os en sautoir.

A l'intérieur est un bel autel à colonnes torses dédié à la Sainte-Trinité. C'est dans un caveau ou une sorte de crypte sous cet autel que se trouvait autrefois le beau sépulcre de Notre-Seigneur placé maintenant dans l'église.

Landerneau. — A dix mètres de la façade de l'église Saint-Thomas est l'ancienne chapelle ossuaire, transformée en maison d'habitation. Elle porte la date de 1635. La façade Est est percée d'une porte accostée de colonnes ioniques et de quatre baies cintrées, séparées par des pilastres de même ordre.

Landivisiau. — Chapelle dédiée à sainte Anne ; se trouvait autrefois tout près de l'église lorsque celle-ci était entourée du cimetière. Elle a été déplacée et transférée dans le nouveau cimetière, sur le bord de la route de Saint-Pol. La façade principale se compose d'une porte centrale encadrée entre deux colonnes ioniques supportant un fronton, et de quatre fenêtres, deux de chaque côté, accostées de cariatides terminées en gaînes reposant sur un robuste soubassement. Ces cariatides représentent :

1. Un homme barbu, la poitrine recouverte de volutes.
2. Un homme portant fraise ou collerette, les bras

croisés sur la poitrine, le corps emmailloté dans un linceul composé de grandes feuilles végétales, et lié par des cordes, à la façon des momies égyptiennes.

3. La Mort, *an Ankou*, tenant un os et une flèche. Sur le tailloir en pierre qui repose sur sa tête décharnée, on lit cette inscription :

OR : ÇA : JE : SVIS : LE : PARRAIN
DE : CELVY : QVI : FERA : FIN

4. Une femme avec les seins pendants, et des volutes sur les épaules.

5. Un homme barbu, les bras croisés sur la poitrine.

6. Une femme coiffée d'une toque.

Cette chapelle n'a pas de date, mais on peut la placer aux environs de 1610-1620, car les cariatides de sa façade ont beaucoup de rapport avec celle de l'ossuaire de La Martyre, qui est de 1619, et celles de l'oratoire de N.-D. de Lorette, à Plougasnou, daté de 1611.

Lannédern. — Jolie petite chapelle des environs de 1660, ayant sur sa façade une porte, quatre arcades et deux bénitiers. Aux angles, deux cariatides tiennent des banderoles portant ces mots : *Cogita mori — Respice finem ;* et sur la frise est cette inscription : *Colin. F. Le. Bras. F. M. J. Kerdevez. R.*

Le nom de ce recteur, J. Kerdévez, se trouve à l'église, sur un tableau du Rosaire, avec la date de 1660.

Locmélar. — Petit ossuaire, dans l'angle Sud-Ouest du cimetière, avec la date de 1660.

Loctudy. — A peu près le même genre, dans un angle aussi du cimetière. XVIIe ou XVIIIe siècle.

Martyre (La). — 1619. Accolé au côté Ouest du porche. Façade d'excellent style composée d'une porte entre deux colonnes et de deux fenêtres à plein-cintre. Au-dessus de la porte, deux anges tiennent cette inscription :

An. Maro. An. Barn. An. Ifern. Ien
Pa. Ho. Soing. Den. E. Tle. Crena
Fol. Eo. Na. Preder. E. Speret
Guelet. Ez-Eo. Ret. Deceda *An. 1619.*

La mort, le jugement, l'enfer froid,
Quand l'homme y songe, il doit trembler;
Fol est son esprit s'il ne voit
Que tous nous devons décéder.

Au milieu du pignon, une belle niche monumentale, accostée de deux cariatides, abrite la statue de saint Pol-Aurélien. La disposition des bâtiments voisins de l'église gênant la circulation autour de cet ossuaire, le constructeur a fait disparaître l'angle en faisant un pan coupé, et pour supporter la saillie supérieure il a adossé à ce pan une cariatide féminine, dont les jambes et la partie inférieure du torse sont enveloppées de bandelettes à la façon des momies d'Égypte. La tête se termine en un chapiteau ionique qui soutient trois consoles admirablement sculptées formant une avancée très saillante.

Pencran. — 1694. Chapelle au côté Ouest du cimetière, transformée en maison d'habitation. La façade est décorée de sept baies à plein-cintre séparées par des colonnes ioniques, et de sept niches supérieures. A la frise de la porte, marquée de la date 1694, on lit : *Chapel. Da. S^t. Itrop. Ha. Karnel. Da. Lakat. Eskern. An. Pobl.* Chapelle à saint Eutrope, et charnier pour mettre les ossements du peuple.

A l'intérieur, sur les sablières ou corniches, on voit représentés en sculpture : un convoi funèbre et le triomphe de Neptune et d'Amphitrite.

Penmarc'h. — Dans l'angle Sud-Ouest on trouve les restes de ce que fut jadis le joli ossuaire gothique : un pignon élégant, un mur et des soubassements. Les découpures

flamboyantes du pignon indiquent bien quelle était l'ornementation de la façade ajourée.

Plabennec. — Ossuaire formé de quatre niches larges et profondes pratiquées dans le mur d'enceinte du cimetière, le tout surmonté d'une croix de mission.

Pleyben. — L'ossuaire est un des plus anciens du diocèse, et doit dater des premières années du XVIe siècle. C'est une chapelle dont la facade est percée de douze baies géminées en arc à anse de panier, surmontées deux à deux d'accolades feuillagées, avec porte centrale de même forme; au pignon Nord, même fenestrage.

Pleyber-Christ. — Deux chapelles en style Louis XIII et Louis XIV.

Plogastel-Saint-Germain. — Près de la chapelle de Saint-Germain, ossuaire gothique privé depuis longtemps de sa toiture et de sa charpente. Les arbres et les ronces poussent à l'extérieur, le lierre tapisse les murs et les arcades, ce qui donne beaucoup de pittoresque à ces vénérables ruines.

Plomeur. — Ossuaire à la chapelle de N.-D. de Tréminou.

Plonéis. — Trois arcades gothiques du XVIe siècle, au côté Sud de l'église.

Plonévez-du-Faou. — Ossuaire à l'église paroissiale. On y a retrouvé, vers 1895, une belle croix de procession, en argent doré, qui y avait été cachée sous les ossements, pendant la Révolution.

A la chapelle de Saint-Herbot, dans la même paroisse, joli petit ossuaire Renaissance, accolé à l'angle du porche Sud. Les quatre baies carrées sont séparées par des pilastres ioniques, dont les chapiteaux à volutes portent un bel entablement.

Plouarzel. — Chapelle du XVIIe siècle, dans le cimetière.

Ploudiry. — 1635. Chapelle ayant une porte encadrée de colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens et sur-

montée d'un fronton triangulaire. Les baies en plein-cintre sont séparées par des pilastres doriques en forme de gaînes. Au-dessus, il y a comme une frise de caissons carrés encadrant différents personnages en buste. Au-dessus du bénitier d'angle, un ange tient une banderole avec ce texte : ***Bonnes gentz qui par icy passez, priez Dieu pour les trépassez. 1635.***

Sur le fronton de la porte se détache le buste de saint Pierre, patron de la paroisse, vêtu de la chape et portant la tiare. Sur la frise on lit cette inscription : ***G. Coulm. Y. Rosec. Fabricques. en. lan. 1635.***

Plougonven. — Contre le mur Ouest du cimetière est un ossuaire gothique à multiples baies terminées en arc subtrilobé.

Plougoulm. — Au côté Sud du cimetière, ossuaire à quatre niches XVIe siècle, sur un soubassement ajouré.

Plouguerneau. — A la chapelle du Grouanec, ossuaire adossé au porche, formé de six baies séparées par des pilastres en gaînes.

Plounéour-Ménez. — Ancien ossuaire maintenant détruit, mais dont les colonnes cylindriques existent encore.

Plounéour-Trez. — Au côté Sud du cimetière, deux chapelles style Louis XIII et Louis XIV.

Plouvien. — A la chapelle de saint Jaoua, ossuaire gothique adossé au côté Midi de la nef.

Primelin. — Près de la chapelle monumentale de Saint-Tujean existait autrefois un petit ossuaire gothique, dont quelques pièces sont maintenant au bourg, formant clôture autour d'une croix de mission.

Rédéné. — Ossuaire à arcades gothiques adossé au Sud de la nef.

Roche-Maurice (La). — L'ossuaire, situé près de la façade Ouest de l'église, forme une chapelle sous le vocable de Sainte-Anne. C'est un monument remarquable par

son style et ses dimensions. Dans la frise qui couronne la porte principale on lit cette inscription : MEMOR : ESTO : IVDICII : MEI : SIC : ERIT : ET : TVVM : MIHI : HODIE : TIBI : CRAS : 1639.

Au-dessus de la porte du pignon Sud : MEMENTO : HOMO : QVIA : PVLVIS : ES : 1640. — Enfin, le petit bénitier de l'angle Sud-Est supporte un squelette armé d'un dard et qui dit : JE : VOVS : TVE : TOVS.

La façade latérale de cette chapelle est d'une grande richesse. Dans le soubassement formé de panneaux carrés ou de caissons, on a sculpté, non pas une danse macabre, comme on le répète dans la plupart des *Guides*, mais quelque chose dans le même ordre d'idées : une série de sept personnages indiquant les différentes catégories de ceux qui sont sujets ou tributaires de la mort : 1° un laboureur avec une bêche ; 2° une femme coquette tenant un bouquet ; 3° un juge ou un avocat ; 4° un pape ; 5°, 6°, 7° saint Yves entre le riche et le pauvre. De chaque côté de la porte sont cinq baies en plein-cintre, à jambages moulurés, séparées par des colonnes corinthiennes cannelées qui forment une très belle ordonnance, et au-dessus de l'entablement se répète la même disposition de pilastres et de niches à coquilles, qui se continuent sur les contreforts d'angle.

Roscoff. — 1° Une chapelle sans grand style ; 2° un ossuaire qui est un des plus originaux et des plus parfaits du genre : sur un des pignons et une des façades latérales sont percées vingt-huit baies séparées par des pilastres cannelés, quatorze carrées en bas, et quatorze à plein-cintre au-dessus. Les pilastres, les moulures et les dispositions générales indiquent le style Louis XIII.

Saint-Corentin de Quimper. — Autrefois, près du porche latéral Nord existait un petit ossuaire gothique qui datait de 1514 et qui fut démoli en 1840.

Avec les débris on a reconstitué l'édicule qui se trouve dans la galerie des costumes, au Musée archéologique.

Saint-Divy-La-Forêt. — 1506. Dans le cimetière, un petit ossuaire à deux compartiments, surmonté d'une croix qui porte cette date en caractères gothiques : *Le premier jour de Juin, lan mil V^{c} VI.*

Saint-Hernin. — 1697. Petite chapelle sous le vocable de Sainte-Anne : une porte et quatre arcades à plein-cintre. Au-dessus de la porte, bas-relief de N.-D. de Pitié. Inscription : N : ET : D : MIRE : Y : ROUXEL : RECTEVR : CHRISTOFE : LE : STAIRIC : : FABRIQUE : 1697.

Saint-Jean-du-Doigt. — Ossuaire gothique, XVe siècle, à arcades subtrilobées, accolé au Sud de la base du clocher. Tout à côté, à l'angle de la façade Ouest, autre ossuaire genre Louis XIII, 1618, ayant ses arcades maintenant murées.

Saint-Pol-de-Léon. — Plusieurs petits ossuaires gothiques, dans le mur d'enceinte du cimetière de Saint-Pierre.

Saint-Servais. — Une chapelle ayant deux belles portes avec pilastres et frontons, et cinq fenêtres à plein-cintre séparées par des pilastres à gaînes genre Louis XIII.

Saint-Thégonnec. — 1675. C'est un des derniers ossuaires en date, mais c'est le plus beau et le plus monumental. La façade Midi et l'abside à pans coupés sont particulièrement riches. L'abside est percée de deux belles fenêtres, appuyée sur ses angles par des contreforts surmontés de clochetons qui forment une admirable silhouette avec les trois autres clochetons plus haut placés sur les pignons aigus.

Sur la façade latérale, un solide soubassement soutient un rang de six fenêtres séparées par des colonnes corinthiennes, et au milieu est une large porte de même style.

Le deuxième étage est formé par une série de huit niches à coquilles, encore séparées par des colonnes

semblables, mais plus courtes. Au-dessus de la porte, une niche plus monumentale abrite la statue de saint Paul-Aurélien ; cette niche est surmontée d'un dais et accostée de deux cariatides à gaînes coiffées de la volute ionique.

Dans la frise qui sépare les deux étages est sculptée une inscription magistrale en grandes capitales romaines, qui se continue sur tout le pourtour de l'édifice :

CEST : VNE : BONNE : ET : SAINCTE : PANSÉE : DE : PRIER : POVR : LES : FIDELES : TRÈPASSÉS — REQVIESCANT : IN : PACE : AMEN — HODIE : MIHI : CRAS : TIBI — O : PÉCHEVRS : REPANTEZ : VOVS : ESTANTS : VIVANTS : CAR : A : NOVS : MORTS : IL : N'EST : PLVS : TEMPS — PRIEZ : POVR : NOVS : TREPASSÉS : CAR : VN : DE : CES : JOVRS : AVSSI : VOVS : EN : SEREZ — SOIEZ : EN : PAIX.

Dans les contreforts des extrémités sont incrustés deux bénitiers rappelant toute l'ornementation des clochetons et des niches. A l'intérieur de la chapelle on voit un autel surmonté d'un retable à colonnes torses ; et sous l'autel est une sorte de chambre basse ou de crypte éclairée par deux soupiraux, dans laquelle on a placé, en 1702, un sépulcre de Notre-Seigneur, œuvre des plus remarquables, où l'on doit admirer surtout la Madeleine, la Véronique et les deux anges pleurant près du tombeau.

Saint-Yvi. — Un ossuaire près de l'église paroissiale, et un autre semblable à la chapelle de Loc-Maria-an-Hent, tous les deux gothiques XVe siècle, à meneaux, arcatures trilobées et trèfles à redents, dans le genre de l'ancien cloître des Carmes de Pont-l'Abbé, maintenant rétabli au Grand-Séminaire de Quimper.

Sizun. — Grande chapelle de 1588, antérieure de près de cent ans à celle de Saint-Thégonnec, mais à peu près du même genre, seulement moins riche. Les niches du haut sont garnies des statues des Apôtres.



Ossuaire de Pleyben.



Arc de triomphe de Berven, en Plouzévédé.

Spézet. — A l'Ouest du cimetière, ossuaire très délabré, semblant être de la fin du XVIe siècle.

Taulé. — Au pied du clocher, deux petits ossuaires gothiques à arcades à anse de panier, des premières années du XVIe siècle.

Trémaouézan. — Ossuaire gothique percé de trois arcades à anse de panier, et d'une porte élégante encadrée d'une riche accolade soutenue sur deux anges qui tiennent les deux légendes suivantes en caractères gothiques :

Bonnes . gens . qui . par . icy . passez
Priez . Dieu . pour . les . trépassez.

Gant . Doue . han . bet . miliguet . eo
Nep . na . lavar . mat . pe . na . teo.

Ce qui signifie :

De Dieu et du monde maudit est
Qui ne dit le bien ou ne se tait.

***

Nous venons de voir une longue liste d'ossuaires. Le grand nombre, la variété et la richesse de ces monuments nous indiquent qu'ils forment une belle page dans l'histoire de l'art en Basse-Bretagne.

ORATOIRES

Après les ossuaires, et dans le même chapitre, il serait bon de signaler d'autres petits monuments, qui sont un peu analogues comme construction, mais qui ont une destination différente : ce sont des oratoires largement ouverts sur deux ou trois côtés.

On en trouve un très intéressant dans *les Méjou* ou

vaste champ que l'on traverse pour aller à pied du bourg de Plougasnou à Saint-Jean-du-Doigt. C'est un oratoire dédié à N.-D. de Lorette, édicule d'un genre singulier qui n'a pas son pareil dans la contrée, et qui nous reporte au tombeau lycien dessiné par Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire de l'Architecture* et dans ses *Entretiens* : en façade, une ouverture en arc plein-cintre, avec antéfixe au sommet du fronton courbe ; sur les côtés, un soubassement puissamment galbé porte des pilastres et des cariatides qui soutiennent un entablement et une toiture courbe, toute en pierres de taille fort habilement appareillées et agencées, retenues par deux entraits de pierre dont les têtes font saillie à l'extérieur et qui les empêchent de pousser au vide. Sur la frise on lit cette inscription :

Damoiselle . Jeanne . de . Kerédan . Dame . Douairière . de . Kerastan . A . Faict . Bâtir . A . Lhonneur . De . Dieu . Et . De . Notre-Dame . De . Lorette . 1611.

Dans la même paroisse, au fond du cimetière transféré il y a quelques années, existe un autre oratoire ouvert qui se trouvait autrefois près de l'église ; la toiture, en ardoises ornementées, est portée sur des colonnes et des piles massives. Sur le poinçon du toit est un très joli fleuron en plomb découpé et estampé. Au fond de cet oratoire est un autel en pierre sur lequel on disait la messe lorsqu'il y avait un concours de fidèles trop nombreux pour être logé dans l'église, ou encore à l'occasion de la fête annuelle des Trépassés.

Dans le cimetière de Saint-Jean-du-Doigt est un oratoire analogue, daté de 1573, et dont la destination devait être la même, pour les jours de grand concours de pèlerins. Le soubassement en granit, admirablement profilé, porte des piliers en gaînes soutenant la frise et le toit qui est couronné d'un clocheton à découpures en plomb. On ne

saurait étudier trop attentivement les ornements et les sujets bizarres sculptés sur la sablière intérieure, ainsi que les nervures et les clefs pendantes de la voûte.

Signalons pour finir un autre petit oratoire ouvert, presque à l'entrée du bourg de Plouégat-Guerrand, et celui de la chapelle de Saint-Cado, en Gouesnac'h, ce dernier presque entièrement en bois.

CROIX & CALVAIRES

Si notre diocèse de Quimper est le pays classique des clochers à jour, on peut dire tout aussi bien qu'il est le pays des CALVAIRES. En aucune contrée ils ne se dressent aussi nombreux, et si, par un coup de baguette de fée on pouvait, pareils aux alignements des menhirs de Carnac, ranger en une vaste plaine tous les calvaires, toutes les croix de granit de cette terre bretonne, on aurait un spectacle étrange et saisissant et aussi une exposition d'art sans pareille ; on aurait devant soi un ensemble d'œuvres originales, singulières, variées, pittoresques, formant une école à part, et qui serait comme la traduction de l'esprit artistique de ce peuple, en même temps que de son état d'âme, de ses croyances, de ses aspirations, je pourrais dire : de ses pensées et de ses rêves. Car chez nous chaque croix de carrefour a son âme propre, son histoire, sa légende, son rôle dans la vie du village et de la paroisse ; mais une vénération plus grande s'attache aux calvaires en raison de l'importance de leurs

sculptures. C'est le vrai pays des croix, et l'usage de les dresser sur le bord des chemins remonte aux premiers temps du christianisme.

D'après le récit de Conrad, archidiacre de Salisbury (1), composé en 1167, mais qui, d'après la plupart des critiques, doit être considéré comme apocryphe, Drennalus, disciple de Joseph d'Arimathie, vint à Morlaix vers l'an 72, sous le pontificat de saint Lin ; il évangélisa cette ville, y édifia un petit oratoire, qui devint ensuite la chapelle de Saint-Jacques, près la halle ; et à l'une des avenues de la ville, près de la fontaine à l'entrée du monastère des Carmélites, il érigea une colonne au haut de laquelle il éleva une croix, et dessous une petite niche il posa une image de Notre-Dame (2). Voilà donc la première croix bretonne qui soit mentionnée, à tort ou à raison.

Les plus anciens monuments authentiques de ce genre nous sont indiqués par M. de la Borderie (3) ; parlant des fouilles opérées à l'Ile Lavré, où saint Budoc établit un monastère et une école à la fin du ve siècle, il rapporte que, dans le cimetière joignant l'église monastique, *Beret ar Chapel*, on découvrit deux croix de granit dont le fût et les croisillons sont de forme carrée ; le développement des croisillons est de 60 centimètres, le fût est brisé un peu au-dessous des croisillons. Il est probable que ces croix datent de cette époque lointaine et qu'elles surmontaient quelques-unes des tombes nombreuses de moines qu'on a trouvées dans cette exploration.

Dans son second volume, p. 297, le même historien nous dit que : « Le IXe siècle couvrit la Bretagne de ces

---

(1) *Descriptio utriusque Britanniæ*, lib. IX, cap. 56.

(2) *Vie des Saints de la Bretagne-Armorique*, par Albert Le Grand, de Morlaix, F. P., édition de 1901, p. 253*-254*.

(3) *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 296.

lourdes et massives croix de granit dont celle de Lavré offre un bon type, si ce n'est que, dans celles restées debout çà et là aux carrefours de nos vieux chemins ou auprès de nos vieilles chapelles, les croisillons s'élargissent la plupart du temps en forme rudimentaire de croix pattée. Parmi ces croix, il en est qui remontent à l'époque mérovingienne ; mais une très ancienne tradition, recueillie au XVIe siècle par un érudit breton très curieux des vieilles légendes populaires, en attribuait l'érection à Charlemagne, c'est-à-dire au IXe siècle. » « Is princeps (Carolus Magnus) præ cœteris zelosus fuit et devotus *in erigendis crucibus, et adhuc nunc patent multis in locis in Britannia* » (1).

D'autres croix anciennes, plantées sur le vieux chemin de Questembert à Peaule (Morbihan), sont regardées par la tradition populaire comme des souvenirs et des trophées de la bataille dans laquelle Alain le Grand défit les Normands en 888. De même, à Plourivo et à Lancerf, non loin de Paimpol, dans les Côtes-du-Nord, on trouve de vieilles croix, mémorial de la victoire remportée par Alain Barbetorte sur Incon, chef des Normands, en 936.

Ces croix mérovingiennes et carolingiennes ont pour caractère saillant leur physionomie solide, massive et en même temps leur peu d'épaisseur eu égard à leurs autres dimensions. Granit ou schiste, ce caractère est le même, elles semblent taillées dans une lame de pierre. La plupart du temps leurs croisillons tendent à s'élargir un peu vers leurs extrémités. Elles sont généralement dépourvues d'ornementation, mais les croix de Questembert sont ornées de sculptures figurant des lances à crochets, comme mémorial de la bataille et de la victoire.

---

(1) Jean Rioche : *Compendium temporum et historiarum ecclesiasticarum*. Paris, 1576, f° 495 v°. — Bibl. Nat., Impr. H. 2089.

A-t-on élevé des croix à l'époque romane, au XIe et au XIIe siècle ? Il semble qu'on en a élevé bien peu, il n'en reste qu'un seul exemplaire, c'est la croix dite des Apôtres, entre l'Hôpital-Camfrout et Logonna-Daoulas. Le fût est une sorte de menhir à quatre faces ; sur l'une de celles-ci on a sculpté sur trois zones différentes les effigies des douze apôtres en douze petites nichettes à plein-cintre. Plus haut est l'image de Notre-Seigneur en plus grande dimension. La croix qui surmonte ce fût est absolument primitive comme celles dont il vient d'être parlé précédemment.

Viollet-le-Duc (1) donne le dessin de quelques croix du XIIIe siècle ; il ne semble pas qu'il en reste dans ce pays, pas même du XIVe siècle, si ce n'est peut-être celle du cimetière de Scaër, où le Christ et la Vierge adossés sont surmontés de dais à rampants aigus pourvus de crochets feuillagés. Les plus anciennes croix, ayant une certaine importance, ne remontent qu'au XVe siècle, encore sont-elles très rares, tandis qu'au XVIe siècle elles se multiplient extraordinairement.

On s'accorde à attribuer à Michel Colombe quelques-unes de nos vieilles croix bretonnes, comme celle du cardinal de Coëtivy, près de l'église du Folgoat, et l'on dit que ce fut là comme son apprentissage, avant qu'il allât se perfectionner à Dijon et ensuite fonder son école de sculpture à Tours. Mais en fait d'attributions d'origine nous ne pouvons guère que nous livrer à des conjectures, les vieux imagiers ne nous ont point laissé leurs noms, et parmi tant de monuments il n'y en a qu'un seul à porter une signature : le calvaire de Pleyben.

Laissant de côté les croix de moindre importance,

---

(1) *Dictionnaire d'Architecture*, t. IV, p. 434 à 437.

abordons tout de suite les calvaires et divisons-les en trois catégories :

1° Les calvaires de premier ordre, composés d'un grand massif de maçonnerie de granit, plus ou moins orné et mouluré, autour duquel se développe en deux zones superposées toute une série de scènes de l'enfance, de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur, le tout surmonté d'un crucifiement comprenant la croix du Sauveur et celles des deux larrons, sans compter un certain nombre de bourreaux avec le centurion et des princes du peuple à cheval ;

2° Les calvaires secondaires, qui comportent un massif de plus petite dimension et un seul rang de personnages adossés à ce massif ou surmontant la plate-forme ;

3° Les calvaires de troisième ordre, qui comprennent la croix du Sauveur avec celles des deux larrons, et différents personnages groupés ou isolés, adossés ou accostés à ces croix, et constituant ainsi des ensembles pleins de style et d'originalité.

Calvaires de premier ordre.

Quelle est l'idée qui a donné naissance à ces grandes pages d'histoire sculptées dans la pierre ? La Passion du Sauveur est un des grands sujets des méditations du peuple breton, et entre tous les sermons de l'année, celui de la Passion, qui est prêché pendant une heure et demie et deux heures le dimanche des Rameaux ou le Vendredi-Saint, est celui qui est le plus impatiemment attendu, le plus attentivement écouté, celui qui laisse les impressions les plus profondes et les plus durables.

C'est pour perpétuer ce souvenir dans les esprits, pour

mettre sous une forme palpable toutes les scènes du récit évangélique, pour montrer le prix que nous devons attacher à ce mystère de notre Rédemption, que l'on a figuré dans le granit les différentes scènes du drame du Calvaire, comme on les a représentées en couleurs éclatantes dans plusieurs de nos verrières anciennes. C'est aussi peut-être pour faire comme une suite et un pendant aux histoires de l'Ancien Testament sculptées dans plusieurs de nos porches, comme à Guimiliau, Landivisiau, Bodilis, Pencran ; et si d'un côté l'on montre la tentation et la chute de nos premiers parents avec ses conséquences terribles et douloureuses, de l'autre on voit comment s'est faite la réparation, et au prix de quelles souffrances s'est opéré notre rachat.

Les calvaires de premier ordre sont au nombre de six : ceux de *Notre-Dame de Tronoën*, 1470-1490 ; Plougonven, 1554 ; Guimiliau, 1581 ; Plougastel-Daoulas, 1602 ; Saint-Thégonnec, 1610 ; Pleyben, 1650.

Tronoën. — Le premier, par ordre chronologique, est celui de Notre-Dame de Tronoën, en Saint-Jean-Trolimon, à huit kilomètres à l'Ouest de Pont-l'Abbé. La chapelle actuelle, assez vaste et de construction monumentale, doit dater de la seconde moitié du xve siècle, d'après tous les caractères de son architecture. A-t-elle succédé à un sanctuaire antérieur ? On ne le sait pas. Ce qui est vrai, c'est qu'elle domine un immense plateau, qui s'en va en pente douce vers la mer, et qui a été très anciennement le centre d'une occupation gauloise à laquelle s'est superposée une occupation romaine. C'est ce qui résulte des explorations longues et laborieuses faites par M. P. du Chatellier, et qui lui ont livré des armes et des monnaies gauloises et romaines, des fragments d'idoles et de statuettes, de la poterie, des fibules, des instruments de labour et de ménage, des restes nombreux d'habitations, le tout enfoui à

2 mètres de profondeur sous une épaisse couche de sable apporté du littoral par les vents d'Ouest.

Le calvaire qui avoisine la chapelle, du côté Midi, semble de la même date que cet édifice. C'est un massif en pierres de taille, de forme rectangulaire, mesurant 4 m. 50 sur les grands côtés et 3 m. 15 sur les deux petits. Tout autour règne un banc de 0 m. 45 de hauteur, et au-dessus du soubassement, à 1 m. 75 du sol, court une corniche qui sert de support à une première série de scènes sculptées. A un mètre plus haut, un grand larmier saillant semble faire abri au-dessus des personnages et est couronné par un second rang de statues. La plate-forme est surmontée de la croix du Sauveur et de celles des larrons.

Dans chaque bloc de granit sont sculptés deux ou trois personnages, quelquefois plus, de sorte que chaque scène comprend un ou deux blocs selon le nombre des personnages qui en font partie. Nous énumérerons les différentes scènes dans l'ordre où elles sont rangées.

La série des représentations commence au dernier tableau de la façade Est, et elle se continue sur la façade Nord, puis sur le côté Ouest, en contournant le calvaire dans le sens de la lecture.

Première série, rang inférieur

1° Annonciation. — L'Ange Gabriel, tenant un grand phylactère, est tourné vers la Sainte-Vierge qui est agenouillée sur un prie-Dieu. Entre les deux se trouve un vase de forme élancée d'où s'élève un lis autour duquel s'enroule un autre phylactère. Généralement, dans les représentations analogues de l'Annonciation, des banderoles portent ces textes : *Ave gratia plena. — Ecce ancilla Domini ;* mais ici il semble qu'il n'y ait jamais eu d'inscription. Sur le prie-Dieu de la Sainte-Vierge est un

coussin soutenant un livre ouvert. Le dessous du meuble forme une petite bibliothèque renfermant huit livres d'heures, de différentes dimensions, posés à plat et ornés de riches fermoirs.

La même disposition de livres dans un prie-Dieu se trouve dans les sculptures des stalles de la cathédrale d'Amiens.

Côté Nord. — Les deux scènes de ce côté sont sculptées en pierre de Kersanton et d'un travail très fin, tandis que toutes les autres sont en granit ordinaire qui a été un peu rongé par l'air salin de l'Océan.

2° Visitation. — Sainte Élisabeth s'avance pour embrasser la Sainte-Vierge.

3° Adoration des Mages. — Saint Joseph est endormi auprès de l'âne et du bœuf. Il est coiffé d'un capuce et a son bâton à côté de lui.

La Sainte-Vierge est couchée dans un lit d'osier, la tête reposant sur un coussin, la poitrine découverte et nue, les mains tendues vers un personnage jeune, à chevelure opulente, et vêtu d'une robe longue, qui de la main gauche tient un globe ou une pomme, tandis que de la droite il montre le ciel. Plus loin les trois mages portent leurs présents. Le premier, à genoux et sans couronne, présente un calice ou une coupe ; les deux autres, debout et couronne en tête, portent des urnes.

Quel peut être cet adolescent qui porte un globe et semble parler à la Sainte-Vierge ? Est-ce un berger, est-ce un serviteur des Mages ? Ne serait-ce pas l'Enfant Jésus figuré sous les traits qu'il devait avoir à l'âge de dix ou douze ans ? Il est difficile de le préciser ; mais ce qu'il faut observer, c'est que toute représentation de l'Enfant Jésus, nouveau-né, fait défaut dans cette scène.

4° *Côté Ouest.* — Présentation de l'Enfant Jésus au Temple. — Saint Joseph, appuyé sur un bâton, se tient

derrière la Sainte-Vierge, qui présente l'Enfant Jésus nu et debout sur une table. Le Grand-Prêtre, revêtu d'une sorte de chasuble et d'une mitre, le reçoit dans ses bras.

5° Baptême de Notre-Seigneur. — Le Sauveur est à genoux et saint Jean lui verse de l'eau sur la tête avec un pot à eau. Un ange tient respectueusement la sainte robe de Notre-Seigneur. C'est une tradition que l'on trouve partout où a été figurée cette scène : au porche de Guengat, aux baptistères de Lampaul et de Guimiliau, etc.

6° Plus loin, on retrouve la même représentation répétée presque identiquement : ce doit être saint Jean conférant le baptême à un des Juifs venus pour l'écouter.

7° *Côté Sud.*— Le premier panneau de ce côté est sculpté en bas-relief presque méplat sur une dalle de pierre ; il est un peu fruste et assez difficile à interpréter. Il semble que ce soit un tableau étranger à l'ensemble du monument et qui est venu s'y interpoler sans faire partie de l'idée primitive. Le personnage principal est Notre-Seigneur assis sur un arc-en-ciel, les deux mains élevées, dans l'attitude qu'on lui donne dans les représentations du jugement dernier.

A sa droite, on croit reconnaître la Vierge à genoux et suppliante, à sa gauche, un ange jouant de la trompette et deux ou trois morts sortant du tombeau ; au haut, un ou deux anges, tenant, semblerait-il, les instruments de la Passion. Tout à fait dans le côté, Adam et Ève au pied de l'arbre du bien et du mal, autour duquel est enroulé le Serpent, et au haut de l'arbre, un ange, les mains étendues vers Adam.

Si quelques-unes de ces figures, qu'on peut seulement soupçonner, existent réellement, c'est là un jugement dernier ; sinon, c'est la création ou le Seigneur reprochant leur faute à nos premiers parents.

8° La dernière Cène. — Six personnages seulement assis

à table avec Notre-Seigneur. Saint Jean a la tête appuyée sur la poitrine de son Maître.

9° *Côté Est.* — Lavement des pieds. — Onze personnages. Saint Pierre a les pieds plongés dans un bassin ; Notre-Seigneur est à genoux devant lui.

10° Prière au Jardin des Oliviers. — Notre-Seigneur est à genoux ; les trois disciples sont endormis. Le jardin, selon les représentations conventionnelles de l'époque, est figuré par deux arbres en forme de champignons.

Deuxième série, rang supérieur

11° Flagellation. — Le Sauveur est attaché à la colonne. Un bourreau tient des verges ; le second bourreau manque.

12° *Côté Nord.* — La Sainte-Vierge et les trois Marie.

13° Notre-Seigneur outragé par les soldats. — Il est assis, les yeux bandés.

14° *Côté Ouest.* — Pilate se lavant les mains.

15° Notre-Seigneur lié.— Emmené par deux bourreaux.

16° Portement de croix. — Notre-Seigneur est conduit par deux bourreaux et suivi des deux larrons, qui sont aussi chargés de leurs croix.

17° *Côté Sud.* — Résurrection. — Le Sauveur, tenant une croix comme étendard, sort de son tombeau ; deux des gardes tombent à la renverse, deux sont assis et comme endormis, un cinquième est debout.

18° Descente de Notre-Seigneur aux limbes. — Les limbes sont représentés par la gueule d'un monstre. De cette gueule ouverte sortent deux petits personnages nus, Adam et Ève, personnification des justes de l'Ancien Testament, qui vont au-devant du Sauveur. Celui-ci tient un étendard ou une banderole.

Cette représentation, ingénieuse et traditionnelle, a été

imitée dans les autres calvaires qui ont été sculptés postérieurement ; mais l'idée y a été moins bien comprise et infidèlement traduite, car au lieu d'exprimer le séjour des justes, on a semblé figurer le véritable enfer des damnés ; on y voit des démons qui précipitent des malheureux dans la gueule du monstre de laquelle sortent des flammes abondantes.

19° *Noli me tangere.* — Notre-Seigneur après sa résurrection apparaît à Marie-Madeleine qui le prend d'abord pour le jardinier de l'endroit et, après l'avoir reconnu, se jette à ses pieds et veut embrasser ses genoux. Le Maître lui répond : « Ne me touchez pas », *Noli me tangere.* Notre-Seigneur tient une banderole qui s'enroule autour d'un des arbres.

Là finit la série des tableaux figurés autour du monument.

Sur la plate-forme du massif sont dressées la croix du Sauveur et celles des deux larrons.

A côté du Sauveur crucifié sont quatre anges qui recueillent dans des calices le sang précieux coulant de ses plaies sacrées. Au pied de la croix du Sauveur sont les statues de la Sainte-Vierge et de saint Jean. Au pied de la croix du bon larron est un saint moine à genoux, les mains jointes et semblant être saint François d'Assise.

Du côté Est, derrière la croix du Sauveur, est représentée Notre-Dame-de-Pitié : la Sainte-Vierge tient sur ses genoux le corps inanimé de son Fils. Deux petits personnages ou anges, à ses côtés, compatissent à ses douleurs et relèvent respectueusement son voile.

Derrière la croix du mauvais larron, la Véronique tient la Sainte-Face. Derrière la croix du bon larron se voit saint Jacques, reconnaissable à son chapeau de pèlerin, à son bourdon et à son aumônière.

Ce monument que nous venons de décrire est d'un

effet saisissant à côté de cette chapelle isolée au milieu d'une vaste campagne et planant sur un immense désert. Ce qui lui donne encore une physionomie plus étrange, c'est son aspect de désolation et d'abandon, les pierres disjointes et rongées par les éléments, l'art primitif et demi-barbare des personnages sculptés, les trois croix penchées d'un côté et de l'autre et comme ébranlées par l'effort des ouragans.

Ce calvaire de Tronoën est d'autant plus intéressant qu'il a servi comme de modèle aux cinq autres qui l'ont suivi et dans lesquels on constate le même genre et le même ordre de représentations. Il n'y a de différence que dans la perfection et le plus ou moins de correction de groupes, et aussi dans le style particulier de chacun des monuments, correspondant à l'époque de son érection.

Plougonven. — Ici, le massif du calvaire est un octogone dont les côtés mesurent 1 m. 70, ce qui donne environ 4 m. 20 de largeur et de profondeur, sur 4 mètres de hauteur, avec colonnettes rondes sur les angles et deux rangs de corniches qui servent de supports à deux séries de scènes sculptées, lesquelles sont à peu près les mêmes qu'au calvaire de Tronoën, mais mieux exécutées, plus correctes et moins primitives, parce que l'art a fait du progrès et que les groupes sont sculptés dans une pierre plus fine, le Kersanton, qui se prête à toutes les délicatesses du ciseau. Je ne décrirai pas ces groupes en détail, me réservant pour le calvaire de Guimiliau qui a plus de développement, plus d'importance et d'originalité. Je signalerai seulement, au-dessus du pan Nord, la statue de saint Yves, patron de la paroisse. Ce saint patron et modèle des avocats est représenté vêtu d'une robe, d'une cotte et d'un camail à capuce, coiffé d'une barrette ou bonnet carré et tenant un parchemin de la main droite. Sur le socle carré qui supporte son image est gravée cette

inscription gothique qui donne la date du monument : *Ceste Croix fust fayte lan M. V^c LIIII a lhonneur de Dieu et N^tre-Dame de Pitié et Monseigneur St-Yves. — Priés Dieu pour les Trépassés.*

Les croix du Sauveur et des larrons, qui avaient été abattues et brisées, ont été rétablies, il y a quelques années, d'après les modèles anciens, et sur les premiers croisillons de la croix principale on retrouve les cavaliers traditionnels.

On dit qu'autrefois toutes les statues de ce calvaire étaient peintes et dorées. En effet, dans les plis des vêtements on remarque encore des traces de peinture et de dorure, et on en retrouve d'autres exemples dans le pays.

Guimiliau. — La disposition générale de ce calvaire consiste dans un massif carré, accosté à ses angles de quatre ailes ou gros contreforts percés d'étroites arcades entaillant les angles et réduisant la partie inférieure de ce carré à la forme octogonale. Au-dessus règne la première série des représentations, et la seconde se trouve sur la plate-forme. Ces arcades, ces contreforts, les corniches aux vigoureuses moulures, les groupes de personnages se détachant sur les parois du monument, ou se profilant sur le ciel, donnent à l'ensemble un mouvement et un relief étranges. Joignez à cela l'originalité des costumes, la vie des physionomies et des figures, la nervosité et la désinvolture de certaines attitudes, et vous admettrez que ce calvaire de Guimiliau est le plus remarquable des calvaires bretons, le plus curieux, le plus intéressant, le plus instructif à étudier. Il n'a pas la correction un peu raide et froide de ceux de Pleyben et de Plougastel, mais il traduit mieux l'esprit et les mœurs de l'époque où il a été construit. Dans les bourreaux et les soldats qui entourent Notre-Seigneur dans les différentes scènes de sa Passion, ne reconnaît-on pas réellement la soldatesque du

temps de Henri III, les soudards brutaux, fanfarons, joyeux viveurs, prenant part à une scène carnavalesque, et menant avec leurs tambours et leurs olifants un véritable charivari ?

Sur la paroi Ouest, encadré entre deux colonnes cannelées, est un petit autel surmonté de la statue de saint Pol de Léon. Les colonnes portent une frise sur laquelle on lit cette inscription et cette date :

AD . GLORIAM . DOMINI . 1581 . CRUX . EGO . FACTA . FUI

Sur la façade de chacun des contreforts est assis un des quatre évangélistes écrivant dans un livre posé sur un pupitre ; quelques-uns sont coiffés de la barrette ou bonnet de docteur.

Les scènes sont un peu bouleversées et dans un ordre irrégulier ; je les cite en rétablissant l'ordre naturel et historique :

1. — Annonciation.

2. — Visitation.

3. — Nativité de l'Enfant-Jésus. — Les anges et les bergers l'entourent pour l'adorer et lui offrir leurs hommages.

4. — Adoration des Mages. Au bas de ce groupe est la date 1588.

5. — Présentation au temple.

6. — Fuite en Égypte.

7. — Baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.

8. — Entrée à Jérusalem.

9. — Dernière cène.

10. — Lavement des pieds.

11. — Prière et agonie au Jardin des Oliviers.

12. — Trahison de Judas.

13. — Saint Pierre coupe l'oreille de Malchus.

14. — Flagellation, Notre-Seigneur attaché à la colonne.

15. — Couronnement d'épines.

16. — Notre-Seigneur, couronné d'épines, lié par des

cordes et tenu par des bourreaux, est moqué et conspué.

17. — Notre-Seigneur, les yeux bandés, est outragé par la valetaille.

18. — Notre-Seigneur condamné à mort. — Pilate se lave les mains ; il est assis dans un fauteuil à dais et à dosseret. A ses pieds est un chien.

19. — Portement de croix. — Notre-Seigneur est entouré de soldats dont les uns battent du tambour, les autres sonnent de l'olifant, d'autres le tirent ou le poussent ; c'est une scène extraordinairement mouvementée, et en même temps très intéressante comme étude des costumes militaires de cette époque.

20. — La Véronique tenant le voile de la Sainte-Face.

21. — Crucifiement. — La croix est dressée au milieu de la plate-forme. De chaque côté de Notre-Seigneur, sur les croisillons, sont la Sainte-Vierge et saint Jean, et derrière, adossés, saint Pierre et saint Yves. N'y avait-il pas autrefois double croisillon, pour supporter les deux cavaliers que l'on voit maintenant sur le petit arc de triomphe qui fait entrée du cimetière ? et de plus, les croix des deux larrons n'ont-elles pas existé ? Il est à croire que pendant la Révolution les trois croix auraient été renversées, et qu'on n'aurait fait qu'une restauration partielle.

22. — Descente de Notre-Seigneur aux limbes, ou plutôt aux enfers, car c'est bien la figuration de l'enfer que cette gueule monstrueuse remplie de flammes, au milieu desquelles sont des damnés, et dans laquelle des démons poussent et entraînent *Catell-Gollet*, femme damnée qui revint après sa mort pour dire son malheur irréparable, et dont l'histoire fut chantée au long dans les complaintes ou *guerz* de cette époque. Ce tableau n'est pas complet, ou a été bouleversé, car, à quelque distance, on voit Adam et Ève qui avancent au-devant de Notre-Seigneur venant pour leur annoncer leur délivrance.

23. — Descente de croix.

24. — Mise au tombeau. — Autour du corps inanimé de Notre-Seigneur sont la Sainte-Vierge et les trois Marie, Joseph d'Arimathie, Nicodème et Gamaliel, tenant la couronne d'épines. Un autre personnage en chapeau et deux en barrette assistent à cette scène.

25. — Résurrection. — Notre-Seigneur plein de vie et de force sort du tombeau ; les gardes sont renversés à terre ; cependant deux d'entre eux restent debout et regardent Notre-Seigneur avec un mélange d'étonnement et d'effronterie.

Autrefois tous les personnages de ce calvaire étaient couverts de grandes plaques de lichen blanc qui faisaient des taches singulières, contrariant les plis des draperies et des costumes, ainsi que les physionomies si expressives des figures. Depuis quelques mois, tout le monument a été lavé et brossé, et si le pittoresque ou la dénaturation chère à quelques archéologues y a perdu, la lecture des scènes si vivantes et si variées y a beaucoup gagné.

Ce qui ajoute encore à la beauté et au pittoresque du calvaire de Guimiliau, c'est le cadre qui l'entoure et avec lequel il s'harmonise si bien : le vieux cimetière avec ses tombes serrées, le petit arc de triomphe qui en forme l'entrée principale, l'église avec son clocher gothique, son admirable porche de 1606-1617, ses larges gâbles couronnés de lanternons, la sacristie circulaire entourée de quatre demi-coupoles, et enfin la chapelle Sainte-Anne, ancien ossuaire de 1648, toute tapissée de colonnes et pilastres accostant la porte et les fenêtres en plein-cintre, avec petite chaire extérieure fort originale.

Plougastel-Daoulas. — La disposition générale est la même qu'à Guimiliau : sur la façade principale, un autel encadré entre deux colonnes cannelées et surmonté des statues de saint Pierre et de saint Sébastien ; arcades per-

cées dans les contreforts ; évangélistes assis dans des niches aux quatre angles, et série analogue des scènes représentées. Mais ici il n'y a plus le même laisser aller, la même désinvolture dans la démarche et les gestes des personnages, il y a plus de correction, plus de dignité et de recueillement ; mais aussi peut-être un peu trop de tristesse et de rigidité.

Les trois croix qui dominent l'ensemble sont plus complètes. Autour de Notre-Seigneur sont des anges qui recueillent dans des calices le précieux sang coulant de ses cinq plaies. Des deux côtés, sur les croisillons supérieurs, deux cavaliers dont l'un, saint Longin, devait tenir une lance pour percer le côté sacré du Sauveur, et pour indiquer qu'il a la vue basse il fait le geste traditionnel de mettre la main gauche au-dessus de ses yeux. Sur le croisillon inférieur, la Sainte-Vierge et saint Jean, puis Notre-Dame-de-Pitié ; derrière, adossés, saint Pierre et un autre saint, au milieu, le Christ ressuscité, et plus haut l'*Ecce-Homo*.

C'est un véritable prodige d'équilibre que de faire tenir sur ces colonnes si hautes et sur ces croisillons de pierre tous ces personnages et ces groupes compliqués, sans que les vents les plus violents soient parvenus à les ébranler, et il en est ainsi pour une quantité de croix bretonnes. Des deux côtés sont les croix des deux larrons, avec un ange au-dessus de celui de droite et un démon au-dessus de celui de gauche, prêt à saisir son âme pour la conduire en enfer.

L'inscription qu'on lit sur le massif a été un peu bouleversée par une interversion des pierres lors d'une restauration ; il faut la rétablir ainsi :

1604. I. KGVERN. I. THOMAS : FAB
O : VIGOVROVX : CURE

Plus bas, sur la frise :

CE : MACE : FVT : ACHEVE : A : LA : 1602
M : A CORR : F : PERIOV : I : BAOD : CURE

Saint-Thégonnec. — Le calvaire, quoique de moindre importance que ceux précédemment étudiés, mérite cependant une description, d'autant plus qu'il est entouré d'un cadre incomparable : arc de triomphe couronné de lanternons, unique dans son genre, ossuaire monumental, le plus beau de Bretagne, passage couvert, faisant arcade à l'angle de l'église, porche magistral, surmonté d'un puissant clocher, couronné par des dômes superposés.

La croix qui surmonte le massif carré offre beaucoup d'analogie avec celle du calvaire de Plougastel et avec celles de Locmélar, Lopérec, Saint-Ségal, etc...

1. — Notre-Seigneur en croix, avec quatre anges, recueillant dans des calices son précieux sang.

2. — Sur les branches du croisillon supérieur, saint Longin à cheval et un autre cavalier.

3. — Sur le croisillon inférieur, les statues doubles adossées ont été mal placées et les unes retournées, de sorte qu'il faudrait les rétablir ainsi : en avant, la Sainte-Vierge et saint Jean, à l'arrière saint Pierre et saint Yves.

4. — Au milieu, sur l'avant, la Sainte-Vierge couronnée portant l'Enfant Jésus dans ses bras.

5. — A l'arrière, un Christ à la colonne et un *Ecce-Homo.*

6. — En bas, sur le massif, en rétablissant bien les choses dans l'ordre : la condamnation de Notre-Seigneur, Pilate se lavant les mains.

7. — Flagellation.

8. — Notre-Seigneur, les yeux bandés, souffleté, conspué.

9. — Couronnement d'épines.

10. — Portement de croix.

11. — La Véronique.
12. — Descente de croix.
13. — Mise au tombeau.
14. — Résurrection.
15. — Au-dessus du petit autel, adossé au massif, est une statuette de saint Thégonnec, avec un chariot attelé d'un âne ou d'un cerf. On dit que c'est dans ce chariot qu'il transporta toutes les pierres pour la construction de son église.

Pleyben. — Ce calvaire, qui se trouve maintenant à 30 ou 40 mètres de l'église, était primitivement tout près du grand porche, comme l'indique l'inscription gravée sur le socle de la statue de saint Germain, le patron : EN . L'HONNEUR . DE . DIEU . ET . NOTRE . DAME ET . MONSEIGNEUR . S . GERMAIN . CESTE . CROIX FUST . COMMENCE.

Ici encore sont percées des arcades pour rendre la masse plus légère, mais au lieu d'être pratiquées dans les contreforts, ce sont deux voûtes en berceau qui se croisent dans le grand carré, en formant au milieu une voûte d'arête avec clef.

Les différentes scènes donnent une série de trente tableaux en comptant les cavaliers qui sont campés sur la plate-forme, ainsi que la croix de Notre-Seigneur et celles des larrons. Ceux-ci ont leurs noms inscrits sur les chapiteaux des fûts qui portent leurs croix : *Dismas* et *Gismas*.

Il faut monter à la hauteur des personnages, ou les examiner avec une bonne jumelle pour bien voir tout ce qu'il y a d'expression et de finesse dans leurs physionomies, pour saisir tous les détails de leurs costumes.

Sur la face Est, au-dessous de la représentation de la *Cène*, se trouve cette inscription : FAIST : A : BREST : PAR : M : IV : OZANNE : ARCHITECTE.

Et sous le lavement des pieds : TV : MIHI : LAVAS : PEDES : 1650.

Cette famille Ozanne, de Brest, a fourni des dessinateurs et des ingénieurs de la marine, des architectes et des peintres qui ont laissé des œuvres remarquables. C'est la seule signature que l'on trouve sur nos calvaires bretons ; et par ailleurs je ne connais qu'une seule signature de sculpteur : R. Doré, que l'on trouve au bas d'une statue, à l'entrée du porche de Saint-Thégonnec, 1625, et sur la cuve baptismale de Plouédern, 1614.

Calvaires de deuxième ordre.

Ils semblent tous dater du xvie siècle ; je les donne ici par ordre alphabétique des paroisses auxquelles ils appartiennent :

Brasparts. — Dans le cimetière de l'église paroissiale.

Briec. — Chapelle de Saint-Vennec, 1556.

Clédén-Poher, 1575.

Édern. — A l'ancienne chapelle de Saint-Maudez. — Ruiné.

Ergué-Gabéric. — Kerdévot.

Forêt-Fouesnant (La). — Formant aussi chaire extérieure.

Gouézec. — Chapelle de Notre-Dame-des-Fontaines, 1554.

Guengat. — Cimetière.

Landrévarzec. — Chapelle de Notre-Dame de Quilinen.

Meilars. — Chapelle de Notre-Dame de Confors.

Quéménéven. — Chapelle de Notre-Dame de Kergoat.

Saint-Hernin. — A Kerbreudeur. — En partie ruiné.

De chacun de ces calvaires, donnons une courte description :

Brasparts. — Massif surmonté de la croix de Notre-Seigneur et de celles des deux larrons. Groupe de Notre-Dame-de-Pitié, et au dos saint Michel terrassant le démon.

Briec. — A la chapelle de Saint-Vennec, à 16 kilomètres de Quimper, au bord de la route de Châteaulin, deux massifs triangulaires superposés l'un à l'autre, et autour desquels sont rangés les douze apôtres, avec leurs noms inscrits en latin sur les socles, et un article du *Credo,* en belles lettres gothiques, sur la banderole qu'ils tiennent de la main. Au pied de la croix, par devant, se trouve le groupe de Notre-Dame-de-Pitié entourée des saintes Femmes et tenant le corps de son divin Fils sur ses genoux. Plus haut, la Madeleine, les mains jointes, la tête baissée et pleurant, puis de chaque côté, la Sainte-Vierge et saint Jean. Au sommet, Notre-Seigneur en croix, entouré de trois anges qui recueillent le sang de ses plaies.

Deux croix latérales plantées sur la base supérieure portent les deux larrons, qui se livrent à des contorsions où se peint la plus grande douleur.

Toutes les statues qui entourent ce calvaire reposent sur des cariatides formées de bustes humains, dont quelques-uns sont bizarrement contournés, et dont le style s'accorde assez bien avec la date de 1556 inscrite sur le dos de la croix principale.

Cléden-Poher. — Dans le cimetière, derrière l'abside de l'église. Massif carré : Flagellation. — Portement de la croix. — Notre-Seigneur en croix, entre la Sainte-Vierge et saint Jean. — Croix des larrons. — Sur les angles, montés sur des piédestaux, deux cavaliers. L'un de ces piédestaux porte la date de 1575.

Derrière la croix sont adossées la Sainte-Trinité, la Vierge-Mère, puis les statues de saint Pierre et de saint

Paul. La construction de ce calvaire est due, sans aucun doute, à Gilles de Kerampuil, recteur de Cléden à cette époque.

Édern. — La vieille chapelle de Saint-Maudez est tombée en ruine, et du calvaire qui l'avoisinait il ne reste plus que le massif triangulaire, en assez mauvais état.

Ergué-Gabéric. — A la chapelle de Kerdévot, sur la façade Midi, massif rectangulaire avec contreforts sur les angles, entouré de douze niches reposant sur un bandeau feuillagé. — Croix de Notre-Seigneur et des larrons. — Sainte-Vierge et saint Jean. — Contre le fût, la Véronique, et plus bas Notre-Dame-de-Pitié. — Au revers, deux statues adossées, puis saint Michel et un *Ecce-Homo*.

Forêt-Fouesnant (La). — Petite enceinte carrée, entourant la croix, avec pinacles gothiques aux quatre angles ; deux de ces pinacles portent les statues de la Sainte-Vierge et de saint Jean. Sur le croisillon de la croix du Sauveur sont les croix des larrons.

Ce calvaire semble avoir été destiné à être en même temps chaire à prêcher, car on y monte par quelques marches et on y entre par une petite porte ou ouverture. Nous trouvons des exemples analogues à Notre-Dame-de-Tréminou, en Plomeur, près Pont-l'Abbé, et à Kerinec, en Poullan. A Kerinec, la chaire en pierre qui entoure la croix est circulaire et est garnie d'un pupitre pour poser un livre, ce qui pourrait faire dire que c'est une croix hosannière, comme la jolie croix qui se trouve dans le cimetière de Plouésoc'h, près Morlaix.

Dans les Côtes-du-Nord, il existe aussi des chaires extérieures entourant des croix, à Runan, à Plougrescant et à Pleubian, les deux premières octogonales, et la dernière ronde, beaucoup plus riche et ornée de plusieurs groupes de la Passion.

Gouézec. — A la chapelle de Notre-Dame-des-Fontaines,

au bord de la route de Quimper à Pleyben. Massif triangulaire avec contreforts d'angles, entouré de niches gothiques à contrecourbes feuillagées, daté de 1554. La croix du bon larron reste seule intacte.

Guengat. — Notre-Seigneur en croix (travail nouveau). — Les deux larrons. — Notre-Dame-de-Pitié et les trois Marie. — Sur un angle, l'*Ecce-Homo*. — Derrière, saint Jean-Baptiste et saint Fiacre. — Autrefois saint Michel, qui a été renversé et brisé.

Landrévarzec. — A la chapelle de Quilinen, à 11 kilomètres de Quimper, sur la route de Châteaulin. — Ce monument a un grand air de parenté avec celui de Saint-Vennec dont il est distant seulement de 5 kilomètres, mais il est de beaucoup supérieur comme exécution et comme pittoresque. C'est certainement le plus curieux, le plus intéressant et le plus ingénieux des calvaires de second ordre ; on ne peut rien imaginer de plus heureux comme groupement de personnages et comme silhouette originale.

Comme base, ce sont deux massifs triangulaires, se superposant et se compénétrant, les angles du second correspondant aux côtés du premier, et tout autour de la deuxième base, sur des culs-de-lampe en cariatides, les Apôtres diversement étagés pour donner plus de mouvement à l'ensemble. Quelques-unes des cariatides tiennent de longues banderoles qui courent sur le socle et qui ont pu recevoir autrefois des inscriptions en couleur, mais ne portent pas de traces de gravure.

Au pied de la croix, par devant, est Notre-Dame-de-Pitié, tenant le corps de son Fils, et accompagnée d'une des saintes Femmes : plus haut, à deux niveaux différents, deux autres saintes Femmes et l'apôtre saint Jean.

Au dos de la croix, on voit la Sainte-Vierge portant l'Enfant Jésus dans ses bras, plus haut, la Madeleine

tenant un vase d'aromates, et au sommet, derrière le crucifix, Notre-Seigneur ressuscité.

Les larrons, surtout celui de gauche, se tordent dans des convulsions étranges, et il y a peu de sculpteurs modernes qui auraient assez de hardiesse et d'habileté pour traiter et mouvementer les corps humains comme l'a fait le vieil imagier du XVIe siècle.

Des traces de peinture conservées sur les statues, surtout dans les replis des draperies, indiquent que primitivement tout ce calvaire était peint et doré. On voit aussi que l'idée du vieux sculpteur a été de faire pyramider tous ses personnages, et il y a admirablement réussi.

Meilars. — A la chapelle de Notre-Dame-de-Confors, au bord de la route de Douarnenez à Pont-Croix. Grand massif triangulaire orné sur ses faces et sur celles des contreforts de niches flamboyantes, et entouré d'une corniche feuillagée. Ces niches abritaient autrefois des statues d'apôtres qui ont été mutilées pendant la Révolution. En 1869-70, Yan Larhantec, de Landerneau, refit la croix et les statues des Apôtres, et au lieu de placer celles-ci dans les niches, il les disposa tout autour de la plateforme, ce qui donne une silhouette excellente qui se combine avec la riche façade et le joli clocher de la chapelle.

Quéménéven. — A Notre-Dame de Kergoat, au bord du chemin de Douarnenez à Châteaulin. Petit calvaire triangulaire, avec trois clochetons gothiques sur les angles; croix un peu trop élancée; groupe de Notre-Dame-de-Pitié, statue de saint Guénolé, abbé, grand saint Jean-Baptiste et petit saint Jean l'évangéliste pleurant.

Saint-Hernin. — Au bord de la petite route de Carhaix, calvaire de Kerbreudeur, à peu près démoli; les gens du pays ont tâché de le rétablir plus ou moins maladroitement. Voici les groupes et personnages qu'on y trouve: Adam et Ève chassés du Paradis terrestre. — Adoration

des Mages ; la Sainte-Vierge est couchée dans son lit et tient des deux mains un enfant assez grand et en robe, qui prend les présents des Mages. — Baptême de Notre-Seigneur. — Portement de la croix, onze personnages. — La Véronique. — Résurrection. — Saint Fiacre. — Sainte Catherine. — Saint Michel terrassant le démon et lui arrachant une âme. — Quelques petites statues d'apôtres, puis un personnage assis, en manteau ou chape, tenant comme un pain ou une pierre entre ses deux genoux, avec deux anges à ses côtés.

Calvaires de troisième ordre.

Ces croix, ayant une certaine importance, sont très nombreuses ; il suffit que nous nommions les principales, par ordre alphabétique de paroisses, avec une petite explication pour quelques-unes.

Châteaulin. — Croix à nombreux personnages dans le cimetière de la chapelle de Notre-Dame.

Folgoat (Le). — *Croix du cardinal de Coëtivy,* près de l'église ; base carrée, ornée autrefois d'arcatures et de petits pinacles. — La *croix rouge,* au croisement des routes de Lesneven et de Lannilis.

Goulien. — Petite base triangulaire à la chapelle de Saint-Laurent. Le Christ a été rétabli en 1900.

Kernével. — Même base triangulaire à la chapelle de Lo-Jean.

Laz. — Croix du cimetière. — Aux côtés de Notre-Seigneur, la Sainte-Vierge et saint Jean ; plus bas, saint Michel terrassant le dragon ; derrière, *Ecce Homo ;* plus bas, saint Germain, patron de la paroisse ; des deux côtés,

croix des larrons ; au bas, mise au tombeau. Inscription gothique : L'AN . MIL . V°XX . VII . YVON . FICHANT.

Leuhan. — Dans le cimetière, croix historiée, mais un peu barbare, avec une descente de croix adossée, prise dans le même bloc que le fût.

Locmélar. — Très belle croix de cimetière mesurant 8 m. 30 de hauteur. Elle a beaucoup de rapport avec celles de Dinéault, Lopérec, Saint-Sébastien de Saint-Ségal, Pencran et Sainte-Marie du Ménez-Hom, etc.

Notre-Seigneur en croix, anges recueillant son précieux sang, deux cavaliers sur le premier croisillon, les deux larrons ; au-dessous, Notre-Dame-de-Pitié. — Deuxième croisillon, la Sainte-Vierge et saint Jean ; derrière, saint Mélar et saint Pierre, puis la Madeleine.

Lopérec. — Tout près de l'église, dans l'ancien cimetière : CESTE : CROIX : FUST : FAYTE : EN : LAN : MV° LII. Même disposition et mêmes personnages qu'à Locmélar. En plus : *Ecce-Homo ;* Résurrection ; saint Pierre et saint Jean ; saint François d'Assise à genoux montrant ses stigmates ; la Madeleine aussi à genoux. — Sur le socle, en bas-reliefs : Notre-Seigneur portant sa croix ; la Véronique ; les quatre évangélistes ; apparition de Notre-Seigneur à la Madeleine sous la figure d'un jardinier portant une bêche.

Mellac. — Croix de cimetière composée et exécutée avec une verve extraordinaire. Au-dessus de Notre-Seigneur est une banderole qui, avec les deux anges recueillant le sang de ses plaies, semble former autour de lui un nimbe en amande. La Sainte-Vierge et saint Jean, Notre-Dame-de-Pitié. Par derrière, le Christ ressuscité et saint Michel pourfendant le démon avec une durandal.

Nizon. — Riche croix de cimetière.

Pencran. — Deux belles croix de cimetière, dont une semblable à celles de Lopérec et Locmélar.

Plabennec. — Au-dessus d'une sorte d'ossuaire bordant le cimetière, une croix de mission avec ces personnages : Sainte-Vierge dans une niche entourée d'anges ; *Ecce Homo ;* Notre-Dame-de-Pitié ; Saint François d'Assise ; Sainte Barbe ; Saint Fiacre.

Dans la même paroisse, autre belle croix à la chapelle de Locmaria.

Plomodiern. — A la chapelle de Sainte-Marie du Ménez-Hom, croix de Notre-Seigneur et des larrons, cavaliers, Notre-Dame-de-Pitié, Vierge-Mère, saint Pierre, saint Yves, Madeleine à genoux. Autour de la base est cette inscription : JEHAN . JE . ALODER . FABRICQVE . FEIST . CESTE . CROIX . FAIRE . L . MV^{c} XLIIII.

Plounéventer. — Belle croix du cimetière où le patron de la paroisse, saint Néventer, est figuré en chevalier.

Plonévez-du-Faou. — A la chapelle monumentale de Saint-Herbot, croix très pittoresque, avec cavaliers et multiples personnages.

Plouézoc'h. — Dans le cimetière, jolie croix hosannière avec pupitre contre le fût cannelé. Le couronnement de ce premier fût est formé par une ceinture de petits dais trilobés et feuillagés. La seconde partie est terminée par une sorte de chapiteau ou grosse bague formée de moulures, alternant avec des boutons ou des besants. Au haut est un tout petit crucifix encadré dans un médaillon en quatrefeuille. Cette croix ne serait-elle pas du XIVe siècle ?

Poullan. — A Notre-Dame de Kerinec, autre croix hosannière déjà citée, entourée d'une chaire circulaire garnie d'un pupitre.

Saint-Divy, près Landerneau. — Au côté Ouest du cimetière, belle croix de Notre-Seigneur, avec croix des larrons. Au côté Nord, autre croix surmontant un petit ossuaire et portant cette inscription : LE . PREMIER . JOUR . DE . JUIN . LAN . MIL : V^{c} V . I.

Saint-Hernin. — Croix du cimetière dans le genre de celle de Quilinen, mais inférieure comme facture.

Saint-Ségal. — Belle croix à personnages au cimetière. Une autre plus belle encore à la chapelle de Saint-Sébastien.

Saint-Servais. — Croix du cimetière à personnages sur croisillon, Notre-Dame-de-Pitié, et base historiée, ornée de bas-reliefs sur ses quatre faces.

***

On pourrait citer une multitude d'autres croix ayant un caractère artistique et quelques détails intéressants, mais on ne saurait où s'arrêter. Cependant, ne convient-il pas de signaler comme de vrais calvaires certains arcs de triomphe qui sont surmontés de la croix ? L'arc de triomphe monumental de Sizun a sur sa plate-forme la croix du Sauveur et celles des larrons ; il en est de même pour celui plus modeste de Lampaul-Guimiliau, et pour celui de La Martyre qui est de beaucoup antérieur, puisqu'il est en pur style flamboyant ; même dans ce dernier nous voyons en plus une Notre-Dame-de-Pitié et une Annonciation.

Toujours, à propos de calvaires, on voudrait détailler les scènes de la Passion et du Crucifiement sculptées en étonnants bas-reliefs dans nos retables d'autels, comme à Cléden-Poher, à Locquirec, à Lampaul-Guimiliau, on voudrait décrire les christs qui se dressent sur les jubés ou chancels de La Roche-Maurice, Berven, Saint-Herbot et Saint-Fiacre du Faouet et encore ceux qui surmontent les trefs ou poutres transversales à la séparation de la nef et du chœur, comme à Locmaria-Quimper, à La Mère-de-Dieu en Kerfeunteun, à Quilinen en Landrévarzec, à Saint-

Antoine en Plouézoc'h, etc... Indiquons seulement celui de Lampaul-Guimiliau : c'est un Christ noble, magnifique, émacié, entre la Sainte-Vierge et saint Jean. Il est posé sur une poutre vraiment triomphale, ornée sur sa face de huit scènes sculptées de la Passion, et portant sur l'autre côté une représentation de l'Annonciation et des douze Sibylles qui ont prophétisé la naissance et la mort du Sauveur.

***

Pour être complet, il faudrait, de plus, examiner l'origine et l'histoire de nos calvaires et de nos croix. A quels événements faut-il attribuer leur érection ? A des fléaux qui auraient sévi sur le pays ? à la peste bubonique, *bossen,* comme le disent quelques-uns, ce qui aurait déterminé les sculpteurs à entourer de bosses les tiges ou arbres de la croix ? Est-ce à la suite de faits de guerre ou de missions prêchées dans nos campagnes ? Sont-ce des libéralités de princes, de châtelains ou de riches fidèles ? Toutes ces causes ont pu entrer pour une part dans cette expansion merveilleuse de la croix dans notre pays. La vieille voie romaine qui va de Carhaix au Folgoat, est jalonnée de croix à tous ses carrefours, à tous ses croisements avec d'autres chemins, et nos bons campagnards attribuent toutes ces croix à la duchesse Anne. Plusieurs cependant portent des inscriptions, et les dates sont là pour dire que la plupart sont postérieures à la bonne Duchesse.

En terminant trop brusquement ce sujet si vaste, jetons un coup d'œil d'ensemble autour de nous, revoyons en esprit nos calvaires monumentaux, les innombrables croix qui se dressent près de nos chapelles, au bord de

nos chemins, dans nos carrefours, passons en revue les représentations du crucifiement, sculptées dans nos églises ou peintes en couleurs éclatantes dans nos verrières, et encore nos croix d'or et d'argent qui s'avancent si nobles et si majestueuses dans nos processions et qui font l'orgueil de nos paroisses ; et devant un tel spectacle nous pourrons dire en toute vérité que c'est là une magnifique paraphrase de ce début de l'hymne de la Passion :

Vexilla regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium.

Il est déployé l'étendard du grand Roi, la Croix resplendit partout sous le ciel gris de la Bretagne.

LES FONTAINES SAINTES

Au congrès de l'*Association Bretonne* à Châteaulin, 3-8 Septembre 1900, M. l'abbé Millon, de Rennes, dans un mémoire très savant, a fait l'historique du culte de l'eau et des fontaines dans l'antiquité et dans les premiers siècles du christianisme ; car ce culte s'est perpétué sous ses formes païennes chez les peuples convertis, et l'Église a été obligée de réagir contre ces abus par les décrets de ses Conciles.

Ces pratiques ont-elles disparu, ou plutôt, n'en trouvons-nous pas même de nos jours d'innombrables survivances, mais animées d'un autre esprit, revêtues d'autres formes, caractérisées par une grande dévotion et une confiance admirable en la puissance du saint ou de la sainte qu'on invoque ?

Dans une attachante causerie, à la séance du 11 Avril

1899 de la *Société Archéologique du Finistère,* M. Anatole Le Braz en a décrit de nombreuses variantes, répondant chacune aux différents âges de la vie, aux différentes circonstances, joyeuses ou tristes, heureuses ou malheureuses, par lesquelles doit passer tout être humain.

Ici, il nous convient d'étudier nos fontaines au point de vue *monumental,* et aussi au point de vue de *l'histoire* et de *la légende;* le sujet est bien vaste, et il faudra nécessairement nous limiter.

Chacune de nos églises de pèlerinage, chacune de nos chapelles de dévotion a sa fontaine sainte, qui est comme un complément du sanctuaire, une extension de la vertu miraculeuse du saint patron ou de la sainte patronne. Après sa prière à l'église, devant l'autel ou la statue vénérée, le pèlerin, le fidèle ira sans faute faire une station à la fontaine et après s'être agenouillé, en fera pieusement le tour, y boira dévotement et se livrera à une série de pratiques qui sont comme rituelles, et qui varieront d'après les maladies ou les nécessités pour lesquelles on vient invoquer ce secours surnaturel.

Tantôt il se lavera les yeux dans l'eau miraculeuse, tantôt il en puisera dans le creux de ses mains pour se la déverser dans le cou et le dos, ou la faire couler le long de ses bras, afin d'en augmenter la vigueur ou faire disparaître les engourdissements ou les rhumatismes.

Parfois encore on y plongera la chemise d'un malade ou d'un enfant, et on la rapportera tout humide à la maison, pour en revêtir le pauvre languissant. Ou bien jeunes gens et jeunes filles consulteront sur leur sort et leur *planète,* en déposant avec précaution une épingle à la surface de l'eau, et en observant attentivement si elle surnage un peu et de quelle façon elle descend au fond, soit tout droit, soit en zigzags capricieux. En d'autres endroits, on fabrique de petites croix de bois avec deux

branchettes d'arbustes et on les plante soit dans le sol voisin, soit dans les joints de la maçonnerie du petit monument.

Quelquefois encore ce seront les animaux qui feront leur pèlerinage à la fontaine de leur saint patron : les bœufs à la fontaine de saint Cornély, de Carnac, les chevaux buvant au ruisseau qui sort de la fontaine de saint Eloy, de Ploudaniel, recevant une douche bienfaisante sur la tête et le dos, et franchissant ensuite ce ruisselet, toujours d'après un cérémonial traditionnel.

Il arrive même que l'Eglise, dans certaines fonctions liturgiques, prend part au culte des eaux sacrées. A Goulven, le jour du pardon ou de la fête annuelle du saint Patron, on se rend en procession à la fontaine du Saint, et le prêtre officiant la bénit, pour lui renouveler ses vertus miraculeuses. Au pardon de Lanhouarneau, on plonge dans la fontaine de saint Hervé, le reliquaire ou bras d'argent contenant un *radius* du saint Aveugle, patron des bardes et des chanteurs, et cela pour communiquer à ces eaux de nouvelles propriétés surnaturelles.

La plupart de nos fontaines ont leur histoire ou leur légende. Au chapitre : « *Croix et Calvaires* », j'ai déjà dit un mot de la fontaine Notre-Dame, à Morlaix, consacrée par Drennalus, qui érigea à côté une croix et une image de la Sainte-Vierge. Un grand nombre de nos saints primitifs ont eu leurs fontaines.

Saint Corentin, premier évêque de Quimper, avait, auprès de son ermitage de Plomodiern, une source où vivait le petit poisson dont il coupait, chaque jour, un morceau pour servir à sa nourriture, et qu'il retrouvait ensuite intact pour le même usage, le lendemain. C'est aussi dans ce bassin qu'il trouva ample provision de belles et grosses anguilles, pour « *festoïer* » deux saints personnages qui étaient venus le visiter. Cette fontaine

existe encore et est toujours vénérée, près de la chapelle du Saint, reconstruite de façon monumentale en 1898.

Le même saint Corentin, étant allé voir l'ermite saint Primel au pays de Saint-Thois, près des montagnes de Laz, fit jaillir une source en plantant son bâton en terre, et cela pour le soulagement du saint vieillard, qui était boîteux.

L'autre patron du diocèse, saint Pol de Léon, a eu aussi ses fontaines. Citons d'abord celle du cimetière de Lampaul-Ploudalmézeau, près de laquelle un de ses disciples, Vivien, s'était bâti une cellule qu'il fut obligé de céder à son maître, à cause des incursions d'un buffle sauvage qui l'inquiétait journellement. Saint Pol chassa le buffle, rebâtit la cellule avec un oratoire, bénit la fontaine et se fixa pour quelque temps en cet endroit, où s'élève maintenant l'église et le beau clocher de Lampaul (1).

Dans sa pérégrination avec ses compagnons, vers l'Ile-de-Batz, le même Saint fit jaillir les trois sources de la chapelle de Prat-Paol, en Plouguerneau, tout près du pont ou gué gaulois de *Pont-Crac'h,* sur lequel il traversa la rivière d'Aber-Vrac'h, non loin du Diou-Riz. En arrivant dans le castellum gallo-romain qui, de son nom, prit la dénomination de *Castel-Pol,* il y entra par la porte monumentale du côté de l'Occident, et tout près rencontra une fontaine qu'il bénit par le signe de la croix, au nom de la Très-Sainte-Trinité. Cette source n'est autre que celle de *Lenn-ar-Gloar,* toujours vénérée par les bons habitants de la Ville Sainte.

Sous le vocable du même Saint, nous trouvons à Lampaul-Guimiliau, *Feunteun-Bol,* près de Traon-ar-Vilin, presque au bord de la voie romaine qu'il suivit pour ramener à l'Ile-de-Batz le dragon du Faou, voie qui, sur

(1) *Saint Pol-Aurélien et ses premiers successeurs,* par M. l'abbé Thomas, chanoine honoraire, p. 55, § 8.

le territoire de Guiclan, prend le nom de ***Bali-Castel,*** allée de Saint-Pol, avec une autre ***Feunteun-Bol,*** qui doit certainement son nom au passage du même Saint.

Faut-il citer son autre fontaine sur le littoral Ouest de l'Ile-de-Batz ? Elle est couverte par la mer à chaque marée, et les eaux restent toujours douces, sans aucune trace de salure.

Le cousin et le disciple de saint Pol, saint Jaoua, a aussi sa fontaine miraculeuse près de sa chapelle, en Plouvien ; puis l'un de ses premiers successeurs, saint Goueznou, a près de la belle église de Goueznou, une fontaine surmontée d'un autel et d'une niche, et entourée d'un magnifique enclos en pierres de taille : de même que nous admirons la belle et pittoresque fontaine de son frère saint Majan, près des ruines de son petit monastère de Loc-Majan, au Nord de la paroisse de Plouguin, sur le chemin de Tréglonou à Saint-Pabu.

A Goulven, nous avons la fontaine déjà mentionnée, que Glaudan, au bout d'une journée d'inutiles recherches, fit sourdre par sa prière, pour désaltérer sa femme Gologuen et laver son enfant nouveau-né, le petit saint Goulven.

A Dirinon, même miracle, d'après la légende de sainte Nonne qui, ayant mis au monde son fils saint David, le posa sur un rocher, où il laissa l'empreinte de son petit corps, et manquant d'eau pour le faire baptiser, se mit en prière et fit jaillir une source claire et limpide dans laquelle l'enfant fut baptisé et dont l'eau rendit la vue à un aveugle qui lui avait servi de parrain.

Auprès du monastère de Kerbénéat, sur les confins de la paroisse de Plounéventer, non loin de la Roche-Maurice, on voit deux sources qui doivent leur origine aux deux chevaliers pèlerins, saints Derrien et Néventer, après qu'ils eurent délivré le seigneur Elorn et son fils, le petit saint Riok, du terrible dragon qui désolait le pays.

Il est bon également de citer la fontaine de la crypte de Lanmeur, anciennement Kerfeunteun, et aussi celle qui se trouve sous le cimetière de Kerfeunteun-Quimper. Ces deux paroisses sont sous le vocable de la Sainte-Trinité, et plusieurs savants pensent que ces fontaines ont servi dans les premiers siècles au baptême des catéchumènes.

A Scaër la vaste fontaine de sainte Candide donne naissance à un vrai ruisseau qui alimente et arrose tout le bourg, et l'on dit que ce sont les eaux de cette source sacrée qui donnent leur vigueur aux robustes lutteurs du pays.

Nous devons maintenant parler de quelques-unes de ces fontaines au point de vue monumental, et les classer, autant que possible d'après leur style et leur ordre chronologique.

A Notre-Dame du Folgoat, sous la fenêtre de l'abside surmontée de sa rose monumentale, est la fontaine miraculeuse qui jaillit de dessous le maître-autel, la fontaine solitaire où autrefois le pauvre *Salaün-ar-Fol* trempait son pain et se baignait au cœur de l'hiver, source maintenant emmurée dans un vaste bassin, et surmontée comme d'un dais triomphal par une arcade d'une élégance sans pareille, qui abrite et encadre la statue assise de Notre-Dame portant l'Enfant-Jésus, vêtue de draperies ayant la souplesse des plus belles sculptures de la Grèce, et planant comme une reine sur les eaux abondantes et limpides auxquelles elle communique leurs vertus bienfaisantes.

A Morlaix, près du Carmel, les deux fontaines de Notre-Dame sont encadrées d'admirables moulures et surmontées d'une fenestration et d'une rosace d'un type extraordinairement original.

Lenn-ar-Gloar, à Saint-Pol-de-Léon, est abritée sous un édicule qui doit remonter, comme les deux fontaines pré-

cédentes, au xv[e] siècle. C'est un toit formé de deux dalles immenses, moulurées sur leur bord, et soutenues par une très légère arcade flamboyante toute découpée à jour.

Nous devons attribuer au xvi[e] siècle les fontaines suivantes, remarquables par leur architecture : N.-D. de Rumengol, — N.-D. de la Fontaine, à Daoulas, — N.-D. de Kerdévot, en Ergué-Gabéric, — N.-D. du Drénec, en Clohars-Fouesnant, — N.-D. de Quilinen, en Landrévarzec, — Saint-Vennec, en Briec, — Saint-Gilles, à Plonéis, — N.-D. de Kerinec, à Poullan, — Saint-Thivisiau, à Landivisiau, — Saint-Trémeur, à Guerlesquin, etc., etc. Toutes sont surmontées d'un édicule gothique tantôt assez simple, tantôt riche, accosté de contreforts et pinacles rehaussés de crossettes végétales, avec écussons donnant les blasons des donateurs.

A Rumengol, la fontaine miraculeuse est entourée d'une enceinte quadrangulaire dans laquelle on descend par deux escaliers, et dont le pourtour est garni de bancs en pierre pour les malades et les pèlerins. Elle alimente un bassin et un lavoir. L'édicule à arcade ogivale abrite un bas-relief de l'Annonciation et deux statuettes de saint Guénolé et de saint Fiacre.

A Daoulas, la fontaine et l'oratoire de Notre-Dame sont en dehors de l'enclos de la vieille abbaye ; on s'y rend en traversant les jardins qui entourent le cloître, et l'on se trouve en un coin charmant, plein de fraîcheur et de verdure. Le bassin de la fontaine est surmonté d'une sorte de petite chapelle gothique, en pierre de Kersanton, couverte de deux rampants aigus, avec clochetons aux quatre angles. Au fond de la voûte en anse de panier est un bas-relief représentant Notre-Seigneur en croix ; à côté de lui sainte Marguerite, foulant aux pieds un dragon, montrant de la main droite la plaie du côté du Sauveur, et tenant un cœur de la main gauche. Elle est vêtue d'une

robe serrée par une ceinture, d'un scapulaire et d'un manteau. Dans la niche du fronton il y a une Vierge-Mère, qui tient une pomme ou une boule, ainsi que l'Enfant-Jésus.

Un caniveau partant de la fontaine conduit l'eau en trois petites auges creusées dans la même pierre, et de là elle se déverse dans un grand bassin de 2 m. 10 sur 1 m. 80. L'ensemble est entouré d'une belle enceinte en pierres de taille formant un rectangle de six mètres sur quatre, ayant soubassement et couronnement moulurés, avec bancs à l'intérieur et à l'extérieur pour l'usage des pèlerins. Au dos du monument, on lit cette incription gothique : *Le Xe jour de Juing l'an mil V cents L^te (1550) fut renouvelé cette fontaine p. M. O. du Chatel, de Daoulas, abbé.*

Au bord de la route de Quimper à Bénodet, tout près de la chapelle de N.-D. du Drénec, en Clohars-Fouesnant, on admire la jolie fontaine pittoresque dont le bassin est surmonté d'une vieille niche gothique abritant un groupe de N.-D. de Pitié. Le petit monument est accosté de deux clochetons ou pinacles et sert de base à une croix. Le tout est en granit un peu détérioré par le temps, bien couvert de mousse et de lichen, et dans une note admirablement bretonne. Les paroisses du voisinage, et surtout celle d'Ergué-Armel, se rendent en pèlerinage à N.-D. du Drénec pour obtenir de la pluie lorsqu'il y a des sécheresses trop persistantes ; en retour, les paroissiens de Clohars-Fouesnant viennent demander du beau temps à l'église de Saint-Alor du Petit-Ergué.

Dans la même note, avec des variantes, sont les fontaines de Kerdévot, Quilinen, Saint-Vennec, etc., et tant d'autres qu'il ne nous est pas loisible de décrire ni même de nommer.

Disons cependant un mot de celle de Landivisiau, qui

est dans un genre tout spécial. Au milieu de la ville, à 40 mètres environ au Sud-Ouest de l'église, mais cachée dans un îlot de maisons, se trouve la fontaine de saint Thivisiau, qui alimente un vaste lavoir public. Dans le mur qui surmonte cette source, on a incrusté deux rangs d'arcatures en Kersanton, de style flamboyant, renfermant en tout dix panneaux de 0 m. 43 de largeur sur 0 m. 54 de hauteur.

Ces panneaux semblent provenir d'un ancien autel, ou plus probablement d'un tombeau du xv[e] ou du xvi[e] siècle. Ils sont encadrés par des contreforts et des accolades, le long desquels courent des guirlandes très fines ; une autre guirlande forme bandeau de couronnement. Des feuillages contournés forment le fond, et sur chacun de ces fonds se détache un personnage. Je les mentionne dans l'ordre où ils sont placés actuellement, mais cet ordre a été bouleversé :

1. — Une nonne ou religieuse en prière, les mains jointes.

2. — Un moine en prière, tenant un livre.

3. — Un ange tenant la couronne d'épines.

4. — Une religieuse en prière.

5. — Un moine priant.

6. — Un autre moine tenant un chapelet et s'appuyant sur un bâton.

7. — Une religieuse, les bras croisés sur la poitrine.

8. — Un ange tenant un écusson.

9. — La Sainte-Trinité. Le Père, assis et coiffé de la tiare, soutient à sa droite le Fils couronné d'épines et montrant ses plaies ; sur la tête du Fils repose le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe.

10. — Un ange tenant un écusson.

Ces deux derniers panneaux diffèrent un peu des autres par leur forme et leur ornementation ; on voit qu'il n'y a

pas ici un tout complet ; mais ne pourrait-on pas se demander si ces fragments ne sont pas les débris du tombeau de François de Tournemine, qui fonda dans l'église de Landivisiau une chapellenie de deux messes par jour ? Il fut enterré dans cette église, mais sa statue tumulaire, enlevée pendant la Révolution, a été reléguée hors de la ville, et se trouve maintenant dans une propriété particulière, à Sainte-Anne, en Saint-Pol de Léon.

Dans un autre style sont construites les fontaines de Goueznou, de Saint-Jaoua en Plouvien, de Saint-Roch à Moëlan, de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et Saint-Eutrope à Locronan. Là, c'est la structure du XVIIe siècle, genre classique, plus grave et plus solennel, toujours avec enclos de pierres de taille garni de bancs, édicule surmontant la source et bassins extérieurs. Décrivons celle de Goueznou, qui est la plus belle.

A 10 mètres du portail Ouest de l'église est la fontaine du saint patron. Au milieu d'un bel enclos carré, de 5 m. 50 de côté, se trouve un bassin quadrangulaire qui en renferme un autre de forme ronde, à un niveau inférieur. L'eau s'écoule par un caniveau en granit percé de trois cuvettes rondes pour les ablutions des pèlerins. Le mur de clôture, d'une épaisseur de 0 m. 60, est en très belles pierres de taille, avec chaperon en double doucine. Toute l'enceinte, en contrebas de 1 m. 70 en moyenne du terrain environnant, est pavée de dalles de granit, et on y descend de trois côtés par des échaliers et des marches. Tout autour règne un banc de pierre. Au milieu, du côté Midi, est un petit autel surmonté d'une large niche à fronton en courbe surbaissée, et au pied de la statue de saint Goueznou est sculpté l'écusson de Rolland de Neufville, qui fut évêque de Léon de 1562 à 1613, et dont les armes sont : *de gueules à un sautoir de vair*.

Des deux côtés de l'autel sont deux sièges en pierre

creusés en rond, assez semblables aux anciennes chaires pontificales des basiliques romaines. Etaient-ce deux sièges d'honneur pour les marguilliers préposés à la réception des offrandes, les jours de grand pardon ?

La fontaine de Saint-Jaoua, à Plouvien, n'a pas de date ; celle de Saint-Roch, à Moëlan, porte le millésime de 1639 ; quant à celle de Locronan, voisine de la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, et portant ce vocable en même temps que celui de Saint-Eutrope, ayant du reste les deux statues dans les niches de ses deux faces, elle est ornée d'une inscription ainsi conçue :

VEN . ET . DISC . MISSIRE . MATHVRIN . SENE. V. PPL. (vicaire perpétuel.)
I . CONAN . MARCHAND . DE . TOILE . LAN 1698

Mais le chef-d'œuvre, la merveille, c'est la fontaine de Saint-Jean-du-Doigt, jet d'eau monumental qui l'emporte sur tout ce qu'il y a de plus somptueux dans les beaux châteaux de l'Ile-de-France et des bords de la Loire. Elle se trouve dans le cimetière, entre l'arc de triomphe servant d'entrée et le porche méridional de l'église. Sur un soubassement de trois marches est un immense bassin circulaire en pierre, du milieu duquel surgit une colonne à cannelures et à renflements feuillagés, laquelle supporte trois vasques étagées et diminuant de diamètre, d'où l'eau s'échappe en filets abondants par des têtes d'anges en plomb estampé.

Aux deux tiers de la hauteur, contre une colonne ronde couronnée d'un chapiteau des plus élégants, est représenté le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean, et au sommet plane le Père-Eternel, se penchant vers son divin Fils et semblant dire comme au Jourdain : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

De quelle époque est ce monument ? On n'en connaît pas la date exacte, mais les profils du grand bassin, le tracé des moulures, les têtes sculptées, les feuillages, le caractère des têtes d'anges, des personnages et des ornements en plomb estampé, semblent devoir le faire attribuer à la seconde moitié du XVIe siècle, la plus belle époque de la Renaissance dans notre pays.

CLOITRES

Le territoire actuel du diocèse de Quimper et de Léon comptait autrefois sept abbayes :

LANDÉVENNEC, DAOULAS, LE RELECQ en Plounéour-Ménez, SAINT-MATHIEU de la fin des terres, LOC-MARIA-QUIMPER, SAINTE-CROIX de Quimperlé, SAINT-MAURICE de Carnoët. Il conviendrait d'y ajouter NOTRE-DAME DE LANGONNET, qui faisait autrefois partie de l'évêché de Cornouaille.

Toutes ces abbayes et, en outre, bon nombre de couvents avaient leurs cloîtres, c'est-à-dire des portiques couverts faisant le tour d'une cour intérieure, pour servir de promenoir et mettre en communication les différentes salles et les différents services du monastère.

Quelques-uns de ces cloîtres existent encore ; d'autres, hélas ! ont disparu.

Les plus anciens vestiges qui subsistent, ce sont trois arcades romanes, dans le jardin du presbytère de Loc-Maria-Quimper, arcades portées sur des piles carrées accostées de petites colonnettes à chapiteaux feuillagés, et semblant indiquer la fin du XIe siècle, ou la première moitié du XIIe.

Tout à côté est une branche du cloître du XVIIe siècle, accolé au bas-côté Midi de l'église romane, et contempo-

rain des bâtiments de l'abbaye, qui servent maintenant à la manutention militaire.

A Daoulas, dont l'église a été commencée en 1167, existe un cloître qui est postérieur de quelques années seulement. C'est le seul cloître roman que nous possédions, et il est pour cela d'un grand intérêt.

Ce monument est maintenant dépourvu de sa toiture ; il a été même en partie démoli, les colonnes et les arcades de deux des côtés avaient été jetées à terre, mais vers 1880-1885, le propriétaire actuel, M. Danguy des Déserts, d'accord avec son beau-père, M. Bigot, architecte diocésain, fit restaurer le tout, et nous avons maintenant debout les quatre côtés du carré, comprenant quarante-quatre arcades.

Les angles sont formés d'un faisceau de quatre colonnettes, et dans les côtés ces colonnes cylindriques sont alternativement simples et jumelées, couronnées de chapiteaux élégants dont la corbeille est tapissée d'ornements variés : feuilles recourbées et lancéolées, crossettes, volutes. Quelques-uns des tailloirs sont aussi décorés de zigzags, dents de scie, losanges, étoiles. Au milieu du préau se trouve une vasque octogonale, toute couverte de sculptures, chacun des huit pans offrant une ornementation différente.

A Landévennec, au Relecq, à Saint-Mathieu, les cloîtres ont été détruits. Quelques fragments de colonnettes, deux ou trois bases, deux ou trois chapiteaux martelés, restés incrustés dans les murs, indiquent qu'ils dataient du XIIIe siècle. Il en devait être de même de ceux des abbayes cisterciennes de Langonnet et de Saint-Maurice.

A ce même XIIIe siècle appartenait le cloître du couvent des Cordeliers ou Franciscains de Quimper, fondé du vivant même de saint François d'Assise. Tout ce couvent a été vendu en 1792 comme bien national et détruit en

1843, pour bâtir les halles et tout l'îlot de maisons qui se trouve entre ces halles et le Parc.

M. Bigot, ancien architecte diocésain, donne une description détaillée de cet établissement, au *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, année 1883, p. 199 et seq. A la page 201, il décrit le cloître qui « contournait les quatre côtés d'une cour centrale rectangulaire mesurant 12 mètres sur 20, et se composait d'une série d'arcatures ogivales à tiers-point, ayant 0 m. 83 d'ouverture. Les colonnettes en granit avaient 0 m. 18 de diamètre sur 1 mètre de hauteur, y compris bases et chapiteaux. L'ornementation de ceux-ci était extrêmement sobre et ne recevait parfois qu'une feuille sur chaque face. Dans chacun des quatre angles du cloître, il y avait un groupe de trois colonnes isolées et placées de manière à en représenter deux sur chaque face ».

En 1843, l'église des Cordeliers fut démolie, et M. Colomb, ancien conseiller de préfecture, fit l'acquisition des matériaux de cette église et du cloître, pour les transporter dans sa propriété de *Trégont-Mab*, en Ergué-Armel, non loin de Saint-Évarzec. On peut y voir encore, gisant à terre, au milieu des broussailles, les belles fenêtres de l'église, les colonnes, bases, chapiteaux et arcades du cloître. Le propriétaire actuel, M. René Kerviler, ingénieur en chef à Saint-Nazaire, en a fait transporter une partie à son manoir de Pen-ar-Menez, en Plomelin, pour construire une galerie. Non loin de là, dans l'ancien cimetière de Bodivit, on retrouve une dizaine de chapiteaux de même provenance ; ils y ont été déposés par les premiers acquéreurs, les frères Le Déan, ou par les Bastard de Kerguiffinec.

Quatre ou cinq autres se voient au musée archéologique de Quimper.

Pour avoir une idée de la facture du cloître des corde-

liers, il suffit d'en voir une sorte de réduction dans les deux petites galeries qui desservent la sacristie de la cathédrale de Quimper, et l'arcature à jour qui sépare la cour de l'évêché du jardin qui l'avoisine. Elles ont été composées sur le modèle de cette œuvre du XIII[e] siècle.

Le couvent des Carmes de Pont-l'Abbé, fondé en 1383, possédait un cloître datant du XV[e] siècle, très probablement de l'épiscopat de Bertrand de Rosmadec, 1416-1445, car on y voyait les armoiries de ce prélat. Le tracé des arcatures de ce cloître est d'une élégance rare ; elles sont constituées par des meneaux espacés de 0 m. 80, surmontés d'arcs en plein-cintre qui se croisent et se coupent de manière à former de petites arcades ogivales surmontées de trèfles, le tout formant un réseau très délicat agrémenté de redents qui lui donnent encore plus de caractère et de légèreté.

Lorsque le vieux couvent fut acheté par la ville de Pont-l'Abbé pour être transformé en école communale, la municipalité ne jugea pas à propos de faire l'acquisition du cloître, de sorte que celui-ci fut démonté et transporté pierre à pierre dans une campagne de Plonéour-Lanvern. Monseigneur Dubillard, évêque de Quimper, en fit l'acquisition en Juin 1900, pour le faire rétablir dans son Grand-Séminaire, où l'on peut maintenant l'admirer et où il forme un complément et un décor des plus remarquables et des mieux appropriés à cette majestueuse construction.

Un autre cloître, conçu absolument dans le même genre, et d'un dessin identique, c'est celui des Augustins de Carhaix, mais formant seulement deux branches de 18 mètres de longueur ; encore faut-il ajouter qu'il est un peu plus mesquin dans son tracé, plus maigre dans sa corniche, et qu'il est dépouillé de tout caractère par la pauvre maçonnerie en moëllon dont on a aveuglé toutes ses arcades et ses découpures.

Par ailleurs on peut citer encore quatre autres cloîtres, mais d'un genre tout à fait différent, puisqu'ils datent du XVIIe siècle : ce sont ceux du Petit-Séminaire de Pont-Croix, ancien couvent des Ursulines, 1652; de la Retraite de Lesneven, anciennes Ursulines, 1678; des Ursulines de Quimperlé, 1652 ; et de l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix de Quimperlé. Les trois premiers se composent d'arcades assez lourdes reposant sur des piles carrées et mesurant tout au plus 3 mètres de hauteur, tandis que celui de Sainte-Croix est plus élancé, les piles sont plus légères, les arcades sont hautes de 4 m. 30 et le tout est couvert en voûte d'arête.

SALLES CAPITULAIRES

Chaque abbaye avait sa salle capitulaire, vaste pièce monumentale destinée aux réunions solennelles de la communauté.

A Landévennec, il ne reste plus que des substructions des bâtiments monastiques ; on peut cependant y reconnaître assez bien la distribution des différents services, et d'après une vieille gravure donnant une vue cavalière de l'abbaye et insérée dans la nouvelle édition des *Vies des Saints de Bretagne*, par Albert Le Grand, p. 681, on voit que la salle capitulaire était située dans l'aile de l'Est, éclairée de ce côté par deux fenêtres, et percée probablement du côté du cloître d'une fenêtre et d'une porte ; mais ce n'est pas la vieille salle capitulaire du moyen-âge, on reconnaît dans cette gravure des constructions plus récentes du XVIIe siècle.

A l'abbaye de Saint-Mathieu, les vieux plans nous montrent également l'emplacement de la salle capitu-

laire, correspondant au côté oriental du cloître, au bout de la branche du transept Midi, mais c'est à peine s'il en reste quelques pans de murs.

A Daoulas de même, on reconnaît les restes de la vieille salle, sur la même aile du cloître, avec la porte romane qui y donnait accès et deux petites fenêtres géminées accostant cette porte.

Au Relecq, les quatre murs existent, avec la porte d'entrée dans un état de délabrement complet, et deux fenêtres ne conservant plus que quelques bases et quelques vestiges des chapiteaux des jolies colonnettes du XIIIe siècle, qui en tapissaient les ébrasements. A l'intérieur, mesurant un carré de 12 mètres, ont disparu les quatre colonnes élégantes sur lesquelles venaient retomber les gracieuses nervures des voûtes. Seuls, des culs-de-lampe moulurés et feuillagés, incrustés dans les murs et destinés aussi à recevoir d'autres retombées, nous indiquent le tracé de ces voûtes et nous font voir qu'elles étaient analogues à celles de Langonnet et de Saint-Maurice.

Dans ces deux dernières abbayes, les salles capitulaires sont conservées et ont été, il y a quelques années, l'objet de bons travaux de restauration et de rappropriement. Toutes deux ont la même disposition et le même style, accusant la plus belle époque du XIIIe siècle. Les façades se composent de deux fenêtres ogivales géminées et d'une porte de même style, ayant leurs ébrasements extérieurs et intérieurs garnis de colonnettes cylindriques couronnées de chapiteaux feuillagés de la plus grande élégance. L'intérieur est voûté, et les nervures déliées qui se croisent sur la voûte prennent toutes naissance sur deux sveltes colonnettes centrales, et vont retomber, le long des parois et aux quatre angles, sur des culs-de-lampe richement moulurés.



DEUXIÈME PARTIE

MOBILIER ARTISTIQUE

Les monuments de pierre, que nous avons étudiés et décrits dans la première partie de ce travail, ne sont pas les seules choses qui constituent les richesses d'art de notre Basse-Bretagne ; il y a une foule d'autres objets qui décèlent le talent et le génie inventif des gens de métier dans le temps passé : ce sont ceux qui composent le mobilier et l'ornementation de nos édifices religieux. Nous en avons donné une rapide indication dans le préambule de cet ouvrage ; il nous reste donc à les examiner et à les analyser avec soin.



AUTELS & RETABLES

Le premier autel a été la table de la Cène au Cénacle. Les Apôtres, les premiers pontifes et les premiers prêtres ont dû également célébrer les saints mystères sur des tables de bois. Dans les Catacombes, on célébrait soit sur des autels mobiles ou portatifs, soit sur des autels en pierre, qui le plus souvent consistaient en une table recouvrant le tombeau ou le sarcophage d'un martyr généralement logé au fond d'un cubiculum et surmonté d'une arcade ou *arcosolium*.

Dans une leçon du Bréviaire romain, à la fête de la

Dédicace de la basilique du Saint-Sauveur ou du Latran, 9 Novembre, il est dit que saint Silvestre ordonna que désormais tous les autels seraient de pierre, tout en réservant pour cette basilique du Latran un autel en bois, en souvenir de la table de bois qui avait servi au Prince des Apôtres.

A partir de cette époque, les autels durent donc consister en une table ou en une tablette de pierre, soit fixe, soit portative ; et les bases, colonnes ou massifs portant cette table reçurent parfois des ornementations très riches en marbre, pierreries et métaux précieux.

Nous ne possédons pas d'autels de ces siècles primitifs et de ces époques reculées. La plus ancienne table d'autel que l'on connaisse chez nous est celle de la chapelle absidale de la cathédrale de Quimper, portant encore une inscription commémorative de sa consécration en 1295, par l'évêque Alain Rivelen qui est le même qu'Alain Morel. A la cathédrale de Saint-Pol, on compte neuf autels en pierre, assez petits et assez simples, tous du XVe siècle : celui du fond du chœur, six rangés à l'extérieur de la clôture du chœur, et deux dans la première chapelle latérale du côté Nord.

Au Folgoat, il y en a huit d'une très grande richesse de sculpture également du XVe siècle, cinq posés en ligne droite sous les fenêtres du mur oriental, deux sous le jubé, et un aux fonts baptismaux, au bas du collatéral Sud. Le maître-autel, taillé dans la fine pierre de Kersanton, mesure quatre mètres de longueur et est tout couvert, sur sa façade et ses extrémités, d'arcatures flamboyantes subdivisées en deux autres secondaires et surmontées d'une riche guirlande feuillagée, refouillée dans la pierre qui forme table. L'autel du Rosaire est composé d'après le même modèle. Celui des anges présente dans ses arcades une série de petits angelots vêtus de robes longues,

portant alternativement des banderoles et des écussons, et dont les têtes sont chargées de grandes chevelures ébourriffées. Le dernier autel de cette série est celui du cardinal de Coëtivy, extraordinaire dans son dessin, composé de trois minces colonnes isolées portant de fines arcatures trilobées d'une grâce et d'une légèreté inconnues ailleurs.

Le maître-autel de Goulven est remarquable par sa large frise feuillagée et par la banderole qui court sur ses arcatures. Au bas du collatéral Sud de l'église de Melgven est un joli petit autel en granit fin de Scaër. La table mesure environ 1 m. 50 de longueur, et le massif qui la soutient est décoré de deux accolades sculptées et feuillagées, contenant deux anges aux ailes éployées, tenant l'un un écusson et l'autre un livre sur lequel sont gravés en caractères gothiques les chiffres de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge : *I H S Ma*.

Au-dessus des accolades il y a cette inscription : *D: G: Manchec : P.*

Le retable, composé d'une dalle longue de 1 m. 30 et haute de 0 m. 70, forme comme un encadrement mouluré entourant un panneau où l'on distingue quelques traces de peintures représentant cinq ou six personnages debout. Au haut, sur une banderole, est cette inscription gothique : *Lan mill IIIIcc IIIIxx IX : Do : G : le Mâchec : P : Fist Faire ceste*. C'est-à-dire : L'an 1489, Dom Guillaume le Manchec, prêtre, fit faire cet autel.

Au maître-autel de Penmarc'h, l'ancienne table est conservée, mesurant 5 mètres de longueur. A Saint-Jean-Balanan, de Plouvien, on a déposé, il y a quelques années, la magnifique table du maître-autel, mesurant 4 mètres, et servant maintenant de degré sous la balustrade.

Signalons encore un autel sur colonnettes, du XIVe ou du XVe siècle, dans le bas-côté Midi de Pont-Croix, et

quelques autres très simples du XVIe siècle à Kerlaz, à Sainte-Marie du Ménez-Hom, en Plomodiern, à Loc-Maria-an-Hent, en Saint-Yvi, et à la chapelle de Notre-Dame de Pontouar, en Trégourez.

Nous trouvons un très beau maître-autel en pierre, des dernières années du XVIe siècle ou des premières du XVIIe à la chapelle de Berven, en Plouzévédé, et deux autres latéraux, très originaux dans leur composition : petits massifs en forme de cœur, formés par des volutes, des consoles et des cartouches, supportant une table beaucoup plus large. A Plougasnou, en existe un très simple, du XVIIe siècle, adossé à un pilier près du porche, et portant cette inscription : SANT : SACRAMANT.

Citons également le très joli autel de la chapelle Sud dans l'église du Juch orné d'un joli médaillon contenant le buste de la Sainte-Vierge et portant sur sa plinthe cette inscription :

Me : N : LE : BILLON : P : CVRE : MIC :
LE : BILLANT : F : 1703.

On peut en trouver beaucoup d'autres encore dans nos églises et nos chapelles, et il en existe un bon nombre englobés dans des revêtements en menuiserie.

Arrivant aux autels et retables en bois, il faut faire observer qu'on en trouve assez peu d'exemplaires datant de l'époque gothique. A Goulven, du côté Midi, un petit autel, dans le genre du XVe siècle, se compose de cinq arcatures séparées par des colonnettes torses et surmontées de découpures très déliées. Les sujets représentés dans ces panneaux sont :

1o L'Annonciation. — L'ange Gabriel, tenant un sceptre, apparaît à la Sainte-Vierge, agenouillée sur un prie-Dieu avec un livre ouvert, et abritée sous un dais ou baldaquin dont deux anges soutiennent les draperies. Au-

dessus de l'ange plane le Père-Éternel coiffé de la tiare et tenant la boule du monde.

2° La Nativité de l'Enfant-Jésus. — La Sainte-Vierge et saint Joseph en adoration, et les anges chantant dans les airs : *Gloria in excelsis Deo.*

3° L'Adoration des Mages.

4° La Présentation au temple.

5° Le Crucifiement.

Dans le retable.

6° La Visitation.

7° L'Ange apparaissant aux bergers de Bethléem.

A Brennilis, le retable du maître-autel est orné de bas-reliefs retraçant des scènes de l'histoire de la Sainte-Vierge, qui ont tous les caractères d'une œuvre de la fin de la période ogivale, malgré les colonnettes torses du XVIIe siècle dont on les a encadrés. Dans la même église, l'autel latéral Sud semble être de la transition entre le gothique et la Renaissance, et se compose de niches enfermant les statues des douze Sibylles, ayant leurs différents attributs : croix de Passion et croix de Résurrection, clous et couronne d'épines, berceau, glaive, bouquet de lis, corne, lanterne, etc.

A Crozon, le retable des dix mille martyrs garde aussi un reste des traditions gothiques. Ce retable est formé d'une grande armoire à volets, renfermant en tout vingt-neuf panneaux en hauts et bas-reliefs, retraçant les divers supplices des dix mille soldats chrétiens crucifiés sur le mont Ararat, au temps de l'empereur Adrien, en l'an 120. On peut voir leur histoire dans les grands et les petits Bollandistes, à la date du 22 Juin. Ce travail très curieux serait, d'après Pol de Courcy, de 1602.

Le retable de Kerdévot, en Ergué-Gabéric, est l'œuvre la plus remarquable que nous ayons dans ce genre. Tel

qu'il existait primitivement, il ne comprenait que quatre panneaux : trois dans le bas et un dans le haut.

1° La Nativité de Notre-Seigneur.

2° Le Trépassement de Notre-Dame.

3° Ses Funérailles.

4° Son Couronnement au ciel.

Au XVIIe siècle on a voulu parfaire l'œuvre et on y a ajouté deux autres scènes qui accostent le Couronnement et qui sont :

5° L'Adoration des Mages.

6° La Présentation de l'Enfant-Jésus.

De sorte que maintenant le retable forme comme un tableau carré divisé en six panneaux et mesurant 3 m. 12 de largeur sur 1 m. 70 de hauteur.

L'ensemble de ces sculptures est tellement étrange, le caractère des scènes et de chacun des personnages est tellement saisissant, que le merveilleux s'y est attaché et que l'on a voulu y voir le résultat d'une œuvre mystérieuse : les uns disent que c'est le travail d'un jeune garçon campagnard, les autres l'ouvrage d'un jeune marin travaillant en secret dans la cale de son navire, etc.

Le vrai mot est que c'est là un travail flamand de la fin du XVe siècle ou du commencement du XVIe. Je dois cette solution au regretté M. Courajod, conservateur des Musées nationaux, professeur de sculpture française à l'École du Louvre.

Les ateliers des Flandres, qui dans la beauté et la variété de leurs productions ont précédé la véritable Renaissance, ont répandu leurs œuvres dans les différentes contrées de la France, de l'Allemagne, même dans la Pologne, et on les y retrouve encore en grand nombre. Pour ma part je ne connais en France que deux retables analogues à celui de Kerdévot : l'un à la cathédrale de Rennes, transféré de l'église Saint-Germain de cette même ville, l'autre dans

l'église de Saint-Germain l'Auxerrois à Paris, dans la chapelle de N.-D. de Pitié. J'ai dans mes cartons la photographie d'un autel d'une église de Cracovie qui offre dans le style de quelques-uns de ses personnages une analogie frappante avec ceux de Kerdévot. M. Courajod possédait une statuette d'apôtre absolument semblable comme pose et comme draperie à l'un de ceux qui assistent dans notre seconde scène à la mort de la Sainte-Vierge, et qui est ici S. Jacques le Majeur; or cette statuette provient de l'école d'Anvers dont elle porte la marque de fabrique, une main coupée, imprimée au fer rouge.

Un examen attentif m'a permis de reconnaître cette estampille sur le sommet de la tête d'une dizaine de personnages, et j'ai pu en prendre une empreinte en cire. Il faut en conclure que notre retable est une œuvre de cette école d'Anvers, qu'elle y fut acquise par quelque seigneur ou quelque prêtre du pays breton, et de là la légende, de là la tradition orale encore conservée, que cette pièce merveilleuse fut emmenée par mer au port de Quimper et que le fabricien de Kerdévot alla en faire la réception.

Arrivons maintenant à la description : chaque panneau a environ 1 mètre de largeur sur 0 m. 85 de hauteur.

1er Panneau. — Nativité.

L'Enfant-Jésus est étendu à terre sur un pan du manteau de la Sainte-Vierge. Celle-ci est à genoux, les mains jointes et la tête penchée en adoration et en contemplation devant son Fils divin qui vient de naître. Ses cheveux divisés en tresses nombreuses descendent sur ses épaules et jusqu'à ses reins ; elle est couverte d'un manteau très ample dont les bords s'étalent sur le sol. La bordure de ce manteau est composée d'une inscription gothique en lettres d'or sur fond vermillon et donnant tout le texte de la salutation angélique :

AVE . MARIA . GRATIA . PLENA . DOMINVS .
TECVM . BENEDICTA . TV . IN . MULIERIBVS...
etc.

De l'autre côté de l'Enfant-Jésus, S. Joseph, appuyé sur un bâton, enlève son chapeau de la main droite et se dispose à s'agenouiller devant l'Enfant dont il sera le père, le nourricier et le gardien. Il est vêtu d'une robe longue et d'un manteau, et porte au côté une besace ou une sorte d'aumônière.

Près de l'Enfant-Jésus est agenouillé un petit ange vêtu d'une robe longue et d'une dalmatique. Sur le premier plan, à droite, un berger jouant de la cornemuse, instrument semblable à nos binious bretons. Sur le col de son capuchon on lit aussi les paroles de l'*Ave Maria.* Son expression de ferveur et d'entrain est admirable ; et il faut remarquer encore le style de sa chaussure et surtout ses jambières ou molletières qu'on retrouve dans les statues du pauvre de S. Yves à Plonéis, à Gouézec, et aux chapelles de Quilinen, en Landrévarzec, et de Saint-Vennec, en Briec.

En face de ce berger musicien, de l'autre côté, derrière la Sainte-Vierge, est une femme portant une lanterne. Son costume est riche ; les manches très courtes de son corsage, terminées par des franges, laissent échapper des manches longues aux plis très simples, sous lesquelles on en remarque d'autres très étroites qui serrent les poignets. Sa tête est couverte d'une coiffure semblable à un turban, retenue par un ruban formant mentonnière, noué sur le sommet du chef et retombant sur le dos. Cette femme rappelle un personnage à peu près identique dans une Mise au tombeau sculptée dans l'autel du bas-côté Nord de l'église de Rosporden, et sa coiffure se trouve reproduite dans une statue de Ste Barbe, à Guengat, et dans une des saintes Femmes de la Descente de croix de Quilinen.

Dans l'arrière-plan, séparés des personnages principaux par une petite clôture en osier, sont trois bergers dont l'un joue de la musette, le second porte une houlette, le troisième a une main élevée et l'autre posée sur la claie en osier.

Les deux premiers sont coiffés de chapeaux, le dernier d'un capuchon pointu. Ces personnages, par leurs gestes et leur expression, semblent s'entretenir du mystère dont ils sont témoins. Un cinquième berger, encapuchonné aussi, débouche par une petite arcade, derrière S. Joseph.

Le bœuf est tout près de l'Enfant-Jésus, à côté de S. Joseph ; l'âne est plus loin, derrière la femme à la lanterne. La moitié de cette scène est abritée par une toiture délabrée portée sur quelques frêles piliers, et dont on voit la charpente à nu.

2e Panneau. — Trépassement de Notre-Dame.

La Sainte-Vierge est étendue sur sa couche, enveloppée dans son manteau, les bras croisés, avec une expression de paix profonde répandue sur ses traits vénérables. Le lit est recouvert d'un drap ou linceul retombant en plis gracieux. Dans le bois du chevet on retrouve les panneaux de menuiserie du xve siècle. Autour du lit funèbre sont groupés onze apôtres, dans l'expression d'une douleur immense, mais dans des attitudes variées. S. Pierre, revêtu d'une chape et portant un cierge, se tient tout près de la tête de son auguste maîtresse. A côté de lui S. Jean, avec une chevelure dorée, portant aussi un cierge et contemplant le visage de celle qui lui avait été léguée pour mère.

Derrière le chevet est un autre apôtre, les mains jointes, et à côté de lui S. Jacques le Majeur tenant d'une main un cierge et de l'autre un chapelet. Deux des apôtres s'essuient les yeux avec les pans de leurs manteaux ; deux autres lisent dans leurs livres de prières, et l'un de

ces derniers est agenouillé sur un prie-Dieu à côté de la couche funèbre.

Deux petits anges, les mains jointes, vêtus de dalmatiques, planent dans les airs au-dessus de cette scène de deuil.

3e Panneau. — Funérailles de la Sainte-Vierge.

Deux apôtres portent respectueusement sur leurs épaules le brancard sur lequel repose le corps de la Vierge. Les dix autres, avec S. Jean en tête portant une palme, forment un cortège plein de douleur. Trois soldats juifs, remplis de fureur, veulent s'opposer à la marche du convoi et portent une main sacrilège sur le brancard sacré ; leurs mains se détachent de leurs bras et restent fixés au bois qu'ils ont touché témérairement ; et on les voit, tombés à la renverse, se lamenter et se tordre dans la souffrance. Cette légende, qui avait cours au moyen-âge, est tirée des évangiles apocryphes et se trouve consignée dans la légende dorée de Jacques de Voragine et aussi dans le mystère breton du Trépas de Madame la Vierge Marie, publié et traduit par M.. de la Villemarqué.

4e Panneau. — Couronnement de Notre-Dame.

Le Père Éternel et son divin Fils sont assis sur un trône à dosseret gothique, orné de pinacles aigus et de découpures flamboyantes. Le Père Éternel a la tête couronnée ; et le Fils a la poitrine nue pour faire voir la plaie de son côté sacré. Sur ses mains et ses pieds se voient les stigmates des clous du crucifiement. Devant eux est agenouillée la très Sainte-Vierge, les mains jointes et la tête découverte ; ses amples vêtements s'étalent sur les marches du trône, et les deux divines personnes déposent sur sa tête une couronne au-dessus de laquelle plane le Saint-Esprit sous forme de colombe.

Au-dessus du trône sont deux anges portant la colonne de la flagellation et la croix de la Passion. De chaque

côté, deux anges debout et deux autres assis jouent du hautbois, de la harpe, de la guitare et de l'orgue et célèbrent la gloire de Celle qui est couronnée Reine des anges et des saints.



Les deux autres scènes ajoutées après coup sont composées de manière à imiter autant que possible les tableaux primitifs ; mais malgré toute la bonne volonté qu'on y a mise, le style et la plus grande lourdeur des draperies trahissent une époque postérieure. Il est à croire qu'ils sont du même temps et de la même main que la grande statue de la Sainte-Vierge qui surmonte le retable et qui date à coup sûr de la première moitié du xviie siècle, ainsi que le beau trône sur lequel elle est assise.

Le premier de ces panneaux représente l'Adoration des Mages.

La Sainte-Vierge, debout dans l'étable, présente l'Enfant-Jésus au-dessus de son berceau. A ses côtés est S. Joseph. Deux des rois ont déposé leurs couronnes et, se tenant à genoux, offrent leurs présents au nouveau-né. Un troisième encore debout est coiffé d'un turban et tient dans ses mains une riche cassette entr'ouverte. Deux des gens de leur suite semblent aussi en adoration devant le Dieu-Enfant ; et en arrière deux hommes d'armes portent des hallebardes. L'un de ceux-ci a la moustache et la mouche du temps de Louis XIII, et cette particularité pourrait bien servir à dater ce travail.

La dernière scène c'est la Présentation de N.-S. et la Purification de la Sainte-Vierge.

La Sainte-Vierge, en grandes manches bouffantes, offre l'Enfant-Jésus au-dessus d'une grande table couverte d'un tapis brodé. S. Joseph se tient derrière elle. Le grand-

prêtre, les mains jointes, contemple l'Enfant qu'on offre au Seigneur. Deux autres prêtres l'accompagnent et sont aussi en contemplation. Un jeune lévite tient une torchère ou grand cierge. Une servante, vêtue d'une robe recouverte d'une tunique courte, avec manches larges et très courtes, porte sur la tête une corbeille où se voient les deux tourterelles ou les deux pigeonneaux qui seront le prix du rachat de l'Enfant-Jésus. Une autre servante à genoux tient un grand vase contenant l'eau de la purification. Ces deux derniers personnages se retrouvent dans les sculptures des autels de Lampaul-Guimiliau et semblent sortir du même atelier.

Les deux derniers panneaux sont encadrés par des arabesques sculptées dans le genre du XVIIe siècle. Les quatre panneaux flamands au contraire sont entourés de colonnettes guillochées et de fines découpures gothiques moulurées et feuillagées. Au-dessus des colonnettes du milieu on voit les statuettes de Ste Agnès avec son agneau et de Ste Barbe portant sa tour. Les statuettes qui surmontaient les colonnettes latérales ont disparu.

Le fond des panneaux est tapissé d'une fenestration flamboyante très déliée, avec imitation de vitraux à losanges et même de vitraux peints dans quelques-unes des baies.

Tout l'ensemble de cet ouvrage est peint et doré. On peut constater ici avec quel soin et quel talent ce travail de décor était fait dans les ateliers du moyen-âge.

Les figures des personnages sont coloriées en brun très foncé, sauf celle de la Sainte-Vierge, qui reste en teinte plus claire. Les draperies sont dorées en plein, sur un apprêt spécial qui donne un bruni imitant le bronze doré, et sur ces surfaces brillantes se détachent des bordures en vermillon ou en azur rehaussées de lettres d'or, de feuillages, de tracés géométriques ; puis de fines gravures au burin, des niellés délicats, des rinceaux, des enroule-

ments, des rosaces, des pointillés, des fleurettes d'une ténuité et d'une correction admirables.

Ne serait-ce pas l'occasion de rappeler qu'il faudrait épargner et sauver avec le plus grand respect tous les vestiges de nos peintures anciennes ? On en trouve encore de nombreuses traces sur les voûtes et les murs de nos porches, sur les guirlandes de feuillages encadrant les portes des églises et chapelles, sur les vieilles statues de bois et de pierre, sur d'anciens autels et de vieux lambris. Ce sont là les reliques de l'art de nos pères ; qu'on se garde bien de les rafraîchir ou de les faire disparaître ; respect à ces restes vénérables, qu'on les conserve et qu'on les garde de toute détérioration.

La véritable Renaissance, c'est-à-dire le XVIe siècle, semble avoir produit chez nous peu d'autels avec retables ; c'est le XVIIe siècle, l'époque de Louis XIII et de Louis XIV qui nous a laissé le plus d'œuvres de ce genre. En général, les coffres ou tombeaux d'autels n'offrent rien de bien important, le travail s'y résume en quelques panneaux ornés d'arabesques et entourés de fortes moulures. Toute la richesse se reporte sur les gradins et spécialement sur les retables qui paraissent avoir été inspirés par les grands frontispices gravés en tête des in-folio majestueux et se composant de colonnes, portiques, frontons, personnages, médaillons, servant de cadres à de pompeuses dédicaces.

Ces retables sont de deux sortes : les uns à tourelles, pavillons et châtelets, entourés et accostés de cariatides ou de colonnettes torses ou cannelées, avec couronnement de balustrades à fuseaux, surmontés de petits dômes et de lanternons. Les autres sont formés de deux, quatre, six ou huit colonnes lisses, ou cannelées, ou torses, enguirlandées de branches de lauriers ou de pampres de vigne, encadrant des statues, des groupes, de grands bas-reliefs

ou des tableaux, et couronnés par des frontons variés ou des séries de niches formant deuxième étage. Quelquefois les deux genres se trouvent alliés ensemble, le petit retable est circonscrit et surmonté par les grandes colonnes ; c'est ce qu'on trouve tout spécialement à Plougonvelin, à Roscoff et à Saint-Jean-du-Doigt ; dans cette dernière église le travail est en pierre blanche et en marbre.

Outre ces trois, les principaux retables à tourelles qui sont à citer sont ceux d'Arzano, Bodilis, Briec, Combrit, Elliant, Landévennec, Locquénolé, Loqueffret, Ploaré, Pleyben, Ploudiry, Plougasnou, Plougourvest, Rosporden, Saint-Sauveur-Sizun, Telgruc.

La plus magistrale, la plus riche et, en même temps, la plus correcte de ces œuvres est sans contredit le retable du maître-autel de Pleyben. Sur des gradins, chargés d'admirables arabesques entremêlées d'anges, de dauphins et de cartouches, s'élève une magnifique ordonnance architecturale composée d'un tabernacle central, de forme octogonale et à étage triple, de deux panneaux à frontons courbes, traités en perspective pour leur donner plus de profondeur, et aux extrémités, deux autres édicules à double étage, le tout agrémenté de délicates colonnettes torses, entourées des feuillages les plus déliés. Aux angles du tabernacle sont assis les quatre Évangélistes, sur la porte est la statuette de Notre-Seigneur, et sur les deux côtés, dans des niches à coquille, saint Pierre et saint Paul ; dans les tourelles des bouts, saint Germain, le patron, et saint Jean-Baptiste. Dans les panneaux intermédiaires, au milieu d'un encadrement d'une extrême richesse, sont enchâssés les bustes de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge ; et tout cet ensemble est couronné de balustrades, clochetons, lanternes et frontons garnis de guirlandes, draperies festonnées, angelots, têtes de chérubins et détails prodigieux d'architecture.

Le retable de Ploaré est exécuté dans la même note, mais avec un peu plus de simplicité.

A Bodilis, le retable du maître-autel, se dessinant en surfaces concaves des deux côtés du tabernacle, renferme quatre prodigieux bas-relief du temps de Louis XIV, séparés par des colonnettes torses très fouillées : la dernière Cène — le grand-prêtre Achimélech donnant à David les pains de proposition — la Manne — la Manducation de l'Agneau pascal dans le Temple. Un cinquième sujet est représenté sur la porte du tabernacle, c'est le sacrifice d'Abraham : Isaac sur le bûcher, le glaive d'Abraham retenu par l'ange, et le bélier dans le buisson épineux. Ce dernier tableau surtout est d'un dessin très gracieux et très savant, et c'est, du reste, la reproduction d'une peinture ancienne dont il m'a été donné de voir une gravure, mais sans qu'il m'ait été possible d'en déterminer l'auteur.

Citons encore le petit retable de Roscoff, encadré par d'immenses colonnes latérales. D'abord deux gradins ornés d'arabesques, médaillons, petits anges cueillant des fruits et des fleurs et soutenant des cartouches. Au milieu, un premier tabernacle bas, dont la porte octogonale est couverte d'un bas-relief représentant la dernière Cène. Au-dessus, un second tabernacle avec porte ayant en bas-relief le sacrifice d'Abraham, un peu différent de celui de Bodilis. Aux deux côtés sont postées quatre statuettes symbolisant les trois vertus théologales et un personnage masculin, barbu ; latéralement, bustes en médaillons de deux docteurs de l'Église, coiffés de la mitre. Plus haut, comme couronnement, est une sorte de riche baldaquin, porté par les statuettes des vertus cardinales, qui rappellent beaucoup celles de la chaire de Guimiliau.

Aux deux côtés sont comme deux édicules ayant en bas-reliefs la Flagellation et le Portement de la Croix,

accompagnés des statues de quatre Docteurs et, pour couronnement, des petits anges tenant les médaillons de l'Annonciation et de la Visitation. Au-dessus de la porte du tabernacle est le buste du Père-Éternel, dans un médaillon ovale tenu par deux angelots ; et le baldaquin est dominé par la statuette de Notre-Seigneur montant au ciel, le pied posé sur la boule du monde.

Les grands retables à colonnes ont souvent comme sujet central la représentation du Rosaire, soit en statues détachées, soit en hauts reliefs, soit en beaux tableaux sur toile, avec entourage de médaillons figurant les quinze mystères. Tels sont les retables que nous trouvons à Brasparts, Gouesnou, Guiclan, Landudec, Lopérec, Loqueffret, Plabennec, Pleyben, Plougasnou, etc...

Ailleurs, ce sont d'autres représentations : tantôt les scènes de la Passion, comme à Lampaul-Guimiliau et à Plouguer ; tantôt l'histoire des saints patrons, comme celle de saint Miliau à Guimiliau, celle de saint Maudet et sainte Juvette à Henvic, saint Mélar à Locmélar ; ou encore la Sainte-Famille : sainte Anne, saint Joachim, la Sainte-Vierge, saint Joseph et l'Enfant-Jésus, à Lampaul-Guimiliau, Daoulas et Comanna. Un sujet fréquent, c'est encore saint Yves entre le riche et le pauvre, et aussi la Sainte-Trinité, comme dans la magistrale niche à volets de Loqueffret, où l'on a représenté les trois divines personnes, entourées d'anges musiciens, des prophètes de l'ancienne Loi, des apôtres et des martyrs, pour correspondre aux versets du *Te Deum : Tibi omnes angeli..... incessabili voce proclamant : Sanctus — Te gloriosus apostolorum chorus — Te prophetarum laudabilis numerus — Te martyrum candidatus laudat exercitus.*

Dans toutes ces œuvres il y a une variété extraordinaire, tant dans les sculptures ornementales que dans les représentations des personnages, et cependant on trouve en

plusieurs des points communs, des traits de parenté indiquant bien qu'elles sortent des mêmes ateliers, mais sans qu'il soit facile de savoir où se trouvaient et comment se nommaient les maîtres sculpteurs qui nons ont laissé ces magnifiques créations.

L'église où les retables à colonnes torses et les boiseries sculptées présentent le plus de développement c'est, semble-t-il, celle de Lampaul-Guimiliau ; toute la surface du vaste chœur en est couverte. En dehors des retables de la Passion et de saint Jean-Baptiste, s'épanouissent des panneaux et des bas-reliefs à encadrements moulurés ou feuillagés, des niches à magnifiques entourages abritant de nobles statues ; et en plus de ce fond merveilleux, se dressent encore sur les côtés les autels de sainte Anne et de saint Laurent, de sainte Marguerite et du Grand Prêtre, ce dernier ayant ses colonnes évidées et découpées en fines et ingénieuses broderies.

Toutes ces magistrales sculptures sont peintes de couleurs harmonieuses et largement dorées. Et qu'on veuille ne pas se récrier ; la couleur naturelle du vieux chêne est sans doute fort belle, mais avouez que sur un déploiement de 120 à 130 mètres superficiels, elle serait froide et monotone, tandis que ces couleurs adoucies, ces ors un peu éteints, avec reflets brillants, donnent à ce fond d'église une richesse, une harmonie, une splendeur que vous ne trouverez pas dans les basiliques de marbre de la classique Italie.

JUBÉS & CHANCELS

Les JUBÉS sont de grandes galeries transversales, en pierre ou en bois, posées dans les églises à la séparation de la nef et du chœur, et formant là comme une sorte de tribune où l'on monte par un escalier, assez souvent renfermé dans le creux d'un pilier ou d'une colonne. Ces galeries ont remplacé les anciens ambons ou petites chaires placées des deux côtés de l'entrée du chœur et où l'on chantait l'épître et l'évangile. On a continué à faire les mêmes cérémonies dans ces tribunes monumentales et l'on y chantait également les leçons des offices de *Matines* et celle du commencement de *Complies ;* et comme ces leçons sont précédées de cette apostrophe ou de ce versicule du lecteur, demandant la bénédiction de l'officiant : *Jube domne benedicere,* on a donné le nom de JUBÉ à la galerie élevée où l'on prononçait ces paroles.

L'histoire de nos monuments, des traces et des amorces restées dans la maçonnerie, indiquent leur existence ancienne. C'est ainsi que nous pouvons savoir que l'on construisit un jubé, au XVIIe siècle, à l'entrée du chœur de la cathédrale de Quimper, pour recevoir le reliquaire du bras de saint Corentin. Des escaliers et des passages nous révèlent qu'il y en avait autrefois à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, à N.-D. de l'Assomption de Quimperlé, à N.-D. de Kerdévot, en Ergué-Gabéric, à N.-D. de Quilinen, en Landrévarzec, et à Pouldavid. Désormais, il n'en reste que quatre, dont un en pierre et trois en bois.

Le jubé du Folgoat est la merveille de la sculpture en pierre dans notre pays. C'est la découpure la plus fine

qui ait été faite dans le Kersanton, plate-forme suspendue sur trois arcades étranges, prodige de légèreté et d'équilibre, de délicatesse et d'élégance, frêles piliers couverts de nervures et de nichettes minuscules, arcs découpés et denticulés, grosses feuilles de choux et guirlandes microscopiques, petites pyramides en aiguille et haute balustrade évidée en quatrefeuilles, sur laquelle était autrefois représenté le Christ en croix, accompagné de la Sainte-Vierge et de son disciple saint Jean.

Au-dessous sont deux petits autels qui sont surmontés de fenêtres permettant d'avoir vue sur le chœur, le maître-autel et l'immense verrière du fond.

Le jubé de Lambader, en Plouvorn, est aussi l'expression la plus parfaite du travail sur bois. C'est une large galerie portée sur une sorte de cloison aux compartiments découpés et fouillés avec la plus grande finesse. L'habileté et l'imagination des huchers de l'époque flamboyante s'y sont donné libre champ. C'est un fenestrage compliqué et néanmoins harmonieux, c'est une dentelle avec dessins variés et toujours pleins de grâce. Sur les torsades des deux montants de la porte étaient gravées des hermines ; le ciseau des révolutionnaires les a toutes mutilées comme des emblèmes dangereux.

La galerie est soutenue en encorbellement de chaque côté de ce chancel par des nervures et des demi-berceaux. Des pendentifs représentent les anges portant des instruments de la Passion, et au milieu est un beau pélican qui nourrit ses petits de son sang. Un écusson, tenu par un ange en pendentif, du côté du chœur, indiquerait que cet admirable ouvrage serait dû à la munificence de Marc de Troërin, époux en 1481 d'Isabeau de Kermellec. La balustrade de la galerie est garnie de panneaux encadrés de beaux motifs flamboyants, tandis que la décoration des panneaux eux-mêmes est dans le genre de la Renaissance.

Et dans tout cet ensemble ce que l'on devra encore le plus admirer, c'est le petit escalier à vis, qui monte au jubé dans l'angle Nord, compris et disposé avec une élégance parfaite, indiquant la spirale de ses marches au moyen de ses gracieuses colonnettes.

A la Roche-Maurice le jubé est une œuvre du XVIe siècle, en chêne sculpté, et qui peut se décrire ainsi : un soubassement plein est surmonté d'une claire-voie qui, sur des cariatides formées de lions et de monstres bizarres, porte comme un grand pont transversal reliant les deux grosses piles formant l'entrée du chœur. Dans une de ces piles est pratiqué l'escalier qui monte sur la plate-forme. Les panneaux du soubassement sont ornés de feuillages, de cartouches, de masques et de chimères d'un dessin et d'un art absolument classiques. Dans la claire-voie, des montants sculptés, des colonnettes tournées, avec cannelures, godrons, fuseaux et feuillages, une frise de bonshommes, d'arabesques et d'animaux. Plus haut viennent les montants historiés et les gaînes formant corbelets pour soutenir la galerie sous laquelle s'étend un plafond à caissons et pendentifs.

La façade de la galerie donnant sur la nef contient dans des niches douze statues en ronde-bosse, neuf apôtres et trois papes ; la façade du côté du chœur, les statues en bas-relief de saint Pol-de-Léon, — un évêque bénissant, — saint Christophe, — saint Michel foulant le dragon, — sainte Marie-Madeleine, — le Christ, vêtu d'un manteau, tenant une croix et une lance, — sainte Marguerite avec épée, — sainte Barbe portant sa tour, — sainte Apolline avec des tenailles, — sainte Geneviève tenant un livre et un cierge qu'un petit démon veut éteindre au moyen d'un soufflet, tandis qu'un ange le rallume avec un autre cierge, — enfin, sainte Marguerite foulant le dragon.

Cette représentation de sainte Geneviève avec son cierge

fait allusion à un miracle qu'elle a opéré à différentes reprises, et nous la trouvons encore figurée dans l'église de Brennilis, à la chapelle de Saint-Hildut, ou Loculdut, en Sizun, et sur le chancel côté Midi de la chapelle de Berven, en Plouzévédé.

Au-dessus du jubé se trouve le Christ en croix, avec la Sainte-Vierge et saint Jean à ses côtés. A chaque extrémité, deux niches de même style et de même travail, appliquées aux grosses piles, forment comme un prolongement de cette belle œuvre d'art.

A Notre-Dame de Berven, en Plouzévédé, la nef est séparée du chœur par une clôture ou chancel en pierre composé de colonnes cannelées et d'une porte centrale datée de 1601. Au-dessus de cette colonnade de granit est suspendu un jubé en bois, d'un travail beaucoup moins distingué, auquel est adapté un crucifix, avec Notre-Dame et saint Jean des deux côtés. Quatre panneaux en bas-relief retracent les scènes suivantes : *l'Ecce-Homo, — le portement de croix, — N.-S. déposé de la croix et mis sur les genoux de sa Mère, — la mise au tombeau.* Au-dessous court une petite frise très déliée et très élégante.

*
* *

A ces quatre jubés existant encore, ne pourrait-on pas ajouter deux autres qui se trouvent dans deux chapelles faisant autrefois partie du diocèse de Cornouaille : celui de Saint-Fiacre du Faouët et celui de Saint-Nicolas de Priziac ?

Le jubé de Saint-Fiacre est daté de 1480, par l'inscription suivante :

Lan Mil IIII^c IIII^xx fut fait cest Heupvre
p(ar) Oliv(ier) de Loergan
Tous ceux qui céans antrerez
Aiez mémoire des trépassés.

Il est donc antérieur d'un an ou deux à celui de Lambader, mais il est conçu dans le même style, plus chargé de détails et de découpures. Sur les jambages de la porte sont représentées quelques scènes de la vie de saint Fiacre, et on trouve dans les frises et les clefs pendantes des quantités de sculptures bizarres qui sont empruntées aux fabliaux du Moyen-Age.

A Saint-Nicolas de Priziac, l'ensemble et le style rappellent beaucoup le jubé de La Roche-Maurice, et les cariatides qui ornent les pilastres de la porte et séparent les niches de la façade nous reportent à la dernière moitié du XVIe siècle, 1570-1580. Du côté du chœur sont les statuettes des douze Apôtres avec leurs attributs, et du côté de la nef neuf panneaux retracent la légende de saint Nicolas. On y reconnaît la scène de la résurrection des trois petits enfants.

CHANCELS

CLOTURES DE CHŒURS ET DE CHAPELLES

On donne le nom de CHANCEL, CANCEL, *cancellum,* à des clôtures en arcatures ou en claires-voies, en bois ou en pierre, séparant le chœur ou des chapelles du reste de l'édifice. Il arrive même que le chœur est quelquefois entièrement fermé sur ses côtés par des murs pleins,

auxquels sont appliqués les dosserets des stalles, avec les dais qui les surmontent. Dans ce cas, les parois visibles de ces murs, du côté des collatéraux, sont ornementés d'arcades moulurées abritant de petits autels en pierre. C'est la disposition que l'on trouve à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon et au Folgoët ; mais dans cette dernière église les autels ont disparu, ou peut-être n'ont jamais existé.

Des deux côtés du chœur de l'église de La Martyre sont des colonnettes et des arcatures en Kersanton du xve siècle, formant une clôture élégante qui régnait aussi autrefois entre le chœur et la nef, d'après les traces qui existent encore sur l'ancien bahut ou soubassement. Pareil travail a été fait dans les arcades du sanctuaire de Saint-Pol-de-Léon.

A Lanmeur, à la chapelle de N.-D. de Kernitroûn, existait autrefois à l'entrée du chœur une très riche clôture en chêne, à panneaux flamboyants, du xve siècle Elle a été transportée à l'église paroissiale pour fermer la chapelle des fonts-baptismaux. Il importe beaucoup qu'elle soit rétablie dans la nouvelle église reconstruite ou ramenée dans sa vieille chapelle de Kernitroûn.

A Plougasnou, l'ancienne porte du chœur, remarquable travail en bois, du commencement du xvie siècle, a été déplacée pour être mise à l'entrée de la jolie chapelle de Kericuff.

Non loin de Plougasnou, dans la paroisse de Guimaëc, se trouve une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Joies, perdue au fond d'une campagne ignorée. Cette chapelle est toute remplie de belles œuvres d'art, tant en peintures qu'en sculptures. On y trouve tout spécialement une clôture en bois fermant le chœur de trois côtés et dont les colonnettes sont d'assez mauvais goût, tordues qu'elles sont fort disgracieusement en gros tire-bouchons

ou en ressorts à boudin. Mais au-dessus règne une frise Renaissance de la plus pure beauté, comprenant une vingtaine de panneaux sculptés et découpés, formés d'arabesques, griffons, génies ailés soufflant dans des trompes.

Dans cette même série, signalons en l'église de Brennilis, au bas des deux collatéraux, deux clôtures en bois, aussi dans le style de la Renaissance, avec balustres tournés et frise recoupée de médaillons rehaussés de têtes et de bustes.

A Plougastel-Daoulas, à la chapelle de Saint-Claude, la nef est séparée du transept par une cloison de bois, à panneaux pleins dans le bas, et balustres tournés dans le haut, surmontés d'une frise de cartouches et cuirs. Au milieu, on lit la date de 1606 puis : LOVIS . HAMON . FABRIQVE . LORS .

Sous un écusson dégradé, tenu par deux Renommées : SERVIRE . DEO . REGNARE . EST .

Quel nom donner à ce qu'on est convenu d'appeler habituellement : le jubé de Sainte-Croix de Quimperlé ? Ce n'a jamais été un jubé ni un chancel, puisque c'est une œuvre pleine et non ajourée, qui a dû être de tout temps adossée à une muraille. Il conviendrait plutôt de lui donner le nom de retable, quoique jamais aussi cette merveilleuse sculpture n'ait surmonté un autel. C'est un travail dans le plus beau style de la Renaissance, en pierre de Taillebourg, exécuté en 1541, sous le gouvernement de Daniel de Saint-Allouarn, dernier abbé régulier de Sainte-Croix. En le voyant, on se reporte nécessairement aux sculptures du tour du chœur de Chartres, aux statues et sculptures de l'église abbatiale de Solesmes. Sauf un développement moindre, c'est la même finesse, la même exubérance, la même force, la même correction, cette douceur des contours, ce gras des feuillages que

l'on trouve dans cette époque déjà avancée de la Renaissance.

Quatre niches doubles, séparées par des pilastres et des colonnettes, sont portées sur des culs-de-lampe arrondis dans lesquels sont creusées deux nichettes à coquilles renfermant des bustes de prophètes, parmi lesquels on reconnaît le roi David. Ces culs-de-lampe, avec les piédestaux qui les séparent, forment un solide et élégant soubassement où prennent naissance des pilastres couverts de rinceaux d'une prodigieuse variété, analogues à ceux de l'escalier et des cheminées du château de Blois, puis des colonnettes cannelées à chapiteaux composites, et des fuseaux ou balustres feuillagés, qui montent pour soutenir par côté des dais de niches extraordinairement fouillés et découpés, composé étrange de petites niches et de statuettes, de corniches et de frises minuscules, de pyramidions que l'on dirait taillés dans l'ivoire. Et pour couronner le tout, une grande frise droite et rigide d'où surgissent les bustes des quatre grands prophètes et des quatre docteurs d'Occident.

Cette frise porte deux dates : 1541, l'année de la confection du monument : 1732, celle de son déplacement et de son remaniement par le sculpteur Morillon (de Rennes). C'est ce même sculpteur qui a exécuté les quatre statues assises des Évangélistes, logées dans les niches doubles, lesquelles, d'après leur destination première, auraient dû contenir chacune deux statues debout, placées un peu de biais, ce qui aurait produit un effet beaucoup plus heureux comme légèreté et comme silhouette.

Au rang inférieur, dans les dais, on voit les statuettes des douze Apôtres, et au rang supérieur, la Sainte-Vierge portant l'Enfant-Jésus, les trois vertus théologales, Foi, Espérance, Charité, puis les quatre vertus cardinales : PRVDENTIA . IVSTITIA . FORCE . ATRAPACE, ce qui

signifie tempérance : *a trapeza*, abstention de la table.

A cinq kilomètres de Quimperlé, dans la chapelle du château de Rosgrand, en Rédéné, nous avons à étudier un véritable chancel en chêne sculpté, œuvre absolument remarquable comme style, composition et exécution. Il n'a pas été fait pour cette chapelle qui ne date, dans ses dimensions actuelles, que de l'année 1766. Il est à croire que cette clôture si précieuse se trouvait dans l'ancienne église de Saint-Michel de Quimperlé, monument du XIIIe siècle qui occupait la place des halles actuelles, et qui, tombant en ruines en 1765, fut désaffecté et remplacé pour le service paroissial par l'église de Notre-Dame de l'Assomption, qui était toute voisine. Simon Bernard Joly de Rosgrand, qui était alors sénéchal de Quimperlé, crut devoir sauver ces richesses artistiques et reconstruire pour les abriter la chapelle de son château, comme il est dit sur une dalle du pavé, tout près du chancel :

M D CC MXVI — *Deiparæ hoc monumentum erexit Simon Bernardus Joly de Rosgrand, regi a consiliis præses curiæ Quimperliensis.*

Cette clôture est placée au bas de la chapelle et en occupe toute la largeur, mesurant 5 m. 70 de longueur sur 3 m. 80 de haut. Elle se compose d'un soubassement, d'une colonnade et d'une grande frise. Toutes ces parties sont couvertes d'admirables sculptures où les scènes de l'Écriture Sainte sont mêlées à la Fable, les anges joufflus et les têtes de chérubins aux animaux fantastiques et aux allégories mythologiques, tout cela accompagné d'arabesques, de festons, d'ornements les plus variés, formant un ensemble singulier, si l'on veut, mais en même temps imposant, plein de grandeur et de noblesse, et dénotant une richesse d'imagination, une habileté de main et une rectitude de goût qui nous étonnent.

A quelle époque remonte ce travail ? Nulle date, nulle

inscription ne vient le préciser. Les cadres des panneaux semblent indiquer le style Henri II ; les cariatides à gaînes nous reportent au porche de Bodilis, 1570, ou à celui de Guimiliau, 1605, ou encore à l'oratoire de N.-D. de Lorette à Plougasnou, 1611, tandis que les colonnes entourées d'enroulements de vignes devraient nous rejeter vers la fin du règne de Louis XIII.

Le soubassement est formé de panneaux dont les encadrements sont tous variés, formés de fleurs, feuillages, rosaces, entrelacs, etc..... Les sujets qui y sont représentés doivent être lus de droite à gauche, comme suit :

1.— Diane chasseresse. — A ses pieds est couché un cerf dont elle saisit une des cornes de la main droite, tandis que de la gauche elle tient une flèche. Par dessus son épaule on voit les flèches que contient son carquois. Ses cheveux sont tressés, et deux nattes viennent se rejoindre sur sa poitrine en guise de cordelière.

2. — Abraham et Isaac partent pour le sacrifice. — Isaac porte le bois sur ses épaules, Abraham est chaussé de bottes à revers, ceint d'un grand cimeterre et coiffé d'un turban. A l'arrière-plan on voit deux serviteurs et un âne, des arbres et des constructions.

3. — Cariatide. — Homme barbu, avec serpent enroulé autour du cou, la tête du serpent sur sa poitrine, le corps se termine par une gaîne feuillagée.

4. — Sacrifice d'Abraham. — Isaac, les yeux bandés et les mains jointes, est à genoux sur l'autel. Abraham le tient par les cheveux et lève le glaive pour le frapper ; un ange arrête son arme ; sous l'ange, au-dessus de la tête d'Isaac, on aperçoit le bélier dans les broussailles.

5. — Arabesque. — Un satyre cornu, grimpé sur les feuillages, cueille des fleurs.

6. — Arabesque. — Deux jeunes satyres jouent au milieu des enroulements.

7. — Le prophète Jonas est jeté à la mer. — Les matelots le prennent par les bras et les jambes; le monstre marin, sous la figure d'un dauphin, se présente la gueule ouverte, prêt à l'avaler. A l'arrière-plan, des tours et des remparts figurent la ville de Joppé.

8. — Cariatide. — Buste d'homme à oreilles tombantes, les bras croisés sur la poitrine, et issant comme le premier d'une gaîne feuillagée.

9. — Jonas en prière, après avoir prêché à Ninive. — Il est à genoux auprès de l'arbrisseau qui a poussé pour l'abriter. Le Seigneur lui apparaît dans un nuage, élevant la main droite et tenant de la main gauche le globe du monde surmonté d'une croix. La ville de Ninive est indi quée par des murailles, des créneaux, des coupoles et des minarets.

10. — Mercure. — Il est d'une grâce parfaite, drapé légèrement, portant le caducée et coiffé du pétase.

Il ne faut pas négliger d'examiner la petite frise microscopique qui surmonte ces panneaux; on y trouvera des jeux, des chasses, des chevauchées de petits amours montés sur des tritons, des chevaux marins et des monstres terrestres, et mêlées à tout cela, des nymphes et des bacchantes couchées, une chasse au cerf, etc.

La seconde partie de ce monument, la colonnade, se compose de huit colonnes principales, à chapiteaux corinthiens, à fûts légèrement torses, entourés d'enroulements de vignes et d'autres branches; puis de huit autres colonnes secondaires, à fûts cannelés ou torses, terminées par des balustres façonnés en feuilles d'acanthe. Les bases, tout historiées de feuillages et de bustes bizarres, ont pour supports de petits amours et des satyres musiciens, hauts de trois pouces, des sphinx ailés et autres êtres fantastiques. Dans le milieu de chacun des côtés, une niche surmontée d'un aigle aux ailes éployées encadre la

statue de la Justice portant un glaive et un livre, et celle de l'Espérance tenant une ancre et une couronne de laurier.

Puis vient la grande frise, dans laquelle se déploient trois magnifiques bas-reliefs délimités et séparés par des groupes de cariatides à gaînes sculptées dans seize pilastres ioniques.

Les sujets représentés dans ces tableaux sont :

La Nativité de N-S. et l'adoration des bergers;

L'Adoration des mages;

La Présentation de l'Enfant-Jésus au temple.

Au-dessus vient la frise terminale, avec modillons à volutes d'acanthe, arabesques, bustes saillants; et dans le fronton du milieu, le Père-Éternel au milieu des nuages, bénissant et portant le globe du monde.

Au revers de cette clôture monumentale, on retrouve les mêmes richesses de sculpture; et pour continuer le même assemblage de la Fable et de la Bible, on y voit, dans le soubassement, les travaux d'Hercule correspondant aux épisodes de l'histoire de Samson :

1. — Hercule luttant contre un homme;

2. — Hercule, armé d'une massue, combattant l'hydre de Lerne;

3. — Samson emportant les portes de la ville de Gaza;

4. — Samson ouvrant la gueule d'un lion.

En examinant ce côté on remarque qu'il n'est pas complet, et, en effet, on trouve encore dans la chapelle six colonnes qui le complétaient autrefois en correspondant à celles de la façade, ainsi que deux grands bas-reliefs qui faisaient partie de la frise haute et continuaient l'histoire de la sainte enfance de Notre-Seigneur. Ces tableaux sont : la Fuite en Egypte et le Massacre des Innocents.

En prenant congé de ce monument si beau et presque sans pareil, disons que le propriétaire actuel de Rosgrand,

M. le baron de Lépinau, l'apprécie à sa valeur et le conserve avec un soin jaloux. Ajoutons que M. Allain, ancien procureur de la République à Quimperlé, en a fait en 1891 un grand dessin à la plume qui est aussi un véritable chef-d'œuvre.

Retournons de nouveau à Berven, en Plouzévédé, où nous avons déjà décrit le jubé, et où il nous faut étudier le chancel qui en fait l'accompagnement des deux côtés du chœur. Sous le jubé règne une colonnade en granit, mais dans les côtés la clôture est en bois sculpté et déborde même un peu sur la façade. Nous y trouvons un soubassement surmonté de colonnettes cannelées, qui portent un entablement avec frise, corniche et tympans. Les panneaux du soubassement sont sculptés en bas-reliefs, représentant, du côté de l'Évangile, les douze Apôtres. Du côté de l'Épître, on voit saint François d'Assise et neuf vierges martyres, parmi lesquelles on peut reconnaître à leurs attributs : sainte Apolline, sainte Agathe, sainte Catherine, sainte Barbe et sainte Geneviève portant son flambeau.

Dans les tympans se trouve l'Annonciation ; la Sainte-Vierge d'un côté, l'ange Gabriel de l'autre.

Dans la vaste et belle chapelle de Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou, le chancel clôt également le chœur par devant et sur les deux côtés. Sur la façade il est surmonté de la scène du crucifiement en grandeur naturelle : Notre-Seigneur en croix ; sous ses deux mains clouées, deux anges recueillant le Précieux Sang dans des coupes ; à ses pieds, la Madeleine à genoux ; des deux côtés, la Sainte-Vierge et saint Jean debout ; puis les deux larrons crucifiés. Pour mieux représenter le Calvaire, on a mis des têtes de morts disséminées sur le rocher.

Cette grande clôture est formée de panneaux pleins, dans le bas et le haut, et constitue dans la partie médiane

une vraie claire-voie en balustres tournés. Les panneaux du bas sont couverts d'arabesques sculptées, toutes variées entre elles ; les panneaux du haut sont séparés par des cariatides également variées, et renferment dans la façade les statuettes des douze Apôtres, tandis que sur le côté Nord se trouvent les douze petits Prophètes, et sur le côté Sud, les douze Sibylles avec leurs attributs. Les voici, dans l'ordre où elles sont représentées :

1° SIBYLLE TIBURTINE, portant un gantelet, signe des soufflets infligés à N.-S. dans sa Passion ;

2. — SAMIENNE, portant une croix ;

3. — PHRYGIENNE, croix ou étendard de Résurrection ;

4. — PERSIQUE, lanterne et serpent ;

5. — HELLESPONTINE, rosier fleuri ;

6. — EUROPEA, épée ;

7. — PHRYGIENNE, gantelet (?) ;

8. — CIMMÉRIENNE, sceptre ;

9. — CUMÉENNE, berceau ;

10. — DELPHIQUE, couronne d'épines ;

11. — ÉRYTRÉENNE, globe ou pomme ;

12. — AGRIPPA, fouet de la flagellation.

Dans le couronnement, composé de pinacles tournés et de frontons ornés, se trouvent des têtes saillantes ou des bustes analogues à ce que l'on voit dans les sculptures de Solesmes et de Quimperlé, et représentant les quatre grands Prophètes, les quatre Évangélistes et les quatre grands Docteurs d'Occident.

Ce magnifique cancel est donc loin d'être une œuvre banale ; c'est, au contraire, une vaste composition doctrinale, décelant une belle imagination et une grande science iconographique.

Et qu'on n'aille pas dire qu'on est allé emprunter ces idées et ces modèles aux monuments d'Italie. Ces représentations des prophètes, sibylles, apôtres, docteurs,

étaient chose courante dans nos cathédrales et nos églises pendant le Moyen-Age.

A propos des Sibylles, il est bon de noter que nous les trouvons encore dans six de nos églises : à Lampaul-Guimiliau, au revers du tref ou poutre triomphale du grand crucifix ; à La Martyre, au bas des colonnes des deux grandes niches du chœur ; à Pleyben, dans les nervures de la voûte du chœur et de la croisée du transept ; à Brennilis, dans l'autel du bas-côté Midi ; à Berven, aux volets du retable ou niche de Notre-Dame, et à Guimiliau, aux angles de la chaire à prêcher.

STALLES

Les stalles de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon sont les plus anciennes et les plus remarquables de tout le diocèse ; elles datent de l'épiscopat de Jean de Carman, 1504-1514, et celui de Guy le Clerc, son successeur, 1514-1523. Quoiqu'elles aient été faites en pleine époque de la Renaissance, elles sont en très pur style flamboyant, et on n'y sent rien de l'influence de la nouvelle école. Les traditions gothiques sont absolument vivaces dans le dessin d'ensemble, les beaux enroulements des deux extrémités, les découpures des panneaux des dosserets, l'agencement des dais qui les couronnent, les petits pinacles, les statuettes, les sujets variés et bizarres des accoudoirs et des miséricordes.

Ces stalles sont au nombre de trente-trois de chaque côté du chœur, disposées en double rang, et le rang supérieur est surmonté d'un dossier qui supporte un dais ou

baldaquin continu. Le dosseret, divisé en panneaux, par des contreforts et des pinacles sculptés, est orné en plus d'arcatures remplies de rosaces flamboyantes et de découpures de même style, formant un vrai réseau de dentelle.

Du côté de l'Évangile, au bout du rang inférieur, se voit la statuette de saint Pol, le patron, en chape, mitre et crosse, debout en face du dragon qu'il mène en laisse, au moyen de son étole. Dans les enroulements du rang supérieur, est un saint dominicain, prêchant et tenant un livre, et qui ne doit être autre que saint Vincent-Ferrier, qui a prêché dans cette cathédrale lors de ses pérégrinations en Basse-Bretagne, et qu'on a surnommé *l'ange du jugement.* En effet, plus haut que lui, dans le sommet, se trouve le Christ, assis sur un arc-en-ciel, couronné d'épines, les mains étendues et montrant ses plaies, dans la pose traditionnelle qu'on lui donne dans les représentations du jugement dernier. A ses pieds un ange sonne de la trompette, tandis que plus bas, dans le montant tout contre le mur de clôture, est figurée la résurrection des morts par trois petits personnages qui sortent de leurs tombeaux ; l'un d'eux semble même vouloir escalader une tour qui s'écroule au son de la trompette de l'ange.

Dans les dosserets, nous trouvons de ce côté un évêque en chasuble et bénissant, saint Roch, qui avait autrefois sa chapelle et sa fontaine tout près de la ville, sainte Barbe portant sa tour, saint François d'Assise, et en plus grande dimension, à l'extrémité près du transept, saint Yves, la tête couverte de l'aumusse, et une sainte martyre.

Du côté de l'Épître, les volutes du haut encadrent sainte Marguerite foulant le dragon, et la Sainte-Vierge debout et couronnée, donnant le sein à l'Enfant-Jésus.

Quelques petites statuettes semblent des œuvres récentes et imparfaites ; mais à l'autre extrémité on trouve deux personnages caractéristiques et de bon style, dont

l'un doit être Moïse, car il porte une verge et a la tête surmontée de deux cornes flamboyantes.

Dans l'ancienne collégiale de Saint-Trémeur, à Carhaix, il y avait autrefois de très belles stalles sculptées, dans le genre flamboyant. Elles ont malheureusement passé chez les brocanteurs et sont pour tout jamais perdues.

Au fond de l'abside de l'église de Plouguer, les stalles sont surmontées de sculptures du xve ou du xvie siècle, avec des bas-reliefs des Apôtres.

A Saint-Herbot, quinze stalles faisant le tour du chœur, sont surmontées d'un dais continu ayant une saillie de 0 m. 60 et faisant partie du couronnement du cancel. Les accoudoirs sont en bois très épais, et les supports des miséricordes sont forts originaux et tous variés.

A Berven, les stalles, au nombre de vingt-quatre, sont disposées comme celles de Saint-Herbot. Ce qu'il y a surtout à remarquer en elles, ce sont les montants de séparation ou accoudoirs, formés de cariatides ailées, d'un galbe excellent et ayant un peu la physionomie de sphinx.

A Lampaul-Guimiliau les anciennes stalles étaient du xviie siècle. Elles ont été renouvelées pour ce qui est de la menuiserie ; mais toutes les parties sculptées sont anciennes ou imitées de l'ancien. Elles sortent absolument du commun, grâce aux serpents ou monstres qui leur servent d'accoudoirs, aux pieds en console et aux cariatides qui les soutiennent, et aussi aux médaillons, cartouches, festons et têtes d'anges qui séparent les panneaux du dossier. Et tout contre ces stalles il faut encore remarquer, aux extrémités de la table de communion, deux griffons ou dragons ailés d'une puissance extraordinaire de galbe et de tournure.

Les mêmes modèles se retrouvent dans le chœur de Saint-Thégonnec, sans atteindre la même correction. Mais

une pièce d'une perfection rare qui se trouve dans cette église, c'est le siège triple à accoudoirs et dosseret à l'usage du célébrant et de ses assistants. Il est décoré d'arabesques sur sa face et a, pour accoudoirs, des poissons au corps squamé et à la queue enroulée. Les trois panneaux du dossier sont enrichis d'arabesques, de festons, de têtes de chérubins et d'anges tenant des cartouches.

Trois médaillons représentent :

1. — Le Sacrifice d'Abraham ;

2. — Le sacre du jeune David par le prophète Samuel, qui verse sur sa tête une corne d'huile ;

3. — Un ange apparaissant pour annoncer à David, par l'organe de Gad le prophète, les trois fléaux dont il est menacé par le Seigneur, et entre lesquels il peut choisir. L'ange pour figurer ces trois fléaux tient dans ses mains une tête de mort, une épée et un fouet. (II Reg., xxiv.)

A Sainte-Croix de Quimperlé, on peut voir dans la sacristie deux stalles du xviiie siècle. Celles du chœur des religieux, du même style et de la même époque, se trouvent maintenant dans l'église de Riec.

De même, on dit que les stalles de Saint-Louis de Brest proviennent de l'abbaye de Landévennec.

PORTES SCULPTÉES

Quelques églises ont encore leurs vieilles portes de chêne, datant de la construction de l'édifice. A Saint-Melaine de Morlaix, au fond du porche qui porte la date de 1489, les deux vantaux en bois sont ornés à leur sommet d'une frise composée de lettres gothiques fleuries,

très élégantes mais très difficiles à déchiffrer. M. Pol de Courcy les a lues ainsi :

... A fait ces deux huis ys ici
Bonnes gens pries Dieu pour lui.

Le mot le plus intéressant a malheureusement disparu, le nom du menuisier qui a fait ce bel ouvrage et tracé cette inscription ornementale.

Au porche de Plouégat-Guerrand, la porte a aussi une inscription gothique où l'on peut reconnaître ces deux mots :

Cest huys ...La. M. Vc 36 (1536)

On y voit représentés en bas-reliefs :

1. — Le Baptême de Notre-Seigneur ;

2. — Saint Méen, en mitre, crosse, et bénissant ;

3. — Saint Egat, en diacre, tenant des deux mains une patène sur sa poitrine ;

4. — Saint Gueltas (saint Gildas) abbé, tenant une crosse et un livre, vêtu d'une robe, d'un scapulaire et d'un manteau, ayant à ses pieds une tête de bœuf ou de génisse.

La porte Nord de la chapelle de N.-D. de Lannellec, en Pleyben, est ornée de deux panneaux sculptés représentant la Sainte-Vierge et un prêtre donateur, en chape, au-dessus duquel est une banderole portant cette inscription : *Mater Dei ora pro me. — 1544.*

A Loc-Mélar, la porte sous le clocher contient neuf bas-reliefs, datés de 1577, ayant du style et du caractère, mais un peu barbares :

1. — Entrée triomphale à Jérusalem ;

2. — Agonie au jardin ;

3. — N.-S. fait prisonnier ;

4. — Baiser de Judas ;

5. — N.-S. guérit Malchus ;

6. — Portement de croix ;
7. — N.-S. devant Caïphe ;
8. — La Cène ;
9. — Crucifiement.

A Guimaëc, sur la porte Ouest de l'église, sont sculptés quatre bas-reliefs dans le style de la Renaissance :

L'Annonciation, — Nativité, — Circoncision, — Fuite en Égypte.

Les deux portes du porche de Gouesnou doivent remonter à 1664, et sont décorées d'entrelacs, de têtes de chérubins, d'anges drapés portant les instruments de la Passion, et dans les petites niches du haut sont logées les statuettes de la Sainte-Vierge et de saint Gouesnou.

A Lampaul-Guimiliau les cinq portes qui donnent sur l'extérieur de l'église forment des panneaux d'un assemblage ingénieux et solide ; elles doivent remonter à 1610 ou 1620. La porte de la sacristie est de 1679. Dans plusieurs autres paroisses on trouve ces bonnes combinaisons de menuiserie qui donnent à ces portes un aspect digne et décoratif.

CHAIRES A PRÊCHER

La reine des chaires à prêcher est, sans contredit, celle de Saint-Thégonnec. Par ses belles proportions, son ampleur, la richesse, la profusion et la correction de ses ornements, elle constitue un monument auquel on ne doit pas même comparer les chaires trop vantées de Belgique, qui sont disproportionnées, prétentieuses et sans logique dans leur composition.

Le support est constitué par une base surmontée immédiatement d'un chapiteau à feuilles renversées, d'où partent des consoles ornées de grasses feuilles d'acanthe soutenant un boudin festonné et un épanouissement en quart de rond cavé, orné de guirlandes, couronnes, draperies, cartouches, et terminé par une petite baguette entourée d'une bandelette enroulée. Puis vient la plinthe du bas de la cuve, formée par un filet guilloché et un large tore arrondi tout couvert de feuilles et de fleurs de roses, laquelle descend aussi le long de l'escalier. Aux angles de la cuve, sur cette grosse moulure fleurie, sont assises les quatre vertus cardinales :

1. — Prudence, tenant un serpent enroulé sur son bras droit;

2. — Tempérance, tenant une coupe fermée et une chaîne;

3. — Justice, miroir et draperie;

4. — Force, colonne.

Dans les panneaux formant la cuve sont les quatre Évangélistes, en grand relief, sur riche fond d'architecture et de paysage et dans un encadrement de rosiers, de guirlandes et de festons. La même ornementation se continue dans l'escalier, pour entourer les médaillons des quatre grands docteurs d'Occident : saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme. Et la même richesse se retrouve dans la main-courante, qui forme corniche pour contourner le haut de la cuve.

Au milieu du dosseret appliqué à la colonne est un médaillon représentant le Seigneur donnant à Moïse les Tables de la loi. Dans les côtés, deux anges tiennent d'une main une couronne de roses, et de l'autre soutiennent le dais de l'abat-voix. Sous ce dais est le Saint-Esprit entouré d'une gloire et de nuages.

A chaque angle, au-dessus de la frise et de la corniche,

est un petit ange ailé, plus haut, des têtes d'anges, puis le dôme tout couvert de roses, et enfin, debout au sommet, une renommée, le pied posé sur un globe et sonnant de la trompette.

La chaire de Guimiliau n'a pas la même ampleur, mais on y trouve aussi des motifs de sculpture du plus haut intérêt. Le pied est formé par un groupe de quatre angelots bien gras et bien dodus. De la corbeille ou gros bouquets de fleurs qu'ils portent sur la tête, partent des gaînes en cariatides pour soutenir la cuve. Celle-ci présente quatre panneaux ornés de médaillons richement encadrés. Dans ces médaillons sont les quatre Évangélistes, accostés des vertus théologales et morales :

1. — La Foi, avec calice et flambeau ;
2. — Espérance, ancre, livre et crucifix ;
3. — Charité, petits enfants ;
4. — Prudence, miroir et serpent ;
5. — Force, colonne ;
6. — Justice, balance et épée.

Deux petits médaillons en miniature, soutenus par de petits anges, représentent David jouant de la harpe, et Moïse portant les Tables de la loi.

Dans les niches des angles sont les statuettes de quatre Sybilles. Enfin, deux autres petits médaillons nous donnent l'inscription suivante :

RE : M : H : GVILLERM : SIEVR : RECTEVR :
LORS : AN : TANGVY : E : HERVE : LE : MEVR :
FABRIQVES : 1677

Citons la chaire de Lampaul-Guimiliau pour ses bas-reliefs doubles, contenant les quatre évangélistes et les quatre docteurs d'Occident :

Saint Mathieu et saint Augustin, tous deux avec un ange ;

Saint Marc et saint Jérôme, avec un lion ;

Saint Luc avec le bœuf, et saint Ambroise avec une ruche ;

Saint Jean avec son aigle, et saint Grégoire sans sa colombe.

L'inscription suivante donne la date :

I : POVLIQVEN & Y COLONEIR . FABRIQVES . 1759

A Saint-Servais, on trouve sur la chaire les quatre sujets suivants :

1. — L'Annonciation ;

2. — L'Enfant-Jésus, la Sainte-Vierge et saint Joseph ;

3. — Assomption de Notre-Dame ;

4. — David et le prophète Nathan.

La chaire de la Cathédrale de Saint-Corentin, d'après un marché conservé au *Déal du Chapitre* et cité par M. Le Men dans sa *Monographie*, p. 278, a été exécutée en 1679-1680, par Jean Michelet, maître menuisier et Olivier Daniel, maître sculpteur.

C'est un travail de grand style, rappelant par son ampleur et son dessin général la chaire de Saint-Thégonnec, mais sans y atteindre toutefois par la richesse et le fini des détails, l'abondance des sculptures et des motifs ornementés. Disons cependant que le support, les moulures, les encadrements des panneaux, le dossier et l'abat-voix sont entièrement couverts de feuillages et de fleurs, et qu'il n'y a pas dans tout cet ensemble une seule surface lisse.

Sur les parois de l'escalier et de la cuve, huit panneaux en bas-reliefs retracent des scènes de la vie de saint Corentin.

1. — Saint Corentin dans son ermitage de Plomodiern, avec la fontaine où vit le poisson qui sert à sa nourriture quotidienne ;

2. — Saint Corentin à genoux près de sa fontaine, donnant sa bénédiction au petit poisson, pour qu'il revive encore. A côté est servi, sur une petite table, son frugal repas ;

3. — Saint Corentin visite saint Primel et fait jaillir une source pour son soulagement ;

4. — Le Saint nourrit le roi Grallon et sa suite, avec son petit poisson ;

5. — Avec un compagnon, il se rend à Tours pour être sacré par saint Martin ;

6. — Saint Corentin célébrant la messe dans sa Cathédrale ;

7. — Saint Corentin prêchant dans son église ;

8. — Mort de saint Corentin. Son clergé et ses moines assistant à son trépas, après lui avoir donné les derniers sacrements.

Au dossier on voit Moïse tenant les Tables de la loi et un ange tenant une croix, représentant ainsi l'ancien et le nouveau Testament. Le dais, tout couvert de guirlandes et de fleurs, est surmonté d'une grande Renommée, aux abondantes draperies, et sonnant de la trompette.

A Crozon, d'après un marché conservé aux archives départementales, la chaire a été exécutée sur le modèle de celle de Saint-Corentin. Elle est, en effet, assez monumentale, mais cependant inférieure à celle qui a servi de modèle.

Les tableaux des panneaux ont trait à saint Pierre, patron de la paroisse :

1. — Pêche miraculeuse ;

2. — Saint Pierre aux liens, délivré par un ange ;

3. — Saint Pierre, pape, tenant les clefs et la croix triple, entouré de prêtres et de fidèles.

4. — Crucifiement de saint Pierre.

A Locronan, des bas-reliefs assez originaux, mais peu

artistiques, retracent les principaux épisodes de la légende de saint Ronan. Sur la porte de l'escalier on lit cette inscription : EN : 1707 : V : D : M : MRIN : (Mathurin) SEINE : V : PRL : (vicaire perpétuel)
M : L : HALNAY : CVRÉ — HERVE : MARHIC : FABRIQVE

A Plourin-Ploudalmézeau, la chaire de l'ancienne église reproduisait dans ses bas-reliefs la jolie légende de saint Budoc et de sainte Azénor. Ils ont été conservés dans la nouvelle église.

CHAIRES EXTÉRIEURES EN PIERRE

Dans quelques paroisses il existe des chaires extérieures en pierre, destinées à la prédication lorsqu'il y a de grandes foules pour un pèlerinage, ou encore pouvant servir au sermon dans le cimetière, lors de la fête des Trépassés. Ces chaires chez nous ne sont ni nombreuses ni très monumentales ; il y en a de plus belles dans les Côtes-du-Nord, notamment à Pleubian et à Runan.

Quoique ces chaires ne soient pas vraiment des objets mobiliers, il est bon cependant d'en faire mention.

A la Forêt-Fouesnant, le calvaire est entouré d'une petite enceinte carrée, qui a dû être destinée à servir à la prédication. Même disposition, mais plus simple, à N.-D. de Tréminou, en Plomeur, près Pont-l'Abbé ; à Kerinec, en Poullan, c'est autour de la croix, comme une margelle ronde, surmontée d'un pupitre en pierre, ce qui peut faire classer ce petit monument dans la catégorie des croix hosannières.

A Plougasnou, au ras du sol du cimetière, une petite chaire hexagonale, en arcatures gothiques.

A Guimiliau, dans la chapelle du cimetière, datant de 1642, une des baies est meublée d'une petite chaire ronde ornée de frises et de corniches, surmontée d'un petit dais en dôme, et encadrée par les colonnes qui ornent cette façade.

CUVES DE FONTS BAPTISMAUX

Nous n'avons pas dans notre diocèse de baptistères anciens, édifices à part et indépendants des églises, analogues aux baptistères de Saint-Jean de Latran, de Pise, Florence, Milan, et à celui de Poitiers, connu sous le nom de *Temple Saint-Jean*.

Les traditions et les dires de quelques archéologues déclarent que la fontaine qui coule sous le cimetière de Kerfeunteun, près Quimper, et celle de la crypte de Saint-Mélar de Lanmeur, paroisse autrefois désignée également sous le nom de Kerfeunteun, ont servi dans les premiers siècles du christianisme au baptême par immersion.

Dans la cour du presbytère de Saint-Pol-de-Léon se trouve une grande cuve en granit, affectant la forme presque demi-circulaire, mesurant 1 m. 87 de long sur 1 m. 37 de large et 0 m. 50 de profondeur. Elle a été retirée de la cathédrale, il y a une vingtaine d'années, et l'on affirme qu'elle a servi à l'administration du baptême par immersion, lorsque ce rite était en usage.

Il nous reste peu ou point de cuves baptismales de l'époque romane et même du XIIIe ou du XIVe siècle. Les plus anciennes et les plus remarquables qui se trouvent dans nos églises ne datent que du XVe siècle ou des premières

années du xvie. Tels sont les fonts de Saint-Jean-du-Doigt, de Plonéour-Lanvern, et de N.-D. de l'Assomption de Quimperlé, entourés de moulures et de belles frises feuillagées, ceux de Penmarc'h ayant aussi une décoration de feuillages, des anges et des lions tenant des écussons. A Plouégat-Guerrand, même genre de cuve, ainsi qu'à Plougasnou où elle est entourée d'une inscription gothique, à moitié cachée malheureusement par le rebord du couvercle en bois. A l'intérieur de cette cuve en pierre s'en trouve une autre en bronze fondu, ornée de quatre jolies cariatides féminines, dont deux portent des anneaux pour servir d'anses. Elle a été acquise en 1609, d'après les anciens comptes de fabrique.

Au Faou, la cuve baptismale, datant aussi de la première moitié du xvie siècle, a une décoration de phylactères portant des textes relatifs aux quatre fleuves du paradis terrestre, tels qu'on les trouve au chapitre II de la Genèse, versets 11-14 :

Phison, c'est celui qui environne toute la terre de Hévila, là ou croist l'or. — Au bout de cette banderole est un serpent tirant son dard.

Gehon, c'est celui qui circuit toute la terre d'Ethiopie. — Un lion.

Tigris, c'est le troisième fleuve qui va vers l'Assyrie. — Cerf.

Euphrates, c'est le quatrième fleuve.

A Loc-Maria-Plouzané, la cuve est hexagonale et porte cette date : *Mil V^cc^ XXX.III* — I.P.6

Elle a des pinacles gothiques sur les angles, et sur les faces des niches à encadrements Renaissance contenant l'*Ecce-Homo* et les statuettes assises des quatre Evangélistes avec leurs attributs.

A Plouédern, le style est différent, ce sont les moulures et les ornements du xviie siècle, avec cette inscription :

A : RIOV : RECTEVR : I : KERDELENT : H : APERVE : FABRIQVE : LAN : 1641 — R : LE : DORE : FECIT.

Cette signature de Le Doré, comme sculpteur, se trouve aussi sur le socle de la statue de saint Jean l'évangéliste, à l'entrée du porche de Saint-Thégonnec, avec la date de 1625.

A Lampaul-Guimiliau, le pied de la cuve en granit est porté sur une base moulurée et ornée de petites niches sur ses huit côtés. La cuve elle-même est décorée d'une sorte de corniche de feuillages et d'oves, de moulures et de modillons, et sur la frise se déroule cette inscription : F : F : P : LAVRENS : ROPARTZ : E : L : ABGRALL : FABRIQVE : LAN : 1651

A Comanna, nous trouvons cette inscription:CELVI:QVI: CROIRA : ET : SERA : BAPTISE : SERA : SAUVE — F : F : P : P : BRETON : ET : Y : KERBRAT : 1656

Les fonts de Guiclan sont à peu près de même facture et presque de même date, comme le dit l'inscription : F : F : P : YVON : PICART : YVON : TANGUY : FABRIQVE : LAN : 1658

A Meilars, on trouve une ornementation également du XVIIe siècle, un peu barbare peut-être, mais très originale : sur la base et la piscine, des boudins taillés en torsade, le fond de la cuve formé de godrons et sur les parois cylindriques des arcatures ou panneaux où l'on voit en sculptures le soleil, la lune, les étoiles, des rosaces, des bouquets de fleurs.

Déplorons qu'à Locronan et à Kerfeunteun on ait remplacé de belles cuves anciennes en granit par des cuvettes en marbre sans valeur et sans style.

BALDAQUINS DE FONTS BAPTISMAUX

Pour donner plus de noblesse et témoigner plus de révérence aux Fonts Sacrés où les nouveau-nés reçoivent la vie de la grâce, et peut-être aussi pour rappeler les anciens baptistères circulaires ou octogonaux, on a élevé au-dessus des cuves baptismales des baldaquins tantôt en pierre, tantôt en bois, formant dais ou dômes portés sur des colonnes. Nous trouvons des baldaquins en pierre de Kersanton à Comanna, 1654, et à Bodilis. Dans ce dernier, le dôme repose sur des colonnes doriques cannelées, et dans les niches sont assises les statues des quatre grands Docteurs d'Occident.

Le baldaquin en bois de La Martyre est daté de 1635 ; celui de Plouédern doit être, comme la cuve qu'il surmonte, de 1641 ; il est entouré des statues des douze Apôtres et a pour couronnement la représentation du saint patron, saint Édern, à cheval sur son cerf.

A Lampaul-Guimiliau, le dôme est soutenu par huit colonnes dont quatre sont torses et tapissées de pampres de vigne ; les quatre autres cylindriques, entourées d'enroulements de rubans et de branches de laurier. Plus haut règne une petite arcature abritant le groupe du baptême de Notre-Seigneur et les statues des douze Apôtres. La frise courant au-dessus des premières colonnes porte cette inscription : F : F : P : MILLIO : ROPARTZ : E : HERVE : ABGRALL : LORS : FABRICQVE : LAN : 1650

Ce baldaquin n'a pas la valeur de celui de Guimiliau qui sera décrit tout à l'heure, et auquel il est antérieur de 25 ans ; mais il a cependant grand aspect, et a le mérite d'avoir servi de modèle et d'inspiration pour ce tra-

vail qui est le chef-d'œuvre de la sculpture en bois dans cette contrée.

Par ordre de date viennent ensuite les baldaquins de Saint-Melaine de Morlaix et de Ploujean, tous deux de même travail et de même date, 1660. Contentons-nous de décrire le premier : il est de forme octogonale et porté sur quatre colonnes corinthiennes couvertes d'enroulements et de feuillages ; les quatre angles intermédiaires, portant dans le vide, se terminent par des culots. Les chapiteaux et les culots sont reliés par des arcades dans lesquelles des griffons et des sirènes ailées tiennent un cartouche occupé par une tête de chérubin. Plus haut court une frise avec têtes, feuillages et cartouches aux angles. Au-dessus de cet entablement s'élèvent huit colonnettes à chapiteaux ioniques, formant huit arcades abritant autant de statues. Par dessus est un dôme couronné d'un lanternon. Ce joli ouvrage, quoique de la seconde moitié du XVIIe siècle, rappelle absolument dans ses détails le style du règne de Louis XIII ou même de Henri IV.

Mais la merveille, c'est le baptistère de Guimiliau, qui a du reste sa renommée bien établie et attire, chaque année, des milliers de touristes. Il est porté sur huit colonnes torses du galbe le plus pur et le plus gracieux. Les spirales de ces colonnes sont garnies de branches de vigne et de laurier ; des oiseaux aux poses les plus diverses viennent y becqueter les grains de raisin et les baies de laurier, des limaces glissent sur les feuilles et des serpents s'enroulent autour des branches.

Du haut des fûts, en dessous des chapiteaux, partent des arcades à plein-cintre dont les tympans sont couverts de sujets variés : Renommées couronnant un dauphin et jouant de la trompette ; ces trompettes sont ornées de drapeaux autrefois blasonnés aux armes de France ; petits amours jouant au milieu des fleurs, anges drapés, têtes

de chérubins ; deux autres anges, d'une grâce idéale, dignes des plus beaux temps de l'art grec, portent le plat sur lequel repose la tête de saint Jean-Baptiste ; et ailleurs ce sont des aigles, des festons, des guirlandes de toutes sortes.

Au-dessus vient une frise ornée d'arabesques, de chiffres, d'emblèmes. Sur deux cartouches on lit :

F : DU : TEMPS : DU : VENERABLE : M : H : GVILLERM : RECTEUR—LORS : DERRIEN : POULIQUEN : & : IAQUES : QUOTAIN : FABRIQUE

Plus haut, dans une succession de seize niches d'une admirable ornementation, on trouve une série de statues qui forment une couronne autour de ce dôme monumental :

1. — La Sainte-Vierge avec l'Enfant-Jésus.
2. — Saint Michel terrassant le dragon.
3. — Saint Miliau, le patron de la paroisse.
4. — Le Bon Pasteur.
5. — Saint Augustin.
6. — Saint Ambroise.
7. — Saint Jérôme.
8. — Saint Luc.
9. — Saint Marc.
10. — Saint Jean.
11. — Saint Mathieu.
12. — *Ecce Homo.*
13. — Saint Roch.
14. — Saint François d'Assise.
15. — Saint Louis, sous les traits de Louis XIV.
16. — Saint Grégoire le Grand.

Au-dessus de ce rang de niches règne une balustrade qui sert comme de naissance au dôme de la coupole. Ce dôme, orné de pilastres, d'arcatures, de corniches, d'urnes, de médaillons, etc., est de la plus grande richesse ; il

supporte un groupe représentant le baptême de Notre-Seigneur, et ce groupe est abrité par un second baldaquin porté sur quatre colonnes et surmonté d'un lanternon que couronne un ange aux ailes déployées.

Cette œuvre admirable ne porte pas de date, mais doit être de la même année que la cuve en pierre qu'elle surmonte : 1675. Or, c'est l'année de la révolte dite du papier timbré, et cette coïncidence donne lieu à réfléchir ; elle montre une grande prospérité, un grand mouvement d'art et de singuliers sentiments d'adulation à l'adresse de Louis XIV dans ce petit coin de Bretagne, au moment où sur d'autres points du pays on se battait contre les troupes du roi et l'on se faisait pendre par le duc de Chaulnes.

FOYERS AUX FONTS BAPTISMAUX

Quoique ces foyers ne soient pas des objets mobiliers, comme ils ont rapport aux fonts du baptême, nous trouvons logique d'en traiter à cette place.

Dans quatorze de nos églises de Cornouaille, nous avons constaté l'existence de foyers placés près des fonts baptismaux, et qui tous semblent remonter au XVIe siècle. Nommons-les par ordre alphabétique de paroisses : Perguet en Bénodet. — Cléden-Cap-Sizun. — Ergué-Gabéric. — Gourlizon. — Guengat. — Juch (le). — Penhars, ancienne église. — Penmarc'h. — Ploaré. — Plomelin, église de Bodivit. — Pont-Croix. — Pont-l'Abbé, église de Lambour. — Primelin, chapelle de Saint-Tujean. — Quimperlé, chapelle de Saint-David.

On peut remarquer que c'est dans une seule et même

région que l'on trouve cette particularité : dans le rayon de Pont-Croix, Pont-l'Abbé, Douarnenez et Quimper. A quelle influence cela est-il dû, et quelle était la destination de ces foyers et de ces cheminées ?

Quelques-uns ont pensé qu'on s'en servait pour allumer le feu nouveau que l'on bénit le matin du Samedi-Saint; mais il faut remarquer que c'est là quelque chose de bien important pour une cérémonie qui n'a lieu qu'une fois dans l'année. Nous avons entendu, à Penmarc'h, émettre l'opinion qu'il n'est pas étonnant de voir une cheminée dans l'église, puisque les habitants s'y sont réfugiés pendant plusieurs jours lors des incursions de La Fontenelle, et ont dû y faire la cuisine, comme dans leurs maisons particulières. Ce raisonnement ne tient pas sur sa base : la cheminée de Penmarc'h est contemporaine de l'édifice, par conséquent de 1508, et en ce moment on ne prévoyait pas que les habitants devraient s'y retrancher et s'y défendre à la fin du siècle.

La seule opinion qui soit acceptable, c'est que ces foyers étaient destinés à réchauffer l'eau baptismale ou chauffer l'enfant après le baptême. Il peut se faire qu'on ait eu à traverser des hivers rigoureux pendant lesquels l'eau glaciale des fonts avait pu compromettre la vie des petits baptisés. Peut-être aussi les prétentieux seigneurs ou les riches bourgeois, tout puissants en certains centres commerçants, ont-il cru devoir à leur rang et à leur dignité de réclamer cette marque de distinction pour le baptême de leurs enfants. C'est à ces motifs seuls que nous devons attribuer l'usage des cheminées dans les églises, et dont le premier exemple paraît s'être produit à Penmarc'h, en l'année 1508, ou suivantes, époque de la construction de l'église.

Le foyer se trouve vers le bas du collatéral Midi, où devaient être placés autrefois les fonts baptismaux, qui

maintenant sont transférés au fond du bas-côté Nord.

La cheminée de Pont-Croix pourrait bien aussi être de la même époque ; elle a été ajoutée après coup ; et n'est certainement pas de la date du bas-côté roman dont elle occupe l'extrémité Ouest.

Les trois foyers qui viennent ensuite, avec des dates à peu près certaines, sont ceux de :

1° Ergué-Gabéric, qui doit être antérieur à la maîtresse-vitre de 1516 ;

2° Ploaré, 1555, au bas du collatéral Sud, qui en cet endroit se rétrécit en véritable entonnoir ;

3° Guengat, 1557, dans la petite chapelle latérale avoisinant le porche.

Le Juch et Gourlizon étaient autrefois trèves de Ploaré ; il n'est donc pas étonnant que ces deux églises aient pris exemple sur l'église-mère pour l'établissement de cheminées aux fonts baptismaux ; de même que Cléden-Cap-Sizun a dû se modeler sur Pont-Croix.

L'église de Lambour, à Pont-l'Abbé, formait une trève dépendant de Combrit ; elle est composée intérieurement de piliers et d'arcades datant de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. Dans la première moitié du XVIe siècle on y a fait des adjonctions importantes, et c'est alors qu'on établit une sorte de réduit ou de chambre au bas du collatéral Sud, en bouchant une travée au moyen d'une maçonnerie assez grossière. C'est dans cette maçonnerie, près de la porte de la chambre, qu'a été établi le foyer en granit que nous voyons maintenant.

L'église de Perguet était primitivement paroissiale ; elle dépend désormais de Bénodet. La nef a des piliers romans et des arcades qui rappellent Loctudy et Fouesnant. Mais le foyer qui se trouve dans le bas-côté Nord est de beaucoup postérieur et doit être reporté certainement au XVIe siècle.

Il en était de même de la petite cheminée qui se trouvait dans la vieille église de Penhars, près de Quimper, à l'un des angles du transept Sud.

Saint-David, autrefois paroisse, est maintenant chapelle de cimetière de Quimperlé. Le style des portes et des fenêtres montre bien qu'elle est du commencement du xvi[e] siècle. C'est dans l'angle Nord-Ouest du bas de la nef que se trouve la vieille cheminée, et c'est bien là que devaient se trouver aussi les fonts baptismaux.

A Saint-Tujean de Primelin, belle et vaste chapelle, centre d'un pèlerinage important, on peut relever, au haut de la tourelle d'escalier qui dessert le grand clocher, la date de 1563. C'est à cette époque qu'il faut reporter la construction de la cheminée des fonts baptismaux qui se trouve placée au pied de cette tour, dans le bas-côté Sud.

Nous croyons ne pouvoir nous dispenser de donner la description de la curieuse petite chapelle qui entoure ces fonts avec leur petit foyer.

Elle est formée par une clôture en bois, composée d'un lambris plein à hauteur d'appui, et plus haut d'une claire-voie faite de balustres tournés. Au bas de cette clôture, à l'extérieur, les panneaux sont couverts de peintures formant fleurs de lis et arabesques. Au haut sont deux tableaux dont l'un représente un prêtre en surplis, étole et barrette, présidant au mariage d'un seigneur de Lézurec. Le seigneur et l'homme qui l'accompagne portent le costume du temps de Louis XIV, tandis que la dame et les deux femmes qui sont à ses côtés sont costumées comme les paysannes de l'époque. Au bas de ce tableau est cette inscription :

F . EN . 1705 . D . T . D *(Fait en 1705 du temps de)*
YVES : POVLHASAN . F[que]

Dans le second tableau, on voit un prêtre, en chape, baptisant un enfant, qui est tenu sur les fonts par un sei-

gneur et une châtelaine portant grande coiffe, robe à paniers et traîne. La commère ou ***amiegez*** se tient derrière elle avec un pot à eau et un essuie-mains ; elle est couverte d'un manteau court ou capuchon. Au bas est cette inscription :

Mre I . GLOAGVEN	BAPTISt CET ENFANT
Cre DE PRIMELIN	NAY . DEPVIS . VN . MOMENT .
en 1705	

A l'intérieur de la petite chapelle, sur le lambris en planches formant voûte, sont peints trois tableaux représentant :

1. — Le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean, avec perspective d'arbres, ville et montagnes dans le lointain.

2. — Un prêtre dans un confessionnal, confessant un seigneur.

3. — Un évêque, accompagné de deux prêtres, donnant la confirmation à une femme.

Cette voûte a aussi une inscription :

Mre IAN : PERENNES : I
HERVE : PLOINEC : F : LAN 1679

Le haut du lambris est couvert d'un semis de fleurs de lis de France qu'on a fait disparaître à moitié en 1793 ou en 1830, au moyen de gros coups de bouchon chargé de lait de chaux. Sur les nervures sont des mouchetures d'hermines.

La cuve baptismale est ornée de moulures ; et dans l'angle Ouest est placée la cheminée, d'assez petite dimension.

BÉNITIERS EN PIERRE

Les deux plus anciens bénitiers du diocèse se trouvent dans l'église de Penhars et le cimetière de Gouesnac'h. Ce sont deux stèles en granit mesurant 1 m. 16 de hauteur, ayant une base carrée ornée de moulures, un fût également carré et une sorte de chapiteau mouluré, mesurant 0 m. 55 de côté, terminé par une ornementation en console ou en doucine, et creusé en cuvette. Or ces deux stèles ne sont autre chose que deux autels gallo-romains, et la cuvette creusée au sommet est le *foculus* ou le foyer dans lequel on allumait du feu, ou bien l'on déposait des charbons ardents pour brûler l'encens et offrir les sacrifices païens. Ce *foculus* est devenu maintenant récipient ou piscine pour l'eau bénite.

La stèle de Gouesnac'h est entièrement dégagée ; celle de Penhars a sa base engagée dans le pavé de l'église. Leur style indique bien qu'elles sont romaines, et ce qui le démontre encore mieux, c'est l'amphore dessinée en sculpture méplate sur l'une des faces du bénitier de Penhars.

Dans les églises de Plomeur et de Treffiagat, on voit deux bénitiers à pied avec ornementation feuillagée, qui semblent bien être de l'époque romaine.

Mais la période vraiment riche en beaux bénitiers, c'est le XV[e] siècle et le XVI[e], la fin du style gothique et la Renaissance.

Nous pouvons admirer comme bénitiers flamboyants ceux du porche des Apôtres du Folgoat, des porches de Saint-Jean-du-Doigt et de Trémaouézan, et encore deux petits bénitiers à l'intérieur de cette église. Le ciseau du

sculpteur y a façonné avec une délicatesse extrême les moulures, les arcatures, les guirlandes de feuillages.

A Lampaul-Guimiliau, le porche est gothique et porte la date de 1533. Le bénitier en Kersanton, qui est incrusté dans le trumeau séparant les deux portes, doit être de la même époque, et cependant son ornementation est absolument Renaissance, consistant en torsades, modillons, rangs de perles et feuillages. A l'intérieur de l'église, près de la porte Sud, est un autre petit bénitier, orné de têtes d'anges, volutes, perles et pointes de diamant ; par dessus est un bas-relief représentant le baptême de Notre-Seigneur, et sur le bord de la cuve se tordent dans des convulsions étranges deux diables dont les jambes et les queues plongent dans l'eau bénite.

Aux porches de Landerneau, Landivisiau et Guimiliau, nous trouvons trois bénitiers à peu près du même style et reproduisant les mêmes idées.

A Landerneau, adossé à un trumeau absolument gothique, le bénitier comme à Lampaul est dans la note pleinement Renaissance. Comme support, une colonnette couverte d'une ornementation de losanges et de macles des Rohan ; chapiteau très original, à feuillages, volutes et fleurons ; la cuvette entourée de quatre zones de feuillages affectant la forme de rais-de-cœur, et la courbe circulaire du bord coupée par quatre petites avancées en contreforts, portées sur des culots. Par là-dessus, un ange tenant dans ses mains deux goupillons et semblant inviter les fidèles à prendre de l'eau bénite.

Pour couronner le tout, un dais cylindrique recoupé par quatre pilastres moulurés et feuillagés se terminant par d'élégantes volutes qui viennent appliquer leur extrémité contre le petit dôme terminal. Ce dais est agrémenté d'une décoration de feuilles, dauphins, rubans en volute, etc... Des quatre pans issent des têtes caractéristiques des

styles François Ier et Henri II. On remarque particulièrement une tête féminine et une tête d'homme coiffée d'une toque, qui sont d'une finesse extrême et d'un style admirable.

A Landivisiau et à Guimiliau, nous retrouvons les mêmes caractères, les mêmes formes, et les mêmes motifs de sculpture : anges à goupillons, têtes saillantes, etc...

A la Martyre, à l'angle Sud-Est du porche flamboyant, est un bénitier de la Renaissance, au dossier duquel est sculpté un squelette ou image de la mort, *an Ankou,* tenant en main une tête qu'elle vient de trancher de sa faux.

En entrant dans l'église, dans le bas-côté Midi, près des portes du porche, on trouve deux autres bénitiers fort distingués. L'un à droite, adossé à une colonne, est surmonté de trois lanternons superposés. Sous le premier est agenouillé un ange tenant deux goupillons, et sur le dernier est postée la statuette de saint Michel terrassant le dragon. Le second, à gauche, a une vasque beaucoup plus grande, autour de laquelle est gravée cette inscription : HÆC : AQVA : BENEDICTA : SIT : NOBIS : SALVS : ET : VITA — F : QVENTRIC : F : I : K : RAOVL : 1681

A Ploudiry, nous trouvons aussi deux bénitiers avec inscriptions ; le premier porte : LABRVM : PAROCHIÆ : AQVÆ : LVSTRALIS ; le second, sur lequel est sculpté un crucifix au-dessus d'une tête de mort : CETTE : PISCINE : A : ESTE : FAICT : FAIRE : PAR : M : Y : PAPE : P : EN : SA : VIE : LAN : 1675. — Sur le rebord supérieur : HIC : JACET : M : YVO : PAPE : P : MORTVVS : ANNO : 1715

En terminant ce sujet, il convient de dire que dans la plupart des églises existent de grandes auges destinées à garder une réserve de l'eau lustrale bénite au jour du Samedi-Saint, et auxquelles les fidèles de la paroisse

viennent s'approvisionner avec dévotion. Quelques-unes de ces cuves sont d'un assez beau travail, et nous devons mentionner spécialement la grande auge de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, qui est un sarcophage du XIIe siècle que nous décrirons plus loin, et aussi la cuve qui se trouve au coin de la chapelle des fonts baptismaux, à Saint-Thégonnec. Elle est de forme elliptique, mesurant 1 mètre sur 1 m. 50, et porte cette inscription :

F : POULIQUEN : I : LE : BLOCH : Fque. 1721

BÉNITIERS PORTATIFS EN BRONZE

Ils étaient peut-être nombreux autrefois les bénitiers portatifs, en métal de cloche, *seaux benoistiers,* servant dans les églises près des catafalques, et au cimetière près des tombes, au jour de l'enterrement et des services funéraires.

On est heureux d'en trouver encore quelques-uns, intéressants par leur matière solide, leur dessin sérieux, et les inscriptions qui leur donnent encore plus de prix. Citons-les par ordre de dates :

A la chapelle de N.-D. de Kergoat, en Quéménéven, nous en trouvons un qui mesure 0 m. 19 de hauteur sur 0 m. 27 de diamètre à son ouverture évasée. En voici l'inscription en caractères gothiques : *Lorans . Kerivel . fabrique . d'Itron . Varia . Kergoat . fit . ce . lan . mil . Vc XXIX*

A Lannédern, même forme, même dimension :

GUILLAUME . LE . TOVX . DE . LA . PAROISSE .
DE . LANNÉDERN . 1578

Loqueffret :

F . POVR . LA . PAROISSE . DE . LOQUEFFRET .
SANCTA . GENOVEFA . 1617

Ploudaniel :

FAIT : POUR : N : D : DU : PONT : DU : CHATEAU : 1645

On en conserve encore trois autres, du même genre, mais sans inscriptions, à Clohars-Fouesnant, Fouesnant et Plomeur.

STATUES ET GROUPES

Nous n'avons pas la prétention d'avoir dans notre Bretagne une statuaire aussi parfaite que celle de l'Ile-de-France, de la Touraine, de la Bourgogne et de plusieurs autres provinces où les matériaux de choix, les écoles de sculpture fondées d'abord dans les abbayes et se diffusant ensuite dans les ateliers séculiers, l'émulation des villes, des princes et des seigneurs et une foule d'autres influences ont porté cette branche de l'art à une richesse et à une variété extraordinaires. Mais notre pays, pour avoir des productions moins remarquables et moins classiques, peut cependant fournir de belles et curieuses pages d'iconographie. Et combien on est heureux parfois, lorsque dans les églises les plus modestes et les plus humbles chapelles, on rencontre des images souvent vermoulues ou frustes, ayant le cachet et le style de la belle sculpture du Moyen-Age, avec les caractéristiques anciennes propres à chaque saint et si bien connues du peuple.

Ce qui reste chez nous de l'art de l'imagier ne remonte pas au delà du XIe ou même du XIIe siècle. La période

romane nous a même laissé bien peu de représentations sculptées. La sculpture la plus importante, comme caractère et comme ancienneté, c'est le tympan de la porte latérale Sud de la chapelle de N.-D. de Kernitroun, en Lanmeur. Elle consiste en un bas-relief méplat très peu saillant, où l'on reconnaît le Christ assis, les bras élevés, la tête entourée du nimbe crucifère, et ayant à ses côtés les animaux symboliques des quatre Évangélistes.

Par ailleurs, la figure humaine n'est traitée dans la sculpture romane que dans quelques chapiteaux des églises de Landévennec, de Loctudy et de Fouesnant, et cela sous forme de têtes isolées, faisant modillons, ou bien de personnages grotesques. A Loctudy cependant, nous trouvons une représentation précieuse pour cette époque : c'est, dans un des chapiteaux du collatéral Sud du chœur, le Christ en croix, revêtu d'une tunique ou robe courte qui couvre les reins et descend jusqu'aux genoux.

Du XIIIe siècle nous possédons bien peu de personnages sculptés ; les statues des deux porches de la Cathédrale de Saint-Pol-de-Léon et quelques têtes formant cariatides dans les pinacles des contreforts de l'abside de Quimper.

Même le XIVe siècle est représenté par de très rares spécimens, et l'on ne peut guère citer que deux ou trois statues conservées dans le musée de Morlaix et qui sont classées comme appartenant à cette époque ; probablement aussi la statue de Notre-Dame-du-Mur, dans cette même ville, et le beau groupe de la Trinité entouré d'anges, qui se trouve au musée de Quimper et qui provient de la Cathédrale de Saint-Corentin.

Les productions de l'époque romane et des deux premiers siècles du style ogival ont pu être nombreuses et disparaître par suite de la destruction et de la vétusté ; mais il semble que c'est vraiment le XVe siècle qui a ouvert chez nous l'ère des belles créations et donné un essor

prodigieux au talent des sculpteurs et des imagiers. Les chefs-d'œuvre enfantés à cette époque par les différentes corporations qui travaillaient dans notre pays, ou sortis des ateliers qui s'y étaient fondés, nous les trouvons encore existants en grand nombre, malgré les mutilations et les destructions ; ils ornent toujours nos porches, nos églises, nos retables, nos calvaires, nos fontaines, etc.

Cette belle floraison se continue à travers le XVIe siècle, en se modifiant peu à peu, mais en restant toujours noble et originale ; elle se poursuit pendant les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, et ce n'est que vers le milieu du XVIIIe siècle que la sève se tarit et que l'on voit s'arrêter le courant artistique.

Cette étude iconographique pourrait être très étendue, si nous la faisions en détail ; force nous sera de l'abréger, et pour la mener avec plus d'ordre et de logique, il sera bon de la diviser par séries, correspondant aux diverses représentations.

Sainte-Trinité.

Nous la trouvons représentée de différentes manières.

Dans le grand bas-relief de forme ovale qui se trouve au Musée de Quimper et qui, comme nous l'avons dit, provient de la cathédrale de cette ville, le Père et le Fils sont assis sur le même trône ; le Père a une chevelure abondante et ondulée, ainsi que sa barbe ; il a une couronne royale non fermée, et de la main gauche il tient sur son genou la boule du monde. Le Fils est à sa droite, ayant la barbe plus courte et les cheveux divisés en tresses déliées ; de la droite il bénit, et de la gauche il tient un livre ouvert sur lequel sont gravées ces paroles : *Ego*

sum alpha et omega, primus et novissimus. Tous deux sont vêtus de robes à plis fins et multiples, serrées à la ceinture, et de manteaux retenus sur la poitrine par des agrafes ; le bas du manteau du Père Éternel se prolonge pour couvrir leurs genoux et leurs pieds à tous deux.

Au-dessus de leurs têtes est le Saint-Esprit, sous forme de colombe.

Tout autour d'eux est une couronne de quatorze anges, dont quelques-uns prient et adorent, les mains jointes, les autres chantent, tandis que cinq autres les accompagnent avec leurs instruments de musique, orgue, harpe, viole, psaltérion et cithare.

L'encadrement de ce grand médaillon est formé par ces nuages de convention usités dans les sculptures et les peintures du Moyen-Age, et qui semblent être des rubans ou des bandeaux repliés et comme tuyautés d'une façon uniforme et symétrique.

A l'église de Dinéault, on trouve la même représentation, sauf l'entourage des anges : le Père et le Fils sont assis sur un trône, leurs pieds posent sur des nuages. Sur le bas de leurs corps leurs robes et leurs manteaux se confondent ; ils tiennent un livre sur lequel est placé le Saint-Esprit.

C'est dans le même genre qu'est le groupe en pierre du porche de Clohars-Fouesnant : le Père est coiffé de la tiare et tient sur son genou gauche le globe du monde. Le Père et le Fils tiennent ensemble un livre ouvert sur leurs genoux. Leurs manteaux et leurs robes se confondent également dans la partie inférieure.

Sur le socle on lit en caractères gothiques : ***M : G : Guillerm : F.***

Mais le tableau le plus remarquable de la Trinité, est celui de Loqueffret, déjà mentionné à l'article ***autels et retables.*** Les trois Divines Personnes sont encadrées dans

une niche ayant quatre volets, lesquels sont divisés en douze panneaux qui contiennent des prophètes, des apôtres, des princes, des rois, des pontifes, des martyrs, tous louant et adorant la Trinité Sainte.

Dans d'autres groupes, le Père-Eternel tient devant lui son divin Fils crucifié, comme à la croix du cimetière de Kerfeunteun, aux chapelles de la Trinité de Melgven et de Plouzané, aux églises de Plougasnou et de Pont-l'Abbé, dans l'intérieur de la statue de Notre-Dame-du-Mur, à Morlaix, le bas-relief en albâtre de Saint-Mathieu de Morlaix et un autre albâtre de Combrit.

Ou encore, c'est le corps inanimé de Notre-Seigneur qui repose sur les genoux du Père, ainsi qu'on le voit à Ploaré, Rumengol, au portail Ouest de la Trinité de Melgven, à la chapelle de Saint-Ener, en Guerlesquin.

A Lampaul-Guimiliau, on trouve quatre représentations différentes de la divine Trinité : à l'autel de saint Jean, on voit le Sauveur baptisé par le Précurseur ; au-dessus de lui plane le Saint-Esprit, tandis que plus haut est le Père-Eternel dans un nuage, et entouré d'anges.

Dans la niche supérieure de l'autel du *Grand-Prêtre*, le Père Eternel, coiffé de la tiare et vêtu d'une chape, est assis sur un trône, tenant devant lui son Fils ressuscité, montrant ses plaies, et debout sur le globe du monde.

Dans l'ancien ossuaire, chapelle du cimetière dédiée à la Trinité, au retable de l'autel, on a représenté Notre-Seigneur ressuscitant glorieux, et plus haut, le Père et le Saint-Esprit.

La clef de voûte, qui forme pendentif au-dessus du sanctuaire de cette chapelle, est admirablement sculptée et présente aussi un groupe de la Sainte-Trinité.

Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur est rarement représenté seul. Nous le trouvons, Enfant, sur les bras de sa Mère ; dans sa Passion, en *Ecce-Homo,* mourant sur la croix, ou détaché de la croix et reposant sur les genoux de sa Mère, dans les groupes de Notre-Dame-de-Pitié, et encore déposé dans le sépulcre. D'autres fois, dans quelques églises, au-dessus du tabernacle du maître-autel, il est figuré ressuscitant ou montant au ciel, tenant dans ses mains une croix triomphale.

Notre-Seigneur est encore représenté dans les différentes scènes de sa vie et de sa passion qui ornent nos calvaires et qui ont déjà été décrites.

Au fond de plusieurs de nos porches du XVIe et du XVIIe siècle, on voit la statue de Notre-Seigneur, en robe longue, à plis serrés, et sans ceinture. Nous pouvons citer tout spécialement les porches de Guimiliau, Lampaul, Landivisiau, Bodilis, Loc-Mélar, Brasparts, Pleyben.

Mentionnons aussi les Christ en croix, vêtus de longues robes rouges sans ceinture et sans couture ; on en trouve encore deux, un grand et un petit, à la chapelle de *Christ,* en Guimaëc, un au village des Quatre-chemins, en Plouégat-Moysan, provenant de l'ancienne chapelle de ce hameau, un à Sainte-Croix de Quimperlé, et un cinquième à la chapelle de Sainte-Anne, en Lampaul-Guimiliau. Celui-ci a sur la tête une couronne royale, et les pieds posés sur la boule du monde.

C'est bien là la figuration de Notre-Seigneur régnant du haut de la croix, correspondant à ces paroles de l'hymne VEXILLA REGIS : *Regnavit a ligno Deus.*

Il y avait autrefois un beau Christ en robe rouge dans la chapelle aujourd'hui ruinée de Pont-Christ, près Brézal ;

il se trouve maintenant chez M. Huon de Penanster, dans les Côtes-du-Nord. Celui qui surmonte la grande poutre de gloire au haut de la nef de Loc-Maria de Quimper, est la copie d'un ancien Christ qui y existait précédemment, et celui de la chapelle de l'Évêché en est une reproduction.

A la chapelle de *Christ* de Guimaëc, la croix extérieure en pierre a aussi une image du Sauveur, du même modèle.

Sainte - Vierge.

Elles sont presque innombrables les images de Notre-Dame, et presque toutes la représentent comme Vierge-Mère, tenant son Divin Enfant dans ses bras ou sur ses genoux. Telles sont nos trois Vierges couronnées, de Rumengol, du Folgoat, et Notre-Dame-des-Portes, de Châteauneuf. La statue du Folgoat est en pierre de Kersanton, les deux autres en bois, et celle de Châteauneuf est particulièrement belle par la noblesse du visage, la grâce et l'harmonie des draperies.

Une statue qui semble avoir fait école, c'est celle de la fontaine de Folgoat, dans le style du XVe siècle. Elle est là assise comme une reine au-dessus de ces eaux salutaires qui jaillissent de dessous le maître-autel, vêtue d'une robe et d'un manteau aux plis souples et abondants. Cette abondance, cette souplesse des draperies, la douce majesté du visage ont été imitées dans nombre d'autres statues que nous trouvons spécialement aux porches de Trémaoué-zan et de La Martyre, à la chapelle du Grouanec, en Plouguerneau, à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, N.-D. de Bon-Secours, à Saint-Jacques de Lézérazien, en Guiclan,

aux chapelles de N.-D. de Quilinen, en Landrévarzec, et de Saint-Laurent, en Goulien.

Les mêmes caractères et le même style se retrouvent dans trois statues de Vierge, malheureusement vermoulues, en la vieille chapelle de Beuzec-Cap-Caval, paroisse de Plomeur, dans la statue vénérée de Notre-Dame-des-Carmes de Pont-l'Abbé, celle de Notre-Dame de Bot-Scao, à Saint-Michel de Quimperlé et Notre-Dame du Relecq, en Plounéour-Ménez.

Il est bon de signaler une représentation qui a été assez en vogue au XVI[e] siècle ; la Sainte-Vierge foulant aux pieds un buste de femme tenant en main une pomme et le plus souvent terminé par une queue de serpent. Est-ce Eve ? Est-ce le serpent qui l'a trompée et qui est écrasé sous le pied de la Mère du Rédempteur ?

Ce genre de Vierges se voit dans les églises de Brennilis, Locquirec, Saint-Yvi, Landudal, et les chapelles de Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou, Saint-Sébastien de Saint-Ségal, Lannélec de Pleyben.

L'une de nos plus vénérables statues de la Sainte-Vierge est celle de Notre-Dame-du-Mur, à Morlaix ; c'était autrefois la statue patronale de la vieille église collégiale du Mur, fondée en 1275, dédiée en 1468, et démolie pendant la Révolution. Elle est maintenant conservée dans une petite chapelle désignée sous le même vocable de Notre-Dame-du-Mur, et les habitants de Morlaix la vénèrent toujours comme la puissante protectrice et le vrai *Palladium* de leur ville.

Cette image représente la Sainte-Vierge assise, tenant sur ses genoux l'Enfant-Jésus auquel elle présente une poire. Comme facture artistique, elle est très remarquable par la noblesse des traits et de la pose, par le style et la souplesse des draperies; s'il est difficile de lui assigner une date exacte, le caractère de la sculpture semble indi-

quer qu'elle appartient à la fin du XIVe siècle ou au commencement du XVe.

Cette statue offre une particularité que l'on retrouve en quelques autres de ce pays, et en différentes contrées, principalement dans le Nord de l'Italie : elle est ouvrante ou à armoire, c'est-à-dire que les draperies du buste et de tout le corps peuvent s'ouvrir à deux battants sur charnières, et présentent alors l'aspect d'un tryptique, renfermant dans le panneau du milieu une représentation de la Sainte-Trinité, en sculpture, et sur les volets ou panneaux latéraux, six scènes en peinture d'une extrême finesse : l'Annonciation, — Nativité, — Présentation au temple, — Flagellation, — Descente de N.-S. aux limbes, — Résurrection.

Ces exemplaires de Vierges ouvrantes devaient être plus nombreux autrefois ; nous en trouvons encore deux autres dans notre région bretonne : un à l'église de Bannalec, datant du commencement du XVIIe siècle et provenant de la chapelle de *Loc-Marzin* ou Saint-Martin, et un second à Notre-Dame-de-Quelven, près de Pontivy (Morbihan), d'une époque plus ancienne et remontant, comme Notre-Dame-du-Mur, au XVe ou XIVe siècle.

Dans la Vierge de Bannalec, les sujets représentés sont : le Crucifiement, au milieu, et dans les côtés, le baiser de Judas, — la Flagellation, — N.-S. devant Pilate, — le Portement de croix.

A Quelven, on voit également, sur les panneaux intérieurs de la statue, des scènes sculptées de la Passion et de la résurrection du Sauveur, la résurrection des morts et le jugement dernier.

***

Un sujet que l'on a figuré dans un certain nombre d'églises, c'est l'Annonciation. Au Folgoat, d'un côté de l'immense maîtresse-vitre, la Sainte-Vierge est agenouillée sur un prie-Dieu, et de l'autre côté, en face d'elle, est l'ange Gabriel. Même groupe à la façade du porche Sud de Pleyben, 1588, à l'arc de triomphe de la Martyre, à la porte Sud de la chapelle de Quilinen, en Landrévarzec, au porche de Rumengol, 1537, et à l'entrée du porche de Bodilis, 1631. Ici l'ange Gabriel tient un lis entouré d'une banderole portant sa salutation : *Ave gratia plena.* En face, la Vierge est à genoux sur un coussin, ayant à ses pieds un vase d'où sort un lis autour duquel s'enroule également une banderole, avec sa réponse : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Dans le sanctuaire de l'église du Juch, l'archange Gabriel, sous les traits d'un bel adolescent, sans ailes, est debout dans une niche à volets. En face dans une niche semblable, est la sainte patronne qu'invoquait le baron du Juch, commandant les croisés bretons à la victoire de Damiette, 1249 : « *A nostre ayde, Nostre-Dame-du-Juch.* »

C'est avec de l'huile provenant d'une lampe brûlant devant ce saint Gabriel, que le vénérable Michel le Nobletz a opéré plusieurs guérisons.

Notons le sujet si gracieux de la Nativité de l'Enfant-Jésus, où la Sainte-Vierge est représentée couchée dans son lit, comme à la porte Ouest du Folgoat, au porche de la Martyre et au calvaire de Tronoën, ou bien agenouillée en adoration devant son divin Fils, comme au porche de Pencran et aux calvaires de Guimiliau, Plougastel, etc., tandis que pour l'adoration des Mages elle est assise, tenant son Enfant sur ses genoux.

Nous devons nécèssairement indiquer qu'il existe de très nombreuses statues de Notre-Dame avec saint Jean, au pied de la croix, et cela dans nos calvaires de premier,

deuxième et troisième ordre, comme aussi dans les églises sur les trefs ou poutres surmontées de la croix et sur quelques jubés ou chancels.

On peut les citer également en grand nombre, les groupes de la descente de croix ou de Notre-Dame-de-Pitié, recevant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils ; on les trouve faisant partie des calvaires, adossées à nos croix de cimetières ou de carrefours, ou encore en place honorable dans nos chapelles et nos églises. En nous contentant de nommer simplement ceux de Bodilis, Lampaul-Guimiliau, Landerneau, La Forêt-Fouesnant, Bénodet, Quilinen, Locronan, Ploéven, Plonévez-Porzay, Ursulines de Quimper, décrivons le plus important et le plus artistique : celui de Pencran.

Il est abrité dans une niche à dais mouvementé et à bordures feuillagées, près du maître-autel, au coin de l'Évangile. La Sainte-Vierge, remplie de douleur, a sur ses genoux le corps inanimé de son Fils, et, les mains jointes, le contemple avec attendrissement. A ses côtés sont agenouillés saint Jean qui soutient la tête de son divin Maître, et la Madeleine qui tient ses pieds sacrés. Au second plan sont les Saintes-Femmes, Joseph d'Arimathie et Nicodème avec deux serviteurs dont l'un porte la Couronne d'épines.

Certes ce sujet a été noblement traité dans la plupart des groupes que nous avons déjà cités, mais en aucun on n'a atteint à un si haut degré que dans celui-ci l'expression de douleur profonde, de compassion et d'adoration pour le divin Rédempteur.

D'après le style des draperies et des coiffures, on serait tenté de prendre cette œuvre pour un travail flamand, mais l'inscription du bas nous en donne la date, et semble indiquer qu'elle a été faite dans le pays : ***En lan Mil V^{cc}XVII cest histoire fust complet ; L Diouget*** $^{moy}_{ih}$



Déjà, à propos de retables, nous avons cité de nombreux groupes du Rosaire ; parmi eux citons trois des principaux, qui nous donnent d'admirables statues de la Vierge : Pleyben, Lopérec, Landudec.

L'énumération des Vierges gothiques nous en a fait oublier quelques-unes qui sont de la période ogivale et d'autres qui appartiennent à l'époque de Louis XIII et de Louis XIV.

Elle est bien majestueuse, la grave Notre-Dame de Rosporden, dans son manteau si bien drapé, avec sa couronne monumentale que semblent appuyer deux petits anges ; et tenant d'une main le bout d'une banderole dont son petit Jésus tient l'autre extrémité.

Elle est émotionnante jusqu'aux larmes, pour ainsi dire, cette Notre-Dame qui est assise au tympan du porche Midi de la Cathédrale de Quimper, couronne en tête, tenant dans sa main droite un livre et ayant sur ses genoux l'Enfant-Jésus caressant une colombe, symbole de l'âme fidèle, tandis que deux anges agenouillés les encensent dévotement et amoureusement.

Elle est noble et digne, Notre-Dame de Cléden-Poher, debout au-dessus du maître-autel, adossée au large meneau central de la grande fenêtre. Ils lui sont bien dévots, tous les paroissiens et tous les chrétiens d'alentour, et sitôt qu'ils aperçoivent son clocher, ils ne manquent jamais de la saluer de trois *Ave Maria*.

Citons encore comme Vierge gothique Notre-Dame de Bodilis, au fronton de son portail ; et au retable d'un autel latéral, une seconde Vierge Mère, entourée de bas-reliefs qui formaient autrefois les volets de la niche où elle était enfermée.

Puis saluons rapidement d'autres statues plus récentes du XVII[e] siècle, trônant comme des reines dans leurs dévotes chapelles de pèlerinage ou dans leurs églises paroissiales : Notre-Dame de Kergoat, en Quéménéven, la Mère de Dieu, en Kerfeunteun, Notre-Dame de Kerdévot, en Ergué-Gabéric, Notre-Dame des Carmes, à Brest, Notre-Dame-des-Anges, à Landéda.

Quantité d'autres seraient à énumérer, car il n'est pas une paroisse, pas une chapelle qui n'ait une ou plusieurs images de la Sainte Mère du Sauveur.

Sainte Anne.

Après la SAINTE-VIERGE, c'est sa vénérée mère SAINTE ANNE qui peut se glorifier d'avoir le plus de statues et de représentations dans nos églises bretonnes ; et si son culte a pris une grande expansion après ses manifestations mystérieuses à Nicolazic au champ du Bocenno, en 1625, manifestations qui ont déterminé l'érection de sa chapelle et ensuite de sa magnifique basilique de Sainte-Anne d'Auray, il n'en est pas moins vrâi qu'elle était honorée bien antérieurement dans notre diocèse, puisque la tradition fait remonter au V[e] siècle son sanctuaire de *Sainte-Anne-la-Palue*, lequel aurait été fondé par le roi Grallon et saint Guénolé, et substitué par eux à un sanctuaire païen dédié à la *Mater Casta* des Romains.

C'est aussi à ces âges reculés qu'il faudrait peut-être faire remonter les origines de son église de Comanna. L'église actuelle ne date que de 1622, mais voici ce qu'on raconte au sujet de l'édifice primitif : quand on en creusa les fondations, on trouva dans le sol une auge de pierre dans laquelle était une statue ou statuette de femme tenant un enfant sur ses genoux ; c'était probablement un sarco-

phage païen renfermant une statuette de Lucine, déesse de la maternité. Les fidèles de l'endroit y virent l'image de sainte Anne et donnèrent à leur église le nom de *Com-Anna :* auge ou coffre de sainte Anne.

La statue de sainte Anne vénérée à Comanna, et qui est encadrée dans un retable monumental à colonnes torses enguirlandées de vignes, ne date que de 1662; celle de Sainte-Anne-la-Palue, en pierre de Kersanton, est datée de 1548. Elle est loin d'être belle, mais revêt cependant un certain air de noblesse et de majesté. Sainte Anne, assise dans un fauteuil, vêtue d'une robe et d'un manteau, la tête couverte d'un voile, tient un livre dans lequel lit la petite Sainte-Vierge, debout à son côté.

La fontaine miraculeuse voisine de la chapelle est surmontée d'une statue plus petite, mais ayant bien plus de style et d'élégance dans ses draperies; elle semble appartenir au xve siècle.

Avant tout nous devrions peut-être signaler un genre de groupes qui sont assez nombreux chez nous, ce sont les groupes triples comprenant sainte Anne, la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus.

Les uns sont assez grossiers comme facture, d'autres au contraire sont d'une grande correction et fort gracieux; la plupart doivent dater du xvie siècle et représentent sainte Anne soit debout, soit assise, portant la petite Sainte-Vierge couronnée dans ses bras, laquelle à son tour porte dans les siens le petit Enfant-Jésus. Dans cette catégorie nous devons classer les groupes de :

1. — Bannalec, à la chapelle de Loc-Marzin ou Saint-Martin.
2. — Châteaulin, à la chapelle de Notre-Dame.
3. — Crozon, autrefois à l'église paroissiale.
4. — Châteauneuf-du-Faou, chapelle de Saint-Michel.
5. — Elliant, chapelle de Tréanna.

6. — Guilers-Brest, église paroissiale.
7. — Guimaëc, chapelle de Christ.
8. — Kerlouan, chapelle du Croazou.
9. — Lanriec, jardin du presbytère.
10. — Melgven, chapelle de Kerampodou.
11. — Penmarc'h, église paroissiale.
12. — Plomeur, presbytère.
13. — Ploudaniel, chapelle de Saint-Eloi.
14. — Plouégat-Guerrand, église paroissiale.
15. — Plougasnou, chapelle de Kervouster.
16. — Plougonven, chapelle du cimetière.
17. — Plouigneau, sacristie.
18. — Pont-Croix, dans un coin du vieux cimetière.
19. — Poullan, chapelle de Kerinec.
20. — Saint-Derrien, église paroissiale.
21. — Saint-Hernin, chapelle du cimetière.
22. — Tourc'h, presbytère.
23. — Trémaouézan, église paroissiale.
24. — Tréméven, chapelle de Saint-Diboan.

Les groupes triples du XVIIe siècle comportent généralement les personnages détachés les uns des autres, la Sainte-Vierge et sainte Anne debout, et l'Enfant-Jésus sur les bras de sa mère comme à l'église paroissiale et à la chapelle Sainte-Anne de Lampaul-Guimiliau, ou bien debout entre sa Mère et son Aïeule, comme à la chapelle de Daoulas ; et alors, pour compléter la Sainte-Famille, on leur a adjoint souvent saint Joseph et saint Joachim. Il est du reste à remarquer que ces deux patriarches n'ont guère été représentés dans nos églises, si ce n'est associés à la Sainte-Vierge et à sainte Anne.

Parmi les plus anciennes et les plus vénérables statues de sainte Anne, il convient d'en indiquer une dont les prudes et puritains modernes, ou plutôt les hypocrites débauchés pourraient faire mine de s'offusquer, mais que

la piété de nos pères a figurée d'une façon toute hiératique et ingénieuse : c'est une représentation de l'Immaculée-Conception datant des dernières années du xve siècle et qui se trouve sur la façade à pans de bois du n° 32 de la Grande-Rue à Morlaix. Sainte Anne est debout, ayant dans son giron ou plutôt sur son sein la petite Sainte-Vierge debout, les mains jointes, entourée d'une gloire rayonnante. Une composition analogue existe dans un vitrail de l'église de Brennilis avec cette inscription : *Sainte Conception.* On est heureux de constater à cette époque la dévotion à ce privilège ineffable de Notre-Dame.

L'église de Kernilis a pour patronne sainte Anne dont la statue vénérée doit dater de la fin du xve siècle ou du commencement du xvie. Elle est assise et a une figure noble et majestueuse ; elle est vêtue d'une robe et d'un ample manteau, d'une guimpe et d'un voile aux plis serrés et souples, admirablement drapés. D'un doigt elle montre dans un livre à la Sainte-Vierge un passage des Ecritures.

A la même époque doit appartenir le joli petit groupe qui se trouve dans la chapelle de Sainte-Anne à Lampaul-Guimiliau : sainte Anne est debout, sa robe, son manteau, sa guimpe et son voile sont absolument dans le genre gothique ; elle appuie la main gauche sur l'épaule de la Sainte-Vierge, représentée âgée d'environ dix ans, couronnée et vêtue d'une robe et d'un manteau aux plis très gracieux. Toutes deux posent la main sur un livre ouvert que soutient une sorte de petit guéridon ou pupitre carré recouvert d'une nappe ou d'un tapis.

Impossible d'énumérer toutes les autres statues anciennes disséminées dans le diocèse, représentant sainte Anne soit seule, soit avec la Sainte-Vierge : la liste en serait trop longue. Disons seulement que, en dehors des groupes triples dont il a été question précédemment, on

compte au moins soixante-dix ou quatre-vingts statues, parmi lesquelles il faut signaler les plus belles, comme celles de Plouénan, Pleyber-Christ, Bon-Voyage en Plogoff, Saint-Goazec, et surtout celle de Pont-Croix. Celle-ci est logée dans une niche formée d'un ancien retable à colonnes torses, sa figure a une grande noblesse, ses vêtements sont sculptés et drapés avec un art extraordinaire. Des deux côtés sont disposés quatre médaillons en bas-relief représentant : un ange annonçant à sainte Anne qu'elle sera mère de la Sainte-Vierge, — la rencontre de sainte Anne et de saint Joachim sous la porte dorée, — sainte Anne instruisant la Vierge enfant, — la Visitation.

Sous le second médaillon on lit :

F : MANSEAV : F : 1673

Cette date de 1673 est celle du vœu des Arzonnais, protégés miraculeusement par sainte Anne d'Auray, dans un combat naval livré aux Hollandais, le 7 Juin de la même année. Cet événement a-t-il eu une influence sur la confection du retable et de la statue de Pont-Croix ? Y avait-il des marins du pays dans cette expédition ? En tout cas, il est bon de noter cette coïncidence.

On doit aussi une mention spéciale aux statues en pierre qui se trouvent à l'entrée des porches de Pencran, 1553, Landivisiau, 1554, Plogonnec, 1586. Terminons en citant l'autel et la statue de sainte Anne que l'on voit à l'église de Notre-Dame des Carmes de Pont-l'Abbé-Lambour. Cet autel a été érigé à la suite d'un vœu fait à sainte Anne par les habitants de cette ville pour être délivrés des ravages de la peste, en 1652.

Saint Michel. — Saints Anges.

D'après l'ordre hiérarchique et liturgique il eût fallu mentionner les saints Anges immédiatement après la Sainte-Vierge, mais logiquement, surtout pour nous Bretons, à la suite de la Mère du Sauveur devait venir sa vénérable aïeule.

Maintenant disons que le Prince de la milice céleste, saint Michel est très honoré dans notre pays où il a quelques églises et chapelles, mais surtout de nombreuses statues. Quelques-unes sont du moyen-âge et ont un style, un caractère particulièrement intéressant ; d'autres appartiennent à la Renaissance et au xviie siècle, parmi elles plusieurs sont remarquables surtout par leur costume et par leur pose mouvementée.

Il serait peut-être bon de signaler, en premier lieu, les statues de saint Michel adossées à quelques-uns de nos calvaires, et qui ont à cette place une physionomie à part : au revers de la croix du Rédempteur, le chef des Anges terrassant et pourfendant Lucifer, le premier révolté. Nous trouvons ces représentations aux calvaires de Brasparts, Kerdévot en Ergué-Gabéric, Guengat, Laz, 1527, Mellac et Trégourez, même époque.

Les statues moyen-âge, xve et commencement du xvie siècle, sont armées de toutes pièces, comme les chevaliers de cette époque, foulent aux pieds le démon et le percent de leur lance. Plusieurs aussi tiennent en main une balance, indiquant la fonction de saint Michel comme peseur des âmes. C'est en cette qualité, en effet, nous dit M. le chanoine Peyron, que le paysan breton aime à l'invoquer, dans les veillées des morts. Ils ne manquent pas alors d'adresser une prière spéciale à saint Michel *Balancer an eneou, le balanceur* des âmes, pour que dans ses mains le

plateau de la balance penche du côté droit pour cette pauvre âme qui vient d'abandonner la dépouille mortelle auprès de laquelle ils sont pieusement agenouillés.

Citons comme les plus intéressantes de cette époque, la grande statue en pierre qui se trouve à l'un des contreforts du porche Nord de N.-D. de l'Assomption, à Quimperlé, puis celles plus petites en Kersanton que l'on voit au portail de N.-D. de Confors, en Meilars, à la façade du porche de Lampaul-Guimiliau, 1533, et sous la fenêtre du transept Sud de l'église de Landivisiau ; également celle de l'entrée du porche des Apôtres, au Folgoat. Ensuite une jolie statue de moyenne grandeur à Guengat, et une autre très grande et très belle, à la chapelle du ***Pénity,*** à Locronan.

Il faudrait encore en citer d'autres de la même époque à la chapelle de Loc-Marzin, en Bannalec, à celles de Saint-Michel, à Châteauneuf-du-Faou, de N.-D. des Fontaines, à Gouézec, du Moustoir, à Kernével, à l'église de Penmarc'h et à Morlaix, au haut de l'escalier monumental de la maison dite de la ***Reine Anne.***

A la façade de l'église de Plonévez-Porzay, nous voyons une fort belle statue en pierre, de la Renaissance, François Ier ou Henri II.

Le XVIIe siècle nous en montre de remarquables à Saint-Michel de Douarnenez, au Mont-Saint-Michel de Brasparts, à Lesneven, Guimiliau, à la chapelle de Saint-Jaoua de Plouvien ; mais celle qui l'emporte sur toutes les autres par sa noblesse, sa correction classique, son attitude pleine de fierté et de force, est sans contredit celle qui se trouve à côté de l'autel de Saint-Jean, à Lampaul-Guimiliau, et certes les meilleurs critiques d'art n'hésiteraient pas à lui donner la préférence sur les plus beaux chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'Italie.



Après saint Michel, l'Archange Gabriel ; mais celui-ci a beaucoup moins de représentations dans nos églises. Nous trouvons de lui une magnifique statue dans le sanctuaire du Juc'h, en face de Notre-Dame. Par ailleurs il figure dans le mystère de l'Annonciation à côté de la maîtresse fenêtre du Folgoat, au joli petit porche de N. D. de Quilinen, en Landrévarzec, au fond du porche de Rumengol, à la façade de ceux de Bodilis et de Pleyben, aux calvaires de Tronoën, en Saint-Jean-Trolimon, de Plougonven, Plougastel et Pleyben. Dans ces groupes l'ange Gabriel est presque toujours figuré à genoux, vêtu d'une dalmatique et tenant un lis ou un sceptre autour duquel s'enroule une banderole portant sa salutation : *Ave gratia plena.*

Saints Anges.

L'Archange Raphaël, me semble-t-il, n'est représenté dans aucune de nos églises.

L'Ange Gardien n'a pas non plus de figurations bien anciennes.

Mais nous trouvons les saints Anges accomplissant une fonction bien noble et bien digne dans nos vieilles croix et nos calvaires : ils sont groupés autour de Notre-Seigneur crucifié, pour recueillir dans des calices le sang précieux coulant de ses cinq plaies, et ce groupement forme parfois des silhouettes très remarquables au point de vue esthétique. A ces mêmes calvaires nous voyons aussi un petit ange emportant au ciel l'âme du bon larron, tandis qu'un démon s'empare de celle du larron de gauche.

A l'un des autels du Folgoat, des anges à la chevelure

ébouriffée tiennent alternativement des blasons et des banderoles ; même disposition dans les voussures du porche Ouest de la cathédrale de Quimper ; et au tympan du porche Midi de la même cathédrale, deux anges agenouillés, d'une grâce et d'une piété attendrissantes encensent la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus.

Au haut de l'arcade des porches de Pencran, Bodilis et Guimiliau, des anges portent les instruments de la Passion ou jouent de différents instruments de musique. Dans les représentations du baptême de Notre-Seigneur, un ou deux anges tiennent sur leurs bras les vêtements du Sauveur.

Le XVII[e] siècle a fait aussi grand usage des anges, comme motif de décoration, dans les autels, gradins, retables, buffets d'orgue, sans compter les anges sonnant de la trompette au-dessus des chaires à prêcher.

Saint Jean-Baptiste.

Le saint Précurseur a chez nous quelques églises et d'assez nombreuses chapelles ; la plupart de celles-ci dépendaient des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et faisaient partie des commanderies de La Feuillée et de Quimper. Dans ces vieilles chapelles se trouvent encore des statues de saint Jean, datant du moyen-âge, comme à Saint-Jean-Balanan, en Plouvien, Saint-Jean de Plougastel-Daoulas, Saint-Jean de Saint-Vougay, Loc-Jean, en Kernével, Saint-Jean de Leuhan et d'Edern, sans compter d'autres chapelles qui ont été détruites et dont les statues ont passé à l'église paroissiale, comme Saint-Jean Pont-Men, ou hôpital sur Bélon, en Riec, Saint-Jean du Mougau, en Comanna. Des chapelles placées sous d'autres vocables dépendaient encore des mêmes commande-

ries et possèdent aussi des statues de saint Jean, comme Coadry, en Scaër.

Ces statues représentent généralement le Précurseur, vêtu d'une peau de chameau ou d'autre bête et d'un manteau d'étoffe grossière, tenant en main un livre et sur ce livre un agneau qu'il indique en semblant dire : *Ecce Agnus Dei :* voici l'Agneau de Dieu. Pour que personne n'ignore que sa robe est en peau de bête, on voit ordinairement la tête de l'animal pendante entre ses pieds, quelquefois même on laisse les quatre pattes bien visibles.

A la chapelle de Saint-Jean de Kerity, on possédait une très grande statue en albâtre. Quand la chapelle a disparu, elle a passé à l'église paroissiale de Penmarc'h, et maintenant elle se trouve dans la chapelle des fonts baptismaux de la cathédrale de Quimper. Saint Jean est plus grand que nature, couvert d'une peau de bête et d'un manteau agrafé sur sa poitrine. A ses pieds est un chevalier donateur, avec un lévrier, et pour montrer qu'il est dans le désert et dans les forêts, on voit à ses côtés quelques petits animaux et autour de sa tête des oiseaux perchés sur les branches d'un arbre.

A Saint-Jean-du-Doigt, au fond du porche, une niche à volets renferme une très belle statue du XV[e] siècle, donnant au Précurseur une physionomie remplie de noblesse, avec un mélange d'austérité. D'un côté du maître-autel, une statue magistrale du XVII[e] siècle indique une statue de Notre-Seigneur, et sur la banderole de la croix qu'il tient de l'autre main est inscrite cette parole : *Ecce Agnus Dei.* Dans la nef est un groupe du baptême de Notre-Seigneur, groupe que l'on retrouve encore au sommet de la fontaine monumentale du cimetière.

A Saint-Jean-Trolimon, on a conservé la statue du saint patron aux traits ascétiques et émaciés, pour bien montrer la vie de pénitence du prophète.

Au Folgoat, à la fin de la série des autels, à l'angle de la chapelle du Rosaire est une bonne statue de la période gothique. Dans la cour du presbytère de Landivisiau est reléguée une statue en Kersanton de 1 m. 60 de hauteur, ayant sur un pan de son manteau la date de 1557, et sur le socle, en lettres gothiques, le nom du donateur : *M. J. Floch,* lequel devait être un prêtre, comme l'indique le calice sculpté au milieu de l'inscription.

Des groupes du baptême de Notre-Seigneur se trouvent dans un certain nombre d'églises, notamment au portail et à la fontaine de Saint-Jean-Balanan, en Plouvien, au porche de Guengat, aux fonts baptismaux de Pleyben, aux baldaquins ou baptistères de Guimiliau et de Lampaul. Dans cette dernière église, saint Jean a un bel autel avec retable à colonnes torses qui encadre un grand bas-relief comprenant les sujets suivants :

1. — L'Enfant-Jésus et le petit saint Jean aux pieds de sainte Elisabeth et de Zacharie. Trois anges assistent à cette scène ; l'un d'eux, d'une grâce et d'une beauté sans pareilles, joue de la harpe; les deux autres chantent.

2. — Saint Jean sur les bords du Jourdain, entouré de quelques disciples et de quelques Pharisiens, montre au loin Notre-Seigneur : *Ecce Agnus Dei.*

3. — Au haut, baptême de Notre-Seigneur. Le Sauveur et saint Jean sont à genoux ; à l'arrière-plan trois anges dont l'un porte respectueusement la Sainte Robe.

4. — Au milieu, Hérode assis sur son trône, entouré de quelques courtisans et d'un garde, et décollation de saint Jean : le bourreau met sa tête sur le plat que tient Salomé.

Sur les piédestaux des colonnes torses sont sculptées en demi relief les statuettes de sainte Elisabeth et de Zacharie, en costume de grand-prêtre et tenant un encensoir. A côté de l'autel est un autre bas-relief représentant la prédica-

tion de saint Jean. Il est entouré d'une foule considérable qui écoute avec respect sa parole.

Au-dessus, est une grande statue du Précurseur, faisant pendant à celle de saint Michel déjà mentionnée ; si elle n'est pas aussi parfaite que celle-ci, elle en approche cependant par la dignité et la majesté, et elle doit être l'œuvre du même sculpteur.

Prophètes.

On ne peut pas dire que leurs images soient réellement l'objet d'un culte et d'une dévotion dans nos églises, mais ils ont été représentés dans quelques-unes, pour faire partie d'un ensemble iconographique, personnifier l'Ancien Testament ou faire pendants aux Apôtres et aux Évangélistes. C'est ainsi que sur le chancel de la chapelle de Saint-Herbot on voit d'un côté, les quatre grands Prophètes et les douze petits Prophètes, et de l'autre, les quatre Évangélistes et les douze Apôtres.

Dans le soubassement du retable en pierre ou travail Renaissance de Sainte-Croix de Quimperlé, on trouve aussi huit bustes de prophètes, parmi lesquels on reconnaît le roi David jouant de la harpe. Le Psalmiste est encore représenté en petit médaillon sur la chaire de Guimiliau et sur quelques buffets d'orgue.

Sibylles.

Ces prophétesses de la gentilité sont figurées dans cinq de nos églises : dans les niches de l'autel Midi de l'église de Brennilis, fin de la période gothique, commencement

de la Renaissance ; dans le chancel de Saint-Herbot ; derrière la poutre de gloire qui soutient le grand crucifix à Lampaul-Guimiliau ; à la base des colonnes des niches dans le sanctuaire de La Martyre ; dans les nervures de la voûte du transept de Pleyben. Leurs attributs sont à peu près les mêmes dans les différentes représentations, les voici tels qu'on peut les voir à Lampaul :

1. — *Cimmeria.* — Livre et cor d'ivoire.
2. — *Europea.* — Livre et glaive.
3. — *Lybica.* — Livre et torche allumée.
4. — *Hellespontica.* — Livre et croix de passion.
5. — *Cumea.* — Livre.
6. — *Persica.* — Livre et fanal.
7. — *Delphica.* — Livre et vase de parfums.
8. — *Erythrea.* — Livre et branche de rosier.
9. — *Tiburtina.* — Livre.
10. — *Samia.* — Figure casquée, livre, roseau.
11. — *Agrippa.* — Livre, parure de perles.
12. — *Phrygia.* — Livre, croix de résurrection.

Apôtres et Évangélistes.

Les Apôtres se trouvent placés généralement dans nos porches, pour rappeler aux fidèles qui entrent dans l'église que c'est à eux qu'ils doivent le bienfait de la foi chrétienne. Il existe trois ou quatre apôtres du XIII[e] siècle dans le porche Midi de la cathédrale de Saint-Pol, mais les vrais chefs-d'œuvre sont ceux du porche du Folgoat. C'est une magnifique série de statues placides, nobles et majestueuses, rangées des deux côtés dans des niches sculptées en dentelles, et elles sont présidées par saint Pierre qui s'adosse au trumeau séparant les deux portes

du fond. Toutes les draperies sont variées et cependant du même genre, un peu collées sur le corps et formant dans les retombées des plis d'une élégance extraordinaire et d'une abondance presque excessive. Chaque statue porte son attribut traditionnel ou sa caractéristique et tient en main une banderole où était peint autrefois un article du *Credo*.

Après ces statues du Folgoat, les autres paraissent nécessairement avec moins d'avantage, mais on peut citer encore avec éloge celles des porches de Notre-Dame de l'Assomption, à Quimperlé, Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou, Saint-Tujean, en Primelin, La Martyre, Pencran, Daoulas, Lampaul, Landivisiau, Bodilis, Trémaouézan, Guimiliau, Brasparts, Pleyben, Plomodiern. Dans cette dernière paroisse, chaque statue d'apôtre est accompagnée du nom du donateur.

Nous trouvons encore les Apôtres groupés au pied des calvaires de N.-D. de Quilinen, en Landrévarzec, et de Saint-Vennec, en Briec ; ceux du calvaire de Confors, en Meilars, sont de facture récente, mais ils en ont remplacé d'autres qui dataient des premières années du XVIe siècle.

A l'intérieur des églises, les statuettes des Apôtres ont aussi trouvé leurs places dans les niches et panneaux des jubés et des chancels, comme à La Roche, Berven, Saint-Herbot et Sainte-Croix.

Les ÉVANGÉLISTES figurent spécialement sur les chaires à prêcher, et assez souvent ont, pour leur correspondre, les quatre grands Docteurs de l'Église d'Occident : à Saint-Thégonnec, Guimiliau, Lampaul. Ils sont quelquefois aussi disposés dans les retables à tourelles et autour des tabernacles, spécialement à Pleyben. Enfin, ils sont assis aux angles des calvaires de Guimiliau et de Plougastel, écrivant leur évangile et coiffés de la barrette de docteurs.

Saints Patrons du diocèse.

SAINT CORENTIN ET SAINT POL-AURÉLIEN

SAINT CORENTIN n'a dans sa cathédrale de Quimper d'autre statue ancienne que la petite statue en bois, du XVIIIe siècle, que l'on expose chaque samedi, jour de marché, au bas de la nef, et qui y est vénérée ces jours et surtout les jours de grandes foires par les campagnards qui viennent des paroisses voisines et même d'un rayon assez éloigné.

Au chœur de Locronan, gardant même la préséance sur saint Ronan le patron, est une grande et belle statue de saint Corentin, en chape, mitre et crosse, avec son petit poisson à ses pieds. A Ploéven, il porte son poisson sur un livre. Partout cet attribut accompagne son image. Citons les autres églises où il est représenté : Bannalec, à la chapelle de la Véronique ; Briec, chapelle de Sainte-Cécile, sur les volets de la niche de saint Maurice ; Dirinon ; Kerfeunteun, chapelle de la Mère-de-Dieu ; Châteaulin, à l'église paroissiale et à la chapelle de Notre-Dame de Kerluan ; Landeleau ; Landrévarzec, à la chapelle de Quilinen ; Lanmeur ; Lopérec ? Meylars, chapelle de Confors ; Melgven ; Plomeur ; Plonévez-du-Faou, chapelle de Saint-Herbot ; Pencran ; Pleyben ; Plouégat-Guerrand ; Plouguer ; Pont-l'Abbé ; Poullan, peinture murale ; Saint-Divy-La-Forêt.

Les paroisses de Caurel et du Bodéo, maintenant dans le diocèse de Saint-Brieuc, faisaient autrefois partie du diocèse de Quimper ; Caurel a une chapelle de saint Goulven où l'on voit une statue de saint Corentin ; au Bodéo, il y a une belle peinture du même saint au fond du chœur.

Dans sa nouvelle chapelle de Plomodiern, saint Corentin a une belle statue de pierre au sommet de la grande

façade Midi ; une autre statue le représente jeune ermite au fond du porche, et à l'intérieur, une statue en bois est placée dans une grande niche en chêne, pour être vénérée à l'entrée du chœur.

*
* *

SAINT POL-AURÉLIEN a sa statue de pierre à l'entrée de sa cathédrale, adossée au trumeau du porche Ouest ; il est représenté en chasuble antique, mitre et crosse, tenant son dragon en laisse au moyen de son étole ; c'est, du reste, la caractéristique qu'il a dans toutes ses images.

Nous trouvons encore sa statue à la façade du porche de Lampaul-Guimiliau, au pilier d'entrée du chœur de l'église et à sa fontaine de *Feunteun-Bol* près Traon-ar Vilin ; à la niche au-dessus de l'entrée du porche de Lampaul-Ploudalmézeau, à la façade de l'église de Tréglonou, aux ossuaires de Saint-Thégonnec et de la Martyre, aux églises de Pencran et de Plouédern, au petit autel du calvaire de Guimiliau.

Saints Patrons des paroisses et des chapelles.

Il convient d'abord de citer les Saints bretons, mais seulement ceux qui ont une statue d'une vraie valeur artistique. Nommons-les par ordre alphabétique :

SAINT BUDOC. — Statues à Beuzec-Cap-Sizun, Beuzec-Conq et Beuzec-Cap-Caval, en Plomeur. Représenté en évêque, chape, mitre, crosse, tenant un livre. A Plourin-Ploudalmézeau, les panneaux de la chaire à prêcher retracent sa légende et celle de sainte Azénor, sa mère.

SAINT CADO. — Statue à la chapelle de Quilinen, en Landrévarzec, avec l'inscription : S. CADOCVS. ABBAS. —

A l'église de Leuhan, en robe, scapulaire, manteau, tonsure monacale, portant crosse et livre. Autrefois, dans sa chapelle de Gouesnac'h, des peintures couvrant le lambris en bois reproduisaient la vie et les miracles de saint Cado.

SAINTE CANDIDE. — Elle est patronne de Scaër et de la chapelle de Locundu, en Tourc'h. Ses deux statues la représentent en abbesse, portant crosse. La statue de Tourc'h est en pierre et a bien le style du xve siècle. Cette sainte doit être la même que sainte Ninnoc, qui établit son monastère à Lan-Ninnoc, en Pleumeur, près de Lorient. Elle a aussi une statue à Saint Hernin.

SAINT DAVID. — Doit être la même que saint Divy et saint Yvi, évêque de Ménévie, fils de sainte Nonne. Il a des statues à Dirinon, une à Plomelin, provenant de son église de Bodivit, à Saint-Yvi, à Saint-David de Quimperlé, Brennilis, Lambader, en Plouvorn.

SAINT DERRIEN. — Statue du XIIIe siècle au Drénec, du XVIe siècle à Comanna. Représenté à Saint-Derrien en chevalier, au maître-autel, dans le chœur en évêque, dans le transept et à la croix du cimetière, en chevalier foulant un dragon.

SAINT EDERN. — Ermite à cheval sur un cerf, à Edern, à Lannédern, à Plouédern. Dans l'ancien ossuaire de Lannédern, une série de bas-reliefs réunis dans un même grand panneau retracent sa légende.

SAINTE EDILTRUDE. — Connue aussi sous le nom de sainte Elflède ou Ethelflèdes, honorée sous le nom de *santez Ventroc* à Tréflez dont elle est la patronne, elle y a deux statues la représentant en abbesse, et une belle image brodée sur une vieille bannière. Serait-elle la même que Eldrude, mère de saint Brieuc ?

SAINT GILDAS. — Statue à sa chapelle de Cast, à Plouégat-Guerrand et à la chapelle de Saint-Trémeur de Cléden-Cap-Sizun.

Saint Goueznou. — A sa fontaine de Goueznou, à Lambader de Plouvorn et à la Trinité de Plouzané.

Saint Goulven. — A Goulven, Goulien, Dirinon.

Saint Guénael. — A Ergué-Gabéric et à sa chapelle de Pouldergat, à Lambader, à Plougonvelen.

Saint Guénolé. — Landévennec, Concarneau, Landrévarzec, Locquénolé, Pouldergat, Ergué-Gabéric.

Saint Gurloés. — Ou saint Urlou, premier abbé de Sainte-Croix de Quimperlé. Statue tumulaire dans la crypte de cette église. Statues à Sainte-Cécile de Briec, à Loc-Maria-an-Hent, en Saint-Yvi, à Coat-Dodou, en Melgven, à Landudal, à Leuhan et à Ergué-Armel.

Saint Hervé. — Représenté en ermite aveugle, guidé par le petit Guiharan, accompagné d'un loup ayant au cou un collier d'attelage, pour remplacer l'âne qu'il avait dévoré. Patron de Lanhouarneau, très belle statue à Guimiliau, statuette à Lampaul, statues en pierre à Kerlaz et à Sainte-Marie du Ménez-Hom, peintures à Locmélar.

Saint Herbot. — Représenté en ermite, vêtu d'une robe monacale, avec livre et bâton. Statue tumulaire dans le chœur de sa belle église de Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou, statue dans l'église, au porche Midi et à la porte Ouest. Autres statues à Sainte-Cécile de Briec, à Cast, Dirinon, Saint-Guénolé d'Ergué-Gaberic, Le Faou, Guengat, chapelle des Joies à Guimaëc, chapelle des Cieux à Huelgoat, Leuhan, chapelle de Confors à Meilars, Plomeur, Plonévez-Porzay, Plouédern, Plouguer, Pouldergat, Saint-Évarzec, Saint-Goazec, chapelle de Saint-Côme à Saint-Nic, Tourc'h.

Saint Maudez. — Représenté en abbé mitré, avec crosse et livre. Statues à la chapelle de Loc-Marzin de Bannalec, Notre-Dame de Châteaulin, Clohars-Carnoët, Saint-Guénolé d'Ergué-Gabéric, Pencran, Plogonnec, Plonéis, Languivoa de Plonéour-Lanvern, Saint-Antoine de Plouézoc'h,

autrefois à Lambour de Pont-l'Abbé, Sizun, dans sa chapelle, Saint-Jean-du-Doigt, Tronoën en Saint-Jean-Trolimon.

Une pratique attachée au culte de ce saint, c'est de prendre dans l'église, devant sa statue ou dans l'enclos de la chapelle, des pincées de terre ou de poussière pour les appliquer sur les plaies, en mémoire de la terre de son Ile de Bréhat à laquelle sa bénédiction avait donné la vertu de tuer tous les insectes venimeux.

SAINT MAURICE. — Abbé de Langonnet et ensuite de Carnoët, au fond de la forêt de Quimperlé. — Chape, mitre, crosse. — Statues à sa chapelle de Clohars-Carnoët, à Clohars-Fouesnant, au Moustoir de Kernével, à Plonéis, à Saint-Philibert de Trégunc.

SAINT MÉEN. — Patron de Ploéven où il a une belle statue en pierre, vêtu de la chape, coiffé de la mitre, tenant de la main droite un livre, et de la gauche une crosse dont la hampe pose sur la gueule d'un monstre terrassé à ses pieds. C'est le dragon de Saint-Florent qu'il a dompté. Autre statue à Saint-Théleau de Plogonnec.

SAINT MÉLIAU. — Patron de Guimiliau. Représenté en prince, vêtu d'une robe et d'un manteau ducal doublé d'hermine, couronne en tête et collier de saint Michel autour du cou, tenant un sceptre et une épée. Statues à l'église et au porche de Guimiliau, églises de Lampaul et de Plonévez-Porzay.

SAINT MÉLAR. — Jeune prince, fils de saint Méliau. Statues à Lanmeur, à Locmélar, à Meilars, et à la fontaine près de sa chapelle ruinée de Guimaëc. Représenté en manteau ducal, couronné, tenant sa main coupée. Statuette d'argent à Locmélar.

SAINT RONAN. — Belle statue tumulaire à Locronan, dans la chapelle du Pénity, statue dans le chœur de l'église ; à Saint-Renan, à l'île Molène et à Sainte-Cécile de Briec.

Saint Salomon. — En costume royal, un poignard enfoncé dans le côté, à l'église de La Martyre. Bas-reliefs dans la même église. Statuette aux porches de Landerneau et de Landivisiau.

Saint Samson. — En archevêque à Lanmeur et à Landivisiau.

Saint Théleau. — Archevêque de Landaff, au pays de Galles. En chape, mitre et crosse, à cheval sur un cerf, à Landeleau, à la chapelle de Saint-Théleau de Plogonnec, au Moustoir de Kernével, à Leuhan et à Kerdévot d'Ergué-Gabéric.

Saint Trémeur. — Jeune prince décapité, tenant sa tête, façade de l'église de Carhaix ; en sa chapelle de Cléden-Cap-Sizun.

Saint Tugdual. — Représenté en évêque avec croix triple papale. Statues à Combrit, à Landudal, à Saint-Mathieu de Morlaix, à Sainte-Sève, Trébabu, Saint-Pabu, à Lanbabu de Plouhinec et Trébabu de Plougasnou.

Saint Tujean. — Représenté en abbé crossé et mitré, ayant à ses pieds un chien enragé et un enfant à genoux, dans sa belle chapelle de Primelin. Statue à Brasparts, à un angle extérieur de l'enclos du calvaire de Landerneau, à Loc-Mahé ou Saint-Mathieu de Bannalec, à la chapelle de Saint-Tugdual de Landudal, statuette à la chapelle de Saint-Jean à Saint-Nic, contre le tabernacle. Statue au presbytère de Cast.

Saint Winoc. — Belle statue en robe bénédictine, coule et crosse, à Plouhinec.

Saint Yves. — Prêtre, avocat des pauvres, défenseur des veuves et des orphelins.

Après la Sainte-Vierge et sainte Anne, c'est le saint qui a le plus de représentations dans nos églises, où il est figuré de différentes manières. Dans les plus anciennes statues, il est vêtu d'une robe longue recouverte d'un

autre vêtement à manches larges, descendant jusqu'aux genoux et qui doit être une cotte, surcot ou housse ; sur les épaules un chaperon, sorte de petit camail à grand capuchon qui couvre la tête avec le bonnet carré dont il est coiffé. Plus tard c'est la soutane, le surplis, le camail et la barrette. Ou bien c'est la robe de juge ou le manteau d'official. Souvent il tient dans sa main un rouleau de parchemin, et à son côté est suspendu un sac à procès ou son bréviaire enfermé dans un sachet d'étoffe.

Le saint est tantôt debout, tantôt assis, tantôt formant groupe triple entre le riche et le pauvre, détournant les yeux du riche qui veut le corrompre à prix d'or, et prenant les intérêts du pauvre qui le sollicite humblement.

Il faudrait une notice très longue pour détailler et décrire toutes ses images ; contentons-nous d'indiquer ses statues et ses groupes par ordre alphabétique des paroisses où elles se trouvent.

Bourg-Blanc, groupe triple au pied de la croix du cimetière. — Brennilis. — Brest, à l'église des Carmes, statue de 1534 provenant de l'ancienne chapelle de Saint-Yves; et au musée de Saint-Louis, un groupe provenant d'une église du Léon. — Briec, groupe triple à la chapelle de Saint-Vennec, 1598. — Cléden-Poher. — Le Conquet. — Elliant, groupe à la chapelle de Tréanna. — Le Faou. — La Feuillée. — Le Folgoat, groupe. — Goueznou, groupe à l'autel Nord. — Gouézec, groupe. — Guimiliau, statue et petit groupe. — L'Hôpital-Camfrout. — Huelgoat, groupe. — Irvillac. — Kerfeunteun, à la croix de Saint-Yves. — Lampaul-Guimiliau, petit groupe, le pauvre a disparu. — Landivisiau, statuette au porche. — Landrévarzec, groupe à la chapelle de Quilinen. — Landudal, à l'église paroissiale et à la chapelle de Trémarec. — Lanmeur, deux statues et un groupe. — Locquirec. — Loperhet, statue vendue à un brocanteur. — Loqueffret. — Melgven, à l'église paroissiale

et à la Trinité. — Morlaix, à l'angle de la maison de la reine Anne. — Pencran. — Peumeurit. — Pleyben, groupe. — Ploaré. — Plogoff. — Plomodiern, à la croix de saint Yves. — Plonévez-du-Faou, à Saint-Herbot. — Ploudiry. — Plouédern, groupe. — Plouégat-Guerrand. — Plouézoc'h, à la chapelle de Saint-Antoine. — Plougar. — Plougasnou, vieille statue remplacée par une nouvelle bien inférieure. — Plougonven, à l'église et au calvaire, 1554. — Port-Launay. — Plounéour-Ménez. — Pouldavid. — Pouldergat. — Primelin. — Quimper, au musée, statue et statuette faisant partie de la vitrine, façade maison moyen-âge. — Redéné. — Riec. — La Roche-Maurice, deux groupes et une statue. — Saint-Sauveur-Sizun, à la chapelle. — Sainte-Sève. — Tréflez.

Si l'on compte bien, voilà soixante-trois images de notre grand saint populaire, et probablement quelques autres auront échappé à nos recherches.



Après avoir passé en revue la série des saints bretons vénérés dans nos églises, examinons les autres représentations de Bienheureux par ordre d'hiérarchie.

Il nous faut donc revenir aux Apôtres, dont nous n'avons parlé que figurés en groupes dans les porches, sur les calvaires, les chancels et jubés. Or, il se trouve que saint Pierre et saint Paul ont leur place d'honneur dans les nombreuses églises dont ils sont les patrons, et même dans bien d'autres où ils sont vénérés en qualité de chef du collège apostolique et de grand prédicateur des nations. Saint Pierre a toujours en main les clefs symboliques ; bien souvent il a la tiare et la croix papale à triple croisillon. Une de ses plus curieuses et plus anciennes statues se trouve à Plougasnou, le représentant assis, vêtu

de la chasuble antique, indiquant un travail du XIIIe ou du XIVe siècle. Saint Paul tient un livre et l'épée, instrument de son martyre.

L'apôtre saint Jacques a une bonne vieille statue assise, du XVe siècle, dans la chapelle du Rosaire, au transept Sud de l'église de Pont-Croix ; une autre debout, de même style, dans la nef de Pouldavid, et une magistrale représentation du XVIIe siècle, à côté du maître-autel de la même église. Autres statues à Locquirec, à Kernével, à Saint-Jacques de Lézérazien, à Saint-Jacques de Bannalec, à Lambour avant la ruine partielle de l'église, au nº 9 de la Grand'Rue à Morlaix, et à la façade de la maison dite de la Duchesse-Anne, nº 33 de la rue du Mur, anciennement rue des Nobles ; enfin au musée religieux de l'Evêché, cette dernière provenant du Grand-Séminaire. Les attributs ordinaires de saint Jacques sont l'escarcelle, le bourdon de pèlerin, auquel est suspendue une gourde, les coquilles de saint Jacques plaquées contre son chapeau retroussé et disposées en collier sur le camail de son manteau ; parfois même un chapelet.

Saint André est figuré dans ses chapelles d'Ergué-Gabéric et de Landrévarzec, et je me souviens d'avoir vu, il y a un demi-siècle, un tableau curieux de son crucifiement, dans la chapelle de Kericuff, en l'église de Plougasnou.

L'évangéliste saint Mathieu a sa statue à Saint-Mathieu de Morlaix et à la chapelle de Loc-Mahé en Bannalec. Celle qui se trouve à l'un des contreforts de la façade du Conquet, doit provenir très probablement de l'église abbatiale de Saint-Mathieu *fine terre*.

Saints Martyrs.

Le plus populaire et le plus vénéré est saint Sébastien, qui a été universellement invoqué contre les épidémies et les maladies contagieuses. Nous en trouvons d'admirables statues à Brennilis, à Lampaul-Guimiliau, à Pont-Croix et surtout à Guiclan. Le saint, à moitié couvert par une draperie, est lié à un arbre, dans une attitude très noble, et présente une anatomie absolument classique. A ses pieds, on voit son casque, sa cuirasse, son bouclier et les autres pièces de son armure. Au-dessus de sa tête, trois petits anges tiennent une couronne de roses. Des deux côtés, deux archers numides, mouvementés avec une correction étonnante, le percent de leurs flèches. Au-dessous, un bas-relief retrace son supplice final : deux bourreaux, armés de massues, l'écrasent sous leurs coups.

On doit citer encore les statues qui se trouvent dans les deux chapelles de Saint-Sébastien de Saint-Ségal et de Loc-Maria-Plouzané, et la si gracieuse statue en pierre, style Louis XII, qui se trouve au musée de l'Évêché et provient de la chapelle de Kergoat de Quéménéven. A la chapelle de Saint-They, en Cléden-Cap-Sizun, on voit un saint Sébastien en albâtre, provenant certainement d'un naufrage.

Saint Laurent est aussi honoré dans bon nombre de nos églises, et se trouve toujours représenté vêtu de sa dalmatique de diacre, avec son gril à ses côtés, et parfois tenant son cœur dans sa main élevée.

Saint Georges, le guerrier, a dans l'église de Botsorhel une remarquable statue à cheval, et une autre image au nº 19 de la Grand'Rue, à Morlaix.

Les saints Côme et Damien, patrons des médecins, ont deux fort belles statues dans leur chapelle de Saint-Nic,

semblant indiquer le style du XVIe siècle. Saint Côme est vêtu d'une robe drapée, avec capuchon ; il a les cheveux longs, est coiffé d'une toque ronde et tient à la main un vase à médicaments de forme hexagonale. Saint Damien, son frère, a une aumônière ou escarcelle et tient une grande ampoule à goulot.

Dans l'église de Lambour, les deux saints étaient représentés vêtus de la robe de docteurs avec un camail et épitoge d'hermine, tenant aussi l'ampoule et le vase de médicaments. Même représentation dans les statuettes des porches de Landerneau et de Landivisiau. A Pouldergat, les deux saints ont toujours leurs attributs de médecins et sont vêtus d'un costume assez original du XVIe siècle. Autres statues au Moustoir de Kernével.

Les saints Crépin et Crépinien, patrons de la confrérie des cordonniers, ont leurs statues dans l'église de Pont-Croix, à Saint-Mathieu de Morlaix et la chapelle de Notre-Dame de Châteaulin. En outre, dans cette chapelle un tableau les représente travaillant à leur métier, et de petits médaillons donnent différentes scènes de leur vie et de leur martyre.

Saint Thomas de Cantorbéry est représenté dans son église de Bénodet et dans celle de Saint-Thomas de Landerneau, avec bas-relief de son martyre.

Saints Pontifes, Confesseurs, Docteurs.

Saint Augustin, statues à Pont-Croix, Pont-l'Abbé, etc.

Saint Jérôme, à Rosporden.

Saint Martin, dans son église de Morlaix, sa chapelle de Loc-Marzin, en Bannalec, et à la chapelle de Saint-Michel de Châteauneuf, où il est figuré en soldat à cheval,

coupant son manteau pour en donner la moitié au pauvre.

Saint Nicolas a de nombreuses représentations, presque toujours avec les trois petits enfants dans le saloir. On le voit tout spécialement à la façade du n° 9 de la Grand'Rue, à Morlaix, et dans l'escalier de la maison de la Reine-Anne.

Saint Eloi, patron des maréchaux et des chevaux, est représenté le plus souvent en évêque, tenant un marteau, et ayant à ses pieds une enclume ou un cheval. Quelquefois aussi en apprenti maréchal, ferrant sur une enclume un pied de cheval qu'il a eu soin de couper et de détacher au préalable, pour plus de facilité et de simplicité dans l'opération.

Saint Germain l'Auxerrois, ou saint Germain l'Armoricain, d'après le Rev. Baring-Gould, est patron de Pleyben, de Kerlaz et de Saint-Germain de Plogastel. Sa statue dans le sanctuaire de Pleyben est surtout remarquable par sa noblesse et la richesse de sa chasuble, de sa mitre et de sa crosse. Autre statue au-dessus du porche formant base de la tour.

Saint Isidore agricole a pour caractéristique une gerbe de blé, une bêche ou une faucille, quelquefois une charrue. Il arrive même que dans quelques églises il est costumé en paysan breton.

Saints Moines et Ermites.

Saint Benoît a une belle statue à Kernével ; il est accompagné de son corbeau et tient le livre de la règle bénédictine.

Saint Antoine a de nombreuses représentations. Le type traditionnel le montre vêtu d'une robe et d'un man-

teau, quelquefois coiffé d'un bonnet ou calotte, tenant en sa main une potence ou bâton à T, auquel est suspendue une clochette ; à ses pieds montent des flammes. Le plus souvent, il est accompagné de son petit cochon ayant au cou une clochette, en souvenir des cochons de l'hôpital des religieux Antonins, autorisés par faveur à vaguer dans les rues de Paris pour chercher leur nourriture de porte en porte. Statues à la chapelle de l'hôpital de Quimper, Saint-David de Quimperlé, Saint-Antoine de Plouézoc'h, au nº 10 de la Grand'Rue, Morlaix, etc...

Saint Dominique se trouve figuré dans les autels et retables du Rosaire.

Saint François d'Assise, au pied de quelques calvaires, dans quelques églises, au nº 17 de la Grand'Rue et au nº 41 de la rue Saint-Melaine, Morlaix. Il est toujours vêtu de la robe de bure, les pieds déchaux, et montrant les stigmates de ses mains.

Un autre saint franciscain, saint Pascal Baylon, qui a été célèbre par sa dévotion à l'Eucharistie, et dont les franciscains ont propagé le culte au cours des missions qu'ils ont autrefois prêchées dans nos campagnes, est reproduit dans cinq ou six de nos églises, tenant un calice ou un ciboire. On trouve ses statues à Bodilis, à la Roche-Maurice, à Brennilis, à Lanneuffret et à Kerbénéat. Cette dernière provient du couvent de Notre-Dame-des-Anges de l'Aberwrac'h, en Landéda.

A Pencran, une belle statue en bois du XVIIe siècle représente saint Hyacinthe portant, pour les soustraire à la profanation, le Saint-Sacrement dans un ciboire et une image de la Sainte-Vierge. Une statue semblable existait autrefois à Loc-Maria-Quimper ; il en reste un simple petit débris dans le cloître attenant à l'église.

Saint Fiacre, patron des jardiniers, se voit spécialement à l'église de Guengat dont il est le patron, à la chapelle

de Kerdévot et au porche de Lampaul-Guimiliau, vêtu d'une robe serrée par une corde, et tenant une bêche.

Saint Roch est très populaire dans nos paroisses. On l'invoque contre les épidémies. Toujours il est représenté coiffé d'un chapeau retroussé, avec coquille de saint Jacques, tenant un bourdon et une gourde, montrant une plaie qu'il a à la jambe. A ses pieds, un petit chien lui apporte un pain pour sa subsistance. Quelquefois il est accompagné d'un ange.

Saintes Martyres, Saintes Vierges et Saintes Femmes.

Les quatre saintes le plus universellement honorées chez nous sont, sans contredit, sainte Marie-Madeleine, sainte Catherine, sainte Barbe et sainte Marguerite.

Sainte Marie-Madeleine a sa place surtout dans nos calvaires, dans les groupes de la descente de croix, de Notre-Dame-de-Pitié et de la mise au tombeau. Généralement elle tient en main son vase d'aromates. L'identité de son attitude et des draperies de son vêtement au pied des croix de Lopérec, Pencran, Saint-Sébastien de Saint-Ségal et Sainte-Marie du Ménez-Hom, indiquerait que ces croix sortent des mêmes ateliers.

Sainte Madeleine était toujours la patronne des chapelles réservées aux *cacous* ou lépreux ; il en existait à Morlaix et à Quimper, et celle de Pont-l'Abbé subsiste encore.

Sainte Catherine d'Alexandrie est représentée le plus souvent en princesse, couronne en tête, tenant une palme et une épée, ayant à ses côtés la roue armée de pointes, destinée à la déchirer, et qui se rompit à sa prière. Sous

ses pieds, elle foule la tête du tyran Maximin, assez souvent représenté sous les traits d'un prince oriental ou d'un chef sarrasin, coiffé d'un turban.

Sainte Barbe, invoquée surtout contre la foudre, porte la tour où son père l'avait emprisonnée, et à laquelle elle fit percer une troisième fenêtre, en l'honneur de la Sainte Trinité.

Sainte Marguerite foule aux pieds un dragon monstrueux.

Outre ces saintes, on honore encore spécialement sainte Geneviève qui a sa statue à Plouégat-Guerrand et à Argol. On la trouve encore représentée en bas-relief dans les panneaux du jubé de la Roche-Maurice et des chancels de Saint-Herbot et de Berven, à la chapelle de Loculdut de Sizun et sur les volets de la niche de Notre-Dame, à Brennilis. Dans ces dernières représentations, elle tient un cierge qu'un démon éteint au moyen d'un soufflet et qu'un ange rallume d'un autre côté, allusion à un miracle qu'elle accomplit en différentes circonstances de sa vie, rallumant par ses prières les torches dont elle s'éclairait pour aller visiter les églises pendant la nuit, et que le démon éteignait en excitant des tempêtes.

Sainte Cécile n'a qu'une chapelle dans le diocèse, Sainte-Cécile de Briec, datant des premières années du XVIe siècle. On y trouve une curieuse statue de la sainte et un vitrail la représentant en prière, pendant qu'un organiste fait entendre les accords de son petit orgue. Au buffet d'orgue de Guimiliau, un magnifique bas-relief la représente comme ravie en extase pendant que ses doigts parcourent le clavier de son instrument. A l'orgue de Saint-Jean-du-Doigt, elle est aussi figurée dans une grande peinture sur bois, faisant de la musique en compagnie du roi David.

Citons encore sainte Apolline, représentée avec les

tenailles qui servirent à la torturer et à lui arracher les dents.

Sainte Brigitte est patronne de Loperhet et de Perguet, autrefois paroisse, maintenant en Bénodet, et de la chapelle de Sainte-Brigitte, en Saint-Thégonnec. Elle a son image dans l'église de Logonna-Quimerc'h, tenant un livre fermé, et gracieusement drapée dans le genre des statues du xve siècle.

BAS-RELIEFS

Outre les innombrables statues anciennes dont nous avons indiqué quelques-unes, nos églises possèdent encore des bas-reliefs nombreux, ayant leur place spécialement dans les autels et retables, les chaires à prêcher et les tribunes des orgues, les jubés et chancels. Quelques-uns ont déjà été décrits, mais il importe de traiter ce sujet et d'énumérer rapidement ces tableaux sculptés, en les prenant par ordre alphabétique de paroisses.

BANNALEC. — Scènes sculptées dans l'intérieur de la Vierge ouvrante, déjà décrites à l'article *statues.*

A la chapelle de Saint-Jacques, le retable de l'autel Nord, composé d'une dalle de granit, présente trois sujets : Notre-Seigneur en croix, saint Longin le perçant de sa lance ; la flagellation, avec le coq de saint Pierre au-dessus de la tête du Sauveur ; deux moines cordeliers dont l'un tient en l'air un livre ouvert posé sur un pupitre à pied, et paraissant tous deux chanter la Passion.

Sur les panneaux de la niche de saint Jean sont d'au-

tres bas-reliefs, mais il vaut mieux les passer sous silence ainsi que les autres de même nature, pour s'en occuper à l'article : *niches à volets.*

BEUZEC-CAP-SIZUN. — Au retable de Notre-Dame-de-la-Clarté, 1684, quatre médaillons sur les piédestaux des colonnes torses :

1° Le buste de saint Charles Borromée devant un crucifix ;

2° Notre-Dame de Pitié, entourée d'une auréole formée par les sept glaives de douleur ;

3° La Sainte-Vierge assise, tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux ;

4° Saint Pierre pleurant son péché, avec le coq chantant.

BODILIS. — Déjà les cinq magnifiques bas-reliefs du maître-autel ont été décrits à l'article *retable.* Nous en aurons d'autres à signaler à propos des niches à volets. Mais en outre, il faut citer à l'autel de saint Jean-Baptiste, les médaillons des quatre Évangélistes et un cinquième avec deux personnages à genoux adorant l'Enfant-Jésus ; puis, à l'autel du rosaire, les médaillons des quinze mystères.

BRENNILIS. — Le retable du maître-autel est composé de panneaux anciens dont l'ordre a été bouleversé, mais qu'il faut rétablir ainsi : 1. Annonciation. — 2. Visitation. — 3. Nativité. — 4. L'ange apparaît aux bergers. — 5. Adoration des Mages. — 6. Présentation au temple. — 7. Assomption de Notre-Dame.

A l'autel du bas-côté Sud, les douze sibylles, déjà signalées.

CARHAIX. — A la sacristie, deux panneaux retraçant l'histoire de l'hostie sainte profanée par le juif de la rue des Billettes.

CLÉDEN-POHER. — Dans le maître-autel, de travail

moderne, on a mis en valeur d'excellentes sculptures du XVIe siècle ; dans le retable, trois hauts-reliefs, la montée au Calvaire, le crucifiement, la mise au tombeau. Ces scènes contiennent des personnages très nombreux, très mouvementés et très intéressants par leurs expressions et leurs costumes. Dans le coffre de l'autel, l'adoration des Mages, en bas-relief.

Au haut des boiseries qui lambrissent le mur du fond, des deux côtés de l'autel, on a incrusté sept petits panneaux charmants, représentant les sept sacrements, et un huitième qui semble être une cérémonie de l'Ancien Testament : la lecture de la loi dans la Synagogue.

Les retables des autels des bas-côtés donnent en grands bas-reliefs le Rosaire et la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, 1694.

CROZON. — Sous le grand retable monumental de dix mille martyrs, deux panneaux du XVIIe siècle : la flagellation et le portement de croix.

A la chaire à prêcher : Pêche miraculeuse. — Saint Pierre aux liens. — Saint Pierre, pape, entouré de prêtres et de fidèles. — Crucifiement de saint Pierre.

ERGUÉ-GABÉRIC. — A la sacristie de Kerdévot, vieille Adoration des Mages, toute vermoulue.

FOLGOAT. — Le tympan de la porte double du portail Ouest contient un bas-relief en Kersanton représentant, avec une grande naïveté et en même temps une admirable habileté de ciseau, l'Adoration des Mages. La Sainte-Vierge est couchée dans un lit élégamment drapé et tient sur sa poitrine l'Enfant-Jésus qui tourne les yeux vers les princes de l'Orient venus pour l'adorer. Saint Joseph est assis à terre, tenant un bâton de la main droite et saisissant de la gauche l'un des glands de l'oreiller de la Sainte-Vierge. Derrière lui, l'âne et le bœuf avancent la tête. Déjà l'un des rois est prosterné devant l'Enfant divin. Le

second, debout, portant en bandoulière une ceinture garnie de clochettes, tient d'une main une cassolette remplie d'encens et de l'autre montre l'étoile qui les a guidés dans leur course lointaine. Plus loin, le troisième Mage est à l'état fruste, par suite de la chute du porche ; à l'extrémité plane un ange portant une banderole avec cette inscription : *Puer natus est*, et au-dessous on voit un troupeau de moutons paissant sur la montagne.

A l'occasion du couronnement de Notre-Dame des Dunes, à Dunkerque, 31 Mai 1903, cérémonie à laquelle prit part Monseigneur Dubillard, évêque de Quimper, le *Bulletin de Notre-Dame des Dunes* parle de ce bas-relief du Folgoat et l'attribue au duc de Bretagne, Jean IV, qui y aurait reproduit une représentation semblable, existant à Notre-Dame de Bourbourg, près Dunkerque. Le duc Jean fut, en effet, témoin d'un grand miracle dans ce sanctuaire, lorsqu'il vint en 1383 avec ses seigneurs bretons et le connétable de Clisson au secours de la grande cité flamande, pour en chasser les Anglais.

GOUESNOU. — Au retable de l'autel Nord, grand tableau en haut-relief représentant saint Yves assis sur un siège élevé, rendant la justice et ayant autour de lui un riche offrant une bourse, deux pauvres, une veuve, un orphelin et un homme de loi. Un petit ange tient un cartouche dans lequel est écrit : SAINT-YVES.

GOULVEN. — Sujets déjà décrits à l'article *autel.*

GUICLAN. — Quinze mystères du Rosaire.

GUIMAEC. — Sur la porte Ouest de l'église paroissiale, quatre bas-reliefs de la Renaissance : Annonciation, Nativité, Circoncision, Fuite en Egypte.

A la chapelle de *Christ*, cinq panneaux sculptés : Flagellation, Couronnement d'épines, Crucifiement, Descente de croix, Résurrection.

A la chapelle de *Notre-Dame-des-Joies*, au-dessus du

maître-autel, scènes en haut-relief : Couronnement d'épines, Notre-Seigneur conduit par les soldats, Montée au Calvaire, Crucifiement, Descente de croix, Mise au tombeau.

En bas-relief : Baiser de Judas, Descente aux limbes. Panneaux représentant saint Pierre, saint Paul, saint André, saint Mathieu, saint Jean, saint Jacques.

GUIMILIAU. — Trois admirables tableaux sur les parois de la tribune des orgues, composés et sculptés dans le genre le plus noble et le plus correct du XVIIe siècle :

1° Marche triomphale. — C'est, dit-on, la reproduction d'un tableau de Lebrun, le triomphe d'Alexandre. En tête sont des hérauts à cheval sonnant du cor, puis le peuple portant des palmes et acclamant le souverain, des écuyers conduisant par la bride les chevaux du char triomphal. Sur ce char, orné de festons et de tentures, est assis le monarque portant une perruque à la Louis XIV. Une victoire ailée vient déposer une couronne sur sa tête. Est-ce une flatterie à l'adresse du grand roi ?

2° David jouant de la harpe dans les jardins de son palais. C'est un tableau merveilleux, donnant en perspective une idée des splendeurs des jardins de Versailles.

3° Sainte Cécile touchant de l'orgue. La sainte est couronnée de roses, son regard inspiré plonge dans l'infini et semble indiquer qu'elle écoute les concerts des anges.

Les sculptures de la chaire à prêcher ont déjà été décrites.

Autel du Rosaire, les quinze Mystères.

Autel de saint Miliau, six scènes de la vie et du martyre du prince breton patron de cette église.

A l'extérieur, sur le soubassement de l'ossuaire adossé au porche, différentes scènes sont sculptées sans ordre :

1° Saint François d'Assise montrant ses stigmates.

2° Notre-Seigneur au tombeau. Deux anges à genoux

tiennent la tête et les pieds du corps sacré ; deux autres assistent.

3° Notre-Seigneur en croix, la Sainte-Vierge et saint Jean à ses côtés.

4° Adoration des Mages.

5° Deux anges à cheveux frisés, vêtus de dalmatique et tenant un ostensoir.

6° Notre-Seigneur à la colonne ; deux soudards avec toques et culottes bouffantes le tiennent par des liens.

7° Visitation ; saint Joseph, appuyé sur un bâton, se tient à l'écart.

8° Notre-Dame-de-Pitié. La Sainte-Vierge tient le corps de Notre-Seigneur sur ses genoux ; à ses côtés, saint Jean et une Sainte-Femme.

Les sculptures du porche ont déjà été mentionnées.

HENVIC. — Dans la vieille église, aux côtés du maître-autel, on voit les statues des deux patrons, saint Maudez et sainte Juvette, sa sœur. Sous celle de saint Maudez, dans une sorte de diptyque gothique, sont quatre bas-reliefs retraçant les principaux actes de sa vie : « 1. Saint Maudez guérit les infirmes. 2. Reçoit la bénédiction de son Père. 3. Délivre un possédé. 4. Rend la vue à un aveugle. »

Sous sainte Juvette : « 1. Sainte Juvette a ressuscité un jeune seigneur et autres. 2. Sainte Juvette a délivré des possédés, des fols, des anragés. 3. Sainte Juvette a donné la vue aux aveugles, louie aux sourds et la parole aux muets. 4. Sainte Juvette défendait aux oiseaux et bestes d'endommager le bled des pauvres gens. »

HUELGOAT. — A la chapelle de Notre-Dame-des-Cieux, des panneaux, qui faisaient autrefois partie d'un autel, sont maintenant disposés pour faire soubassement autour du sanctuaire : 1. Annonciation. — 2. Visitation. —3. Nativité. — 4. Anges apparaissant aux bergers. — 5. Adoration des Mages. — 6. Massacre des Innocents.

Dans les petits autels, Portement de Croix et Mise au Tombeau.

Sous la statue de saint Jean, un ange tient le-démon enchaîné et porte en main la clef de l'abîme. (Apocal. xx.)

Sous la statue de saint Roch, un bourreau décapite une vierge, à côté de laquelle est un ange tenant une corbeille de fleurs. Un juge en robe, rabat et toque, ordonne le supplice.

KERNILIS. — Médaillons du Rosaire.

LAMPAUL-GUIMILIAU. — Autour du chœur, à côté des autels à retables et sous les statues, série de tableaux sculptés :

1. — Nativité de la Sainte-Vierge, saint Anne couchée dans un lit à baldaquin, saint Joachim lui apporte des gâteaux ou d'autres douceurs sur un plateau ; une servante verse de l'eau dans un bassin où une femme va baigner la petite Sainte-Vierge.

2. — Martyre de saint Miliau, mis à mort par son frère Rivod, et tenant sa tête dans ses mains, de la même manière que saint Denis.

3. — Saint Paul renversé de cheval sur le chemin de Damas.

4. — Saint Paul descendu dans une corbeille du haut des remparts de cette ville.

5. — Crucifiement de saint Pierre.

6. — Figures allégoriques de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

7. — Chute des démons, copie exacte d'un tableau de Boudt d'Anvers ; impossible de pousser plus loin la variété et la vigueur des mouvements.

8. — Scènes de l'autel de saint Jean, déjà décrites.

9. — Prédication de saint Jean.

Sur le tref ou poutre de gloire au milieu de la nef, scènes de la Passion, et au revers, les douze Sibylles.

LANDERNEAU. — A l'église Saint-Thomas, panneaux du martyre de saint Thomas de Cantorbéry.

LANDIVISIAU. — Chaire à prêcher, les Évangélistes, panneaux du XVIIe siècle. A l'entrée du porche, scènes de l'Ancien Testament, 1554.

Dans les culs-de-lampe des statues des Apôtres, on remarque deux sujets assez singuliers : deux lions mettant leurs griffes dans la bouche d'une jeune fille ; trois sortes de lansquenets, à moitié ivres, entraînent deux jeunes filles, dont une tient un miroir et l'autre un sceptre ; puis vient une bête, sorte de lévrier, qui joue du biniou.

A la fontaine de saint Thivisiau, sculptures décrites à l'article *fontaines.*

LANDUDEC. — Grand tableau du Rosaire en haut-relief.

LANMEUR. — Bas-relief roman, à moitié fruste, au tympan de la porte Sud de Kernitroun, représentant le Christ assis, entouré des quatre animaux symboliques des Évangélistes.

A l'église paroissiale, grand tableau en bas-relief de saint Yves entre le riche et le pauvre.

LANNÉDERN. — Dans l'ancien ossuaire, une sorte de triptyque en bois donne en six panneaux des épisodes de la vie de saint Edern.

LOC-MARIA-PLOUZANÉ. — Sur la cuve baptismale, cinq arcatures flamboyantes enfermant un *Ecce-Homo* et les quatre Évangélistes sculptés dans le genre de la Renaissance.

LOCMÉLAR. — Au retable du maître-autel et des deux côtés sont des médaillons sculptés représentant différentes scènes de l'histoire du jeune prince Mélar, patron de la paroisse.

1. Son oncle Rivod offre une bourse pleine d'or à deux serviteurs, pour empoisonner Mélar.

2. On présente au prince une coupe empoisonnée ; un des serviteurs se prosterne à terre pour demander pardon.

3. Côté de l'Épître, sous la fenêtre. — Deux bourreaux coupent à saint Mélar la main droite et le pied gauche.

4. Côté de l'Évangile. — Le saint est en prière devant un crucifix. Un ange descend du ciel et lui apporte une main d'argent et un pied d'airain.

5. Grand tableau au-dessus du tabernacle. — Mort du jeune prince. Kerioltan lui tranche la tête et la donne à son fils Justan. Dans les côtés, on voit la punition de ces deux scélérats : Justan se brise la tête en sautant par la fenêtre, et Kérioltan perd ses yeux qui sortent de leurs orbites.

Dans le retable de l'autel d'autres médaillons représentent encore l'Agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, — le Couronnement d'épines, — l'*Ecce-Homo*, — le Portement de Croix.

Sur la porte du tabernacle, le Sacrifice d'Abraham. — Au fond de l'exposition, Notre-Seigneur en croix, et la Madeleine à ses pieds.

Les scènes de la Passion, sculptées sur le côté Ouest, sont décrites à l'article *portes*.

Locquirec. — Scènes de la Passion en haut-relief dans le retable du maître-autel. Dans les panneaux du coffre, personnages en bas-relief : saint Claude, saint Jean-Baptiste, saint Jacques, saint Mélar, sainte Barbe, saint évêque, saint Nicodème.

Adossée à un pilier, une Notre-Dame-de-Pitié, en albâtre.

Locronan. — A la chapelle du Pénity, dans l'église paroissiale, bas-relief de Notre-Dame-de-Pitié. Sur la chaire, différentes scènes de l'histoire de saint Ronan.

Loctudy. — Bas-relief fruste en albâtre, représentant sainte Anne et la Sainte-Vierge, recueilli dans un coin

du cimetière, maintenant au musée de Kernuz, en Pont-l'Abbé.

Lopérec. — Les quinze médaillons du Rosaire. Sur le socle de la croix ou calvaire, la Véronique, Notre-Seigneur portant sa croix, le *noli me tangere*, les quatre Evangélistes.

Loqueffret. — Grand triptyque de la Sainte-Trinité, mentionné à l'article *autels et retables*.

Martyre (La). — Les sculptures de la façade du porche ont déjà été décrites. Au maître-autel, le martyre de saint Salomon, qui eut lieu en cet endroit même. Autour du sanctuaire, les quatre grands Docteurs d'Occident. A l'autel latéral Midi, différents genres de supplices des martyrs.

Morlaix. — A l'église Saint-Mathieu, près de la porte Sud, bas-relief en albâtre, représentant la Sainte-Trinité. Au couvent des Carmélites, autre albâtre. Assomption de la Notre-Dame. La Sainte-Vierge laissant tomber sa ceinture dans les mains de l'apôtre saint Thomas, d'après un récit de la *Légende dorée*. Au musée de la ville, deux ou trois autres panneaux en albâtre.

Bien des suppositions ont été faites sur la provenance et l'atelier de fabrication de ces albâtres qui sont assez nombreux dans nos églises et dans nos musées, et qu'on trouve disséminés dans toutes nos provinces, soit par panneaux isolés, soit par collections faisant retables. Certains archéologues les font venir d'Espagne ou d'Italie, d'autres du Tyrol ou des Flandres.

M. l'abbé Bouillet, dans le *Bulletin monumental*, n° 1, 1901, donne un catalogue de tous les panneaux qu'il connaît et cite une indication d'Alexandre Lenoir disant qu'un tableau de l'Annonciation était en albâtre de Lagny. On a trouvé, en effet, de l'albâtre aux environs de Lagny (Seine-et-Marne). Mais il faudrait des indications mieux fondées, quelque inscription au revers d'un panneau, un marché

ou acte d'achat pour préciser le lieu d'origine de toutes ces productions un peu étranges dont il a été fait un grand commerce à la fin du XIVe siècle et dans la première moitié du XVe.

PLEYBEN. — Médaillons du Rosaire. Différentes représentations dans les sablières ou corniches sculptées.

A la chapelle de Lannellec, au retable du maître-autel, trois scènes sculptées : Notre-Seigneur, entouré d'anges, vient annoncer à la Sainte-Vierge l'approche de sa mort ; —Ensevelissement de la Sainte-Vierge, les Apôtres entourent son tombeau ; — Assomption de Notre-Dame.

Sur la porte Nord, deux panneaux représentant la Sainte-Vierge et un prêtre donateur, en chape, au-dessus duquel une banderole porte cette inscription : *Mater Dei ora pro me. 1544.*

PLEYBER-CHRIST. — Au maître-autel, grand bas-relief de la Cène. Sur la porte du tabernacle, la Madeleine au pied de la croix. Dans le retable, buste de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, en des médaillons tenus par les quatre Vertus cardinales.

PLOGASTEL-SAINT-GERMAIN. — Albâtre maintenant au musée de Kernuz.

A la chapelle Saint-Germain, panneaux de la chaire à prêcher : Baptême de Notre-Seigneur par saint Jean et décollation de saint Jean. Deux autres panneaux plus beaux et plus originaux, dans le pur style de la Renaissance, avec encadrement d'architecture : un petit génie païen sonnant de la trompe ; — saint Michel terrassant le dragon. Ce dernier a été enlevé par un peintre-vitrier, en guise de salaire pour son travail, et vendu à des brocanteurs.

A la chapelle de Saint-Honoré, la chaire avait aussi des panneaux dans le même genre.

PLOMODIERN. — A la chapelle de Sainte-Marie-du-Ménez-Hom, près de l'autel Nord : Baptême de Notre-Seigneur ;

— saint Laurent ; — saint Louis tenant la couronne d'épines et un des clous de la Passion ; — trois Saintes-Femmes avec des vases de parfums.

Au maître-autel, sur la porte du tabernacle, le sacrifice d'Abraham. Dans les côtés, les quatre Évangélistes. Dans le retable et le devant d'autel : l'Annonciation ; — la Visitation ; — la Nativité ; — l'Assomption.

A l'autel Sud : saint Pierre marchant sur les eaux ; saint Pierre pleurant son péché ; — *Noli me tangere,* Notre-Seigneur, sous la figure d'un jardinier, apparaît à Marie-Madeleine ; — deux petits anges assis et entourés de jolies draperies, au haut d'une corne d'abondance ; — les disciples d'Emmaüs ; — sculptures bizarres dans les sablières.

PLOUÉGAT-GUERRAND. — Sur la porte du porche, 1536 : représentations de saint Méen, saint Egat, Baptême de Notre-Seigneur, saint Gueltas ou Gildas.

PLOUGASNOU. — Albâtre peint, Couronnement de la Sainte-Vierge, maintenant au musée de l'Évêché.

Le Saint-Esprit y est représenté sous forme humaine.

PLOUGONVELIN. — Au maître-autel, les soubassements des niches latérales sont ornés de panneaux où sont sculptées les quatre Vertus cardinales.

Des deux côtés du maître-autel sont deux bas-reliefs donnant deux épisodes de la vie de saint Guénael, patron de la paroisse : 1° saint Guénael faisant jaillir une source à l'île de Groix ; 2° sa rencontre avec le comte Guerech, comme il est raconté dans sa vie par Albert Le Grand. Dans ce dernier tableau, le comte est costumé en seigneur du temps de Louis XIV, avec un chien de chasse et un fusil à pierre.

PLOUGOURVEST. — Au maître-autel : Sacrifice d'Abraham ; — Crucifiement ; — Couronnement d'épines ; — Descente de Croix.

PLOUGUER. — Dans le retable de l'autel Nord : Arbre de

Jessé ; — Cène ; — Lavement des pieds ; — Notre-Seigneur devant Pilate ; — Flagellation ; — Couronnement d'épines ; — Portement de Croix ; — Ascension. Dans le coffre de l'autel : Descente de Croix.

PLOUHINEC. — Dans le gradin de l'autel du transept Nord, petite Vierge à la chaise admirablement sculptée.

PLOUNÉOUR-MÉNEZ. — Au retable de l'autel Nord, grand haut-relief du Purgatoire, et religieux de trois ordres différents.

A l'église abbatiale du Relecq, à l'autel de Notre-Dame, la Madeleine au pied de la Croix, et personnages allégoriques aux piédestaux des quatre colonnes.

PLOURIN-PLOUDALMÉZEAU. — Sur la chaire à prêcher, légende de saint Budoc, fils de sainte Azénor.

PLOUZÉVÉDÉ. — Au jubé et au chancel de Berven : les douze Apôtres, saints et saintes, dans le soubassement. Sur la façade : *Ecce-Homo ;* — Notre-Dame de Pitié ; — Portement de Croix ; — Mise au tombeau, 1601.

PONT-CROIX. — A l'autel de Saint-Pierre, quatre médaillons : saint Pierre marchant sur les eaux ; — la tradition des clefs ; — saint Pierre, les clefs en main et la tiare à ses pieds ; — saint Pierre pleurant son péché, le coq chantant.

A l'autel de Notre-Dame-de-Pitié, bas-relief de la Sainte-Vierge au pied de la croix, assistée de deux anges et recevant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils ; — la Véronique.

QUIMPER. — A la cathédrale de Saint-Corentin, albâtres provenant de Penmarc'h et formant retable à l'autel des Saints-Anges ; on y voit : au milieu, Notre-Seigneur assis et bénissant ; dans les côtés, deux saintes couronnées, portant un livre fermé et une crosse abbatiale à volute feuillagée ; sainte Marguerite couronnée, tenant un livre ouvert et une croix dont elle enfonce la hampe dans

la gueule d'un dragon ailé ; autre sainte couronnée, tenant un glaive et une tête de mort.

Au Musée archéologique de Quimper, salle 2, un fragment de retable aussi en albâtre représentant un roi et une reine, ou bien un duc ou une duchesse dans des arcades flamboyantes. Mêmes dimensions et même dessin que ceux qui précèdent, devant faire partie de la même série. Deux panneaux plus petits : Baiser de Judas et Flagellation.

ROSCOFF. — Médaillons du maître-autel déjà décrits.

Au bas de l'église, une sorte de triptyque vitré renferme une série de bas-reliefs en albâtre retraçant les scènes suivantes : Annonciation ; — Adoration des Mages ; — Enfant-Jésus au milieu des docteurs ; — Flagellation ; — Crucifiement ; — Résurrection ; — Ascension.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT. — Au retable du maître-autel : Annonciation ; — Visitation.

SAINT-SÉGAL. — A la chapelle de Saint-Sébastien, au retable du maître-autel : saint Sébastien percé de flèches ; — son dernier supplice.

Des deux côtés : Vertus théologales et Vertus cardinales ; — saint Roch avec chien et ange.

A l'autel Nord, sur les volets de la niche de la Sainte-Vierge, au retable et dans le soubassement, onze bas-reliefs retracent l'histoire de la Sainte Maison de Lorette. Trois autres panneaux donnent l'histoire d'un saint évêque, et quatre sont consacrés à l'enfance de Notre-Seigneur. Les douze Apôtres forment encadrement autour de la statue de saint Joseph.

Dans le transept Nord : Nativité ; — Circoncision ; — Apparition de Notre-Seigneur à Marie-Madeleine ; — Disciples d'Emmaüs.

SAINT-SERVAIS. — Panneaux de la chaire à prêcher : Annonciation ; — Enfant-Jésus, Sainte-Vierge et saint

Joseph ; — Assomption ; — David et le prophète Nathan.

Socle de la croix du cimetière : Flagellation ; — Couronnement d'épines ; — Portement de Croix ; — Résurrection.

SAINTE-SÈVE. — Au maître-autel : Dernière Cène ; — Lavement des pieds.

SAINT-THÉGONNEC. — Panneaux de la chaire à prêcher : les quatre Évangélistes et les quatre grands Docteurs d'Occident.

Au dossier du siège de l'officiant, trois médaillons : Sacrifice d'Abraham ; — Sacre du roi David par le prophète Samuel ; — un ange apparaît pour annoncer à David, par l'organe de Gad le prophète, les trois fléaux dont il est menacé par le Seigneur, et entre lesquels il peut choisir ; l'ange, pour figurer les trois fléaux, tient dans ses mains une tête de mort, une épée et un fouet.

SPÉZET. — Au fond du porche, vieux bas-relief en bois doré, dans le genre flamand, représentant la Nativité, et ayant quelques rapports avec le retable de Kerdévot.

NICHES A VOLETS

La plupart des statues anciennes ont leur place dans les retables d'autels ou dans des niches séparées. Il arrive que, lorsque ces statues sont l'objet d'un culte plus spécial, la niche qui les abrite est garnie de volets ou panneaux qui en font comme une sorte d'armoire, de manière à enfermer la statue en temps ordinaire, et à ne la faire apparaître, à ne l'exposer à la vénération du peuple et des pèlerins que le jour de sa fête patronale et aux solen-

nités de l'année, de même que l'on fait l'ostension des reliques en certaines circonstances extraordinaires.

Ces panneaux de fermeture des niches sont parfois très simples, parfois enrichis de sujets en bas-reliefs ou en peinture, sujets ayant généralement un rapport direct avec le saint ou la sainte vénérée, quelquefois aussi étant absolument indépendants de sa légende.

Reprenons encore par ordre alphabétique les paroisses qui possèdent ces richesses.

BANNALEC. — A la chapelle de Saint-Jacques, la statue de saint Jean-Baptiste le représente vêtu d'une peau de chameau et d'un manteau, tenant de la main gauche un livre surmonté d'un agneau qu'il montre de la main droite : *Ecce Agnus Dei.* Sur les volets de la niche qui l'enferme sont sculptées en bas-reliefs un peu simplistes les quatre scènes suivantes :

1. *Saint Jean prêchant dans le désert.* — Le Précurseur, debout sur une sorte de rocher, appuyé sur une palissade rustique, en guise de chaire, prêche devant quatre personnes : une femme à genoux ; un jeune homme assis sur des pierres ; le roi Hérode, en manteau et couronne, assis dans un grand fauteuil, la main passée dans sa longue barbe ; Hérodiade parlant à son mari, et semblant protester contre la sévérité des paroles du Prophète.

2. *Saint Jean mené prisonnier par ordre du roi Hérode.* — Le saint, les mains liées, est conduit brutalement dans une tour par un geôlier brandissant un gourdin et tenant une énorme clef.

3. *Décollation de la tête de saint Jean pour avoir dit la vérité.* — Saint Jean est agenouillé, les yeux bandés, les mains liées et appuyées sur un billot. Un bourreau, en bottes à revers, culotte bouffante et chemise rouge, brandit son glaive, pendant que Salomé, ou plutôt Hérodiade, couronne en tête, attend, la main gauche appuyée sur la

hanche, et tenant un grand plat sous le bras droit.

4. *La tête de saint Jean mise dans un plat offerte à table au roi Hérode.* — Hérode est assis à table, semble contristé et étreint sa barbe de la main droite. Hérodiade, tenant un couteau pointu, va percer la langue du Précurseur et met la main gauche sur l'épaule du roi, pour lui imposer sa volonté et faire taire ses remords. Salomé, les deux mains sur les hanches, semble braver et triompher, pendant que derrière elle Jeanne de Chuza, femme de l'intendant d'Hérode, est toute consternée et fait un geste de douleur.

Bodilis. — Scènes nombreuses et bizarres sculptées dans les sablières. Au fond du bas-côté Nord est l'autel de Notre-Dame de Bodilis. Autel et retable sont de facture assez récente et d'assez pauvre style. Mais la statue de la Sainte-Vierge est de tournure absolument gothique, et les panneaux à bas-reliefs qui la surmontent et qui l'entourent sont, de toute évidence, les volets de son ancienne niche. Les sujets qui y sont représentés sont : l'Annonciation ; — la Nativité ; — l'Adoration des Mages ; — la Fuite en Egypte ; — le Massacre des Innocents.

La disposition actuelle semble indiquer qu'il y avait autrefois trois volets, contenant chacun deux sujets, et que l'un de ces sujets a été supprimé, très probablement la Visitation.

Brennilis. — Au coin du maître-autel, du côté de l'Épître est cette inscription, en lettres gothiques : *Yves Toux procureur lan Mil CCCC IIII XX cinq (1485) commencement de cette chapelle.*

Tout à côté est la statue de Notre-Dame de Breac-Ellis, contemporaine de la construction ; elle pose le pied sur le croissant de la lune, et au-dessous est le buste d'Ève ou bien le serpent ayant un buste féminin, tenant la pomme cause de la chute. Des deux côtés sont des volets

avec ces sujets sculptés : l'Annonciation, d'une part l'ange Gabriel, avec ces mots : *Ave Maria ;* de l'autre la Sainte-Vierge, avec : *Ecce ancilla Domini ;* — sainte Geneviève, tenant un cierge qu'un ange allume au moyen d'une bougie et qu'un démon cherche à éteindre au moyen d'un grand soufflet ; — sainte Apolline, tenant dans une tenaille une de ses dents arrachée.

Briec. — A la chapelle de Sainte-Cécile, de chaque côté du maître-autel, sont deux grandes niches à volets. Celle du côté de l'Évangile abrite sainte Cécile debout, les mains jointes, la tête couronnée, les nattes de sa chevelure opulente retenues par un large ruban. A côté d'elle est un petit orgue porté sur deux cariatides terminées par deux gaînes longues et effilées.

Sur les volets de la niche on a représenté en bas-reliefs : sainte Cécile plongée dans une chaudière, deux petits bourreaux nus soufflent et attisent le feu ; — saint Marc, avec rochet, chape et mitre pointue, prêchant à un roi païen qui l'écoute à genoux ; — sainte Apolline, ayant en main une longue tenaille ; — saint Durlou (saint Gurloës, premier abbé de Sainte-Croix de Quimperlé), vêtu d'une robe échancrée sur les jambes, portant une sorte de couronne sur la tête, et tenant de la main droite la crosse abbatiale.

La deuxième niche est celle de saint Maurice, d'abord abbé de Langonnet, ensuite fondateur de l'abbaye de Saint-Maurice de Carnoët, près Quimperlé. Il porte chape, mitre et crosse. Sur les volets sont sculptés saint Pierre, saint Paul, saint Corentin et saint Ambroise.

Collorec. — A la chapelle de Sainte-Marguerite, belle statue de cette sainte, assise sur deux dragons horribles. Sur les volets sont peints saint Laurent et saint Yves.

Crozon. — Au retable des *dix mille martyrs,* les douze panneaux du milieu sont sculptés en haut-relief, dans

une sorte d'armoire, tandis que douze autres sont sculptés en bas-relief sur deux volets latéraux. Le panneau isolé qui couronne le tout a aussi deux volets avec quatre sujets.

GUIMAEC. — A la chapelle de CHRIST, est un groupe triple comprenant sainte Anne portant la Sainte-Vierge, laquelle à son tour porte l'Enfant-Jésus. Sur les volets de la niche sont représentés en peinture : saint Pierre, saint Jacques, saint Dominique et un saint évêque.

A la chapelle de NOTRE-DAME-DES-JOIES, l'autel du transept Nord est surmonté de la statue de la Sainte-Vierge, tenant un sceptre de la main droite, couronnée de roses, avec chevelure abondante tombant sur les épaules. Elle porte l'Enfant-Jésus, qui bénit de la main droite et tient un livre sous le bras gauche. Sur les deux volets de la niche sont peintes quatre scènes dont la facture rappelle pour ainsi dire les finesses et le style des primitifs d'Italie ou encore le genre de Memling et de Jean de Bruges. Ces peintures sont signées d'un nom du pays : *P. Barazer fecit 1593,* et chaque scène est accompagnée d'une inscription, les trois premières composées de deux hexamètres :

1. — Adoration des Mages.

Mystica trigemino, regique, hominique Deoque,
Munera dona ferunt sacra ad cunabula reges.

2. — Présentation au Temple.

Mortali similis Deus hîc mortalis et ipse
Sistitur ante aras cœli qui præsidet aris.

3. — Assomption.

State viri lacrymisque modum jam ponite, cœlo
Altius evectum mundi jubar eximit umbras.

4. Couronnement de la Sainte-Vierge.

Veni de libano, sponsa mea, veni coronaberis.

JUCH (LE). — Dans le sanctuaire, sont les statues de Notre-Dame et de l'Ange Gabriel. Les volets fermant les

niches sont ornés de peintures des deux côtés : sur le côté intérieur ce sont des scènes, sur le côté extérieur des personnages en pied. Ces peintures sont très fines, ont le style de la fin du XV[e] siècle ou du commencement du XVI[e], et rappellent un peu les peintures flamandes de cette époque. A chaque niche il n'y a actuellement que deux volets, tandis qu'il y en avait trois primitivement, de sorte qu'il manque à chacune deux scènes et deux personnages.

Scènes de la niche de l'Ange Gabriel :

1. — Rencontre de sainte Anne et de saint Joachim sous la porte dorée.

2. — Présentation de la Sainte-Vierge au Temple. Sainte Anne et saint Joachim sont au pied d'un escalier élevé ; la petite Sainte-Vierge monte les degrés et se dirige vers le Grand-Prêtre.

3. — Mariage de la Sainte-Vierge.

4. — Visitation.

Scènes de la niche de Notre-Dame :

5. — Adoration des Mages.

6. — Fuite en Égypte.

7. — Légende du semeur. La Sainte-Vierge, fuyant en Égypte avec son divin Enfant, rencontre un homme qui semait son blé, et le prie de ne pas la trahir si les soldats d'Hérode viennent pour la poursuivre. Le laboureur promet, et Notre-Dame lui dit que son blé va croître immédiatement et monter en épis. En effet, le blé mûrit instantanément, de sorte que le laboureur peut le récolter aussitôt. Les soldats d'Hérode viennent et lui demandent s'il n'a pas vu passer une femme emportant son nouveau-né. Il répond qu'elle a passé lorsqu'il semait son blé. Les soldats déconcertés retournent sans continuer leur poursuite.

8. — Massacre des Innocents. Les soldats et les bourreaux ont des costumes étranges.

Personnages en pied :

Une sainte et quatre évêques sans caractéristiques ni attributs spéciaux ; — saint Paul, apôtre, tenant livre et épée ; — sainte Ursule avec flèche ; — sainte Marguerite foulant un dragon monstrueux.

Les scènes qui manquent et qui complétaient cet ensemble devaient être :

1. — Sainte Anne priant dans son jardin ;

2. — Saint Joachim gardant ses troupeaux sur les montagnes de Nazareth ;

3. — Nativité de l'Enfant-Jésus ;

4. — Adoration des bergers.

LOCQUIREC. — Statue de la Sainte-Vierge, foulant aux pieds un buste de femme tenant une pomme et terminé en serpent. Elle est entourée d'un arbre de Jessé, représentant les rois de Juda, ancêtres de Notre-Seigneur ; et sur les volets latéraux sont les six bas-reliefs suivants : Annonciation ; — Visitation ; — Nativité ; — Adoration des Mages ; — Présentation ; — Fuite en Egypte.

LOQUEFFRET. — Sur les volets du grand triptyque de la Sainte-Trinité, Anges, Patriarches, Apôtres, Martyrs, Pontifes, etc...

PLEYBEN. — A l'église paroissiale, nombreuses représentations dans les sablières aux corniches sculptées. A la chapelle de Guernilis, statue de saint Nicodème, tenant d'une main la couronne d'épines. La main gauche manque et tenait probablement les trois clous. Sur les montants de la niche sont sculptés les douze Apôtres ; et sur l'unique volet, la Descente de Croix et Notre Seigneur, sur les genoux de sa Mère, entouré de saint Jean et des Saintes Femmes, Joseph d'Arimathie et Nicodème, lequel porte la sainte couronne et les trois clous.

A la chapelle de Notre-Dame de Lannélec, statue de la Sainte-Vierge portant l'Enfant-Jésus dans ses bras et fou-

lant aux pieds un immense dragon. Sur l'unique volet qui soit conservé, on voit les trois scènes suivantes : Annonciation ; — Visitation ; — Nativité de Notre-Seigneur.

PLOGONNEC. — La belle statue en pierre de saint Maudez était autrefois placée dans une niche dont les volets retraçaient sa légende en six ou huit tableaux ; ces panneaux ont été démontés et réunis dans un même cadre.

PLONÉVEZ-DU-FAOU. — A la chapelle de Saint-Herbot, à côté du maître-autel, au coin de l'Evangile, dans une niche Renaissance, la statue de Notre-Dame a sous les pieds la lune et le buste d'Eve tenant la pomme fatale. Sur les volets sont peints les bustes de six prophètes : Daniel, Zacharie, Jérémie, Isaïe, Joël, David.

Saint Herbot occupe une niche gothique au coin de l'Épître, mais les volets n'ont reçu aucune décoration.

PLOUGASTEL-DAOULAS. — A la chapelle de Saint-Claude, niche de saint Eloi, avec volets simples, sans aucune représentation.

PLOUZÉVÉDÉ. — A la chapelle de Notre-Dame de Berven. Au-dessus de l'autel de Notre-Dame, statue de la Sainte-Vierge posée sur le croissant de la lune, entourée d'une gloire rayonnante, d'une couronne de roses et d'un arbre de Jessé, avec deux personnages plus grands dans le bas : Abraham et Jessé. Dans le haut sont figurées trois Sibylles, tenant une corne, un berceau, une branche fleurie. Sur les deux volets sont sculptés six bas-reliefs : Annonciation ; — Visitation ; — Nativité ; — Ange apparaissant aux bergers ; — Adoration des Mages ; — Présentation au Temple.

Dans le transept Midi, la statue de saint Éloi est accompagnée de ces quatre scènes :

1. — Saint Éloi, évêque, arrête le cheval du roi Dagobert. Au-dessus, dans le ciel, est une colombe ;

2. — Saint Éloi est en prière pour conjurer l'incendie qui dévore trois maisons ;

3. — Saint Éloi, costumé en évêque, ferre un pied de cheval, détaché de l'animal ;

4. — Saint Éloi reçoit deux chartes de Dagobert.

PONT-CROIX. — On peut citer les quatre médaillons accompagnant la belle statue de sainte Anne, dans un retable daté de 1673 : un ange annonçant à sainte Anne qu'elle sera mère de la Sainte-Vierge ; — la rencontre de sainte Anne et de saint Joachim sous la Porte dorée ; — sainte Anne instruisant la Sainte-Vierge enfant ; — la Visitation.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT. — Au fond du porche, la très noble et très distinguée statue de saint Jean est enfermée dans une niche aux montants sculptés et au dais tout ajouré de découpures flamboyantes ; les volets, au lieu d'être ornementés, sont vitrés, afin que les fidèles et les pèlerins puissent toujours vénérer l'image du Précurseur.

SAINT-THÉGONNEC. — Contre les parois de la nef, à une très grande hauteur, au-dessus et en face de la chaire à prêcher, sont deux niches abritant les statues de Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne de la paroisse, et de saint Thégonnec, le patron. Autour de Notre-Dame est sculpté un arbre de Jessé, et sur les volets sont les scènes suivantes : Annonciation ; — Visitation ; — Nativité ; — Ange apparaissant aux bergers ; — Présentation ; — Adoration des Mages.

Sur les volets de la niche de saint Thégonnec sont aussi sculptées des scènes de sa légende, mais qui sont difficiles à déterminer, d'abord à cause de la trop grande hauteur et aussi parce que son histoire est désormais peu connue.

SÉPULCRES DE NOTRE-SEIGNEUR

On s'est plu, au Moyen-Age et à la Renaissance, par dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur, à représenter la *Mise au tombeau.* Voici quelle en est la composition ordinaire : Autour du corps inanimé du Sauveur, sont : la Sainte-Vierge, sa mère, soutenue par l'apôtre saint Jean ; la Madeleine, portant son vase d'aromates, les Saintes Femmes, Joseph d'Arimathie et Nicodème, tenant les extrémités du linceul.

A la cathédrale de QUIMPER existe un sépulcre que Mgr Sergent fit exécuter par M. Froc-Robert, vers 1868, et qui, m'a-t-on assuré, serait la copie du sépulcre de la cathédrale de Bourges. Je croirais plutôt que c'est la reproduction de celui de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

Le plus ancien du pays est probablement celui de Sainte-Croix de Quimperlé, autrefois dans l'église, et maintenant au fond du jardin du presbytère. Les personnages sont en pierre blanche, ayant sur les bordures de leurs vêtements des feuillages brodés avec une extrême finesse, ou leurs noms gravés en jolies lettres fleuries : *Joseph ab Arimatheâ ; — Nicodemus ; — Abibon ; — Gamaliel meus dominus*. Lettres et ornements semblent indiquer les premières années du XVI[e] siècle.

De la même époque doit être aussi le sépulcre de la chapelle de Coadry, en Scaër ; il est en grande vénération, et les pèlerins vont baiser avec respect les plaies du Sauveur, *an Autrou Christ.*

Les deux plus beaux, comme importance et correction de style, sont ceux de Saint-Thégonnec et de Lampaul-Guimiliau. Celui de Saint-Thégonnec est dans une sorte

de crypte ou chambre basse, sous l'autel de l'ossuaire ou magnifique chapelle du cimetière. On y remarque tout particulièrement la Véronique, la Madeleine et un ange pleurant au bord du tombeau.

A Lampaul, le sépulcre occupait autrefois aussi une place analogue, au-dessous de l'abside dans la chapelle de la Trinité. Comme il se rongeait par l'humidité, on l'a placé depuis plusieurs années au bas du collatéral Nord de l'église. La tête et le torse de Notre-Seigneur sont d'une noblesse sans égale, et l'on ne peut se défendre d'admirer l'expression douloureuse de tous les personnages, dont les yeux sont fixés sur la figure inanimée du Sauveur.

Ce monument est en pierre blanche, il est signé et daté : ANTHOINE : FECIT : 1676. C'est un des rares ouvrages qui portent la signature du sculpteur.

Après cela, nous pouvons nommer les sépulcres de Plouguerneau, de Saint-Martin de Morlaix, de Saint-Mathieu de Morlaix, dans un édicule derrière l'église, près de la chapelle de Notre-Dame-du-Mur, celui de Beuzec-Conq, maintenant au musée de Kériolet, dans la même paroisse ; puis à Rosporden, la même scène en haut-relief, sous l'autel latéral Nord.

TRIBUNES ET BUFFETS D'ORGUES

A quelle époque remonte l'usage des orgues dans nos églises de Basse-Bretagne ? Il est difficile de le préciser. Le plus ancien organiste cité pour la cathédrale de Quimper est Hervé an Theurin, 1468. D'après des vestiges

anciens, on peut dire qu'un grand nombre d'églises et même quelques chapelles avaient des orgues dans le courant du XVIIe siècle.

Les plus anciennes tribunes qui existent sont celles de Saint-Melaine de Morlaix et de la cathédrale de Saint-Pol. Elles sont décorées de panneaux en style flamboyant d'une très grande richesse et d'un dessin très correct, probablement du commencement du XVIe siècle. A celle de Saint-Pol on a ajouté une console centrale, d'un autre style, dans le courant du siècle suivant.

A PONT-CROIX, on voit au bas de la nef une petite tribune qui, dit-on, avait sa place précédemment dans la chapelle du Rosaire. Elle est aussi de style gothique, composée de panneaux à étoffes plissées, séparés par des contreforts ou pinacles couverts d'ornements sculptés et variés, avec frises de feuillages et de griffons en haut et en bas. Il y a environ dix ans, existait encore dans cette tribune un buffet d'orgue dont le style indiquait le commencement de la Renaissance, par conséquent le règne de François Ier.

La tribune à découpures et sculptures flamboyantes qui se trouve au bas de l'église de Goulven, n'est autre chose qu'un ancien jubé en chancel qui devait faire clôture autour du chœur. Cela est indiqué par l'absence de symétrie qui se remarque dans cet ouvrage et par la trace de poteaux d'appui qui ont été supprimés.

A SAINT-JEAN-DU-DOIGT on a une tribune bien simple, dont la façade consiste en une grande peinture sur bois, où l'on voit le roi David, couronne en tête, jouant de la harpe, sainte Cécile touchant de l'orgue, et au-dessus d'eux, des anges prenant part à leur concert. En dessous se lit cette inscription :

SA CŒCILIA. ORA. PRO. NOBIS — LE. ROY. DAVIT

Le style des peintures et de l'inscription nous reporte au XVIe siècle.

La plupart des autres tribunes appartiennent au XVIIe siècle, et se font remarquer par la richesse de leurs panneaux encadrés de colonnettes, ou de vigoureuses moulures, rehaussés de festons et d'arabesques. La plus belle dans ce genre est celle de Guimiliau, dont nous avons déjà décrit les trois magnifiques bas-reliefs.

Après, et dans le même style, on peut citer Lampaul, Pleyben, Roscoff, Saint-Thégonnec, Sizun.

A ERGUÉ-GABÉRIC, la façade est occupée par des peintures figurant des anges musiciens.

Tous les buffets d'orgue qui se trouvent dans les tribunes qu'on vient de citer, appartiennent au XVIIe ou au XVIIIe siècle ; il n'y en a pas un seul qui soit de l'époque gothique ni même de la vraie Renaissance. Ils se composent de deux, quatre ou six tourelles se terminant par de petits dômes ou lanternons, ou bien par des agencements de découpures et des urnes avec flammes ou fleurs, quelquefois aussi par des anges sonnant de la trompette ou de quelque instrument de musique. Les côtés forment encorbellement, au moyen de consoles ou de volutes feuillagées, ou bien sont portés par des cariatides. Outre les buffets garnissant les tribunes mentionnées, citons en plus ceux de Saint-Corentin de Quimper, Saint-Louis de Brest, Landivisiau et Rumengol.

SARCOPHAGES ANCIENS

OU CERCUEILS EN PIERRE

Au tome VIIIe du *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, année 1880, page 175 et *seq.*, M. l'abbé Euzenot, du diocèse de Vannes, a publié un mémoire détaillé et

très savant sur les sarcophages du Morbihan. Dans notre pays les cercueils en pierre ne sont pas si nombreux que dans le département voisin ; les quelques exemplaires que nous connaissons méritent cependant d'être étudiés, précisément à cause de leur rareté.

M. Euzenot, dans sa notice, commence par faire un classement chronologique des différents sarcophages d'après leurs dimensions et leurs formes. Il base ce classement sur l'autorité d'illustres archéologues qui ont traité cette matière : l'abbé Martigny, l'abbé Cochet, M. P. Lacroix et M. de Caumont. Selon les données de ces savants, les sarcophages de l'époque mérovingienne, à partir du VIe siècle, ont environ deux mètres de longueur, sont plus étroits à la place des pieds qu'à celle de la tête du mort, mais sont creusés droits ou carrément aux deux extrémités. Les cercueils de l'époque carlovingienne au contraire présentent un caractère qui les distingue nettement des précédents ; ils ont un emboîtement, une entaille, une petite cellule évidée dans la pierre pour loger la tête.

Or, c'est ce détail qui semble être en contradiction avec la date que je crois pouvoir assigner au premier sarcophage dont je vais traiter. Ces caractères cités par M. Euzenot et indiqués par les archéologues sur lesquels il s'appuie sont-ils précis, absolus ? ou bien n'ont-ils pas pu être employés dans une région avant d'avoir été en usage dans une autre ? M. de Caumont et les autres savants n'ont pas étudié la Basse-Bretagne. Or, de même que notre architecture ancienne était différente de celle des autres provinces, de même aussi notre mobilier funéraire pouvait avoir ses formes spéciales, indépendantes de toute autre influence.

Quoi qu'il en soit, j'aborde mon sujet, et dans le cours de l'exposition je me propose de discuter les raisons pour et contre.

Saint-Jaoua.

Le premier sarcophage que je veux examiner est celui de saint Jaoua dans la chapelle de ce saint, à 500 mètres du bourg de Plouvien.

Ayant reçu commission de Sa Grandeur Mgr Valleau, évêque de Quimper, de regrettée mémoire, de faire l'ouverture du tombeau de saint Jaoua, pour rechercher les quelques reliques que l'on savait par la tradition y être restées après le transport de son corps, à l'époque des invasions normandes, je m'acquittai de ce mandat, le mardi 17 Août 1897, en présence de M. l'abbé Léal, recteur de la paroisse, avec le concours de sept hommes requis pour faire le travail et servir en même temps de témoins.

On a commencé par enlever les différentes pièces du monument gothique qui recouvrait le tombeau. Sous ce monument régnait une plate-forme en épaisses dalles de granit, lesquelles ayant été déplacées, on a découvert une longue pierre légèrement cintrée, semblant former couvercle. Sous ce couvercle était un sarcophage ou auge de pierre de faible profondeur, ayant extérieurement 2 m. 10 de longueur, et intérieurement, dans la partie creusée pour recevoir le corps, 1 m. 85. Cette partie excavée offrait à l'une des extrémités une petite logette ou cellule pour la tête, ayant 0 m. 30 de large et 0 m. 20 d'enfoncement. L'endroit des épaules mesurait 0 m. 53 de large, et le tout allait se rétrécissant pour n'avoir que 0 m. 40 aux pieds.

La dalle ayant servi à creuser ce cercueil n'ayant que peu d'épaisseur, il s'est trouvé que la profondeur était absolument insuffisante pour le corps qu'on devait y déposer puisqu'elle n'était que de 0 m. 08 aux pieds et de 0 m. 10 à la tête, et on s'est vu dans l'obligation de creuser également le couvercle, de 0 m. 10, de manière à

donner un espace total de 0 m. 20 à la tête, et 0 m. 18 aux pieds, chose que l'on a pu constater sur place en retournant la dalle qui formait couvercle.

Cette particularité que les archéologues n'ont observée dans aucun autre sarcophage, qui est uniquement spéciale peut-être au cas actuel, nous met à l'aise pour discuter l'autre caractère, la logette de la tête qui semble contredire nos données.

Saint Jaoua qui a occupé le siège épiscopal de Léon, du vivant même de saint Pol, lequel, accablé par l'âge, s'était démis de cette charge, est mort vers l'an 590, donc en pleine période mérovingienne. Les historiens et la tradition s'accordent pour placer son tombeau à Plouvien, dans la chapelle qui porte son nom. Cette tradition est corroborée par le monument gothique du XV[e] siècle ou du commencement du XVI[e] siècle qu'on a érigé sur le lieu de sa sépulture, avec son effigie et cette inscription :

SAS . JOEVIN . EPUS . LEONS . FUIT . HIC . SEPULTUS.

De temps immémorial, la vénération s'est attachée à cette tombe comme étant celle du saint évêque ; on peut donc conclure légitimement que le sarcophage trouvé sous le monument sculpté est bien le cercueil en pierre dans lequel a été inhumé son corps et dont ses ossements sacrés ont été retirés pour les soustraire aux profanations des Normands, en y laissant toutefois quelques restes, comme précieux souvenir et comme objet du culte qui pouvait s'y perpétuer. Dans mes recherches, en effet, j'ai eu le bonheur d'y trouver quatre fragments d'os, dont une tête de fémur, la partie médiane du même membre et l'extrémité condylienne fendue en deux.

Donc, malgré la particularité de la petite cellule pour la tête, je me crois autorisé à avancer que ce sarcophage est vraiment mérovingien, en dépit des observations faites par les archéologues en dehors de notre pays.

Un détail à noter pour ce cercueil, comme pour quelques autres, c'est l'existence d'un trou d'évacuation percé vers le milieu pour laisser filtrer les liquides et les matières provenant de la décomposition du cadavre.

Il resterait encore une observation à faire à propos du sarcophage de saint Jaoua ; il existe un autre sarcophage bien authentique et dont la date est connue, c'est celui de saint Gildas, en son église abbatiale de Saint-Gildas-de-Rhuys. Cet illustre abbé est mort en l'an 565, 25 années environ avant saint Jaoua. La tombe se trouvait autrefois sous le maître-autel dans un enfoncement en forme d'arcade basse et ouverte ; actuellement, le maître-autel ayant été changé de place et établi plus avant vers l'entrée du sanctuaire, le cercueil de pierre se trouve absolument isolé et posé à fleur de terre. Le couvercle de ce cercueil rappelle par ses dimensions celui de saint Jaoua ; par sa forme il en diffère un peu, étant moins fruste, et taillé en figure de toit plat avec pente des deux côtés et aux deux extrémités.

Les dimensions extérieures sont : 2 m. de longueur, 0 m. 70 de largeur à la tête, et 0 m. 30 aux pieds. S'il avait été possible de contrôler les dispositions intérieures, on aurait pu constater s'il y avait divers rapports de similitude avec le sarcophage de saint Jaoua, tout particulièrement pour ce qui regarde la logette de la tête, et conclure à la contemporanéité des deux monuments. Cette tombe a été ouverte en 1856, et malheureusement le procès-verbal ne fait pas mention de ce détail particulier qu'il aurait été si précieux de constater en la circonstance.

Lochrist.

A l'extérieur de la chapelle de Lochrist, en Plounévez-Lochrist, au pied du mur Nord, se trouve un sarcophage en granit dont la forme générale rappelle celui de saint Jaoua : il mesure 2 m. 23 de longueur totale, 0 m. 60 de largeur à la tête, et 0 m. 40 aux pieds. La partie creusée pour recevoir le corps est longue de 1 m. 96, large de 0 m. 47 aux épaules et 0 m. 18 aux pieds ; un trou d'évacuation existe aussi vers le milieu, et pour la place de la tête est pratiquée une logette, la plus caractérisée que j'aie jamais constatée, puisqu'elle mesure 0 m. 26 de longueur sur 0 m. 20 de largeur ; au lieu d'être arrondie à son extrémité, cette logette est taillée carrément. La profondeur maxima sous le dos est de 0 m. 30. Ici aucune tradition ne nous dit à quel personnage a pu appartenir ce cercueil et nous indiquer par conséquent quel peut être son âge. Nous savons seulement que la fondation première de la chapelle de Lochrist remonte à l'enfance de saint Guénolé, en mémoire de la victoire de *Mil-Guern* remportée par son père Fragan sur les pirates qui voulaient envahir le pays ; mais le sarcophage en question peut être de beaucoup postérieur à ce premier établissement.

Plougonven.

Dans le cimetière de Plougonven, contre le mur Ouest, tout près du vieil ossuaire gothique, on remarque une auge qui sert au couvreur de l'endroit à éteindre de la chaux lorsqu'il a des réparations à faire à la toiture de l'église. Or, c'est là un vieux sarcophage qui a dû être extrait autre-

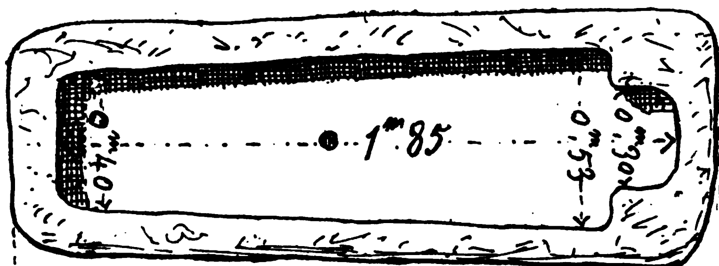
fois du sol de l'église ou de celui du cimetière ; sa forme spéciale et ses dimensions le démontrent bien. Il a comme longueur extérieure 2 m. 08, comme largeur à la tête 0 m. 78 et 0 m. 65 aux pieds. La longueur intérieure est de 1 m. 85, sur 0 m. 58 de largeur aux épaules et 0 m. 45 aux pieds ; la profondeur est de 0 m. 23. Ici il n'y a qu'un rudiment de cellule pour la tête, une simple entaille large de 0 m. 25, mais n'ayant que 0 m. 05 de saillie sur le reste, et, chose remarquable, la même entaille se répète à l'autre extrémité pour les pieds. C'est une disposition exceptionnelle, en dehors des observations ordinaires des archéologues et semblant échapper par là même à leurs règles de classification chronologique ; mais il faut cependant constater ici une certaine parenté avec les deux monuments qui nous ont occupés précédemment.

Landeleau.

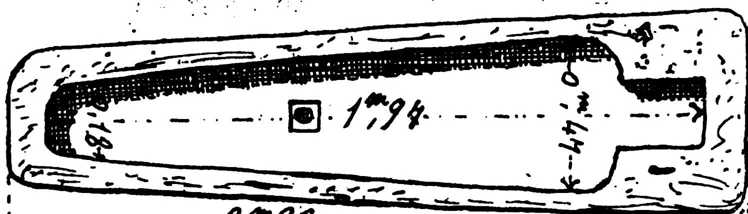
Avant 1886 existait dans le cimetière de Landeleau, à 7 ou 8 mètres en avant du clocher, un petit oratoire de 4 m. 50 environ de longueur sur 3 mètres de largeur extérieure, désigné dans le pays sous la dénomination d' « Ermitage de Saint-Théleau ».

Saint Théleau ou Théliau, évêque de Landaff, en Cambrie, a, en effet, séjourné dans notre contrée. Il quitta son pays avec les survivants de son troupeau pour échapper à la peste qui avait décimé la population et qui menaçait de faire disparaître tous les habitants. Ils se réfugièrent tous en Armorique, où saint Théleau vint d'abord voir son beau-frère Budic, comte de Cornouaille, et sa sœur, la comtesse Anaumed, et demeura quelques mois chez eux ; après quoi, il poussa jusqu'à Dol pour visiter son ami

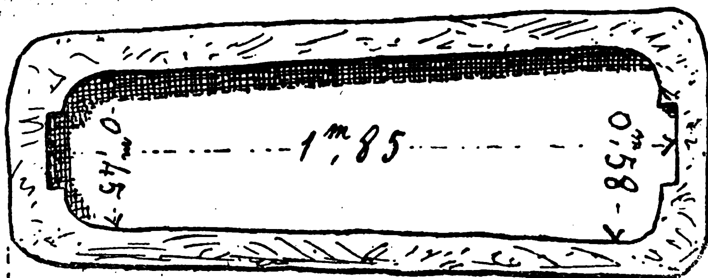
Sarcophages



SAINT JAOUA en Plouvien.

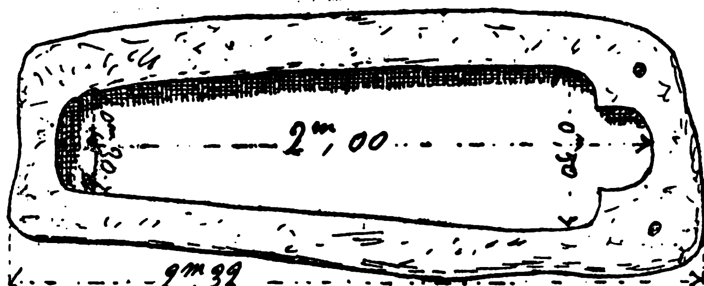


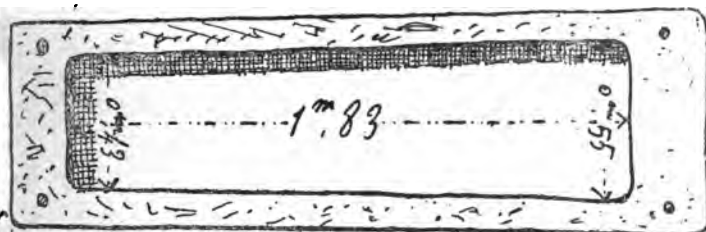
LOCHRIST, en Plounévez.



PLOUGONVEN.

bretons.


2m, 00
0m,30
0m,50
2m,32
LANDELEAU.


1m,83
0m,43
0m,55
2m,32
SAINT-POL-DE-LÉON


J. M. A.

saint Samson, auprès duquel il resta sept ans et sept mois (Dom Lobineau, p. 28, d'après le *Liber landavensis).*

Il est probable que pendant son séjour il passa par le territoire de Landeleau, où se construisit une église sous son vocable. Il est possible même qu'il y ait demeuré quelque temps et qu'on ait bâti un oratoire sur la place même où il habita. La construction que j'ai vue debout portait la date de 1684 ; mais dans les assises du soubassement on reconnaissait des lignes de moellons appareillés en fougères ou en arêtes de poisson et qui faisaient partie d'un édifice antérieur qui pouvait parfaitement dater du XIe siècle, peut-être même du IXe ou du VIIIe siècle.

C'est dans cet oratoire ou ermitage de saint Théleau que se trouvait le sarcophage connu de tout le monde sous le nom de *lit de saint Théleau.* Saint Yves étant de passage dans cette paroisse coucha une nuit dans ce sarcophage par esprit de pénitence et par dévotion pour le saint dont il portait le nom. Depuis la démolition de l'ermitage, le cercueil de pierre a été transporté dans l'église qui, elle-même, a été récemment reconstruite.

Les mesures de ce sarcophage sont : 2 m. 32 de longueur extérieure, 2 m. de longueur dans la partie creusée, en y comprenant la logette de la tête, 0 m. 50 de largeur aux épaules et 0 m. 30 aux pieds et 0 m. 32 de profondeur. Deux trous de scellement qu'on remarque de chaque côté de la tête semblent indiquer que le couvercle était solidement fixé sur la partie inférieure, et ces traces de scellement se retrouvent encore dans d'autres cercueils, notamment dans le beau sarcophage de Saint-Pol-de-Léon.

Dans le même caractère que ceux que je viens de mentionner, c'est-à-dire avec la cellule de la tête et largeur plus faible aux pieds, il existe encore deux autres sarcophages en granit, l'un au bas de l'église de Mahalon,

servant de réservoir d'eau bénite, l'autre à la chapelle de Saint-Ronan, entre Landudec et Plozévet. Ajoutons-y un sarcophage provenant de la vieille collégiale de Carhaix et relégué maintenant au fond du cimetière ; puis un autre, connu sous le nom de sarcophage de saint Houardon et transporté de Landerneau au musée religieux de Saint-Louis de Brest.

A Goulven, dans le mur qui forme la clôture de la fontaine miraculeuse, est encastré un sarcophage mesurant en creux 1 m. 90 de longueur, 0 m. 45 de largeur à la tête et 0 m. 25 aux pieds, sur 0 m. 29 de profondeur. On y étend et on y asperge d'eau les enfants et les fiévreux qui viennent demander leur guérison par l'intercession du Saint.

Il est à croire qu'il existe un grand nombre d'autres cercueils en pierre cachés dans le sol de nos cimetières et sous le pavé de nos églises.

Saint-Pol-de-Léon.

Le sarcophage que l'on voit à la cathédrale de Saint-Pol, dans le bas-côté Midi, est dans un genre absolument différent. C'est une grande auge carrée, ornementée extérieurement de sculptures sur ses deux côtés et ses deux extrémités, ayant comme mesures extérieures 2 m. 32 de longueur, 0 m. 73 de largeur à l'un des bouts et 0 m. 67 à l'autre. A l'intérieur elle a 1 m. 83 de longueur, l'extrémité de la tête, taillée carrément, est large de 0 m. 55 et celle des pieds de 0 m. 43 ; la profondeur est de 0 m. 32. Comme je l'ai dit précédemment, aux quatre angles on trouve les traces de quatre scellements en plomb pour fixer le couvercle.

L'ornementation consiste en une série de cinq arcades

à plein-cintre sur chacun des côtés, en une croix ancrée à l'extrémité des pieds. Toutes ces sculptures sont méplates et très peu saillantes. Sur les côtés on remarque encore quelques motifs gravés, arbuste, feuillage, chevrons, damiers, losanges. Tous ces caractères semblent devoir faire attribuer ce tombeau au XIe ou XIIe siècle. Notons cependant que des ornementations à peu près analogues se retrouvent sur des sarcophages attribués au Ve ou au VIe siècle. Le chanoine Toussaint de Saint-Luc, en 1664, prétend avoir lu sur le couvercle aujourd'hui disparu : HIC . JACET . CONANUS . BRITONUM . REX, tout en disant que les lettres étaient presque effacées ; il est donc probable qu'il aura pu lire le commencement de l'épitaphe, et qu'il aura deviné ou plutôt supposé les deux derniers mots. La donnée la plus vraisemblable est que ce n'est point le cercueil de Conan Mériadec, mais d'un évêque Conan dont M. le chanoine Peyron a trouvé le nom sur la liste des évêques de Léon au XIIe siècle.

Je ne parle que pour mémoire du grand sarcophage provenant de l'abbaye blanche de Quimperlé, ou couvent des Dominicains, devenu maintenant couvent des Dames de la Retraite. Cette grande auge en pierre se trouve actuellement dans une des salles du rez-de-chaussée de notre Musée départemental et a été décrite et savamment étudiée par M. l'abbé Euzenot au tome XII du *Bulletin de la Société archéologique*, année 1885, page 247.

Le tombeau de Jean de Monfort trouvé dans les ruines de la même église de l'abbaye blanche a fait également l'objet d'un mémoire de M. de la Villemarqué et d'une notice de M. l'abbé Euzenot, tome XI du *Bulletin*, 1884, pages 278 et 302.

Je termine en disant un mot de la sépulture que l'on dit être le tombeau du roi Grallon dans l'église abbatiale de Landévennec, A l'angle qui se trouve entre le tran-

sept Sud et le bas-côté du chœur existe une petite chapelle carrée de 2 m. 40 de côté à l'intérieur, couverte d'une voûte d'arêtes. On y accède par trois ouvertures donnant sur le collatéral, sur le transept et sur la sacristie. A environ un mètre de profondeur au-dessous des seuils de ces ouvertures, on descend par trois marches à une aire où l'on trouve une tombe maçonnée en gros moellons, ayant la forme des anciens sarcophages, offrant une logette pour la tête, une plus grande largeur pour les épaules, et se rétrécissant vers les pieds. La longueur de ce tombeau est de 1 m. 70.

Est-ce le tombeau primitif du roi Grallon, remontant à la première église, bâtie du temps de saint Guénolé ? ou bien est-ce une reconstitution faite lors de la reconstruction de cette église, au temps de l'abbé Blenlivet, c'est-à-dire vers l'an 1030 ?

TOMBEAUX DE SAINTS

Nous devons une mention toute spéciale aux tombeaux de nos vieux Saints, des apôtres qui ont évangélisé notre pays, des pontifes qui l'ont gouverné, des moines, ermites et anachorètes qui l'ont édifié par leurs vertus et leurs austérités.

Nous savons que saint Corentin a été enseveli dans son église cathédrale, et que plus tard ses précieuses reliques ont été transportées au loin pour être soustraites aux profanations des Normands ; mais rien ne nous indique la place de son tombeau. A la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, une plaque de marbre noir dans le pavé du chœur

marque l'emplacement du sépulcre de saint Pol ; rien n'existe que cette simple indication.

De même pour saint Guénolé, son histoire raconte qu'il fut enseveli « et mis en un coffret ou charnier de pierre, « élevé sur des pilastres de deux pieds et demy de hauteur « contre la paroy de la chapelle qui fait l'aisle gauche de « la croisée de l'église de Land-Tévenec ».

On est donc à bon droit autorisé à reconnaître la place de la sépulture du saint Abbé dans le bras de croix ou même l'absidiole du transept Nord que l'on distingue encore dans les ruines de l'église abbatiale ; car l'église reconstruite au XIe siècle par l'abbé Blenlivet devait reproduire autant que possible les dispositions de l'édifice primitif, et il est à croire surtout qu'on respecta l'emplacement de la tombe du vénéré fondateur, comme on avait respecté celle du roi Grallon.

Nous sommes mieux partagés pour ce qui concerne quelques autres de nos vieux Saints. Des monuments assez importants et d'un caractère artistique ont été érigés dans le cours des siècles, sur le lieu de leur sépulture, par la piété des fidèles ou des généreux donateurs.

C'est ainsi qu'à LOCRONAN, au milieu de la chapelle du *Pénity,* accolée au bas du collatéral Sud de la grande église, la duchesse Anne ou sa fille Renée de France, qui devint duchesse d'Este et de Ferrare, fit établir au-dessus du caveau où fut enseveli saint Ronan, une tombe en Kersanton consistant en une table sur laquelle est couchée la statue du Saint, couvert des ornements pontificaux, mitre en tête et la crosse dans la main gauche, foulant aux pieds un animal monstrueux. La table est élevée de 1 mètre au-dessus du pavé, et supportée par six pilastres auxquels sont adossés des anges tenant des livres et des écussons.

A la chapelle de SAINT-JAOUA, en Plouvien, au-dessus

du sarcophage qui a renfermé le corps du saint évêque, est un monument de même matière et presque de même forme, sauf que la table est supportée par un massif orné sur son pourtour d'arcatures subtrilobées et ayant une ouverture ou passage étroit qui va d'une extrémité à l'autre. Le Saint est revêtu de ses ornements pontificaux, chasuble antique aux plis souples et gracieux, manipule, étole, tunique et aube, la tête coiffée de la mitre, tenant la crosse de la main gauche et bénissant de la droite. Deux petits anges soutiennent le coussin sur lequel repose sa tête, et cette tête est nimbée.

Sur le bord de la table on lit cette inscription en caractères gothiques :

Sas . Joevin . Epus . Leons . fuit . hîc . sepultus.

Le caractère général du monument indiquerait le xve siècle.

Non loin de Plouvien, dans la paroisse de Bourg-Blanc, à la chapelle de Saint-Urfold, est la tombe de ce saint, oncle et maître de saint Hervé. C'est un sarcophage uni, sans inscription, élevé de terre de trois pieds, avec ouverture ou passage en dessous.

A Dirinon, au milieu de la petite chapelle du cimetière, est le tombeau de sainte Nonne, mère de saint David. Tout autour sont les statuettes des douze Apôtres, et sur la table élevée d'environ 0 m. 50, est la statue couchée de la sainte, vêtue en religieuse.

A Lannédern, le monument de saint Edern était autrefois au milieu de la nef, très probablement au-dessus de son tombeau. Sous prétexte d'encombrement, on l'a maintenant relégué dans un coin sombre du bas-côté Nord. Sur une arcature qui paraît être du xive siècle, le Saint est représenté couché, la tête couverte d'une aumusse, les mains jointes et les pieds reposant sur un cerf. C'est cet animal qui est sa caractéristique, et comme saint Théliau,

évêque de Landaff, on le représente toujours chevauchant sur un cerf.

A la chapelle monumentale de SAINT-HERBOT, en Plonévez-du-Faou, dans la clôture même du chœur, est la tombe très simple de ce bon ermite, patron des vaches bretonnes. Sur quatre pilettes carrées est une table sur laquelle repose la statue couchée du Saint, vêtu d'une robe à longs plis et d'un camail à capuchon. Il a les mains jointes sur la poitrine, tient un bâton sous le bras gauche et un livre suspendu sous le bras droit. Au-dessus de sa tête est un fronton feuillagé, dans le style du XVe siècle, et à ses pieds un lion ou un chien couché.

Dans la crypte de SAINTE-CROIX DE QUIMPERLÉ on vénère aussi la tombe de saint Gurloës, premier abbé de ce monastère. Sur un soubassement haut de 0 m. 80 ou 1 mètre, il est couché, vêtu de la chasuble antique, la crosse en main et les pieds appuyés sur un dragon.

Il convient d'ajouter à cette série de tombeaux de saints, le monument du vénérable ***Michel Le Nobletz,*** en l'église du CONQUET. Ce saint missionnaire avait passé dans cette ville les dernières années de sa vie et fut enterré dans l'église paroissiale de Lochrist, où ses restes furent exhumés au bout de quelques années et placés dans un tombeau de marbre noir veiné de blanc, surmonté de sa statue en pierre blanche, le représentant à genoux, en surplis et en étole, les mains jointes, dans l'attitude de la prière. Lorsque, vers 1852, l'église de Lochrist fut démolie pour être reconstruite au Conquet, le monument et les restes de Michel Le Nobletz y furent transférés également.

TOMBEAUX MONUMENTAUX
ET HISTORIÉS

Nos églises étaient autrefois remplies de tombes de seigneurs, bienfaiteurs, donateurs, prééminenciers, tombes logées dans des enfeus ou arcades le long des murailles, ou bien formant dallage dans le pavé, ou encore parfois élevées de un ou deux pieds au-dessus du sol. Un grand nombre ont disparu, par suite de mesures prises au commencement de la période révolutionnaire, et depuis cette époque encore par des remaniements et des renouvellements de pavage faits dans les églises.

Citons, aussi complètement qu'il sera possible, les tombes qui existent encore dans leur place primitive ou qui en ont été retirées pour être déposées ailleurs.

Dans la cathédrale de Quimper, on trouve un certain nombre de vieux tombeaux d'évêques ou de chanoines, et quelques-uns reconstitués. Nous les indiquons par ordre, en commençant par la chapelle des fonts baptismaux et en faisant le tour de la cathédrale en remontant le collatéral Nord, en citant même les plus récents, qui dès maintenant appartiennent à l'histoire :

Dans la chapelle des fonts, tombeau de Raoul Le Moël, qui occupa le siège de Quimper, de 1493 à 1501 ;

Sous le vitrail de saint Yves : Mgr de Plœuc, 1707-1739 ;

Chapelle de Saint-Pierre : Mgr Graveran, 1840-1855 ;

Chapelle de Saint-Corentin : Mgr Dom Anselme Nouvel, de l'ordre de Saint-Benoît, 1871-1886 ;

Près de la statue en marbre de Notre-Dame d'Espérance : Mgr Sergent, 1855-1871 ;

Chapelle de Notre-Dame de la Victoire : Even de la Forest, 1280-1290 ; Gatien de Monceaux, 1408-1416 ;

Sous le vitrail de saint Charles Borromée : Mgr Jacques-Théodore Lamarche, 1887-1892 ;

Chapelle de Saint-Paul : Pierre du Quenquis, chanoine de Quimper, de 1415-1459 ;

Chapelle de Saint-Jean-Baptiste : Bertrand de Rosmadec, 1415-1459 ;

Chapelle du sépulcre : Alain Le Maout, 1484-1493.

A la cathédrale de SAINT-POL-DE-LÉON, il faut signaler autour de la clôture du chœur et du sanctuaire, en commençant par le collatéral Sud, les tombeaux de :

Guillaume de Kersauson, 1292-1327 ;

Rolland de Neufville, 1565-1613 ;

François de Visdelou, 1661-1671, très belle œuvre en marbre blanc, terminée en 1720 par le sculpteur Coulonge, et représentant le prélat à demi couché, en chape et ornements épiscopaux, tenant un livre ouvert ;

Mgr de la Marche, dernier évêque de Léon, 1772-1802, émigré en Angleterre et mort à Londres, en 1806 ;

René de Rieux, 1613-1651.

A l'entrée de la chapelle absidale est une tombe richement sculptée, dans le genre de la Renaissance, élevée en 1539, à la mémoire d'Olivier Richard, chanoine de Léon et de Nantes, archidiacre d'Ack.

En avant de la balustrade de la chapelle autrefois de Notre-Dame du Bon-Secours, maintenant chapelle des Reliques de saint Pol, on voit, dans le pavé, la pierre tombale d'Amice Picart, morte en odeur de sainteté, en 1652 ; puis la tombe de M. de Trébodennic, archidiacre de Léon, marquée de ses armes, *au massacre de cerf.*

Pour ce qui est des autres tombeaux, passons-les en revue par ordre alphabétique des paroisses.

Dans l'ancienne église de BEUZEC-CAP-CAVAL, faisant

maintenant partie de la paroisse de Plomeur, sous l'arcade du côté Sud du chœur est une tombe haute dont la table est ornée d'une croix fleuronnée, avec deux écussons portant deux lions rampants, et deux autres portant une rose, probablement celle des *Trémic*, que l'on trouve aussi à la clef de voûte du porche de Lambour. Ces mêmes écussons sont alternés dans les arcatures des côtés de la tombe.

Dans le bas-côté Nord, un enfeu abrite une autre tombe haute ornée d'une croix simple et de deux écussons portant une croix latine et encore la rose des Trémic. Dans le pavé on trouve neuf tombes plates, offrant toujours les mêmes armes : *lion rampant, rose et croix.*

BEUZEC-CAP-SIZUN. — En restaurant le pavé de l'église, vers 1899, on trouva deux dalles tumulaires, qui y avaient été posées sens dessus dessous. Elles étaient blasonnées *d'une croix pattée* (?) — *d'hermines et trois chevrons d'argent,* qui est Plœuc, seigneurs de Kerharo, en Beuzec, — de *gueules et de vair,* qui est du Louët, seigneurs de Penaot, en Mahalon.

Ces dalles sont maintenant dressées contre le mur du préau de l'école libre des filles.

BEUZIT-CONOGAN, ancienne paroisse près de Landerneau. — Dans les ruines de l'église, située sur la rive droite de l'Élorn, tout contre le chemin de fer allant vers Brest, on trouve la tombe de Troïlus de Mondragon.

CLOHARS-FOUESNANT. — Au milieu de la nef, tombe haute, ornée d'une croix fleuronnée ; elle doit appartenir aux Bodinio ou aux Cheffontaines.

COMBRIT. — Autrefois devant le chœur, maintenant dans l'enfeu du transept Midi, tombe plate portant les armes du Cosquer : *d'argent, à sept feuilles de houx d'azur.*

CROZON. — Tombe avec effigie de chevalier, autrefois à l'église, maintenant dans la cour du presbytère.

FORÊT-FOUESNANT. — Autrefois au prieuré de Locamand, une tombe avec effigie de chevalier tenant une lance, et qui doit représenter Isaac du Plessis de Kergario, qui fut tout à la fois guerrier et prieur commandataire de Locamand, de 1610 à 1618. Cette pierre a été transportée au château de Kernuz vers 1860. (Voir le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, année 1899, p. 401.)

GUENGAT. — Tombe avec effigie double, chevalier et châtelaine, Lanascol ou Saint-Allouarn. Autrefois au bas du collatéral Nord, maintenant dans l'ossuaire.

HENVIC. — Dans la vieille église, dalle en marbre noir d'un seigneur de Penamprat de Crémeur : *trois quintefeuilles et une étoile en abyme.*

KERFEUNTEUN. — Tombe portant effigie de chevalier du XVIe siècle, provenant de Saint-Pierre de Cuzon, et maintenant au Musée de Kernuz. (Voir la notice de M. du Crest de Villeneuve, *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, année 1899, p. 412.)

LANDÉDA. — A la chapelle de Saint-Laurent, tombe portant l'effigie d'un seigneur de Carman tué en duel, par un seigneur de Troménec.

LANDIVISIAU. — Statue tumulaire d'Alain de Tournemine, autrefois à l'église de Landivisiau, maintenant à la villa de Sainte-Anne, près Pennpoul, en Saint-Pol-de-Léon.

LANNILIS. — Statue tumulaire d'un seigneur de Kerengar ou de François du Coum, maintenant au Musée religieux de Saint-Louis de Brest.

LOC-MARIA-QUIMPER. — Dans le bas-côté Nord, dalle tumulaire du prieur Alain de Pennélé, 1423, et autres tombes de prieurs et d'abbesses.

LOCRONAN. — Tombe d'un seigneur de Névet.

LOCTUDY. — Une dalle, dressée contre la muraille, près de la porte de la sacristie, porte les armes des Kerfloux,

seigneurs de Kerazan, avec quelques alliances. Une autre porte des écussons chargés d'un lion rampant couronné.

PLOUGASNOU. — Autrefois, près de l'entrée de la chapelle de Kericuff, existait une tombe haute armoriée.

PLOUNÉVEZ-LOCHRIST. — A la chapelle de Lochrist, dalle d'Alain de Carman, 1253.

PLOUVIEN. — A l'église paroissiale, tombe monumentale de Laurent-Benoît Richard, recteur de Cintré et chanoine de Nantes. Ce monument porte la date de 1555 et a été transféré de la chapelle ruinée de Tariec, dont Laurent Richard était un des fondateurs.

Ce tombeau, dont la corniche est ornée d'une guirlande de feuillages, repose sur des pilastres engagés, entre lesquels sont de petites figures de moines dans l'attitude de la prière et de la douleur. Au milieu de ces moines sont deux anges soutenant des écussons aux armes de Laurent-Benoît Richard : *une tête de cerf cantonnée de trois roses.* Sur trois banderoles déployées se lisent, en langue bretonne, les trois devises qui avaient fait la règle de sa vie : *Enori Doe — Meli Doe — Carret Doe.*

Le chanoine repose sur sa tombe, comme sur un lit funèbre, revêtu du surplis et de la chape. Sur les orfrois de cet ornement, enrichis de fleurs variées et de ses armes, sont représentés ses saints patrons, saint Laurent avec son gril et saint Benoît. Il porte trois anneaux aux doigts en signe de sa dignité de chanoine d'une église cathédrale et de ses grades de docteur en théologie et en droit. Sa barrette est à ses côtés.

Près de sa tête sont deux anges agenouillés, soutenant des plaques sur lesquelles sont gravées les images du crucifix et la Sainte-Vierge. Les pieds sont appuyés sur un cerf. *(Notice de M. l'abbé Jean Le Guen, ancien aumônier de la Retraite de Lesneven, originaire de Plouvien.)*

SAINTE-CROIX DE QUIMPERLÉ. — Près de la tombe de

saint Gurloës, autre tombe décorée de la statue et des armes de l'abbé Henry de Lespervez, mort en 1434.

A la chapelle de Rosgrand, dalles funéraires armoriées de Simon-Bernard Joly de Rosgrand et de Catherine-Louise Briand du Stang, son épouse, 1774.

SAINT-EUTROPE. — Tombeau d'un seigneur de Rosampoul.

SAINT-LOUIS DE BREST. — En 1898, dans un remaniement du pavé du chœur, on en retira une dalle plus grande que les autres, renversée sens dessus dessous et portant, sur la face cachée dans le sol, une statue tumulaire d'un homme d'armes, qui doit être probablement Gilles de Texüe, mort le 12 Juillet 1514. Cette pierre est déposée au Musée religieux de Saint-Louis. (Voir la notice de M. du Crest de Villeneuve, *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1898, p. 248.)

MUSÉE DE QUIMPER. — Dans une des salles du Musée départemental, mausolée reconstitué au moyen des restes des tombes des évêques Alain de Lespervez et Gatien de Monceaux. Sur la table repose la statue de François du Chastel, marquis de Mesle, sieur de Châteaugal et de Landeleau, gouverneur de Quimperlé pendant la Ligue, mort en 1612.

Dans la même salle, dressée contre le mur, la dalle tumulaire portant l'effigie gravée de Grallon de Kervastar, seigneur du dit lieu, en la paroisse d'Elliant : 1383.

Dans la cour du Musée, on trouve onze pierres tombales, historiées et armoriées, provenant presque toutes du couvent de Saint-François ou Cordeliers de Quimper.

SAINT-VOUGAY. — Adossée à la façade Ouest de l'église, la dalle tumulaire de Louis Barbier, seigneur de Kerjean, avec effigie, du XVI[e] siècle.

TRÉFLAOUÉNAN. — Tombeau avec statue du sire de Ker-

milin, retirée de l'église et encastrée dans le pignon de la mairie.

Tréflévénez. — Dans un enfeu de l'église, tombe portant cette épitaphe :

Charissimo : S D : *Hamo :* HVON. *hoc pignus amoris æternum apposuit amantissimo filio suo Jacobo Ludovico qui obiit die 15. Feb. 1677.* — Devise : *Birviquen.*

VITRAUX PEINTS

La plupart de nos églises et de nos chapelles étaient autrefois ornées de vitraux historiés, retraçant les légendes des Saints en vénération et surtout les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de Notre-Dame. Il en reste encore d'assez nombreux exemplaires; et certains petits fragments, conservés dans les tympans de quantité de fenêtres, indiquent que toutes ces baies en étaient garnies et que cette décoration si riche et si brillante était presque générale dans nos édifices religieux.

Peu à peu les orages, les tempêtes violentes, la grêle en ont brisé ou défoncé les panneaux ; des réparations maladroites ont été faites ; souvent on a remplacé par du verre blanc les débris qui restaient, et c'est ainsi que successivement ont disparu ces richesses artistiques qui étaient de vrais trésors pour nos églises.

Ajoutons que pendant la période révolutionnaire, on s'est acharné à briser les armoiries et blasons qui constellaient les tympans ou brillaient dans les panneaux, et on n'épargna même pas ceux qui ornaient les cuirasses et

robes des donateurs et donatrices habituellement représentés avec leurs saints patrons au bas du vitrail.

Il est à croire que plusieurs de ces œuvres furent exécutées par des peintres-verriers résidant dans le pays. Nous savons que bon nombre de nos anciennes verrières sont sorties des ateliers d'Alain Cap, de Lesneven, et l'un des vitraux de Saint-Fiacre du Faouët porte cette inscription : *Pierre Androuet ouvrier demeurant à Quimperallé, 1552.*

Pour avoir une idée des vitraux qui nous restent, donnons-en la nomenclature en détaillant et en décrivant ceux qui offrent le plus d'intérêt :

BANNALEC. — A la chapelle de la *Véronique,* trois vitraux du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe, un peu trop restaurés et trop renouvelés dans une récente réparation. Ils représentent : Fenêtre du milieu : Baiser de Judas ; — Portement de croix ; — Crucifiement.

Fenêtre Sud : Mort de la Sainte-Vierge ; — Assomption.

Fenêtre Nord : En haut, la Cène ; — en bas, Ange portant la croix ; — La Véronique tenant la Sainte-Face ; — Inscription : OLIVIER . VICAIRE .

A la chapelle de *Loc-Mahé,* ou *Saint-Mathieu-Troganvel,* la fenêtre du fond a dans ses deux baies les représentations de saint Louis et de saint Tujen avec un chien enragé. Les soufflets ou compartiments flamboyants du tympan contiennent quatre blasons :

1. — *De sable au grêlier d'argent et aux trois molettes de même,* qui est le Vestle ;

2. — *De gueules aux trois tours d'argent :* Mur, Sr de Livinot ;

3. — *D'or au canton de gueules et deux tourteaux de même :* du Hautbois, Sr de Kimerc'h ;

4. — *D'or à trois fusées d'argent.*

A la chapelle de *Saint-Jacques,* le vitrail au-dessus du

maître-autel a conservé huit écussons où l'on reconnaît les armes des Livinot, Mur et Guengat et dont quelques autres n'ont pu être déterminés.

BÉNODET. — A l'église de *Perguet,* la maîtresse-vitre offre un Crucifiement avec une Sainte-Face et les armes suivantes :

1° *De sable à l'aigle éployée d'argent,* qui est Fouesnant;

2° *D'azur au griffon d'argent.*

BRASPARTS. — Dans le sanctuaire, du côté de l'Évangile, est un vitrail du XVIe siècle dont deux scènes ont été refaites ; voici les tableaux qui le composent :

1. — Entrée triomphale de N.-S. à Jérusalem.
2. — Lavement des pieds.
3. — Dernière Cène.
4. — Prière au jardin des Oliviers.
5. — Notre-Seigneur devant Caïphe.
6. — Notre-Seigneur devant Pilate.
7. — Notre-Seigneur, les yeux bandés, maltraité par les soldats.
8. — Flagellation.
9. — Couronnement d'épines.
10. — Portement de croix.
11. — Crucifiement.
12. — Notre-Seigneur descendu de la croix.
13. — (Tympan) Anges tenant les instruments de la Passion.

M. le vicomte de Villiers du Terrage a publié en 1895, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère,* une note sur la commande d'un vitrail à Brasparts, en 1543, marché signé par nobles hommes Charles de la Marche, seigneur du dit lieu et de Bodriec, d'une part, et Giles le Sodec, peintre et vitrier, de Quimper-Corentin, d'autre part. Ce vitrail, qui n'existe plus, garnissait une fenêtre du côté Midi et représentait les douze Apôtres tenant

chacun un rollet ou banderole contenant les articles du *Credo* et le nom de chacun des Apôtres. Au haut, étaient les armes du donateur et en dessous, par suite d'un accord, celle de noble escuier Louys Ansquer, seigneur de la Forest et de Penguern.

BRENNILIS. — L'église paroissiale possède trois vitraux :

La maîtresse-vitre, ayant un tympan à trois fleurs de lis, présente des sujets dont l'ordre a été interverti et qu'il faudrait rétablir ainsi :

Présentation de la Sainte-Vierge au temple ; — Son mariage ; — Annonciation ; — Visitation ; — Nativité de l'Enfant-Jésus ; — Circoncision ; — Adoration des Mages ; — Fuite en Egypte.

Dans le tympan fleurdelisé, on trouve les armoiries qui suivent :

1. — *D'argent à 3 jumelles de gueules au franc canton d'or au lion de sable,* qui est Berrien.

2. — Mi-parti *d'un burelé d'argent et de gueules de 10 pièces,* qui est Quélen-Vieux-Chastel, *et d'or à 3 fasces de gueules,* qui est du Chastel. (Yvon de Quélen, seigneur du Vieux-Chastel, épouse vers 1450 Jeanne du Chastel.)

3. — Mi-parti de Berrien et *de gueules à 3 épées d'argent en bande,* qui est Coatanezre, fondu dans Berrien, puis dans Quélen Vieux-Chastel.

4. — *D'azur à trois besans d'or,* parti *de gueules à la fasce d'or.*

5. — Mi-parti de Berrien et *d'azur à la croix d'or,* qui est Lezongar. (Yvon de Berrien épouse en 1443 Jeanne de Lezongar.)

6. — Mi-parti de Quélen et de Berrien. (Louise de Berrien, dame de Coatanezre et de Kerdudal, épouse vers 1500 Olivier de Quélen, baron du Vieux-Chastel.)

7. — Mi-parti de Berrien et *d'azur au lion d'argent,* qui est du Juch (Henry de Berrien, homme d'armes dans

montre de 1481, épouse Louise du Juch, père et mère de la précédente).

8. — Mi-parti de Berrien et de.....

On voit que quelques-uns de ces blasons indiquent d'anciennes alliances, antérieures au vitrail, car celui-ci ne peut pas remonter au delà de 1485, date de la construction de l'église.

La fenêtre au-dessus de l'autel Nord contient saint Christophe ; — un saint moine et l'Immaculée-Conception ou *Sainte-Conception,* figurée par la petite Sainte-Vierge, représentée dans le sein de sa mère sainte Anne, les mains jointes et entourée d'une gloire lumineuse.

Écusson de Berrien plein.

Une singulière inscription donne le nom du donateur : *No. de Bezyen Prestre de Pleyben a faict vitrare istas fenestras.*

Au-dessus de l'autel Midi, ou des Sibylles, le vitrail donne : Notre-Seigneur sortant du tombeau ; — Saint Michel ; — Saint Roch ; — puis les armes de — 1° Quélen ; — 2° Berrien ; — 3° *d'argent fretté d'azur,* qui est Goazmoal ou Guicaznou.

D'autres fenêtres ont dans leurs débris : Mi-parti de Berrien et de Lezongar.

Mi-parti de France et de Bretagne (1).

Briec. — Dans la chapelle de *Sainte-Cécile,* trois fenêtres conservent des restes de vitraux, en assez mauvais état.

Maîtresse-vitre. — Quatre baies ; dans les trois premières, Notre-Seigneur en croix, avec la Sainte-Vierge et saint Jean. Dans la quatrième, sainte Cécile portant la palme du martyre, avec un petit orgue à son côté.

---

(1) La détermination de ces armoiries a été faite par Louis Le Guennec, de Morlaix.

Fenêtre du transept Nord. — Annonciation. L'Ange tient une banderole avec ces mots : *Ave Maria, gracia plena Dns tecum.* Dans le tympan est le Père-Éternel bénissant de la main droite et tenant de la gauche le globe du monde. Il est coiffé de la tiare et vêtu d'une chape d'or avec étole croisée sur la poitrine.

Fenêtre du transept Sud. — Première baie : CŌMEN . S : CECIALIA : PRIOET . DIEV : AVĀ : LES.....

La Sainte, vêtue d'une robe violette et d'un manteau rouge doublé de vert, est à genoux devant un prie-Dieu surmonté d'un crucifix. Au-dessus de sa tête, à travers une arcade ouverte, on voit un musicien qui joue d'un petit orgue ; derrière l'instrument se trouve le souffleur, coiffé d'une toque verte avec plumet bleu. — (Le peintre-verrier a donc bien compris le texte des actes de sainte Cécile : *Cantantibus organis,* etc...)

Deuxième baie : Tout le bas de cette baie a disparu, mais dans le haut, on voit l'évêque Urbain instruisant Valérien. Urbain est représenté en pape, avec la tiare et une chape très riche. Il fait lire à Valérien le Livre des Évangiles. L'époux de sainte Cécile ne porte pas le nimbe des Saints, parce qu'il n'est pas encore baptisé. Au-dessus de sa tête, dans une gloire lumineuse entourée de nuages, plane le Saint-Esprit sous forme de colombe.

Dans cette fenêtre, les figures et l'architecture qui les encadre offrent les caractères de la Renaissance. Dans la fenêtre du milieu, au contraire, les personnages sont surmontés de dais flamboyants très chargés de détails.

A la chapelle de *Saint-Vennec,* dans la même paroisse, restent quelques débris de verre peint dans lesquels on reconnaît deux anges tenant des banderoles, la Sainte-Vierge et saint Sébastien.

Cast. — A la chapelle de *N.-D. de Quilidouaré,* la maîtresse-vitre se compose de quatre baies. Dans la première

est Notre-Seigneur condamné à mort. Dans les autres, le crucifiement, Notre-Seigneur en croix entre les deux larrons, bourreaux, pharisiens, cavaliers. La croix de Notre-Seigneur est surmontée d'un pélican.

Dans les soufflets se trouve un écusson écartelé au 1 et 4, d'*azur au basilic d'or,* au 2, d'*azur au lion rampant d'or*, au 3, d'*argent au grêlier de sable accompagné* de *trois étoiles de même.*

Un autre écusson porte : d'*argent au sanglier de sable.*

D'autres débris nous montrent une adoration des Mages et Madeleine au pied de la croix.

Clohars-Fouesnant. — Deux fenêtres latérales : Sainte-Vierge et saint Maurice, abbé ; — Notre-Dame-de-Pitié et saint Christophe ; — Armes du Juch et Bodinio.

Combrit. — A la chapelle de *N.-D. de la Clarté,* la maîtresse-vitre conserve deux panneaux intacts et quelques autres incomplets :

1. — Notre-Seigneur en croix.
2. — Sainte-Vierge portant l'Enfant-Jésus.
3. — Trois têtes de Saintes-Femmes.
4. — Assomption : Sainte-Vierge dans un nuage, entourée de quatre anges.
5. — Couronnement de Notre-Dame.

Conquet (Le). — Maîtresse-vitre composée de cinq baies. Au haut des trois baies du milieu, est Notre-Seigneur en croix, entre les deux larrons, accompagné de la Sainte-Vierge, saint Jean, la Madeleine, Saintes-Femmes, juifs et bourreaux. Douze ou treize anges sont en adoration autour de Notre-Seigneur crucifié.

Dans le reste de la fenêtre, sont représentés les Apôtres, saint Pierre et saint Paul isolés, les autres groupés deux à deux. Au milieu est Notre-Seigneur ressuscité prenant la main de saint Thomas et la mettant dans la plaie de son côté.

La facture de ce vitrail indique la Renaissance avancée, ou même l'époque de Louis XIII.

Daoulas. — L'église abbatiale de Daoulas possédait autrefois dans sa grande fenêtre absidale, aujourd'hui détruite, une magnifique verrière qui a été décrite par l'historien de l'abbaye, Louis Pinson, chanoine de Daoulas. M. le chanoine Peyron a reproduit cette description dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, année 1897, p. 319 et *seq.* Cette verrière a été exécutée, vers 1530, par les soins de RR. Père en Dieu, frère Charles Jégou, abbé régulier de la dite abbaye, et nous voyons qu'elle était absolument identique à la maîtresse-vitre de Saint-Mathieu de Quimper et à celle de la Roche-Maurice. Les soufflets du tympan contenaient 30 écussons armoriés.

Dinéault. — La chapelle de *Saint-Exupère (Sant-Dispar)*, avant d'avoir été reconstruite, vers 1895, possédait une jolie verrière à trois baies, qui a été acquise par la Société archéologique du Finistère, et se trouve maintenant dans notre Musée départemental.

Dans la baie centrale, se trouve la Sainte-Vierge portant l'Enfant-Jésus ; dans les côtés, sainte Marie-Madeleine tenant son vase de parfums, et saint Exupère en chape, mitre et crosse, présentant un seigneur donateur de la maison de Kersauson, comme on le voit par les armes qui blasonnent son vêtement. En effet, en 1562, Jean de Kersauson était seigneur de Rosarnou, en Dinéault.

Ces mêmes armoiries se reproduisent au haut de chacune des trois baies et dans les deux soufflets latéraux ; elles peuvent se déterminer ainsi : *Ecartelé au 1 et 4 de gueules au fermail d'argent, aux 2 et 3 d'azur à trois étoiles d'or, au chef d'or à trois étoiles d'azur, portant en abîme vairé d'argent et de gueules.*

Dans le soufflet supérieur, sont les instruments de la Passion : croix, couronne d'épines, clous, fouet, roseau,

éponge, lance, sur un écusson de gueules supporté par deux anges.

Ce vitrail est très riche comme coloris et fort précieux à cause de l'architecture des soubassements et des dais, agrémentés de petits médaillons ronds, personnages assis tenant une fleur, groupes de cariatides enfantines, amours et génies jouant du biniou et de la flûte traversière. Les caractères de style qu'on y observe indiquent bien la seconde moitié du XVIe siècle.

DOUARNENEZ. — A la chapelle de *Sainte-Hélène*, on trouve des restes de vitraux au bas des deux collatéraux.

Fenêtre Nord : Baiser de Judas ; — Notre-Seigneur devant Pilate ; — Crucifiement ; — Résurrection.

Fenêtre Sud : Agonie au jardin ; — Portement de croix ; — Jugement dernier ; — Donateurs avec inscriptions.

Ces sujets ont dû faire partie d'un ensemble dans une grande fenêtre à trois baies.

ÉDERN. — Il y a vingt ans, existait dans la chapelle de *Lannien* une belle verrière qui a été brisée depuis par le vent et les orages et qui a presque entièrement disparu.

ERGUÉ-GABÉRIC. — L'église paroissiale possède deux vitraux anciens.

Dans la maîtresse-vitre composée de quatre baies et terminée par un tympan dessinant deux fleurs de lis, on voit les scènes suivantes : 1. — Nativité de Notre-Seigneur ; 2. — Circoncision ; 3. — Baptême de Notre-Seigneur ; 4. — Entrée à Jérusalem ; 5. — Dernière Cène ; 6. — Prière au jardin des Oliviers ; 7. — Baiser de Judas ; 8. — Flagellation ; 9. — Notre-Seigneur condamné à mort ; 10. — Portement de croix ; 11. — Crucifiement ; 12. — Résurrection.

Les dais de couronnement qui terminent les baies sont composés de motifs d'architecture Renaissance, anges, dauphins, formant un dessin très riche.

Dans les quatre panneaux formant le premier rang du tympan, on trouve saint Barthélémy, un jeune homme sans nimbe, coiffé d'un chapeau et portant une palme, saint Michel terrassant le dragon, saint André. Ils doivent probablement représenter les patrons des donateurs dont on voit les armes plus haut. Dans le panneau du milieu est la Sainte-Trinité, le Père-Éternel assis, tenant son Fils crucifié.

Au-dessus de l'autel Sud, une fenêtre à deux baies se termine aussi par un tympan à fleur de lis. On y voit représentés : 1.—Saint François d'Assise présentant le donateur, François de Kergonan, que l'on reconnaît à ses armes : *d'or à trois croissants de gueules;* 2.—Sainte Catherine présentant une châtelaine. Le petit panneau formé par le pied de la fleur de lis renferme le séraphin crucifié, tel qu'il apparut à saint François sur le mont Alverne.

A la chapelle de *N.-D. de Kerdévot,* la maîtresse-vitre est bien détériorée, on y reconnaît cependant les scènes suivantes : Evêque avec crosse, parties frustes ; — Nativité ; — Fuite en Egypte ; — Portement de croix ; — Crucifiement ; — Mise au tombeau ; — Résurrection.

Dans les soufflets, les quatre Evangélistes, anges portant les instruments de la Passion, puis les armoiries des différentes familles bienfaitrices de la chapelle : Guengat, Tréanna, Liziart, Kersulgar, Lanros, Autret de Missirien.

A la chapelle de *Saint-Guénolé,* il reste aussi quelques débris : Notre-Seigneur en croix, entre les deux larrons. Dans les soufflets du haut, Père-Eternel en chape rouge, et étole ; — Ange en dalmatique rouge, portant la croix ; — Saint-Esprit et Sainte-Face ; — Ange Gabriel ayant fait partie d'une Annonciation.

Garlan. — Chapelle de *N.-D. de Kervézec,* restes de vitraux : Crucifiement et Résurrection.

Gouézec. — Maîtresse-vitre de l'église paroissiale ;

Notre-Seigneur fait prisonnier ; — Notre-Seigneur en croix entre les deux larrons, avec foule de personnages ; — Résurrection. Cette verrière a beaucoup de rapport avec celle de Guengat.

A la chapelle de *N.-D. des Fontaines,* cinq fenêtres conservent des fragments de vitraux, mais incomplets et en désordre.

1. — Adoration des Mages ; — Assomption, Sainte-Vierge debout dans un nuage lumineux, entourée d'anges dont deux tiennent une couronne au-dessus de sa tête ; — Même Sainte-Vierge, plus petite et sans couronne ; — Annonciation.

2. — Adoration des bergers et fragments.

3. — Maîtresse-vitre : Notre-Seigneur en croix entre les deux larrons ; tout le bas a disparu ; très beaux couronnements, arabesques et petits anges.

4. — Transfiguration : Notre-Seigneur entouré d'une gloire jaune, bleue et rouge ; — Moïse avec ses cornes lumineuses ; — Elie portant l'habit de l'ordre du Carmel, mais en bleu. En bas, les Apôtres et un donateur présenté par saint Pierre.

5. — Annonciation : Ange Gabriel et Sainte-Vierge sous un dais gothique ; — Sainte-Trinité : Père-Éternel coiffé d'une couronne d'empereur, Notre-Seigneur assis, Saint-Esprit entouré d'anges et de bienheureux.

GUENGAT. — C'est une de nos églises les plus riches en vitraux anciens ; elle compte cinq fenêtres dont la vitrerie est à peu près complète.

A. — Abside, autel Nord, trois baies. — Les trois panneaux du bas sont empruntés à une scène du Jugement dernier.

1. — Cinq bustes d'Apôtres parmi lesquels on reconnaît saint Pierre portant les clefs et saint Jean tenant une coupe d'où sort un dragon.

2. — Cinq têtes de Saintes-Femmes dont l'une porte un vase de parfums.

3. — Groupe de cinq anges, l'un jouant de la trompette, les autres, les mains jointes.

4. — Saint Michel portant la croix et la balance, présentant un seigneur donateur.

5. — Saint Jean-Baptiste présentant un seigneur et une dame.

6. — Saint Pierre portant les clefs, présentant un seigneur et une dame.

7. — Nativité : La Sainte-Vierge et saint Joseph à genoux devant l'Enfant-Jésus couché sur la paille.

8. — Circoncision : Le grand-prêtre est coiffé d'une mitre.

9. — Baptême de Notre-Seigneur.

Les trois baies sont couronnées par des dais Renaissance d'une bonne composition.

B. — Maîtresse-vitre, six baies : La Passion.

1. — Notre-Seigneur chargé de sa croix.

2. — Notre-Seigneur portant sa croix.

3. — Deuxième, troisième et quatrième baies, Crucifiement. — On attache à la croix le mauvais larron, vêtu d'une chemise et la corde au cou. A côté de lui se tient un démon, tandis qu'un ange emporte au ciel l'âme du bon larron. Chose étrange, le mauvais larron tient une petite croix entre ses mains enchaînées. Au bas se trouve la Sainte-Vierge en pamoison, assistée de saint Jean et des Saintes-Femmes. Au pied de la croix est la Madeleine, puis des bourreaux, le centurion à cheval. Sur le harnachement de ce cheval et les bordures des vêtements des personnages sont des semblants d'inscriptions, composées d'une suite de lettres sans liaison ni sens, telles qu'on les trouve encore maintenant brodées au bas des habits des paysans bretons du côté de Pont-l'Abbé.

4. — Quatrième baie : Déposition de Notre-Seigneur de la croix par Joseph d'Arimathie et Nicodème. Au bas, est la Sainte-Vierge soutenue par saint Jean et entourée par les Saintes-Femmes portant des aromates.

5. — Sixième baie : Au haut, Notre-Seigneur ressuscité sortant du tombeau.

6. — Au bas, saint Fiacre, patron de l'église, vêtu d'une robe blanche et d'un scapulaire et capuce rouge ; il tient un livre ouvert et une bêche. Au bas de ce panneau est inscrite la date : LAN 1571.

Il est important de faire observer que la scène du crucifiement qui se trouve ici est exactement reproduite dans la maîtresse-vitre de Gouézec. Ces deux verrières sortent donc du même atelier et sont faites sur les mêmes cartons.

Dans les soufflets du tympan, des anges portent les instruments de la Passion : croix, colonne, fouet, verges, couronne d'épines, clous, échelle, marteau, tenailles, vase de myrrhe et d'aloès ; dans le panneau central, un agneau crucifère. Six panneaux contiennent des écussons dont les blasons ont disparu.

C. — Autel Sud, trois baies.

1. — Saint Michel.

2. — Notre-Dame assise, portant l'Enfant-Jésus.

3. — Saint Jean-Baptiste.

D. — Bas-côté Sud, près de l'autel, quatre baies.

1. — Saint Michel présentant un seigneur et une dame portant chevrons semés d'hermines.

2. — Saint à genoux, en prière, vêtu d'une peau de bête, entouré de nuées et surmonté d'un arc-en-ciel. Ce doit être Noé ou le prophète Elie.

3. — Quatre anges les mains jointes, un cinquième sonnant de la trompette. Ce sujet doit être la continuation du troisième panneau du vitrail A.

4. — Baiser de Judas ; Notre-Seigneur fait prisonnier et guérissant l'oreille de Malchus.

5. — Notre-Seigneur devant le grand-prêtre.

6. — Sainte Catherine présentant un chevalier et une dame qui portent chevrons et hermines.

7. — Notre-Seigneur attaché à la colonne et flagellé.

8. — Sainte Barbe présentant un seigneur et une dame : *écu d'azur au griffon d'or, couronné d'argent.*

9. — Notre-Seigneur en croix. Le bon larron regardant le ciel, le mauvais larron la tête renversée vers la terre. Au pied de la croix, Notre-Dame soutenue par saint Jean, puis deux pharisiens.

10. — Notre-Seigneur ressuscité.

11. — Sainte Marie-Madeleine présentant un seigneur et une dame : *d'azur au griffon d'or couronné d'argent.* Dais flamboyants ; — Dans le tympan, deux anges jouant de la viole ; — Croix, échelle, deux écussons détruits.

E. — Fenêtre au-dessus de la porte Ouest, au bas de la nef ; trois baies. Deux panneaux seulement sont conservés :

1. — Femme entrant dans une maison, suivie d'une autre qui porte une quenouille. Cette scène pourrait bien se rapporter à l'histoire de saint Fiacre, patron de la paroisse.

2. — Saint Laurent et saint Sixte.

Dans la chapelle de Lanascol restent quelques phylactères, devises, légendes, mais les blasons ont disparu.

GUIMILIAU. — Maîtresse-vitre ; Crucifiement.

HUELGOAT. — A la chapelle de *N.-D. des Cieux,* sont des restes de vitraux où l'on reconnaît la mort de la Sainte-Vierge ; les Apôtres entourent son lit funèbre et deux anges transportent son âme au ciel. Plus bas, les trois Marie et des scènes détachées. De l'autre côté, la Sainte-Trinité, saint Pierre et saint Paul. Dans la fenêtre de

droite, restes du donateur, le seigneur de Quélen Vieux-Chastel.

JUCH (Le). — Maîtresse-vitre ; quatre baies ; Scène du crucifiement. Notre-Seigneur en croix entre les deux larrons dont les âmes sont emportées par un ange blanc aux ailes rouges et un démon rouge aux ailes vertes. Bourreaux et cavaliers, saint Longin perçant le côté de Notre-Seigneur ; — Dans la baie Nord, la Sainte-Vierge assise entre saint Jean et une Sainte-Femme. Derrière on voit le buste d'un saint en dalmatique rouge.

Madeleine au pied de la croix ; — Au bas de la baie du bon larron, on croit voir le manteau et la robe de la donatrice armoriés d'*azur au lion rampant d'argent*, et d'*or au lion passant de gueules*. Le Juch portait d'*azur au lion d'argent armé et lampassé de gueules*.

KERFEUNTEUN. — La maîtresse-vitre de l'église paroissiale contient un bel *Arbre de Jessé*, représentation que l'on retrouve encore dans quelques-unes de nos églises. Elle est inspirée par ce texte d'Isaïe, chap. XI : *Il sortira une tige de la souche de Jessé, et elle produira une fleur sur laquelle se reposera l'Esprit du Seigneur.*

De la poitrine de Jessé endormi sort le tronc d'un arbre sur les branches duquel sont les rois de Juda, ancêtres de Notre-Seigneur, à partir de David, fils de Jessé. Au sommet de l'arbre, est la fleur mystérieuse prédite par le Prophète, la Sainte-Vierge Marie avec son divin Fils, l'Enfant-Jésus, au-dessus desquels plane généralement le Saint-Esprit.

Dans le vitrail de Kerfeunteun, par exception, ce n'est pas la Sainte-Vierge qu'on a représentée, mais Notre-Seigneur en croix, entre sa Mère et saint Jean.

Dans un des panneaux latéraux du bas, on voit la Sainte-Trinité, sous le vocable de laquelle l'église est dédiée, puis de l'autre côté un saint évêque bénissant, en chape,

mitre et crosse, probablement le patron du donateur. Dans les soufflets, des anges tiennent quatre écussons, qui sont désormais frustes.

KERLAZ. — Vers 1880, la maîtresse-vitre possédait un vitrail, œuvre d'Alain Cap, de Lesneven, qui a disparu maintenant et dans lequel on voyait : le Couronnement d'épines ; — Notre-Seigneur en croix, entre les deux larrons ; — La descente de croix ; — Saint Jean-Baptiste présentant un chanoine donateur, puis un écusson : *d'azur à trois truites d'argent.*

LABABAN. — Maîtresse-vitre ; Passion.

LAMPAUL-GUIMILIAU. — Panneaux provenant de diverses fenêtres, réunis en une seule, au-dessus de l'autel de la Passion.

On y voit quelques personnages du Jugement dernier, avec Notre-Seigneur au milieu ; les quatre Évangélistes, des anges, une Annonciation. Cette église, au commencement du XIXe siècle, était presque entièrement garnie de vitraux de couleur.

LANDUDAL. — A la chapelle de *Saint-Tugdual,* autrefois église paroissiale, restent quelques misérables fragments de vitrail, représentant le Crucifiement de Notre-Seigneur.

LANGOLEN. — Possédait autrefois une maîtresse-vitre dont les débris ont été acquis par la Société archéologique du Finistère, pour être reconstitués au Musée départemental, mais ce travail n'a pu encore être exécuté.

LANNÉDERN. — La maîtresse-vitre présente 12 panneaux dont plusieurs ont trait à la Passion ; d'autres ont dû être pris en dehors de cette fenêtre ; ils y sont placés sans ordre ; je les cite dans l'ordre qu'ils occupent actuellement :

1. — Résurrection des morts.

2. — Flagellation.

3-4. — Montée au Calvaire.

5. — Saint Edern à cheval sur son cerf.

6. — La Cène.
7. — .....Sujet disparu.
8-12. — Notre-Dame-de-Pitié.
9. — Saint Yves et une veuve.
10. — Portement de croix.
11. — Baiser de Judas.

LOC-EGUINER (Saint-Thégonnec). — Débris figurant le baptême de Notre-Seigneur au-dessus duquel paraît le Père-Eternel.

LOCRONAN. — La maîtresse-vitre comprend dix-huit scènes de la Passion.

A la chapelle du *Pénity*, accolée à la grande église, et qui renferme le tombeau monumental de saint Ronan, une des fenêtres a conservé son vitrail, représentant : Notre-Seigneur en croix, accompagné de la Sainte-Vierge et saint Jean ; — Sainte Catherine, vierge et martyre ; — Saint Paul, apôtre.

Chapelle de *N.-D. de Bonne-Nouvelle.* — Un évêque ; — Un Apôtre ; — Saint Jean-Baptiste ; — Saint Pierre ; — Anges portant les instruments de la Passion ; — Sainte-Trinité.

MARTYRE (La). — Quatre fenêtres garnies de vitraux anciens, dont les sujets sont quelque peu bouleversés.

A. — Au fond de la nef du Nord, portant la date de 1562 ; — Dans le bas, une sorte d'arbre de Jessé, ancêtres de la Sainte-Vierge ; — Trépassement de Notre-Dame, ou mort de la Sainte-Vierge ; elle est couchée sur un lit à baldaquin, entourée des Apôtres ; — Dans le haut, couronnement de la Sainte-Vierge, avec accompagnement de tous les Saints du ciel et des anges jouant de la trompette.

B. — Abside, côté de l'Évangile.

1. — Sainte nimbée présentant une châtelaine, puis deux autres personnages assis à une table, et un troisième tenant un flacon.

2. — Saint évêque présentant un chevalier donateur agenouillé, portant sur ses vêtements les mâcles des Rohan ; ange tenant la couronne d'épines.

3. — Flagellation.

4. — Couronnement d'épines.

5. — Prière au jardin des Oliviers.

6. — Baiser de Judas.

Dans le tympan, écussons brisés.

C. — Fenêtre du milieu. — Crucifiement, la Sainte-Vierge et saint Jean, Saintes-Femmes, soldats et centurion à cheval.

D. — Côté de l'Épître.

1. — Descente de croix.

2. — Notre-Seigneur aux limbes ; il en ouvre les portes pour délivrer les âmes des justes ; les démons s'en montrent furieux.

3. — Fuite en Egypte. (Sujet déplacé.)

4. — *Noli me tangere ;* Marie-Madeleine portant un vase d'aromates ; Notre-Seigneur en manteau rouge et tenant une bêche de jardinier.

5. — Apparition de Notre-Seigneur ressuscité à sa Mère.

6. — Scène étrangère.

7. — Ascension, panneau double.

8. — Sujet bouleversé.

MAHALON. — Chapelle *de Saint-Pierre.* — Restes de vitraux : Transept Sud : Notre-Seigneur assis, au jugement dernier ; — Annonciation. Transept Nord : saint Roch, étendu à terre, avec son chien, puis le seigneur Gothard à cheval.

Blason : *écartelé aux 1 et 4 d'argent fascé de gueules, aux 2 et 3, d'or plein.*

MEILARS. — Chapelle *de Notre-Dame de Confors.* — Dans la fenêtre du milieu de l'abside, un bel arbre de Jessé où les rois de Juda sont vêtus de costumes très riches com-

me coloris et broderies. Cet arbre est terminé par Notre-Seigneur en croix. Dans les côtés, on voit la Sainte-Vierge et Notre-Seigneur ressuscité.

Les vitraux latéraux ont été massacrés par un vitrier de Quimper qui a ravagé beaucoup d'églises vers 1850. On y reconnaît cependant l'Enfant-Jésus au milieu des Docteurs; — La Sainte-Famille à Nazareth : la Sainte-Vierge filant sa quenouille, avec l'Enfant-Jésus à ses côtés; saint Joseph travaillant à son établi, des anges les assistant.

Inscription : JAN . FLOCH . FABR. 15.....

MELGVEN. — La maîtresse-vitre a été restaurée vers 1897. Elle compte quatre baies et semble remonter à la première moitié du XVIe siècle, toutes les architectures y sont flamboyantes. Les sujets représentés sont :

1. — Saint Pierre.

2. — Saint Paul.

3. — La Sainte-Trinité : le Père et le Fils assis sur un même trône et tenant un livre ouvert sur leurs genoux; le Père coiffé d'une couronne fermée et ayant en main la boule du monde ; le Fils bénissant, tous deux ayant en guise de nimbe, derrière la tête, une croix fleuronnée.

4. — Saint Michel, avec cheveux d'or ornés d'un cordon de perles et d'une petite croix, revêtu d'une cuirasse d'or et d'un manteau bleu, tenant de la main droite une croix fleuronnée, présentant un donateur, prêtre agenouillé, vêtu d'une chape d'or et ayant sur la poitrine un blason : *d'argent à trois maillets de gueules, 2 et 1.*

5. — Saint Sébastien, percé de flèches.

6. — Notre-Seigneur en croix, entre la Sainte-Vierge et saint Jean.

Dans les soufflets et au bas des baies sont de nombreux blasons, parmi lesquels on peut citer :

1. — En supériorité : *France et Bretagne* surmonté d'une couronne fleurdelisée.

2. — *D'azur à 3 étoiles d'or,* entouré du cordon de Saint-Michel.

3. — *D'azur au chevron d'argent accompagné de 3 billettes de même.*

4. — *Parti, à dextre d'argent au grêlier de sable, à sénestre, d'azur à 3 pommes de pin d'or.*

Autres restes de vitraux : Crucifiement ; — Adoration des Mages.

A la chapelle de la *Trinité,* le vitrail au-dessus du maître-autel représente : la Sainte-Trinité ; — Saint Pierre ; — Têtes de saint Christophe et de sainte Barbe ; Ecu, *de sable à l'aigle impériale d'argent.* — Le même en alliance avec : *azur au lion rampant d'argent* (Pont-Croix).

PENMARC'H. — Dans la maîtresse-fenêtre restent quelques débris de vitraux, et dans les soufflets, les armes de France et de Bretagne en supériorité, puis celles des sires du Pont avec diverses alliances : Rostrenen, Rohan, Bourbon-Navarre, Brosse-Bretagne.

PEUMERIT. — Au bas de la maîtresse-vitre, on lit cette date : MIL V^{ccccc} XXX : IX (1539). — Dans les baies sont représentés les quatre grands Docteurs d'Occident :

1. — Saint Ambroise, ayant à ses pieds le donateur, un prêtre en chape d'or, les mains jointes, agenouillé sur un prie-Dieu surmonté d'un livre.

2. — Saint Grégoire, pape. — Il a une robe jaune d'or, couverte de broderies, un manteau violet, une sorte de capuce ou d'aumusse rouge et un bonnet carré de même couleur, de la main droite il tient un livre, et à son côté gauche est une tiare.

3. — Saint Jérôme. — Robe rouge, manches bleues, chapeau rouge de cardinal, renversé sur le dos et retenu par une cordelière bleue qui passe sur les épaules et retombe en glands sur la poitrine. Il est en contemplation,

les mains jointes, devant un crucifix, et à ses pieds est couché son lion.

4. — Saint Augustin. — Robe bleue et bonnet carré de même couleur ; sorte de camail rouge.

Dans les soufflets, on voit douze anges jouant de différents instruments de musique, sans compter une dizaine de petits panneaux qui ont été endommagés.

PLEYBEN. — La maîtresse-vitre, comprenant quatre baies, est une œuvre très belle de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe ; elle renferme les scènes suivantes :

1. — Notre-Seigneur lave les pieds à ses Apôtres.

2. — Dernière cène : Saint Jean repose sur le cœur de Notre-Seigneur. Un jeune serviteur apporte un plateau. Au mur de la salle, est adossé un dressoir garni d'assiettes.

3. — Prière au jardin des Oliviers : le calice surmonté d'une hostie, qui est devant Notre-Seigneur, rappelle le vieux calice de Guengat. Les trois disciples sont endormis, et saint Pierre serre dans sa main son glaive nu. Par la porte du jardin, on voit venir au loin Judas suivi de soldats.

4. — Baiser de Judas : Saint Pierre coupe l'oreille de Malchus. Au bas du panneau, on voit l'écu de France entouré du cordon de l'ordre de Saint-Michel.

5. — Notre-Seigneur devant Caïphe.

6. — Pilate se lave les mains ; sa femme lui adresse des reproches. Notre-Seigneur est amené par les soldats.

7. — Flagellation.

8. — Notre-Seigneur portant sa croix et tombant sous son fardeau.

9. — Scène du crucifiement, prenant trois baies. — Autour de la croix du Sauveur, on voit saint Longin et le centurion à cheval, les soldats armés de leurs lances ; au pied

de la croix, Marie-Madeleine à genoux. Au bas de la croix du bon larron, dont l'âme est reçue par un ange, se trouvent saint Jean debout et la Sainte-Vierge tombant en pamoison, soutenue par les Saintes-Femmes. Au bas de la croix du mauvais larron, dont l'âme est emportée par un petit démon rouge, trois soldats jouent aux dés pour tirer au sort la robe de Notre-Seigneur.

10. — Résurrection.

Dans les soufflets du tympan, des anges portent les instruments de la Passion ; et tout à fait au sommet, le Père-Eternel tient dans la main gauche la boule du monde et bénit de la droite.

Chapelle de *N.-D. Lannélec.*— Maîtresse-vitre ; sujets considérablement endommagés : Notre-Seigneur en croix, avec la Sainte-Vierge et saint Jean à ses côtés ; — Sainte Barbe ; — Notre-Dame de Pitié, tenant le corps de Notre-Seigneur sur ses genoux ; — Dans les soufflets, on voit trois écussons :

1. — *D'argent à cinq fusées de gueules, surmontées de quatre tourteaux de même,* Kervenoaël ou Kergoët ?

2. — Les mêmes, parties à sénestre *d'argent à la croix ancrée de sable.*

3. — *Parti d'argent aux fusées de gueules, et au chef d'or, et d'argent fascé de deux jumelles de gueules.*

Ce vitrail pourrait être à peu près contemporain de la construction de la chapelle : 1490.

Ploéven. — La chapelle de *Sainte-Barbe,* située sur la route de Cast, a son abside droite percée de trois fenêtres dont deux conservent encore leurs vitraux anciens.

A. — Maîtresse-vitre ; Notre-Seigneur en croix, entre les deux larrons, avec beaucoup de personnages sur le calvaire, le centurion, saint Longin et le grand prêtre à cheval, beaucoup de soldats ; deux d'entre eux se battent à coups d'épée pour se disputer les vêtements du Sauveur.

La Madeleine embrasse le pied de la croix et lève les yeux vers son divin Maître. Dans la baie de gauche, la Sainte-Vierge tombe en pamoison et est soutenue par les deux autres Marie.

Les blasons du haut ont disparu. Il y a dans le bleu du ciel, dans le bois de la croix et dans quelques cuirasses, d'admirables effets de nuances et des reflets qui ont dû être obtenus par l'attaque du verre et par l'emploi des émaux.

B. — Fenêtre au-dessus de l'autel du transept Sud : Panneaux incomplets. — Buste de sainte Barbe couronnée de roses, et buste d'une autre Sainte tenant un livre et portant couronne royale ; probablement sainte Catherine. Dans le petit compartiment du haut, voile de la Véronique, avec Sainte-Face.

Plogonnec. — Six vitraux anciens, dont quelques-uns à peu près intacts.

1. — Bas-côté Nord : Saint Nicolas dans un navire, calmant la tempête ; — Saint évêque ; — Saint Eloi ferrant le pied d'un cheval, détaché de l'animal ; — Saint Edern sur un cerf ; — Saint Théleau, en chape et mitre, à cheval sur un cerf ; — Saint évêque ; — Notre-Seigneur ressuscité, garde endormi au pied de son tombeau ; — Ermite ou pèlerin, sonnant une cloche, probablement saint Cado ou saint Gildas, ou bien, d'après le Révérend Baring-Gould, saint Alouarn, ou Aelhaiarn, disciple de saint Dubrice et par là très lié avec saint Théleau ou Teilo, évêque de Landaf, qui vint en Armorique en 547 ou 548.

2. — Bas-côté Nord : Saint Sébastien.

3. — Fond du bas-côté Nord : Sainte Madeleine ; — Sainte-Vierge assise avec l'Enfant-Jésus ; — Sainte Catherine ; — Grande scène de la Transfiguration.

4. — Maîtresse-vitre : neuf scènes de la Passion, et quelques panneaux bouleversés.

5. — Fond du bas-côté Sud : Saint Michel et un chevalier donateur ; — Sainte Barbe et une châtelaine donatrice ; — Grande scène du jugement dernier.

6. — Bas-côté Midi : Sainte Madeleine présentant une donatrice.

PLOMEUR. — Chapelle de *N.-D. de Tréminou.* — Maîtresse-vitre : Notre-Seigneur en croix entre la Sainte-Vierge et saint Jean ; — N.-D. de Pitié ; — Sainte Marguerite à genoux sur un dragon ; — Dans les soufflets, armes des barons du Pont.

Fragments dans deux autres fenêtres.

PLONÉVEZ-DU-FAOU. — Chapelle de *Saint-Herbot.*

La maîtresse-vitre contient les sujets suivants :

1. — Agonie au jardin.
2. — Baiser de Judas.
3. — N.-S. devant Caïphe.
4. — Pilate se lave les mains.
5. — Couronnement d'épines.
6. — Portement de croix.

Le vitrail au-dessus de l'autel Nord représente saint Yves entre le riche et le pauvre, et porte trois fois la date de 1556.

Celui de l'autel Sud figure le martyre de saint Laurent et est également daté de 1556.

Dans ces vitraux se trouvent les blasons suivants (1) :

1. — *D'azur au chef d'or chargé de trois pommes de pin de gueules*, qui est du Rusquec.

2. — *De gueules au chef d'argent*, qui est la Marche de Bodriec.

3. — *Fascé de six pièces d'or et de gueules*, qui est de Kerlerc'h du Chastel.

4. — *D'argent à trois bandes fuselées de sable*, qui est le Forestier (?).

(1) Détermination de M. Louis Le Guennec.

5. — *D'argent à trois jumelles de gueules, au franc canton d'or au lion de sable,* qui est Berrien.

6. — *D'argent au chevron de sable accompagné de trois quintefeuilles* de même, qui est Rosily de Méros.

PLOUDIRY. — Fenêtre absidale : la Cène ; — Prière au jardin ; — Baiser de Judas ; — Grande scène du Crucifiement.

Côté de l'Épître : Couronnement de la Sainte-Vierge.

Côté de l'Évangile : Tradition des clefs à saint Pierre.

PLOUGASTEL-DAOULAS. — Chapelle de *N.-D. de la Fontaine-Blanche ;* quelques restes : Notre-Seigneur en croix entre la Sainte-Vierge et saint Jean ; — Saint Paul, apôtre.

PLOUGUERNEAU. — Chapelle de *N.-D. du Grouanec.* — Débris dans deux fenêtres du transept Sud : Notre-Seigneur en croix entre la Sainte-Vierge et saint Jean, avec donateur et donatrice portant *de gueules à la quintefeuille d'argent* (Le Nobletz) ; — Saint Laurent ; — Saint Roch.

PLOURIN-MORLAIX. — Dans l'église paroissiale, à la cinquième chapelle du côté droit, qui est celle du Rosaire, fragment d'une *Annonciation :* ange Gabriel vêtu d'un manteau rouge avec bordure d'or, tenant un lis autour duquel s'enroule une banderole portant cette inscription en lettres gothiques : *Ave gratia plena — Dominus tecum.*

PONT-CROIX. — Dans la branche du transept Midi, dite chapelle du Rosaire, est une grande fenêtre ornée d'un vitrail Renaissance dont le haut et le bas ont été enlevés vers 1850, sous prétexte de donner plus de lumière à l'édifice. Dans le bas devait exister un soubassement architectural soutenant les scènes que nous retrouvons encore en grande partie :

1. — Saint évêque présentant un chevalier donateur.

2. — Adoration des Mages, comprenant quatre panneaux.

3. — Saint Jean l'Évangéliste présentant une donatrice.

Deuxième rang.

4. — Annonciation.

5. — Nativité, adoration des bergers, et anges jouant de divers instruments de musique, quatre panneaux.

6. — Fuite en Egypte. La Sainte-Vierge portant l'Enfant-Jésus sur un âne ; saint Joseph recevant dans son chapeau des pommes jaunes et rouges que les anges y jettent du haut d'un arbre.

Les dais qui couronnent ces panneaux se composent d'arabesques variées dans lesquelles juchent de petits angelots ; ils sont absolument du même dessin que les dais d'un des vitraux de N.-D. du Crann en Spézet, qui contient aussi l'Adoration des Bergers et l'Adoration des Mages. Ce vitrail de Spézet n'est pas daté, mais deux autres verrières de la même chapelle portent les dates de 1548 et 1553.

Les panneaux que l'on voit maintenant au bas de la grande fenêtre de Pont-Croix, proviennent de l'ancienne maîtresse-vitre et comprennent différentes scènes de la Passion : Notre-Seigneur devant Pilate ; — La Flagellation ; — Le Couronnement d'épines ; — Le Baiser de Judas.

D'autres panneaux ont été posés dans la fenêtre surmontant l'autel de Notre-Dame de Pitié.

POULDAVID. — Trois panneaux, restes d'une belle verrière de la Passion.

QUÉMÉNÉVEN. — Maîtresse-vitre ; 3 baies :

1. — Dernière Cène ; 2. — Lavement des pieds ; 3. — Prière au jardin ; 4. — Baiser de Judas ; 5. — Flagellation ; 6. — Notre-Seigneur devant Pilate ; 7. — Crucifiement, prenant toute la largeur. Soufflets, quatre anges tenant les instruments de la Passion ; — Armes de France, et au-dessus : *de gueules à cinq billettes d'argent.*

Chapelle *de N.-D. de Kergoat.* — C'est dans cette cha-

pelle que l'on trouve une des plus belles collections de vitraux ; on en compte sept. Les plus intéressants, les quatre du côté Nord ont été restaurés en 1900, par les soins de la *Commission des Monuments historiques*, travail exécuté par M. Félix Gaudin, Paris.

A. — 2 baies : Histoire de Joseph, sujets bouleversés par des remaniements, je les rétablis d'après l'ordre historique :

1. — Joseph expliquant à ses frères le songe des gerbes de blé. Il est vêtu d'une robe blanche semée de broderies d'or.

2. — Joseph descendu dans la citerne par ses frères.

3. — Il est vendu à des marchands Ismaëlites.

4. — Les frères de Joseph présentent à Jacob sa robe teinte de sang.

5. — Joseph résiste à la femme de Putiphar. Celle-ci est assise sur un lit à baldaquin rouge, avec courtines bleues ; ses mollets sont ornés d'anneaux d'or.

B. — 2 baies : Les sujets de cette fenêtre et ceux de la suivante formaient primitivement un seul vitrail à 4 baies, dans une chapelle antérieure à la chapelle actuelle.

1. — Enfer, représenté par la gueule d'un monstre dans laquelle se trouvent une foule de damnés.

2. — Continuation, diable bleu et un réprouvé.

3. — Saint et donateur : prêtre en chape, à genoux devant un prie-Dieu.

4. — Un personnage ressuscité, tenant sa main sur sa tête. — Un ange en dalmatique, recevant un autre personnage ressuscitant ; trompettes.

C. — Très nombreux personnages faisant partie du jugement dernier : Saint Michel, sainte Marie-Madeleine, saint Pierre, saint Jean, saint Sébastien, saint Laurent, saint Étienne, saint François d'Assise, saint Paul, saint Barthé-

lemy, deux Saintes-Femmes, anges sonnant de la trompette. Au haut : Notre-Seigneur assis.

D. — Verrière du xve siècle ; très précieuse comme style et facture : Apôtres et prophètes tenant des banderoles avec inscriptions gothiques.

E. — Côté Midi : Saint docteur ; — Saint Michel ; — Saint évêque ; — Apôtre ; — En haut, Père-Éternel bénissant.

F. — Facture du xve siècle : Sainte-Femme ou abbesse tenant un livre, robe brune, manteau bleu, guimpe blanche ; — Nativité de l'Enfant-Jésus ; — Agonie au jardin des Oliviers ; — Flagellation ; — Mariage de la Sainte-Vierge.

G. — Saint Jean-Baptiste ; — Saint Pierre ; — Saint Laurent ; — Saint Sixte, avec mitre et croix.

Roche-Maurice (La). — La magnifique verrière qui remplit la grande fenêtre absidale est ainsi datée : EN LAN MIL V^{cc} XXXIX FUT FET CESTE VITRE ET ESTOET DE FABRICQUE POUR LORS ALLEN JOCE.

Elle est absolument la même que celle qui se trouvait autrefois à Daoulas et celle qui existe encore à Saint-Mathieu de Quimper ; voici les sujets qui la composent :

1. — Entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem.

2. — Dernière Cène.

3. — Lavement des pieds.

4. — Agonie au jardin.

5. — Baiser de Judas.

6. — Notre-Seigneur devant Caïphe.

7. — Notre-Seigneur les yeux bandés, moqué et soufflété.

8. — Flagellation.

9. — Couronnement d'épines.

10. — *Ecce-Homo.*

11. — Notre Seigneur devant Pilate.

12. — Portement de croix.

13. — Crucifiement comprenant trois baies.
14. — Mise au tombeau.
15. — Résurrection.

Dans les soufflets, armes de Rohan, et leurs alliances.

SAINT-CORENTIN DE QUIMPER. — Notre cathédrale conserve dans les fenêtres hautes du chœur, du transept et de la nef, 31 vitraux anciens qui ont été restaurés et en partie renouvelés de 1867 à 1874, c'est-à-dire dans les dernières années de l'épiscopat de Mgr Sergent et les premières de Mgr Nouvel. Ils ont été énumérés et décrits par M. Le Men, archiviste du Finistère, dans sa *Monographie de la Cathédrale de Quimper*, et par M. l'abbé Thomas, chanoine honoraire, dans sa *Visite de la Cathédrale de Quimper*, et ce serait faire double emploi que de refaire ici cette description.

Dans le palais épiscopal, on conserve encore deux petits panneaux qui doivent provenir de la chapelle des *Trois Gouttes de Sang*.

SAINT-DIVY. — Maîtresse-vitre : Couronnement de la Sainte-Vierge, entourée d'anges, ainsi que des Saints et Saintes du paradis. Au bas, on lit cette inscription : HERVEVS : PALVDANVS : IVRIS : VTRIVSQVE : DOCTOR : DOTAVIT . 1531.

Ce donateur était donc de la Palue, en Beuzit-Conogan, près de Landerneau, au bord de l'Elorn.

SAINT-GOAZEC. — Avant que l'église eût été reconstruite, la maîtresse-vitre renfermait un vitrail remarquable qui a été divisé pour être réparti dans les trois fenêtres absidales de la nouvelle église. Voici quelle en était la composition :

1. — Entrée à Jérusalem ; 2. — Cène ; 3. — Prière au jardin ; 4. — Baiser de Judas ; 5. — Pilate se lavant les mains ; 6. — Portement de croix ; 7. — Crucifiement ; 8. — Résurrection.

Dans les 15 compartiments du tympan, anges conduisant les âmes des justes, démons emportant les âmes des réprouvés, anges et Saints, armoiries.

Saint-Martin de Morlaix. — Dans cette paroisse se trouve la chapelle de *Saint-François de Cuburien*, ancien couvent de Cordeliers, occupé actuellement par les Dames hospitalières de Saint-Augustin. Cette chapelle date de 1527.

Parmi les sujets de la maîtresse-vitre se remarquent une Résurrection ; — Le Martyre de saint Etienne et plusieurs scènes des vies de la Sainte-Vierge et de saint François.

Une petite fenêtre du chœur, à droite, conserve aussi des vitraux, avec deux écussons dont l'un porte *de gueules au grêlier d'argent.*

Dans la dernière fenêtre de la nef, du même côté, on trouve encore un ancien vitrail, figurant quelques scènes de la vie de saint Jean-Baptiste :

1. — Le Précurseur reprochant ses désordres à Hérode, près duquel se trouve Hérodiade qui regarde le roi avec un air de courroux.

2. — Décollation de saint Jean.

3. — Hérodiade, vêtue d'une robe dorée, présente à Hérode la tête du saint.

4. — Baptême de Notre-Seigneur, au-dessus duquel est écrit : *Hic est Filius meus dilectus.*

A droite et à gauche de cette dernière scène, au bas du premier et du deuxième panneau, sont les effigies des donateurs : Jean le Barbu, seigneur de Bigodou, paroisse de Saint-Martin-des-Champs, et sa femme Marie du Boys, qui vivaient dans la seconde moitié du XVIe siècle. Jean le Barbu est revêtu de son armure et de sa cotte de mailles d'or chargée de ses armoiries, *un sautoir fleuronné ;* il est agenouillé devant un prie-Dieu et est présenté par un évêque. On lit devant lui : *Ecce agnus.* La femme a sa robe

chargée des armes de son mari mi-parti avec les siennes, *d'argent au lion d'azur*. Elle est présentée par un Saint, et près d'elle se tient la Sainte-Vierge avec l'Enfant-Jésus.

Plusieurs écussons, maintenant brisés, se trouvaient au haut de ce vitrail ; l'un d'eux était entouré du cordon de Saint-Michel, et les autres de la devise des le Barbu : *en Dieu soit*. Cette verrière est remarquable par la correction du dessin et le brillant coloris des costumes ; il est regrettable qu'elle soit si détériorée. (Notes de M. Louis Le Guennec.)

SAINT-MATHIEU DE QUIMPER. — Dans la nouvelle église de cette paroisse, on a reconstitué la maîtresse-vitre de l'ancienne église, et, pour la restauration des panneaux qui manquaient, on s'est basé sur le vitrail de Tourc'h, qui sort des mêmes ateliers et a dû être fait sur les mêmes cartons, ainsi que sur quelques-unes des scènes du vitrail d'Ergué-Gabéric.

Cette verrière est absolument la même que celle de La Roche-Maurice, sauf qu'il y a trois scènes en moins.

Voici sa composition :

1. — Prière au jardin.
2. — Baiser de Judas.
3. — Notre-Seigneur devant Caïphe.
4. — Flagellation.
5. — Couronnement d'épines.
6. — Pilate se lave les mains.
7. — Portement de croix.
8. — Crucifiement, comprenant trois baies et deux hauteurs de panneaux.
9. — Mise au tombeau.
10. — Résurrection.

Au sommet du tympan, dans le soufflet supérieur, le Père-Eternel en tiare et chape, bénissant de la main droite et tenant de la gauche le globe du monde.

Plus bas, les instruments de la Passion : croix, lance, éponge, marteau, tenailles, manteau de pourpre, colonne de la flagellation, verges, fouet, 2e marteau et glaive de saint Pierre. Dans les côtés, un ange tenant une aiguière sur son plateau, un autre ayant en main une lanterne.

Les autres soufflets contiennent des blasons :

1. — Écu de France, soutenu par deux anges, entouré du cordon de l'ordre de Saint-Michel et surmonté d'une couronne non fermée, à fleurons fleurdelisés.

2. — Mi-parti de France et de Bretagne, supporté par deux anges, avec le même cordon et la même couronne.

Dans les autres blasons, ainsi que dans ceux des fenêtres latérales, on trouve les armes de : Rosmadec, Pont-Croix, Quélennec, L'Honoré, Lohéac, Le Baud, Lesongar, Lagadec, etc.

L'ancienne église possédait en outre deux panneaux d'un vitrail de saint Yves. Ils n'ont pas été rétablis, mais prochainement ils trouveront leur place dans le musée religieux de l'Évêché.

SAINT-MELAINE DE MORLAIX. — Dans la maîtresse-vitre, qui a été retouchée, on trouve plusieurs panneaux anciens:

1. — Promesse d'un rédempteur à nos premiers parents :
2. — Sacrifice d'Abraham.
3. — Passage de la Mer Rouge.
4. — La Cène.
5. — Crucifiement.
6. — Résurrection.
7. — Sainte-Trinité.

SAINT-NIC. — Deux vitraux au fond des transepts ; les fenêtres n'ont pas de meneaux de pierre, mais des armatures de fer.

1. — Transept Nord : Jugement dernier, anges sonnant de la trompette, ressuscités, démons ; — Trois scènes de martyre.

2. — Transept Sud : Notre-Seigneur portant le roseau, moqué et outragé ; — Baiser de Judas ; — Notre-Seigneur devant Caïphe ; — Pilate se lavant les mains ; — Crucifiement ; — Descente de croix.

Saint-Pol-de-Léon. — Dans la cathédrale sont deux vitraux anciens, remarquables par leur composition et leur facture.

Le premier, dans la quatrième travée du bas-côté Nord, représente le jugement dernier. Au haut, Notre-Seigneur assis dans les nuages, sur un arc-en-ciel, les bras étendus ; des deux côtés, des anges sonnant de la trompette ; dans la baie de droite, les élus exprimant la confiance, la joie et l'adoration ; à gauche, les réprouvés, dans les convulsions de la terreur et du désespoir. Au-dessous, se trouve une scène correspondant littéralement au texte de l'Écriture ayant trait à la séparation des bons et des méchants : *Et separabit eos ab invicem sicut pastor segregat oves ab hœdis.*

Un berger au milieu de son troupeau ; à droite, les brebis qu'il garde à ses côtés ; à gauche, les boucs qu'il renvoie d'un geste impitoyable.

Le deuxième vitrail est dans le bas-côté Midi et représente quatre œuvres de miséricorde :

Peregrinos colligere. — Donner l'hospitalité aux étrangers.

Captos redimere. — Racheter les captifs.

Ægros curare. — Soigner les malades.

Esurientes pascere. — Donner à manger à ceux qui ont faim.

En haut, est un écusson : *d'argent aux deux dauphins d'azur adossés,* devise : *En espoir mieulx* (Kerseau) 1650.

Saint-Ségal. — Chapelle *de Saint-Sébastien.* — Le vitrail Sud, à trois baies, contient six épisodes de la vie de saint Jean l'Évangéliste. Le vitrail Nord, à deux baies, renferme

l'Annonciation ; — l'Adoration des bergers ; — l'Adoration des Mages. On y trouve également deux écussons :

1. — *D'argent à cinq fusées de gueules surmontées de cinq tourteaux de même,* Kervenoaël ?

2. — *D'argent à la croix pattée de sable accompagnée de trois tourteaux de gueules, 2 et 1.*

Spézet. — Dans cette paroisse, la chapelle *de Notre-Dame du Cran* est remarquable par ses anciennes verrières ; encore bien conservées.

1re Fenêtre, côté Nord. — 3 baies.

Baptême de Notre-Seigneur ; — Notre-Seigneur ; — Saint Jean ; — Anges tenant ses vêtements et autres personnages.

2e Fenêtre. — Transept Nord.

1. — Adoration des Mages.
2. — Adoration des bergers.

Les dais de couronnement, dans le genre de la Renaissance, sont absolument les mêmes que ceux du vitrail de la chapelle du Rosaire, dans l'église de Pont-Croix, et indiquent que ces deux vitraux sont l'œuvre du même peintre.

3e Fenêtre. — Transept Nord.

Saint Laurent sur le gril.

Une foule considérable assiste à son supplice.

Inscription : MIL V^cc^ CINQUANTE III (1553) CHARLES QUAMPION FABRIQUE.

4e Fenêtre. — Au chevet.

1. — Entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem.
2. — Prière au jardin des Oliviers.
3. — Baiser de Judas.

4. — Cène (changée de place).
5. — Notre-Seigneur devant Caïphe.
6. — Flagellation.
7. — Couronnement d'épines.
8. — *Ecce Homo.*
9. — Pilate se lave les mains.
10. — Portement de croix.
11. — Crucifiement.
12. — Résurrection.

Dans le tympan se voient des scènes du jugement dernier.

5e Fenêtre. — Transept Sud.

HISTOIRE DE SAINT JACQUES

1. — Saint Jacques dans un chariot traîné par des bœufs.
2 et 3. — Saint Jacques dans un bateau.
4 et 5. — Martyre de saint Jacques.
6. — Saint Jacques reçu au ciel par le Père-Eternel.

MIL Ve XLVIII (1548) CHARLES QUAMPION FABRIQUE.

6e Fenêtre.

1. — Mort de la Sainte-Vierge. Cette scène est d'une grandeur et d'une noblesse admirables. La Sainte-Vierge, sur le point de mourir, est entourée des Apôtres qui la contemplent et qui prient. Quelques-uns d'entre eux sont revêtus d'ornements ecclésiastiques, chasubles, chapes.
2. — L'âme de la Sainte-Vierge est transportée au ciel par Notre-Seigneur.
3. — Notre-Dame est couronnée au ciel par le Père-Éternel et Notre-Seigneur entourés d'anges.

7e Fenêtre. — Côté Nord.

Saint Éloi ferrant un cheval. 1550. V D.

TOURC'H. — Maîtresse-vitre : Grande scène du crucifie-

ment. Notre-Seigneur en croix entre les deux larrons ; saint Longin, à cheval, lui perce le côté de sa lance ; Madeleine au pied de la croix. Sous le larron de droite, on voit la Vierge éplorée, soutenue par saint Jean et par une Sainte-Femme ; à l'arrière-plan, deux juifs debout, puis un soldat casqué et un pharisien à cheval. Sous le larron de gauche, un centurion au costume très riche monté sur un magnifique cheval, et au second plan le prince des Prêtres et un pharisien aussi à cheval. Le bon larron rend le dernier soupir, et son âme, sous la forme d'un petit enfant nu, est portée au ciel par un ange, tandis que celle du mauvais larron est emportée par un démon hideux.

Au bas de la scène, trois soldats tirent leurs épées pour se disputer la robe de Notre-Seigneur, pendant qu'un quatrième en prend l'extrémité à deux mains.

Dans un coin est une date fruste, mais où l'on croit pouvoir lire : 1550.

Le soufflet supérieur, rempli maintenant par un triangle entouré d'une gloire, devait contenir autrefois les armes de France.

Le soufflet de gauche contient les armes suivantes. Ecartelé : au premier, *d'argent à trois molettes de gueules* (Kerminihy) ; au deuxième, *au chêne de sinople englanté d'or, au franc canton de gueules chargé de deux haches d'armes d'argent adossées* (Plessis-Nizon) ; au troisième, *parti de Plessis-Nizon et de gueules aux trois croissants d'argent* (Kerflous) ; au quatrième, *d'argent à la croix de sable* (?).

Au soufflet de droite : *d'argent au grêlier d'azur* (probablement Kerfors). (Déterminations de M. le vicomte de Villiers du Terrage.)

TREFFIAGAT. — Dans la maîtresse-vitre, quelques débris avec les armes des du Haffond et des du Couëdic.

TRÉMÉOC. — Chapelle de *Saint-Sébastien* : Notre-Seigneur

en croix entre la Sainte-Vierge et saint Jean. Saint Longin perçant le cœur de Notre-Seigneur ; le centurion s'écriant : *Vere Filius Dei erat Iste.*

TRÉMÉVEN. — Chapelle de *Saint-Diboan :* deux restes de vitrail : Vierge couronnée, assise, tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux ; — Evêque bénissant.

***

Voilà une revue des vitraux qui restent dans nos églises et chapelles. Tout en déplorant la disparition d'un nombre bien plus considérable, réjouissons-nous des trésors que nous possédons encore, et faisons des vœux pour leur parfaite conservation.

PEINTURES, TABLEAUX

Notre climat est plus propice à la sculpture qu'à la peinture qui est exposée à s'y détériorer promptement. On y trouve cependant quelques peintures anciennes sur murs et surtout sur bois, panneaux et lambris, et aussi bon nombre de tableaux sur toile, qui ont affronté assez bien les injures du temps. Ce ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre, mais souvent ce sont des pages pleines de style et de caractère, et nous devons leur faire l'honneur d'une mention, comme faisant partie du patrimoine artistique de notre pays :

AUDIERNE. — Au-dessus de l'autel du transept Midi est un tableau du XVIIe ou du XVIIIe siècle, d'assez beau style, représentant l'Assomption de la Sainte-Vierge : Notre-Dame montant au ciel, entourée d'anges ; dans le bas, les Apôtres entourant son tombeau qu'ils trouvent vide et couvert de fleurs.

Le retable de l'autel Nord encadre un tableau moderne, copie d'une *Annonciation* de Vasari.

Au-dessus des arcades de la nef est un autre grand tableau moderne représentant le martyre des Machabées. Ces deux tableaux sont un don de l'Etat, du temps du roi Louis-Philippe ou du second Empire.

Bénodet. — A l'église de *Perguet,* dans le transept Nord, est un tableau de la Sainte-Famille qui est en même temps un tableau de la Trinité. On y voit l'Enfant-Jésus entouré de la Sainte-Vierge, saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim, et au-dessus de lui planent le Père-Éternel et le Saint-Esprit.

Beuzec-Cap-Sizun. — Dans le transept Sud, désigné sous le nom de chapelle de Notre-Dame de la Clarté, un beau tableau votif représente la Sainte-Vierge assise dans les nuages, les bras étendus et la tête couronnée de douze étoiles. Elle est entourée d'une foule d'anges et de chérubins, dont trois portent ces inscriptions :

AVE MARIS STELLA — OMNES ISTI VOVERE
STELLA MATVTINA

Au bas, à gauche, une scène de naufrage : une mer démontée, et sur un navire désemparé des matelots désespérés levant les bras vers le ciel. A droite, l'église et le bourg de Beuzec, et sur les flots, d'autres navires ballottés par la tempête. Sur le rivage, deux hommes vêtus de rouge portent un naufragé sur un brancard ; ils sont suivis de deux autres hommes, jambes nues, et vêtus de bleu. Au bas est une grande inscription :

NOTRE-DAME DE LA CLARTÉ SECOVREZ-NOUS
V : Et : D. Missire Alain le Gargadennec.
R^r de Beuzec-Cap-Sizun
St Luc de Lannion Pinxit à Quimper.
Michel Le Cloarec, fabrique de Beuzec en 1713.

Botsorhel. — A la chapelle du *Christ,* l'autel est surmonté d'un tableau figurant le Christ debout sur le globe du monde et entouré d'anges adorateurs, dont l'un tient un cartouche portant ce mot : *Charitas.*

Brasparts. — Dans le porche Midi, les compartiments de la voûte sont ornés de peintures qui doivent dater des dernières années du xvie siècle et qui sont encore assez reconnaissables :

1. — Au centre, le buste de Notre-Seigneur portant le globe du monde et bénissant, entouré de nuages.

2. — L'Agneau de l'Apocalypse ouvrant le livre scellé, et portant l'étendard orné d'une croix ; il est entouré d'une auréole rayonnante.

3. — Personnage prenant deux panneaux, le bas du corps est vêtu d'une robe longue ; dans le haut, la tête n'est plus visible, mais deux ailes bien indiquées le font reconnaître pour un ange.

4. — Dans les triangles extrêmes sont les quatre Évangélistes, assis dans des fauteuils et tenant leurs livres ouverts.

L'autel du transept Sud est surmonté d'un grand tableau de saint Pierre-aux-Liens. Saint Pierre est dans sa prison ; un ange lumineux fait tomber ses chaînes et lui rend la liberté, pendant que les trois soldats commis à sa garde sont plongés dans un profond sommeil.

A la sacristie sont conservés huit tableaux représentant les quatre Évangélistes et les quatre grands Docteurs d'Occident. L'un d'eux porte cette inscription :

SIZVNVEZ : 1649 : LOVARN : PINXIT

Carantec. — A la chapelle de *Notre-Dame de Callot,* du côté Midi, tableau de la descente de croix.

Chateaulin. — A la chapelle de *Notre-Dame,* tableau du Rosaire, par Valentin. Autre tableau des saints Crépin

et Crépinien, patrons de la confrérie des cordonniers : ils sont représentés travaillant à leur métier. De petits médaillons retracent des scènes de leur vie et de leur martyre.

CLÉDEN-POHER. — La voûte en bois de l'église paroissiale est toute couverte de peintures représentant différentes scènes ou différents personnages entremêlés de têtes de chérubins, entourées de nuages :

1. — A l'abside, au-dessus du maître-autel, Notre-Dame assise comme sur un trône de nuages, couronnée d'étoiles ; au-dessus de sa tête plane le Saint-Esprit et plus haut, le Père-Éternel tenant dans sa droite le globe du monde.

2. — Plus bas, d'un côté, la Sainte-Vierge et saint Joseph.

3. — De l'autre côté, sainte Anne et saint Joachim.

4. — Notre-Dame représentée en reine, debout, couronne en tête, vêtue d'un manteau fleurdelisé et portant dans ses bras l'Enfant-Jésus.

5. — En face, saint Pierre, en chape et tiare, tenant les clefs du paradis.

6. – Annonciation.

7. — Assomption. Notre-Dame est enlevée sur des nuages, entourée d'anges qui portent des fleurs et dont deux tiennent une couronne au-dessus de sa tête.

8. — Adoration des bergers : Un ange est dans les airs, chantant : *Gloria in altissimis Deo.*

9. — Visitation.

10. — Saint Jean l'évangéliste bénissant une coupe d'où le poison sort sous forme de serpent.

11. — Un saint pape bénissant de la main droite, tenant de la gauche la triple croix, vêtu d'une riche chape et coiffé de la tiare.

A la sacristie Midi, le lambris est aussi couvert de pein-

tures de même style et exécutées très probablement par le même peintre. Elles représentent Notre-Seigneur en croix, avec la Sainte-Vierge et saint Jean à ses côtés, la Madeleine à ses pieds. Au bas se trouve la signature : *Herbault, pinxit, 1750.*

Cette signature d'Herbault se retrouve au bas d'un tableau de la chapelle de *Sainte-Thévette*, à Esquibien, 1718, et se lisait également autrefois dans l'ancienne église de Landéda.

DIRINON. — Dans le lambris, il y a des peintures, dont quelques-unes sont du XVII[e] siècle et les autres de 1875-1880.

DOUARNENEZ. — A la chapelle de *Saint-Michel*, à Port-Rhu, élevée sur l'emplacement de la maison qu'habita le vénérable Michel Le Nobletz : au fond du transept Sud est un tableau sur toile représentant une apparition de la Sainte-Vierge à Michel Le Nobletz : l'Enfant-Jésus lui présente trois couronnes ; le vénéré missionnaire est à genoux, avec un lis à ses pieds. Une inscription porte ce texte : *Le révérend Père Michel Le Nobletz mourut en 1652, âgé de 75 ans.*

Mais ce qui fait l'intérêt de cette chapelle, ce sont les peintures historiques et symboliques qui ornent et recouvrent entièrement le lambris ou plafond en bois, et qui ont été exécutées dans la période de 1667 à 1675, comme nous l'apprendront les inscriptions et dates dont nous nous occuperons à la fin.

Dans l'abside sont représentés les quatre Évangélistes : saint Marc, saint Mazé, saint Luc, saint Jean, puis les quatre grands Docteurs d'Occident : saint Hiérosme, saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire.

Ensuite viennent des scènes de la vie de la Sainte-Vierge et de Notre-Seigneur ou des représentations figuratives ayant trait aux différents ministères des anges auprès des

hommes ; nous les citerons dans l'ordre où nous les trouvons, pour suivre tout du long la série, quoique ce ne soit pas toujours la suite logique et chronologique, particulièrement dans l'histoire de Notre-Seigneur. Au bas de chaque tableau est un texte que nous donnerons, avec la description du sujet, quand il y aura lieu.

1. — Auprès de saint Marc, du côté de l'Évangile : la Conception de la Sainte-Vierge : — sainte Anne et saint Joachim sont en vénération et en contemplation devant la Vierge Immaculée apparaissant dans les nuages, couronnée de douze étoiles. Au-dessus plane le Père-Éternel bénissant, la main gauche posée sur le globe du monde, la tête parée du nimbe triangulaire.

2. — Nativité de la Sainte-Vierge : — une femme porte des gâteaux dans un plat.

3. — Présentation de la Sainte-Vierge.

4. — L'Annonciation : — ou plutôt la moitié de cette scène, car il n'y a ici que l'ange Gabriel ; et la Sainte-Vierge, qui est le complément du tableau, se trouve en face de l'autre côté.

5. — Dans le transept Nord : Lange nous arme : — un ange donne une croix à un enfant que le diable menace de sa fourche.

6. — Lange nous anseigne : — un petit enfant écrivant, l'ange lui montre un livre.

7. — Lange qui nous esclaire : — il tient un flambeau allumé.

8. — Lange de dévotion : - il tient un gros chapelet.

9. — Lange de paix : — il tient une couronne et une palme.

10. — Lange chef de larmée de léternel : — tenant un glaive.

11. — Lange gardien : — conduisant un enfant.

12. — Lange tient Satan enchaisné.

13. — Lange envoié pour nous défendre : — il tient un bâton et un glaive.

14. — Lange porte un cierge bénist : — il tient un cierge et une couronne.

15. — Lange qui donne Lo contre le diable : — il tient un bénitier et un goupillon.

16. — Lange nous mène à la pénitence : — il conduit un enfant dans un confessionnal.

17. — Lange nous mène à la sainte communion.

18. — Lange nous assiste à la mort : — il exhorte un moribond et le démon s'enfuit.

19. — La salutation de lange : — la Sainte-Vierge faisant pendant à l'ange Gabriel dans la scène de l'Annonciation.

20. — La résurrection de Nostre Seigneur.

21. — Lascension de Nostre Seigneur.

22. — La descente du S. Esprit sur les apostres.

23. — Le mariage de la sainte Vierge.

24. — Sant Michel chassant Lucifer du Paradis.

25. — La mort du juste.

26. — Passant du côté de l'épître, au bas : Les anges montent et descendent dans léchel de Jacob.

27. — L'apparition de saint Michel : — c'est la manifestation du mont Gargan ; on voit le bouvier lançant sa flèche vers la caverne.

28. — Le Sauveur Jésu crucifié.

29. — Jésu portant sa croix.

30. — Jésu est couronné d'épines.

31. — La flagellation du Sauveur.

32. — La prière au jardin.

33. — Dans le transept Sud : Nostre Seigneur disputant : — au milieu des docteurs.

34. — Nostre Seigneur est adoré de trois rois.

35. — Nostre Seigneur est né en Betlem.

36. — Prens la † de Jésus-Christ : — ange tenant une croix.

37. — Saint Paul.

38. — Dom Michel Le Nobletz, prestre : — il est représenté en surplis et en étole, les mains jointes.

39. — Mère de Dieu P. P. N. (priez pour nous) : — la Sainte-Vierge les mains jointes.

40. — Sauveur du monde A. P. D. N. (ayez pitié de nous).

41. — Saint Michel.

42. — Saint Pierre.

43. — Si tu veux une couronne de gloire : — ange portant une couronne de roses. (Le panneau est le complément du n° 36.)

44. — La Vierge est couronné reyne des anges et des hommes.

45. — La Vierge est ensevelie par les apostres.

46. — Le trépassement de la Vierge : – la Sainte-Vierge est sur son séant, entourée des apôtres, dont l'un porte la croix et un autre un cierge allumé.

47. — Au chevet ou abside : La Visitation de la Vierge.

48. — La Purification de la Vierge.

49. — Lassomption de la Vierge.

Autour de la clef sculptée qui est à la croisée des transepts se trouvent les inscriptions suivantes :

N.H.LANLARCH.GOUVERNEUR.1674.
Mre.GVILLAVME.PAILLART.RECTEVR.1675.
PEINCT.PAR.LE.SIEVR.DE.PRATANBARS.1675.
Mr.MICHEL.CONAN.POVLLAOVEC.CVRF.
V.ET.DISCRET.G.PAILLART.DOCTEVR.1692.
H.H.ALAIN.SAVIDAN.GOVVERNEVR.1675.
MESSIRE.JAN.COVLLOCH.CVRE.1675.
MESSIRE.HIEROSME.PAILLART.1667.

ERGUÉ-GABÉRIC. — Sur la façade de la tribune des

orgues, XVIIe siècle, sont des anges musiciens et chantants, dont quelques-uns tiennent des banderoles avec notes de plain-chant.

ESQUIBIEN. — A la chapelle de *Sainte-Thévette*, compagne de sainte Ursule, d'après les uns; sœur de saint Démet, patron de Plozévet, d'après la légende recueillie par M. Le Carguet *(Bull. de la Soc. arch. du Finistère*, 1899, p. 193). Dans le retable de l'autel est un tableau de 1 mètre de largeur sur 1 m. 40 de haut, représentant la Sainte en robe rouge, manteau vert, brodé et entouré d'un riche galon, ceinture couverte de broderies et de pierreries. Elle a une magnifique chevelure dans laquelle passe une rivière de perles. Sur la tête elle a une couronne, et en tient deux autres dans ses mains, ce qui fait qu'on l'appelle la Sainte aux trois couronnes. Dans un nuage apparaît un ange qui lui apporte une palme et une couronne de laurier. A ses côtés, dans le paysage, on voit le port d'Audierne entouré de maisons, dont quelques-unes crénelées avec tourelles. Au loin, le clocher d'Esquibien, et aux pieds de la Sainte, une petite chapelle avec grand château fort.

Contre le mur Sud est un autre tableau de 0 m. 40 sur 0 m. 50. Sainte Thévette, vêtue de blanc, est à genoux, tenant une flèche et un crucifix ; un ange lui dépose sur la tête une couronne de roses.

Inscription : *Ste Edwet vierge et martyre, née en Angleterre dans le quatrième siècle, morte en 383. Elle était l'une des compagnes de sainte Ursule. Herbault pinxit, 1718.*

Chapelle de *Sainte-Brigitte*. La voûte est presque entièrement couverte de peintures, où l'on distingue l'Ascension, l'Assomption.....

FOLGOAT (LE). — Dans la chapelle des fonts baptismaux, au-dessus de l'arcade, est une peinture murale représentant, dans le haut, l'histoire de *Salaün ar foll*. On le voit

d'un côté se balançant à la branche d'un arbre, et de sa bouche sort une légende avec ces mots : ***Ave Maria, Salaün a debrez bara.*** De l'autre côté il est assis auprès d'un coffre ouvert d'où il prend du pain. Au milieu, un prêtre prononce ces paroles empruntées à la légende de Jean de Langoueznou : ***Nihil addiscere potuit præter hæc duo verba, Ave Maria, quæ pius duplicabat triplicabatque.*** Dans le lointain, on aperçoit le château et la ville de Lesneven.

Au bas de cette composition, Pierre II, duc de Bretagne, à genoux sur un coussin, la couronne ducale posée devant lui, armé de toutes pièces et couvert d'un manteau d'hermines, est en prière en face de la duchesse, sa femme, la bienheureuse Françoise d'Amboise.

Cette peinture doit être de la fin du XVII[e] siècle et est signée : M. FLOH, P.

Quelques autres peintures, ayant trait à la dévotion de nos ducs de Bretagne à N.-D. du Folgoat, ornent les panneaux de l'armoire des bannières.

FORÊT-FOUESNANT (LA). — Au transept Nord, est un grand tableau du Rosaire, entouré d'un cadre en chêne sculpté, mesurant 3 mètres de largeur sur 3 m. 60 de hauteur. Au haut de la toile, la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus donnant le Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne ; au bas, on voit le roi Louis XII, la reine et plusieurs personnages de la cour ; au milieu, dans le lointain, la bataille de Lépante, ou plus probablement la prise de la Rochelle en 1628. Tout autour sont les mystères du Rosaire, peints dans quinze médaillons.

GOUESNAC'H. — Il y a trente ans, à la chapelle de *Saint-Cadou*, tout le lambris était couvert de peintures représentant la vie de ce Saint, patron des lutteurs et des guerriers. Des travaux de restauration ont été faits, le lambris a été renouvelé et les peintures ont disparu.

GOUEZNOU. — Tableau du Rosaire.

GOULVEN. — Peinture très naïve du XVIIe siècle représentant l'entrevue de saint Goulven et du comte Even, après la victoire de ce dernier sur les pirates du Nord.

GUIMAEC. — A la chapelle de *Joies*, peintures de la niche de N.-D., déjà décrites à l'article : *Niches à volets*.

Au maître-autel, sur la façade, la scène de la Nativité entre saint Henri et saint Louis.

Du côté de l'Épître : le Paradis terrestre ; — Rencontre de sainte Anne et saint Joachin à la porte dorée ; — Visitation ; — Présentation ; — Fuite en Égypte.

Du côté de l'Évangile : Nativité de la Sainte-Vierge ; — Son Mariage ; — Annonciation ; — Jésus au temple.

Autres peintures sur les volets de la niche de saint Herbot. — Tableau du vénérable Michel Le Nobletz, entouré de Yves de Kerrérault, sieur de Mesguen, sa femme Françoise Quéhou et leurs enfants.

A la chapelle de *Christ*, peintures sur les volets de la niche de sainte Anne, représentant saint Pierre, saint Jacques et saint Dominique.

HENVIC. — Vieille église, à l'autel Nord, un tableau de l'Immaculée Conception accompagnée de deux anges tenant une légende latine. — A l'autel Sud, Christ en croix, très beau d'expression.

JUCH (LE). — Peintures sur bois, décrites dans l'article : *Niches à volets*.

KERFEUNTEUN. — Au presbytère, un petit tableau de la Sainte-Famille, par Valentin. Autrefois, au-dessus de l'autel Nord, une Assomption, du même peintre, tableau détruit actuellement.

KERGLOFF. — A la voûte de l'église, peintures de même genre et de même date que celles de Cléden-Poher, faites du temps de M. Le Gléau, recteur.

KERNILIS. — Tableau du Rosaire.

LAMPAUL-GUIMILIAU. — A la chapelle de *Sainte-Anne*,

tableau : la Sainte-Vierge présentant l'Enfant-Jésus à sainte Anne ; au second plan, saint Joseph et saint Joachim ; au haut, le Père-Éternel bénissant, entouré d'anges.

LANDERNEAU. — Église *Saint-Houardon*, tableau de Notre-Dame de Pitié, de Jobbé-Duval ; saint Houardon voguant dans un bateau de pierre, par Yan 'Dargent ; grande frise de Saints, dans le chœur et la nef, par le même.

LANDÉVENNEC. — Grand tableau de la Cène, paraissant être de la fin du XVIe siècle. — Deux petits tableaux sur bois : l'un représente saint Corentin, avec une vue de la façade de la cathédrale de Quimper. Un seigneur indiscret coupe le poisson du Saint au bord de sa fontaine.

L'autre représente le martyre de saint Jacques le mineur, évêque de Jérusalem ; trois hommes d'armes l'assomment à coups de bâtons de foulon. Le Saint est figuré grand, debout, tenant un livre et un bâton de foulon, instrument de son supplice.

LANMEUR. — Dans l'ancienne église paroissiale, tableaux de la Cène et du Rosaire. — A la chapelle de *Kernitron*, un tableau votif où l'on voit sainte Anne à genoux, présentant l'Enfant-Jésus à la Sainte-Vierge assise. Derrière elle, saint Joseph assis, ayant un livre ouvert. Au-dessus planent le Père-Éternel et le Saint-Esprit entourés de sept têtes de chérubins. Plus bas que saint Joseph, un seigneur à genoux, portant grande perruque poudrée, habit rouge à basques, jabot et manchettes de dentelle, les mains jointes. Derrière lui est un écusson : d'*azur à une épée d'or*, avec la devise : *Joye sans fin à Goudelin*. C'est un seigneur de Goasmelquin du nom de Goudelin.

LOCMÉLAR. — Au-dessus de l'autel du bas-côté Midi est un ancien tableau de saint Hervé, avec une scène principale et quatre médaillons. La scène principale représente

saint Hervé aveugle, conduit par son petit guide Guic'haran et accompagné du loup rendu doux et docile. Le Père-Éternel plane dans le ciel.

1er médaillon. — « *Saint Hervé obtient par sa prière une fontaine au sommet de la montagne de Bré.* » Le Saint, conduit par Guic'haran, frappe la terre de son bâton et en fait jaillir une source.

2e. — « *Vision de saint Paul et de saint Hervé. — Il levère les yeux vire le ciel ouvert.* » Saint Pol-Aurélien est seul à figurer dans ce médaillon, à genoux, en costume épiscopal, mitre et chape. Dans les nuages, on voit le Père-Éternel et le Fils. A l'arrière-plan est une chapelle.

3e. — « *Le loup ayant mangé l'asne de saint Hervé est mis en sa place à la charette.* »

4e. — « *Saint Hervé voyant lam de sa mère allant au ciel porté par les anges.* » Le Saint toujours conduit par son guide, puis une longue échelle allant de la terre au ciel, garnie d'anges qui portent l'âme de sa mère Rivanone.

Dans le coffre de l'autel est un autre tableau sur toile ; Guic'haran fait le partage du produit de la quête, il décharge un sac de blé dans un boisseau ; et comme il avait des tendances à tromper le Saint et à faire des parts inégales, au préjudice de ce dernier et à son propre profit, saint Hervé lui montre le ciel, pour lui faire savoir que Dieu le voit. Dans le paysage, on voit un joli cours d'eau avec déversoir.

Locquénolé. — Au maître-autel, tableau de la Sainte-Famille et Père-Éternel.

Locquirec. — Beau tableau du Rosaire, et dans le lambris peintures d'anges, signées : *Cléran fecit, 1712.*

Loctudy. — Vœu de Louis XIII.

Moelan. — A la chapelle de *Saint-Roch* et *Saint-Philibert,* tableau représentant saint Philibert distribuant des aumônes.

Penmarc'h. — Vœu de la paroisse, procession.

Pleyber-Christ. — A la chapelle de *Saint-Éloi*, la niche du Saint a conservé un seul de ses volets, sur lequel sont peints quatre médaillons :

1er. — Saint Éloi, vêtu d'une robe jaune, est debout à gauche d'une grande enclume et frappe de son marteau l'objet qu'il forge. De l'autre côté est un personnage en rouge, portant couronne, c'est sans doute le roi Dagobert.

2e. — Saint Éloi agenouillé, toujours en jaune, ferre le pied d'un cheval qu'il a coupé et détaché. Devant lui est couché le cheval qui attend paisiblement que le bon Saint lui remette son pied après l'avoir ferré.

3e. — Saint Éloi debout devant une dame richement vêtue.

4e. — Saint Éloi est sacré évêque de Noyon.

Plobannalec. — Vierge et Enfant-Jésus.

Ploéven. — Le lambris du chœur est couvert de peintures très curieuses, d'un caractère très original, et semblant être du xvie siècle. Ces peintures comprennent huit panneaux :

1. — *Flagellation*. Notre-Seigneur tout couvert de plaies est attaché à la colonne. Deux bourreaux le frappent de verges, un autre tient ses liens ; un pharisien assiste à son supplice avec un air à la fois contrit et satisfait. Les traits du dessin dans les figures sont énergiques et pleins de caractère ; c'est presque de la caricature, mais cela donne du style.

2. — *Couronnement d'épines*. Notre-Seigneur est couvert d'un manteau rouge et assis sur un escabeau. Un bourreau lui enfonce la couronne d'épines au moyen de tenailles. Un autre, à genoux, lui présente le roseau en guise de sceptre, en lui tirant la langue. Un troisième lève la main pour le frapper. Deux pharisiens sont dans lé fond, l'un

s'enveloppe dans son manteau, l'autre tient un roseau.

3. — *Notre-Seigneur condamné à mort.* Pilate vêtu de rouge, coiffé d'un turban, se lave les mains. Notre-Seigneur, les mains liées, est emmené par ses bourreaux.

4. — *Montée au Calvaire.* La Véronique essuie la figure de Notre-Seigneur. Simon le Cyrénéen l'aide à porter sa croix. La Sainte-Vierge apparaît derrière lui. Devant est un jeune homme coiffé d'un chapeau et portant sur ses épaules une scie emmanchée avec des dents bien menaçantes ; fond de monuments ; dans le lointain, le Calvaire avec les trois croix déjà dressées.

5. — *Notre-Seigneur en croix.* A ses pieds sont la Sainte-Vierge et saint Jean ; dans le fond, Jérusalem avec un clocher gothique.

6. — *Descente de croix.* La Sainte-Vierge est agenouillée à côté du corps inanimé de son Fils. Saint Jean le tient sur un linceul. Une sainte femme debout pleure ; puis vient Joseph d'Arimathie vêtu d'une sorte de planète rouge et coiffé d'un bonnet de même couleur ; il porte dans ses mains un vase d'aromates pour embaumer le corps du Sauveur. Dans l'arrière-plan, on voit encore Jérusalem avec château fort à tourelles et poivrières, puis un petit clocher à coupole avec croix et coq.

7. — *Mise au tombeau.* Joseph d'Arimathie et Nicodème, aidés d'un valet, mettent le corps sacré dans le sépulcre. La Sainte-Vierge tient l'un des bras de son Fils. La Madeleine, complètement renversée à terre, baise ses pieds ; on ne voit que son dos en raccourci et sa chevelure opulente.

8. — *Résurrection.* Notre-Seigneur plein de vie et de force s'élève du tombeau, tenant l'étendard du triomphe ; il est entouré d'une auréole et d'une gloire. Les soldats tombent à la renverse ou fuient épouvantés.

Le lambris de la nef est orné d'un semis de têtes d'anges, soleils de Louis XIV, étoiles et fleurs de lis. Ces der-

niers ornements ont été considérés comme emblèmes séditieux et effacés au moyen d'un coup de bouchon, probablement en 1830, de la même manière qu'aux fonts baptismaux de la chapelle de Saint-Tujean, en Primelin.

Dans la chapelle du Midi, où se trouvent les fonts baptismaux, sont représentés les quatre Évangélistes assis, tenant la plume et le livre des Évangiles, chacun accompagné de son attribut. Fond de paysage.

Le lambris du porche est divisé en quatre panneaux comprenant les quatre grands Docteurs d'Occident : saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire. Au-dessous des deux premiers, on lit : Mre YVES : SOLIEC : R : S : LE QUERR : F . LAN . 1660.

PLONÉVEZ-DU-FAOU. — Chapelle de *Saint-Herbot*, peinture de niches à volets déjà décrites. Sur le coffre d'un vieil autel mis au rebut, est peint un saint Yves.

PLOUDIRY. — Trinité et Rosaire.

PLOUÉGAT-GUERRAND. — Tableau du Rosaire. Au fond du porche, deux anges en peinture, accompagnant la statue de la Sainte-Vierge. Dans les côtés, peinture des quatre Évangélistes, au-dessus des statues des Apôtres.

PLOUÉGAT-MOYSAN. — A la chapelle de *Saint-Laurent du Pouldour*, vieux tableau représentant le martyre du saint diacre.

PLOUÉZOC'H. — Rosaire.

PLOUGASNOU. — Grand et beau tableau du Rosaire : la Vierge, avec l'Enfant-Jésus debout sur ses genoux, est assise sur un beau trône dont les tentures sont soutenues par deux anges ; elle est vêtue d'un très riche manteau. A ses pieds sont agenouillés saint Dominique et sainte Catherine de Sienne recevant le Rosaire. Sous le trône de la Vierge est le chien symbolique de saint Dominique, tenant dans sa gueule une torche allumée dont il brûle le globe du monde. Tout autour sont les quinze mystères,

en petits tableaux enchâssés dans le cadre. Au bas de la composition est cette inscription double :

Mre Jan Le Coat	*Jacob. Alix*
Rr de Plougaznou	*Pingebat Anno*
a Donné ce Tableau	*Dni. 1668*

Dans le retable du maître-autel sont peints en médaillons les bustes de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge. Près de la porte de la sacristie, petit tableau de N.-S. en croix, entouré de la Sainte-Vierge, saint Jean, sainte Barbe et saint Nicolas. Il y a un demi-siècle, existait dans la chapelle de *Kericuff* un curieux tableau du martyre de saint André.

PLOUGASTEL-DAOULAS. — A la chapelle de *Saint-Claude* existait, il y a quelques années, un lambris de bois couvert de peintures représentant la vie et les miracles du saint patron. Le lambris a été renouvelé et les peintures ont disparu.

PLOUGUERNEAU. — A la chapelle de *Saint-Michel*, tableau du Sacré-Cœur.

PLOUGUIN. – A la chapelle du château de *Lesven*, tableau de sainte Guen, mère de saint Guénolé.

PLOUHINEC. — Joli tableau de la Nativité, un peu dégradé.

PLOUNÉVEZ-LOCHRIST. — A la chapelle de Lochrist, Notre-Seigneur en croix.

PLOUVIEN. — Rosaire.

PONT-CROIX. — Rosaire. Au dossier du maître-autel, évangélistes ou prophètes, peu visibles.

PONT-L'ABBÉ. — A l'église de *Lambour*, à moitié ruinée, sur les murs de la nef, aux endroits où les couches de badigeon se sont écaillées, on remarque des traces de fresques sur l'enduit primitif, personnages et ornements, qui pourraient bien dater du XIIIe ou du XIVe siècle.

A la chapelle de la *Madeleine*, sur le lambris, sont peints

huit panneaux ayant trait à l'histoire et à la légende de cette grande Sainte. Sur le mur Nord, est une grande fresque du crucifiement : Notre-Seigneur en croix entre les deux larrons, la Sainte-Vierge et saint Jean, Madeleine, Véronique, bourreaux.

POULDAVID. — Lambris du chœur, dix ou douze panneaux; dans quelques-uns on reconnaît des scènes de la Passion, d'autres sont très difficiles à déterminer.

PRIMELIN. — Aux fonts baptismaux de la chapelle de *Saint-Tujean,* peintures déjà mentionnées à l'article : *Baldaquins de fonts baptismaux.*

QUÉMÉNÉVEN. — Chapelle de *N.-D. de Kergoat,* deux tableaux copiés de Valentin.

QUERRIEN. — Beau tableau du Rosaire, au bas duquel on lit ce distique :

Obtulit hoc munus Rector cognomine Flohic
qui vestra ante Deum vota precesque rogat — 1651.

RÉDÉNÉ. — Le lambris du transept Midi, au-dessus de l'autel de Notre-Dame de Lorette, est orné de six panneaux de peinture :

1. — Couronnement de la Sainte-Vierge.
2. — Notre-Dame de Lorette, priez pour nous.
3. — Saint Mathurin.
4. — Deux anges portant la sainte Maison de Lorette.
5. — Saint Pierre.
6. — Saint Paul.

A côté des peintures est cette inscription :

Vénérable Messire Yves Postec. Recteur.
Jan Le Bris, fabrique, lan 1716.

ROSNOEN. — Le 9 Mai de l'année 1895, en enlevant une boiserie délabrée, on a découvert sur le mur du transept Sud de l'église de Rosnoën une grande fresque ou peinture à la détrempe exécutée sur l'enduit en chaux. Ce

tableau, mesurant 3 m. 80 de largeur sur 4 mètres de haut, quoique pâli et défraîchi par le temps, peut se déchiffrer assez facilement et présente des détails remarquables comme dessin et comme style ; mais c'est surtout au point de vue iconographique et théologique qu'il est d'un intérêt supérieur. Il peut se définir : *le Triomphe de la Sainte-Trinité,* ou l'Église du ciel et celle de la Terre rendant leurs hommages à l'Adorable Trinité. C'est ce que proclament, du reste, les textes qui sont inscrits tout autour :

Au haut : SANCTA SVMMA ET INDIVIDVA TRINITAS IIIII NOSTRO IN SÆCVLA SÆCVLORVM AMEN.

D'un côté : TE SVMMA DEVS TRINITAS COLLAVDET OIS SPVS.

De l'autre côté : OIS SPVS LAVDET DMNV.

Dans la bordure du bas : TE PER ORBEM TERRARVM SANCTA CONFITETVR ECCLESIA 1677.

La fresque est divisée en trois zones : dans la partie supérieure est la Sainte-Trinité, entourée d'un grand nimbe circulaire et assise sur un arc-en-ciel. Les trois divines Personnes sont représentées sous forme humaine et sont revêtues de chapes ; le Père est coiffé de la tiare et le Fils tient en main une croix à longue hampe. Des deux côtés de la Sainte-Trinité, on voit la Sainte-Vierge assise et saint Jean-Baptiste debout, et plus bas deux anges en adoration.

La zone du milieu représente l'Église du ciel. Dans la partie centrale, les Patriarches et les Prophètes ; à leur droite, le groupe des Apôtres parmi lesquels on distingue saint Pierre tenant les clefs symboliques ; plus loin, saint Louis, roi de France, couronne en tête, vêtu du manteau royal et portant la Couronne d'Épines avec les trois Clous de la Passion. Puis un pape, un évêque, deux saints guerriers casqués et cuirassés, qui doivent être saint Maurice

et saint Georges ; et en dernier lieu saint Sébastien tenant en main trois flèches.

Au-dessus du groupe des Apôtres s'enroule une petite banderole sur laquelle on ne distingue que quelques lettres, mais où l'on devine ce verset du *Te Deum* : « *Te gloriosus apostolorum chorus* ».

Du côté opposé, on reconnaît saint François d'Assise, les mains croisées sur la poitrine et marquées des stigmates. A ses côtés, un personnage féminin qui doit figurer la sainte Pauvreté ; plus loin, on est bien tenté de reconnaître saint Dominique avec deux ou trois moines ; et à l'arrière-plan, une quantité de martyrs tenant des palmes à la main.

Dans la zone inférieure, figurant l'Église de la terre, le milieu est occupé par une représentation de l'église de Saint-Pierre de Rome, au-dessus de laquelle s'enlèvent deux longues banderoles légères portant ces inscriptions :

Te Deum laudamus, te Dominum confitemur
Te æternum Patrem omnis terra veneratur.

Du côté droit, on voit le Pape à genoux sur un prie-Dieu, des cardinaux, des évêques, des prêtres. Du côté gauche, agenouillés, l'empereur et le roi de France portant couronne et vêtus du manteau impérial et royal. L'empereur a à ses pieds le globe du monde. Derrière eux, sont des dames de la cour et des personnages du peuple.

C'est sous ce groupe que se trouve ce texte : *Te per orbem terrarum sancta confitetur ecclesia* : Sur toute la surface du globe la Sainte Église proclame vos louanges.

On peut voir par cette description que ce tableau est un magnifique commentaire du *Te Deum.*

Cette fresque est signée : sur l'une des portes de la basilique de Saint-Pierre, on lit en caractères très fins : P CANN P. 1677

Cette œuvre, précieuse par son style et par sa rareté, méritait d'être conservée et même restaurée ; elle a été habilement réparée, absolument dans le même caractère, en lui conservant toujours son aspect de fresque ; tous les détails ont été fidèlement reproduits, et c'est une page magnifique qui peut se lire maintenant avec la plus grande clarté.

Rumengol. — Dans le retable de l'autel Sud, Assomption. Autel Nord, Visitation, moderne.

Spézet. — Tableaux au-dessus des autels : Nativité de l'Enfant-Jésus et Adoration des bergers ; — Descente de croix ; — Assomption.

Peintures murales du XVIIIe siècle : Saint Pierre pleurant son péché ; — Sainte Madeleine à la Sainte-Baume ; — Saint André ; — Évêque, saint Ambroise ou saint Augustin.

Saint-Corentin de Quimper. — Peintures murales par Yan 'Dargent. — A la sacristie : tableaux de sainte Anne et de l'Extrême-Onction par Valentin ; — La tradition des clefs à saint Pierre ; — Les disciples d'Emmaüs ; — Saint Jérôme.

A l'Évêché, un tableau représente le vénérable Michel Le Nobletz auprès du lit d'un malade, entouré de toute sa famille, avec la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus dans les nuages. Une légende donne l'explication du sujet : *Veu faict par Monsieur de Fages de la ville de Quimper à Dom Michel Noblet prestre et a esté guéri au moys de Novembre lan 1661.*

A la chapelle des *Ursulines*, belle Assomption qui se trouvait autrefois devant la fenêtre absidale de la cathédrale.

Sainte-Croix de Quimperlé. — Au bas de l'église, un tableau bien détérioré : saint Joseph assis, portant l'Enfant-Jésus dans ses bras. A ses pieds, un pape portant son nom inscrit : *Saint Clément ;* une sainte : *Sta Joanna.*

Ce tableau est signé : *Avignon inv. 1656.* Ne serait-ce pas cet Avignon ou Auignon qui aurait habité l'hôtel d'Auignon, derrière l'Ellé, sur la vieille route de Vannes, et qui aurait donné son nom au vieux pont et à la place qui l'avoisine ?

SAINT-DIVY. — Sur le lambris du chœur, des peintures datant de 1676 retracent en six tableaux la légende de saint Divy ou David, évêque de Ménévie, et de sa mère sainte Nonne. En voici la description d'après Pol de Courcy :

Premier tableau. — Inscription latine : *David vulgo Devi ab angelo predicitur, terdenis priusquàm nasceretur annis, prophetatus innotuit.*

Inscription française : « L'ange apparaît à Xantus, roi de Walles, père de monsieur saint Divy, et lui annonce que le lendemain, chassant, il rencontreroit un cerf, un poisson et un essaim d'abeilles, qui pronostiqueroient la sainteté de saint Divy, son fils. Le cerf pronostiqueroit son zèle, le poisson son austérité et l'abeille sa sagesse ».

Xantus, endormi sur un lit de parade, reçoit la visite de l'ange indiquée par les mots : *Xanto patri.* Au-dessous, des cavaliers partant pour la chasse avec une meute nombreuse, se dirigent vers le monastère de *Nautanum.* En avant du monastère, une femme vêtue de blanc est accostée par trois personnages, dont l'un, tête nue, fléchit un genou devant elle. Les trois animaux symboliques, mentionnés dans l'inscription française, figurent au bas de cette dernière scène.

Deuxième tableau. — *Eodem tempore sanctus Patricius, angeli jussu, Rhosinam vallem dimittit, tendens Hyberniam, linquens David Meneviam.*

« Saint Patrice est adverty par un ange de quitter le vallon très-agréable, réservé pour monsieur saint Divy qui devoit noistre de là à trente ans, et passer en Hyber-

nie pour en estre l'apôtre, et s'embarquer au port Maugan. Il ressuscite Runither qu'il amena avec luy. »

Ce tableau représente, sur le premier plan, saint Patrice agenouillé, à qui l'ange apparaît ; le sol qu'il foule est jonché de roses ; c'est la vallée des Roses *(Traon-Rhos)* qu'il quitte suivi de ses disciples. Au milieu, un homme sort d'un tombeau sur lequel on lit : *Runither a* XV *annis hic sepultum, ressuscitat.* A droite, une ville fortifiée : *Portus Maugan,* puis la mer, sur laquelle flotte un vaisseau, et une île désignée par le mot *Hybernia.*

Troisième tableau. — Gignit Xantus sanctum David de beatâ Nonnita, et tempore conceptionis duo grandes lapides apparuerunt de novo.

« Xantus, roi de Cornouailles, à présent Walles, en Angleterre, faisant rencontre de sainte Nonne, engendre son fils, saint Divy, entre deux roches miraculeusement apparues. La terre s'amollit sous les coudes de sainte Nonne, en enfantant saint Divy, son fils. »

Au-dessus d'un cavalier dont le cheval se cabre, on distingue deux têtes, dont l'une est une tête de femme couronnée, et la légende : *Nonnita oppressa.* Dans le centre du tableau, sainte Nonne, vêtue d'une longue robe rouge, coiffée d'un voile blanc et la tête nimbée, porte un chapelet à la ceinture et la main droite sur son cœur. Derrière elle, sont deux menhirs, et au-dessus la légende : *Nonnita concipit.* Dans le lointain, sainte Nonne est agenouillée sur un rocher près de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde.

Quatrième tableau. — Puer hic quando baptizatur aquâ, cæco Mobo lumen datur oculos qui respersit.

« Belve, évesque de Ménévie, baptisa saint Divy. Mobus, aveugle, son parrain, est illuminé, se lavant les yeux des eaux de la nouvelle fontaine. Saint Divy, estant escholier, rendit la vue à son maître Paulinus, par le signe de la croix. »

Mobus, les yeux fermés, tient au-dessus d'une auge un enfant que baptise un évêque. Plus loin, Divy s'avance vers un docteur vêtu de noir, portant barrette et rabat, lequel est assis et semble sommeiller. Derrière lui, d'autres enfants examinent avec curiosité les gestes de leur condisciple.

Cinquième tableau. — Dùm prædicat incredulis, humus tunc colli similis surgit. Ens priùs humile ac error evanuit (sic).

« La terre se leva sous les pieds de monsieur saint Divy.... de montaigne, lorsqu'il prescha dans le concile de Brévy.... Pélagiens et un ange descendit comme un.... qu'il devoit prescher. »

Saint Divy, assis sur une élévation conique, tient en main son bâton pastoral ; une colombe voltige près de son oreille droite ; un grand nombre de personnages, et au premier rang des évêques, semblent l'écouter attentivement. Au-dessus de sa tête, on lit : *Sanctus David archiepiscopus.*

Sixième tableau. — Esto præsens D. patrone desolatis in agone. Salutem fer, pastor bone, nostræ semper Treviæ.

« Dieu advertit saint Divy de sa mort prochaine, qui arriva l'an 107 de son âge. »

Ce dernier tableau représente saint Divy couché ; saint Kentigern, penché sur son lit, l'exhorte à la mort ; Jésus-Christ, tenant sa croix, apparaît au Saint, de la bouche duquel sort un rayon où sont écrits ces mots : *Tolle me post te.*

SAINT-JEAN-DU-DOIGT. — Au-dessus des autels latéraux, tableaux de la Nativité de la Sainte-Vierge et Décollation de saint Jean. — A la tribune des orgues, peinture sur bois, le roi David jouant de la harpe, sainte Cécile, anges.

SAINT-LOUIS DE BREST. — Moïse frappant le rocher. — Sainte Félicité et ses sept enfants.

Saint-Melaine de Morlaix. — On y trouve les douze tableaux suivants :

1. — Grand tableau du XVIIe siècle représentant saint Antoine de Padoue et un autre saint Franciscain donnant l'habit du Tiers-ordre à une dame âgée, agenouillée sur un coussin et vêtue d'un manteau rouge bordé d'hermines. Deux femmes la soutiennent, et près d'elle une jeune fille à genoux pleure, tandis qu'un vieillard semble prier l'Enfant-Jésus porté par saint Antoine. Trois anges paraissent au ciel. On croit que ce tableau provient du couvent de Cuburien.

2. — Tableau du Rosaire.

3. — Tableau moderne de saint Vincent de Paul recueillant sur une poignée de paille, dans la neige, deux enfants abandonnés. Bonne toile, don de l'État, au temps de Louis-Philippe.

4. — Scène de martyre. Deux chrétiens sont déjà décapités, et le bourreau lève sa hache pour en frapper un troisième. Derrière, le juge est assis sur une estrade, et à droite, un soldat romain à l'air affligé tient une banderole portant ces mots : *Merito armatur contra me omnis creatura ;* C'est à bon droit que toute créature s'arme contre moi.

5. — Enfant-Jésus debout sur le globe du monde et écrasant la Mort ou le démon. Il est entouré de têtes de chérubins et d'anges dont plusieurs portent des instruments de la Passion. Au-dessus est un paysage, et des deux côtés saint Charles Borromée et un roi de France âgé et barbu.

6. — Sainte-Trinité adorée par différents saints.

7. — Beau tableau du Purgatoire, de Valentin.

8. — Petit tableau de la Sainte-Famille.

9. — Enfant-Jésus debout sur le globe du monde, avec, à ses pieds, la croix et le crâne d'Adam. Œuvre de Valentin.

10. — Adoration des bergers.
11. — Sacré-Cœur.
12. — Ensevelissement du Christ avant sa mise au tombeau.

Saint-Pol-de-Léon. — A la cathédrale, dans une chapelle du côté Nord, fresque du Moyen-Age représentant le jugement dernier. Anges et blasons à la voûte de la croisée du transept. — Tableau du Rosaire. — Adoration des Mages.

Sainte-Sève. — Belle Ascension, autrefois au-dessus du maître-autel.

Tréflaouénan. — Le lambris de l'église est couvert de peintures, donnant en 14 sujets un abrégé de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur :

1. — Nativité.
2. — Présentation au temple.
3. — Adoration des Mages.
4. — Entrée à Jérusalem.
5. — Lavement des pieds.
6. — Cène.
7. — Agonie au jardin.
8. — Baiser de Judas.
9. — Couronnement d'épines.
10. — Notre-Seigneur moqué et outragé.
11. — Montée au Calvaire.
12. — Crucifiement.
13. — Résurrection.
14. — Ascension.

Ces peintures sont de 1663. On y trouve la même naïveté et les mêmes anachronismes que dans celles de Ploéven : Jérusalem figurée comme une ville bretonne, avec flèche gothique surmontée d'un coq ; château-fort avec tours et créneaux.

BANNIÈRES

Si nos paroisses bretonnes sont fières, à juste titre, de leurs églises et de leurs clochers, elles ont aussi raison de tirer gloire de leurs vieilles bannières et de leurs croix de procession. C'est pour elles un sujet de noble émulation, et c'est en même temps, pour les amis de l'art et pour les connaisseurs, une vraie bonne fortune, que de voir réunis en certaines circonstances ces objets d'un autre âge, témoins des splendeurs d'autrefois, restes des richesses des siècles passés. Mais il faut des solennités exceptionnelles, comme le couronnement de Notre-Dame-du-Folgoat ou de Notre-Dame-des-Portes, la translation des reliques de saint Pol de Léon, pour grouper en grand nombre nos bannières historiées et nos croix ciselées, et c'est un coup d'œil ravissant que de voir défiler lentement et gravement, dans ces processions immenses, ces chefs-d'œuvre de broderie et d'orfèvrerie, dignement portés par les robustes jeunes gens et par les notables des paroisses.

Elles étaient nombreuses, autrefois, nos riches bannières, mais désormais le chiffre en est bien réduit. Exposées parfois aux injures de la pluie, enfermées dans des armoires sans air, en des églises humides, elles se sont défraîchies et sont peu à peu tombées en lambeaux. Disons que les paroisses qui ont le bonheur d'en posséder encore, prennent maintenant tous les soins voulus pour les bien conserver.

Toutes ont la même physionomie générale, portant sur les deux côtés les images des saints patrons de l'église ou

de la confrérie à laquelle elles appartiennent, brodées en fils de soie, d'or et d'argent, entourées de bordures en arabesques, semis de bouquets, fleurons et rosaces ; à chaque extrémité de la traverse du haut est une boule massive, sculptée et dorée ou couverte d'une riche étoffe, et le bas est découpé en lambrequins d'où pendent des glands en franges dorées, où sont cachées des clochettes qui font entendre leurs joyeux tintements.

DIRINON. — Deux anciennes bannières.

GUIMILIAU. — Deux : L'une portant d'un côté l'image de Notre-Seigneur en croix, et de l'autre : saint Miliau, le patron, avec la date de 1658; la seconde porte les représentations de Notre-Dame-du-Rosaire et saint Pol-Aurélien.

LAMPAUL-GUIMILIAU. — Deux : Notre-Dame, première patronne, debout sur des nuages, portant l'Enfant-Jésus sur le bras gauche et tenant un sceptre de la main droite; tout ce côté est couvert d'un semis de grands bouquets, très déliés. Saint Pol-Aurélien, second patron, en chape, mitre et crosse, foulant aux pieds son terrible dragon ; fond damassé, avec fleurons de fleurs de lis, bordures dans les côtés et bouquets dans le bas. — Bannière de la confrérie du Saint-Sacrement : deux anges en adoration devant un ostensoir entouré de nuages. — La Sainte-Vierge environnée d'anges et couronnée par la Sainte-Trinité.

LOCQUÉNOLÉ. — Une : Notre-Seigneur en croix entre la Sainte-Vierge et saint Jean. — Sainte-Famille ; en haut, le Père-Éternel, avec rayons descendant sur l'Enfant-Jésus.

PENCRAN. — Une bannière.

PLOUDIRY. — Bannière de confection récente, composée de petits personnages brodés, provenant d'anciennes chasubles et dalmatiques.

PLOUGONVEN. — Ancienne bannière mise au rebut, absolument du même dessin que celle de Lampaul-Guimiliau, ayant Notre-Dame avec l'Enfant-Jésus.

Plougourvest. — Deux : 1re, Notre-Seigneur en croix, entre la Sainte-Vierge et saint Jean ; saint Pierre, patron de la paroisse. — 2e, Notre-Seigneur en croix ; saint Pol de Léon.

Plouguerneau. — Deux : 1re, Notre-Seigneur en croix ; Notre-Dame-du-Rosaire, avec saint Dominique et sainte Catherine-de-Sienne. — 2e, saint Pierre et saint Paul, patrons.

Ploumoguer. — Deux bannières.

Sibiril. — Vieille bannière hors d'usage, maintenant au musée de l'Évêché. D'un côté, Notre-Seigneur en croix, avec la Madeleine agenouillée à ses pieds ; fond blanc, semé de bouquets brodés formant de grandes rosaces ; les bordures et les lambrequins du bas ont des fleurs de lis. De l'autre côté est le Rosaire : Notre-Dame et l'Enfant-Jésus donnant le Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine-de-Sienne. Autour de cette scène montent deux grandes tiges de rosier, dont les branches forment des enroulements très élégants, et sur le tout se déploie la représentation d'un grand chapelet dont les grains sont faits en broderie.

Taulé. — On conserve dans cette église une bannière en velours rouge, en forme d'oriflamme à deux pointes, bordée de franges d'or et couverte d'un semis de fleurs de lis d'or. C'est un ex-voto offert autrefois par la reine Marie Leczinska à la chapelle de Notre-Dame-de-Callot, qui dépendait à cette époque de la paroisse de Taulé.

Sur le milieu sont brodés deux écussons surmontés d'une couronne royale fermée. Le premier porte les armes de France : *d'azur à trois fleurs de lis d'or ;* le second, écartelé, porte : *au 1 et 4 aigle éployée, au 2 et 3, cavalier armé d'une massue,* avec écu brochant sur le tout, portant *une tête de diable.*

Les extrémités de la traverse haute portent une pointe

de lance en cuivre doré, évidée et ornée, dans cet évidement, d'une fleur de lis découpée.

TRÉFLEZ. — Deux bannières, dont l'une porte la représentation très belle et très distinguée de sainte Ediltrude, la patronne.

MUSÉE DE MORLAIX. — Deux vieilles bannières, dont l'une provenant de Saint-Jean-du-Doigt.

MUSÉE DE QUIMPER. — Bannière de Notre-Dame-de-Pitié, venant de Lampaul-Guimiliau.

Signalons encore :

RUMENGOL. — Une bannière moderne, fabriquée absolument dans le genre des anciennes du XVII[e] siècle.

FOLGOAT (LE). — Bannière brodée et offerte par M[lle] Roux, de Plounéour-Trez, en 1894, représentant d'un côté Salaün-ar-Foll se balançant à son arbre et chantant à la Vierge son *Ave Maria ;* de l'autre, l'écusson ducal de Bretagne.

CHATEAUNEUF-DU-FAOU. — Bannière de Notre-Dame-des-Portes, faite pour la grande solennité du couronnement, 26 Août 1894. Reproduction de l'Image miraculeuse, encadrée dans une porte d'or. Couronnement de la Sainte-Vierge au ciel.

Ajoutons que dans ces dernières années, on a fait l'acquisition de bon nombre de bannières nouvelles, et qu'on prend soin de les avoir de bon style et de bonne confection, dignes autant que possible des anciennes.

CROIX DE PROCESSION

Combien nombreuses devaient être, autrefois, ces croix précieuses et artistiques qui ont disparu pour la plupart!

Un relevé des objets qui furent portés à la *Monnaie* en 1793 nous en signale 33 pour le district de Brest, sans compter bon nombre de reliquaires, bras et chefs en argent et vermeil, ostensoirs, chandeliers, statues et statuettes, etc.

Cette liste ne donne pas malheureusement la description et le style de ces différents objets d'orfèvrerie, elle se contente d'en indiquer le poids, mais il est à croire que, dans le nombre, il se trouvait plusieurs qui étaient de vraies œuvres d'art et dont la perte est à jamais regrettable.

Parmi les croix processionnelles qui nous restent, nous pouvons en citer 29 qui ont réellement du style et du caractère. Il est probable que quelques autres auront échappé à mes investigations, mais on pourra être certain d'avoir au moins la nomenclature des plus remarquables.

Deux seulement sont de style gothique; celles de Plouguerneau et de Pont-Croix ; une troisième est de la vraie Renaissance, époque et style de François I[er] ; toutes les autres sont des dernières années du XVI[e] siècle et du courant du XVII[e], et ont entre elles beaucoup de points de ressemblance et de rapports communs, tout en différant de richesse et d'ornementation.

BRENNILIS. — Croix d'argent portant la date de 1650, ornée à son sommet et aux extrémités des croisillons de grosses boules à godrons, avec dépression dans le milieu, en forme d'équateur. Le grand nœud du pied se compose d'un double étage de niches séparées par des contreforts cylindriques et contenant des statuettes d'Apôtres et d'autres saints, le tout couronné par un dôme à imbrications. Ce nœud, plus ou moins développé, plus ou moins riche, se retrouve dans presque toutes les croix du XVII[e] siècle, avec les boules à godrons.

De chaque côté de Notre-Seigneur crucifié sont la Sainte-Vierge et saint Jean, portés sur des consoles en volutes se

terminant en un épanouissement en forme de corne d'abondance, et ornées à leur partie moyenne d'autres boules à godrons de moindre dimension. A chacun des bras ou croisillons est suspendue une clochette.

CARANTEC. — Croix de même genre que la précédente, un peu plus trapue dans ses formes, avec le nœud du bas plus riche, et trois ou quatre clochettes suspendues à ce nœud. Derrière est adossé saint Carantec portant chape, mitre et crosse. Cette croix mesure 1 m. 30 de hauteur, sur 0 m. 82 de largeur aux croisillons. Elle est ainsi datée : CESTE : CROIX : FVT : FAISTE : POVR : LA : TRAIVE : DE : QVARANTEC : LAN : 1652

GOUESNAC'H. — Croix en vermeil, à peu près de même modèle que les deux précédentes. Elle a 1 mètre de hauteur et est aussi ornée de deux branches en consoles portant les statuettes de la Sainte-Vierge et saint Jean. Derrière est la statuette du patron, saint Pierre, surmontée d'un joli dais. Le sommet et les bouts des croisillons sont terminés par des boules ornées, au lieu de godrons, de gloires à rayons pointus et flamboyants alternés.

Le nœud, un peu différent des autres, forme lanterne terminée en dessus et en dessous par deux demi-boules ou calottes gravées de pointillés. Autour sont six niches séparées par des contreforts cylindriques et contenant les bustes en bas-relief des apôtres saint Pierre, saint Paul, saint André, saint Jacques, saint Jean et saint Philippe.

A la jonction du pied avec la hampe est gravée cette inscription :

M. G. KVZORE. P. E. R

Sur la naissance des deux branches :

NOBLE. E. DISCRET. RENE. BLANCHARD. R[r]. DE. GOHENNEH. E. PROMOTEVR. DE CORNOVALE. 1691

GOULIEN. — Croix avec boules à godrons, mais sans

branches à volutes ; deux clochettes. Au dos, petite niche avec Vierge-Mère. On y lit cette inscription :

Ceste croix apartient à la chapelle de Nre Dame de Lanourec en la paroisse de Goulien, feict au temps de Guillome Quilivic, fabrique, 1574.

GUENGAT. — Croix renommée et très riche, mesurant 1 m. 30 de hauteur ; statuettes de la Sainte-Vierge et saint Jean, boules à godrons, deux clochettes ; aux pieds du Christ, médaillon ovale contenant un gros cabochon. C'est le grand nœud surtout qui est remarquable, il est formé de deux rangs de niches à coquilles, celles du bas plus grandes, reposant sur un soubassement et séparées par des contreforts ou pilastres carrés et guillochés que couronnent de petites urnes. Le second étage est en retrait, les niches sont de plus petite dimension, et les angles sont garnis de colonnettes rondes. Le dessous du soubassement et les couronnements des frises sont ornés de crêtes découpées et ciselées. Au haut de la niche de la face antérieure, est gravée la date de 1584.

IRVILLAC. — Cette paroisse conserve la belle croix de la chapelle de Coat-Nan, qui fut réclamée en 1793 pour la *Monnaie.* Les paysans qui furent chargés de la porter à Landerneau firent semblant de se battre en route, se firent aux bras des entailles sanglantes et arrivèrent en ville disant qu'ils avaient été attaqués et maltraités par des voleurs qui avaient enlevé la croix.

KERFEUNTEUN. — La croix de cette paroisse a aussi trois belles boules à godrons, deux statuettes de la Sainte-Vierge et saint Jean, deux clochettes. Le nœud diffère un peu de ce que nous avons vu jusqu'ici ; il est constitué par six colonnettes corinthiennes dégagées supportant une sorte de dôme qui abrite un petit édicule intérieur, où sont six niches avec statuettes.

Inscription : B. TRINITAS.·. P. R. DVBOIS. J. LE : BESCOND. F. DELY. RECTEVR. 1638

LANNÉDERN. — Notre-Seigneur en croix entre la Sainte-Vierge et saint Jean, boules, nœud à deux étages de niches contenant les douze Apôtres. Au dos, saint Édern, à cheval sur un cerf.

Inscription : FET. CE. IOVR. 19 AVRIL. 1620

LANNEUFRET. — Même genre.

LAZ. — Croix très riche, qui a figuré avec honneur au couronnement de Notre-Dame-des-Portes.

MESPAUL. — Croix datée de 1675.

PLEUVEN. — Argent doré ; hauteur, 0 m. 93 ; quatre boules, Sainte-Vierge et saint Jean ; au dos, saint Jacques le Majeur, avec chapeau, bourdon et gourde.

Inscription : POUR. LA. PAROISSE. DE. PLEUVEN

PLEYBER-CHRIST. — C'est, semble-t-il, la plus riche et la plus grande des croix du diocèse. Elle a trois grosses boules à godrons, deux clochettes, statuettes de la Sainte-Vierge et saint Jean portées sur des consoles ornées de feuillages ciselés et agrémentées de petits enroulements qui forment de fines crossettes. Sur la tige et les croisillons sont des médaillons ovales contenant les emblèmes des Évangélistes. C'est le nœud particulièrement qui est d'une grande richesse ; il a peut-être trop de développement en hauteur, mais autour des niches, sur les contreforts et pilastres, sur les soubassements, frises et couronnements s'étalent des ciselures variées, de la plus grande finesse et de la plus remarquable élégance. Cette croix n'est pas datée, mais elle a les plus grands rapports avec celles de Carantec, Guengat, Plougoulm et Plouigneau.

PLONÉVEZ-DU-FAOU. — Croix d'argent retrouvée vers 1895 au fond de l'ossuaire de Saint-Herbot, où elle a dû être cachée pendant la Révolution. Elle a trois boules aux extrémités, une plus grosse faisant nœud sous les

deux bras en consoles qui portent les statuettes. Au dos, statuette de saint Herbot.

PLOUÉNAN. — Croix mesurant 1 mètre sur 0 m. 75. Trois grosses boules aux extrémités; nœud rond composé d'une série de nichettes formant comme un cylindre entre deux demi-boules ou calottes sphériques, bras en consoles portant les statuettes habituelles, deux clochettes, quatre petits médaillons ronds.

PLOUGASNOU. — Boules à godrons, statuettes latérales. Au dos, statuette de saint Pierre en chape et tiare, tenant les clefs.

PLOUGOULM. — Hauteur, 1 m. 05, largeur, 0 m. 70. Deux statuettes, deux clochettes. Le nœud est en forme de lanterne hexagonale, avec niches creusées dans les parois et pilastres carrés aux angles, jolies ciselures ou ornements au repoussé. Le couronnement est en forme de dôme, entouré de six niches plus petites. Cette croix date de 1640 et a été fabriquée par un orfèvre de Saint-Pol-de-Léon, Robert Daniel, dont elle porte le poinçon : R. D.

PLOUGUERNEAU. — Jolie petite croix gothique, en argent doré, mesurant 0 m. 60 de hauteur sur 0 m. 32 de largeur. Aux côtés de Notre-Seigneur sont les statuettes de la Sainte-Vierge et saint Jean. Les extrémités sont formées par des fleurons à trois feuilles estampées et gracieusement découpées. Ces fleurons sont précédés de quatre médaillons en quatrefeuilles émaillés, portant sur la face une ornementation de quatre petites rosaces avec croisette au milieu, et au revers les emblèmes des Évangélistes. Au milieu de ce revers est un médaillon plus grand, avec Agneau pascal. Le nœud forme comme une petite bastille hexagonale, avec tours à poivrières aux angles et niches dans chacun des intervalles.

Malgré ses apparences gothiques, cette croix doit être de la première moitié du XVIe siècle, car le titre I. N. R. I. est en caractères romains.

Plouigneau. — Riche croix, haute de 1 m. 30, large de 0 m. 80 ; statuettes de la Sainte-Vierge et saint Jean, deux clochettes suspendues aux croisillons, et deux autres aux consoles qui soutiennent les statues. Le nœud est carré et semble avoir des dimensions excessives en largeur. Cela est dû au grand développement des quatre contreforts d'angles, sur les joues desquels se continuent la série des nichettes des Apôtres.

Ploumoguer. — Croix dans le même style.

Pont-Croix. — Petite croix gothique en cuivre fondu, bouts des croisillons fleurdelisés, nœud orné de quelques dessins flamboyants.

Saint-Jean-du-Doigt. — C'est peut-être la croix la plus précieuse et la plus intéressante que nous ayons, non pas tant au point de vue des dimensions et de la richesse qu'à cause de la beauté de son style et de la finesse de son ornementation. Elle est du plus pur style de la Renaissance, époque de François Ier, elle en offre tous les caractères. Au lieu d'être fondue et d'avoir sa tige ronde comme les croix du xviie siècle, elle est faite de lames d'argent appliquées sur une âme en bois, mais sur ces lames sont estampés les rinceaux les plus fins et les plus déliés, que nous trouvons du reste dans tous les monuments de cette période. Des deux côtés du Christ en croix sont la Sainte-Vierge et saint Jean ; aux quatre extrémités trilobées, de petits médaillons contenant les Évangélistes. Au revers, saint Jean-Baptiste dans une niche et la Sainte-Trinité dans un médaillon central. Le nœud, en forme de boule, est couvert d'ornements estampés et environné d'une série de petits médaillons ronds.

Saint-Servais. — Belle croix en argent, du xviie siècle, mais un peu plus simple que celles que nous avons étudiées précédemment.

Saint-Thégonnec. — Deux belles croix d'argent ; la

grande mesure 1 mètre de hauteur et est à double croisillon, comme les croix archiépiscopales.

Saint-Yvi. — Deux croix, l'une de saint Yvi, l'autre de saint Symphorien, soldat martyr, dont elle porte l'image à son revers.

Trégourez. — Hauteur, 1 m. 04 sur 0 m. 65 de largeur ; consoles soutenant deux statuettes ; nœud hexagonal à deux rangs de niches et contreforts cylindriques surmontés d'un petit fleuron. Au-dessus, est la statuette de saint Idunet, le patron, et au revers, saint Pierre et la Vierge-Mère entourée d'une gloire rayonnante. Sur le nœud, on voit une jolie frise et des enroulements frappés à la matrice.

Trégunc. — Cette croix est très remarquable par la beauté et la correction de ses lignes. Elle diffère des autres en ce que la tige et les croisillons ne sont pas de forme cylindrique, mais en prismes octogonaux, et ces pans du prisme se continuent également sur les boules des extrémités. Sur toutes ces parties planes courent des rinceaux très fins que l'on retrouve également sur le nœud, lequel présente un très bel aspect architectural. La hauteur est de 1 m. 25, et l'inscription est ainsi conçue :

1610. EN. FEVRIER. POVR. LA. PAROISSE
DE. TREGUNC

CALICES, OSTENSOIRS

CHASSES, RELIQUAIRES ET AUTRES ŒUVRES D'ORFÈVRERIE

Outre les croix de procession, il est bon d'étudier les autres œuvres d'orfèvrerie ancienne que l'on conserve dans nos églises. On possède encore quelques vieux cali-

ces et ostensoirs, des reliquaires de styles variés, des chandeliers, lampes de sanctuaire, statues d'argent, etc.

CLOHARS-CARNOET. — Calice de saint Maurice.

CROZON. — Petit reliquaire en bronze doré, en forme de chapelle gothique, entouré de contreforts et de niches du XVe siècle, qui contiennent les statuettes des douze Apôtres. Il mesure 0 m. 20 de longueur, 0 m. 12 de largeur et 0 m. 40 de hauteur, et porte cette inscription :

Gouzien faic faire ceste relicquere en l'oneur de Dieu, Monsieur saint Pierre, avecq dix mille martyrs et pour la paroisse de Crauzon.

Ces dix mille martyrs sont ceux dont l'histoire est décrite dans le grand retable conservé dans cette église et qui a été mentionné à l'article : *Autels et retables.*

Il existe encore une autre châsse plus grande, en bois noir, revêtue d'ornements en argent repoussé, style Louis XIII ou Louis XIV. Il contient les reliques de : saint Valentin, martyr ; saint Félix, martyr ; sainte Candide, vierge ; saint Valentin, prêtre et martyr ; saint Vincent, martyr ; saint Prétextat, martyr ; sainte Justine, vierge et martyre ; saint Sévère, martyr ; saint Innocent, pape et martyr.

Cette même église possède dix beaux chandeliers en bois sculpté, du XVIIe siècle.

DIRINON. — Calice Louis XIII dont la patène est ornée, en dessous, d'un magnifique sujet en bas-relief représentant l'Assomption de Notre-Dame. La Sainte-Vierge est portée dans les nuages par quatre anges, dont deux tiennent une couronne au-dessus de sa tête.

En plus, on trouve un beau coffret en argent contenant les orceaux des saintes-huiles.

DOUARNENEZ. — Reliquaire d'argent, autrefois à Ploaré, en forme de châsse reposant sur une base en empattement, avec supports en volutes dans les angles.

Mesure de la base : 0 m. 36 sur 0 m. 16.

Corps de la châsse : 0 m. 22 sur 0 m. 10 et 0 m. 14 de hauteur.

Hauteur totale, avec le couvercle et la statuette qui le surmonte : 0 m. 30.

Le tout est composé dans le style Louis XIV ou Louis XV. Sur chacune des deux grandes bases sont deux baies vitrées, encadrées de feuilles d'acanthe et de lourds festons. Aux angles sont des statuettes dont l'une est vêtue d'une dalmatique et tient une scie comme caractéristique. Les trois autres sont probablement des Apôtres tenant des livres et des palmes.

Au haut du coffret, la corniche est couronnée d'une crête de fleurons découpés, courant à la base du toit. Ce toit est en forme de carène renversée, décorée d'arabesques et de feuilles d'acanthe, et est surmonté d'une statuette de saint Corentin, en chape, mitre et crosse, ayant à ses pieds son poisson traditionnel.

Ergué-Gabéric. — Six chandeliers d'argent en style Louis XIII, de trois hauteurs différentes, d'un galbe excellent et d'une admirable ornementation feuillagée. Une croix d'autel, un encensoir et deux lampes du même travail.

Esquibien. — Bel ostensoir de 1603, porté sur un pied à dix lobes pointus. Le nœud est absolument le même que celui des belles croix du XVIIe siècle, composé de deux étages de niches séparées par des pilastres ornementés et couronnés de petites urnes. La lunette est entourée de rayons à pointes et à flammes alternés, et surmontée d'un petit crucifix.

Le tout ne mesure que 0 m. 47 de hauteur, et on y lit cette inscription :

D. KNEVEL : LE : JENER. F. 1603

Cette lunette peut se démonter et s'enlever pour être

remplacée par une coupe de calice qui est également d'un beau travail.

Goulien. — Petit reliquaire en argent doré, renfermant des reliques de Terre-Sainte et de saint Laurent, diacre et martyr, authentiquées par Mgr de Coetlogon, en 1680.

Ce joli reliquaire est fort intéressant, parce qu'il est composé de pièces qui sont différentes de style et aussi de date. C'est un coffret rectangulaire recouvert d'un toit à une seule pente, vitré de deux verres et surmonté d'un fronton courbe contenant le buste du Christ. Entre les deux vitres, dans un médaillon ovale, est un écusson portant du *vair*.

Sur la façade, une niche centrale contient la statuette de saint Laurent avec son gril, mais vêtu d'une chasuble au lieu d'une dalmatique. Des deux côtés, panneaux en bas-reliefs :

1. — La Sainte-Vierge assise, tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux ; saint Joseph agenouillé, prenant la main de l'Enfant-Jésus ; sainte Anne et saint Joachim.

2. — Saint Goulven, patron de la paroisse, en chasuble et mitre, tenant sa crosse et un livre.

Cette façade et le couronnement sont en style de la fin du XVIIe siècle, tandis que sur les deux côtés qui forment les bouts sont des panneaux gravés avec une riche ornementation Renaissance et la représentation de saint Pierre et de saint Paul, portant la date de 1557.

Sur le dos, on lit cette inscription :

NOBLE. ET. DISCRET. Mre. IAN DE KGARIOV RECTEVR — HONORABLE. HOMME. YVES. PERROT. FABRIQVE. 1680.

Les mesures sont : longueur, 0 m. 18, largeur, 0 m. 055, hauteur, 0 m. 12.

Pour cette même paroisse, indiquons aussi la cloche de saint Goulven, qui est conservée et vénérée comme relique

du saint patron. Elle est en forme de tronc de pyramide. Les côtés de la base inférieure mesurent 0 m. 11 et 0 m. 12, ceux du haut, 0 m. 08 et 0 m. 10 ; la hauteur est de 0 m. 14, et elle est terminée par une anse assez forte, fondue avec le tout. Elle est donc de même forme et à peu près de mêmes dimensions que la cloche de saint Pol-de-Léon, et on l'impose aussi sur la tête de ceux qui sont affligés de maux de tête et de surdité.

Est-ce une des cloches fabriquées par saint Goulven lui-même, comme il est raconté dans sa vie ?

Forêt-Fouesnant (La). — Calice en argent doré, mesurant 0 m. 35 de hauteur et 0 m. 13 de diamètre à la coupe. Il repose sur un pied à six lobes ronds séparés par des pointes ; sur ce pied s'épanouit une gloire à rayons flamboyants, et sur l'un des lobes est figuré un petit crucifix.

La tige est presque entièrement couverte par un grand nœud formé par deux étages de niches abritant de minuscules statuettes, niches séparées par des colonnettes fuselées et couronnées par de petits frontons de volutes et de feuillages. Au bas de la coupe montent des rayons à pointe, alternant avec des rayons flamboyants. Le genre de ce travail semble devoir nous reporter à la seconde moitié du xvie siècle.

Guengat. — Calice gothique de 0 m. 30 de hauteur. La coupe a un diamètre de 0 m. 13.

Guimaec. — Calice portant cette inscription : I. ANA VALOI. KVLIO. 1583

Juch (Le). — Petite châsse en argent mesurant 0 m. 192 de longueur, 0 m. 082 de largeur et 0 m. 165 de hauteur totale. Le coffret, en partie carré, a ses deux côtés ornés d'un cartouche allongé, avec évidement vitré dans le milieu. Aux quatre angles, dans des niches, des petits génies nus ou des anges sans ailes tiennent les instru-

ments de la Passion : clou, marteau, lance, échelle. Au-dessus sont quatre petites urnes de couronnement.

Le toit ou couvercle est en forme de carène renversée, surmontée d'une croix et d'une crête feuillagée. Les côtés et les bouts sont ornés d'une décoration d'arabesques se détachant sur un fond pointillé.

LANDELEAU. — Reliquaire en tôle dorée ou en cuivre, en forme de petite châsse, ayant 0 m. 36 de longueur, 0 m. 14 de longueur et 0 m. 24 de hauteur. Les deux extrémités et la face principale sont ornées de compartiments flamboyants et d'arcatures contenant de petits personnages de 0 m. 03 de hauteur ; quelques masques et cartouches indiquent qu'on est en pleine Renaissance. Le tout est porté sur le dos d'un cerf et d'une biche en étain, qui se regardent fièrement.

LANDÉVENNEC. — Grand reliquaire en bois avec application d'ornements d'argent. Deux jolis petits reliquaires analogues provenant de l'abbaye.

LANHOUARNEAU. — Bras-reliquaire en argent, avec ornements ciselés ou frappés à la matrice, qui semblent indiquer le XIIIe siècle.

LANNÉDERN. — Reliquaire d'argent, long de 0 m. 50, large de 0 m. 12 et haut de 0 m. 15, contenant des reliques insignes de saint Edern. Aux angles sont des niches gothiques abritant les statuettes de saint Pierre, saint Paul, saint André et saint Jean.

LANNILIS. — Petite châsse de cuivre doré en forme de chapelle du XVe siècle. Deux petits médaillons du XIIIe siècle. Joli ostensoir Louis XIV, haut de 0 m. 55 et portant cette inscription :

DON . FAICT . A . L'ARCHICONFRAIRIE . DV . SAINT . SACREMENT . ERIGÉE . EN . L'ÉGLISE . PAROISSIALE . DE . LANNILIS . EVÊCHÉ . DE . LÉON . PAR . H . ET . P. D. CATHERINE . DE . LYS . DOVAIRIERE . DE KEROVARTZ . 1664

LESNEVEN. — A la chapelle de l'hôpital, bras d'argent de saint Maudet.

LOC-MARIA-QUIMPER. — Petite croix reliquaire, ayant double croisillon, formée de lames en argent doré appliquées au moyen de rivets sur une âme en bois et couvertes d'une ornementation de lignes, losanges et zigzags faits au pointillé et semblant indiquer le XIe siècle, de même que la forme des lettres des deux inscriptions qui se lisent sur les croisillons :

HIC EST CRUX XPI
HIC EST CRUX SCI PETRI

Les dimensions de cette croix sont : hauteur, 0 m. 17 ; longueur des croisillons, 0 m. 068.

Cette croix a été déposée au Musée de l'Évêché.

LOC-MÉLAR. — Le reliquaire en bois noir, qui renferme les reliques de saint Mélar, est surmonté d'une statuette en argent du jeune prince, mesurant 0 m. 43 de hauteur. De la main gauche il tient sa main droite coupée, et de la main en argent qui remplace celle-ci, il porte le sceptre. Il est vêtu d'une longue robe recouverte d'une sorte de dalmatique ornée de fleurons, et par-dessus est un manteau royal semé de fleurs de lis et d'hermines ; à son cou est passé le cordon de l'ordre de saint Michel, et sa tête est surmontée d'une couronne fermée.

LOCQUÉNOLÉ. — Le trésor renferme deux reliquaires contenant des reliques de saint Guénolé :

1. — Une tête d'argent à grande tonsure, contenant un os sous le crâne. Le vêtement qui couvre les épaules, chasuble ou chape, est garni d'ornements feuillagés.

2. — Bras d'argent renfermant un ossicule sous un cristal. Il est ornementé de feuillages dorés, très déliés.



Buste-Reliquaire de saint Guénolé, à Locquénolé.

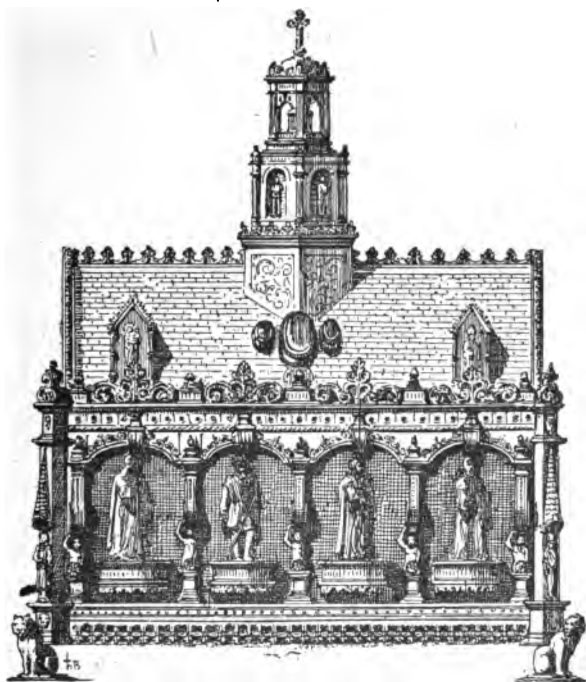
LOCRONAN. — Petit reliquaire de saint Eutrope, en forme de coffret, mesurant 0 m. 23 de longueur, 0 m. 07 de largeur, 0 m. 13 de hauteur. Les côtés sont couverts de panneaux ornés d'arabesques frappées à la matrice, analogues à celles de la croix de Saint-Jean-du-Doigt. Ces côtés sont d'argent, le soubassement et le couvercle sont dorés. Au milieu de la façade est une niche dorée abritant une statuette de saint Eutrope.

Calice : hauteur, 0 m. 25 ; largeur du pied, 0 m. 20 ; diamètre de la coupe, 0 m. 125. Au-dessous du nœud sont six niches d'Apôtres ; le nœud est formé de six mamelons en losange, décorés d'hermines niellées, et séparés par de petits panneaux flamboyants. Ce calice a été donné par Marguerite de Foix, épouse de François II, duc de Bretagne.

Petit ostensoir Louis XIII, avec deux petites Renommées dans les côtés, dans le genre de celui de Plougasnou.

Cloche de saint Ronan, formée de deux feuilles de cuivre cintrées et rivées l'une à l'autre sur les bords par une série de petits clous de même métal, de manière à former comme un cylindre aplati, dont le plus grand diamètre est de 0 m. 15 et la hauteur de 0 m. 20. On la porte en procession lors de la grande *Troménie*.

MARTYRE (LA). — Reliquaire de saint Salomon, ou petite châsse en argent, l'une des plus belles œuvres d'orfèvrerie de la Renaissance que possède notre pays. Cette châsse a la forme d'une chapelle dont la façade principale, les deux



Châsse de saint Salomon, à La Martyre.

pignons et les quatre contreforts d'angles sont ornés de niches contenant les statuettes des douze Apôtres. Les niches de la façade et des pignons sont constituées par des culs-de-lampe de forme arrondie, puis par des cariatides qui soutiennent une arcade surbaissée ornée de feuillages en arabesques et d'un ruban en volute saillante formant clef centrale. Au-dessus, règne une frise de feuillages et de rubans enroulés. Sur le côté du toit, sont deux lucarnes, dans lesquelles se détachent les images de la Sainte-Vierge et d'un saint évêque. Ce toit est surmonté d'un lanternon à pans ornés de six niches, dans lesquelles la même figure de guerrier alterne avec une cariatide trois fois répétée. Comme ce guerrier n'est pas nimbé, on n'est pas autorisé à conclure que c'est saint Salomon, le second patron de l'église. A la base de ce lanternon, est une décoration feuillagée dont on trouve des analogues dans les compositions des maîtres de la Renaissance.

Les mesures de ce précieux reliquaire sont : longueur, 0 m.29 ; largeur, 0 m.18 ; hauteur du toit, 0 m.25 ; hauteur totale avec le lanternon, 0 m. 40.

Cette église possède aussi une belle statue d'argent de l'Enfant-Jésus.

PLOBANNALEC. — Reliquaire à pied, en forme de monstrance, en argent doré, de 0 m. 29 de hauteur. Sur un pied carré s'élèvent quatre montants ou contreforts légers supportant un dais gothique, de manière à former comme un petit édicule de style flamboyant dans lequel est logée une petite statuette d'évêque, qui ne peut être autre que saint Alour, patron de la paroisse. Au-dessus de ce dais, un encorbellement reçoit un coffret carré dont les quatre côtés vitrés sont couronnés par des crêtes fleuronnées et par des pignons décorés sur leurs faces de dessins flamboyants, avec rampants hérissés de crochets feuillagés.

Aux angles sont des niches abritant les statuettes de saint Louis, roi de France, saint Sébastien, sainte Barbe, sainte Catherine. Sur la croisée du toit est établi un petit clocheton octogonal, accosté de contreforts et ajouré de lancettes.

Plougasnou. — Joli ostensoir du temps de Louis XIII. Le pied, de forme elliptique, est entouré d'une bordure de feuilles d'acanthe, puis d'un orle de perles, et sur le renflement du milieu une ornementation de têtes d'anges se combine avec des enroulements de feuillages et un médaillon encadrant un personnage en buste.

La tige est composée de deux nœuds inégaux, séparés par une gorge et par un épanouissement en corolle. Le premier nœud au-dessus d'un rang de feuille d'acanthe a une série de têtes d'anges ; le second, plus élancé, a aussi à sa base une ornementation feuillagée ; du sommet sort comme un bouquet de feuilles qui porte la lunette dont le cercle est garni de têtes de chérubins et entouré de rayons alternativement pointus et ondulés ou flamboyants.

Mais ce qui fait la distinction de cette jolie monstrance et en fait une œuvre tout à fait remarquable, ce sont les deux petits anges qui l'accompagnent de chaque côté. Du pied du premier nœud partent en volutes deux branches de palmier, qui se terminent comme en cornes d'abondance pour supporter deux petites Renommées gracieusement drapées d'une robe longue et d'une tunique courte. Les deux élégantes figurines ont leurs ailes déployées, d'une main elles tiennent une palme et de l'autre soutiennent les rayons de l'ostensoir.

L'église de Plougasnou a de plus deux calices, dont l'un spécialement est digne d'attention. Le pied à six lobes est décoré de feuillages et d'entrelacements de tiges, travail estampé ou fait au repoussé absolument dans la note de la Renaissance. Le nœud qui entoure la tige est

dans le même style et comprend six niches avec statuettes, séparées par des colonnettes fuselées, dans le genre de celles du calice de la Forêt-Fouesnant. Niches et colonnettes sont couronnées par une crête découpée et par de petites urnes. A la base de la coupe, un ruban formant entrelacs dessine six médaillons dans lesquels se jouent des arabesques Renaissance admirablement agencées.

PLOUIDER. — Reliquaire en argent de saint Didier, un peu dans le genre de celui de Lannédern.

PONT-L'ABBÉ. — Au musée de Kernuz, un calice gothique ; un autre, style Louis XIII ou Louis XIV. — Petit ostensoir de 0 m. 36 de haut, portant cette inscription : *Pour la paroisse de Beuzec-Cap-Sizun.* M. I. M. R. H. G. F. 1630. *Jean Moreau, Recteur.*

Encensoir de même ornementation, venant aussi de Beuzec. — Encensoir de cuivre, du XIIIe siècle.

ROCHE (LA). — Le trésor de La Roche conserve encore deux calices anciens et un joli petit reliquaire en argent.

L'un des calices doit être de la fin du XVe siècle ou du commencement du XVIe. La coupe et le nœud offrent des découpures et des arcatures flamboyantes rehaussées d'émaux ; mais le pied est plus récent et a été rapporté ; il est à cinq lobes, du style du XVIIe siècle, et porte cette inscription : P. LA . CHAPELLE . DE . SAINT . YVES . DE . LA . ROCHE . MORIZ. 1610. — Sa hauteur est de 0 m. 27.

Le second mesure 0 m. 24 et est en bon style Louis XIII. De fins médaillons représentent : sur la coupe, la prière au Jardin des Oliviers ; sur le pied, le portement de croix ; sur la patène, le crucifiement.

Le petit reliquaire a la forme d'une chapelle gothique flamboyante, avec fenêtres à meneaux, contreforts, crête feuillagée contournant le tout, autre crête couronnant le toit, joli clocher découpé, à huit pans, à cheval sur la

toiture. Les dimensions de cette pièce d'orfèvrerie sont : longueur, 0 m. 22 ; largeur, 0 m. 13 ; hauteur du toit, 0 m. 20 ; hauteur du clocheton, 0 m. 31.

Roscoff. — Belle statue en argent de la Sainte-Vierge et riche chapelet, dons de Marie Stuart ; car c'est à Roscoff que débarqua cette jeune princesse lorsqu'elle vint à ce *plaisant pays de France* pour se fiancer, en 1548, et se marier, en 1558, au Dauphin, qui devint ensuite le roi François II.

Le chapelet est un vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie ; tous les grains sont en ambre, entourés d'ornements en filigrane d'argent d'une finesse extrême et d'une admirable variété.

La statue et le chapelet sont portés en procession les jours de grande solennité.

Saint-Corentin de Quimper. — Riche calice du xviie ou du xviiie siècle.

Chapelle de l'hôpital de Quimper : ostensoir Louis XIII, provenant de l'église d'Ergué-Gabéric, et de même style que les chandeliers de cette paroisse. Il est de même dimension et de même dessin que l'ostensoir de Plougasnou, sauf qu'il n'a pas les deux anges des côtés.

Sainte-Croix de Quimperlé. — Au couvent de la Retraite, autrefois des Dominicains, châsse en argent du xvie siècle, faite de feuilles d'argent appliquées sur un coffret en bois. Elle est en forme de chapelle, reposant sur un soubassement, avec neuf petites fenêtres ou ouvertures percées sur chacune des faces ; sur le toit ce sont des ouvertures rondes et rectangulaires. Le tout est couronné d'un petit clocher. La longueur du soubassement est de 0 m. 40 ; la hauteur du toit, 0 m. 20 ; la hauteur du clocheton, 0 m. 40.

Saint-Éloi. — Riche calice.

Saint-Évarzec. — Reliquaire du Saint Clou, petite

châsse en argent en forme de chapelle, portée sur quatre pieds figurant des contreforts d'angles. Longueur, 0 m. 31 ; largeur, 0 m. 11 ; hauteur, 0 m. 13. A l'intérieur, une gaîne d'argent en forme de clou renferme une parcelle d'un des clous de la Passion. Sur la gaîne se lisent ces inscriptions gothiques : *De . Sancto . Clavo . — D . Y . Loheac . R . de . Sancteverdec.*

Saint-Jean-du-Doigt. — Le trésor de cette église est le plus riche du Diocèse. Outre la croix Renaissance qui a été déjà décrite, on y conserve deux beaux calices et trois reliquaires.

1. — Le grand calice en vermeil est le plus monumental qui se puisse voir ; il mesure 0 m. 35 de hauteur, avec 0 m. 155 de diamètre à la coupe. Le pied, qui a 0 m. 22 d'empattement, est couvert d'enroulements de feuillages et d'arabesques. Le nœud, dans le genre des nœuds des croix processionnelles, contient huit niches garnies de statuettes, et sur le bas de la coupe se déploient encore des arabesques, des dauphins et des têtes d'anges. La patène, large comme une assiette et mesurant 0 m. 24 de diamètre, a la même ornementation feuillagée dans laquelle deux petites Renommées tiennent un médaillon offrant le profil de François Ier, tandis qu'au centre même se trouve un émail de la plus grande beauté représentant la Sainte-Vierge et saint Joseph à genoux devant l'Enfant-Jésus, pendant que deux bergers, au second plan, s'approchent pour lui offrir leurs hommages.

2. — Le petit calice est très simple comme ornementation, mais il a sur son nœud huit petits émaux noirs et blancs d'une finesse extrême, donnant les effigies des Apôtres.

3. — Bras-reliquaire en argent, renfermant un os du bras de saint Maudet.

4. — Tête d'argent, contenant la tête de saint Mériadec.

5. — Petit étui en vermeil, enfermant sous un cristal une phalange d'un doigt de saint Jean-Baptiste, transporté miraculeusement en cet endroit et devenu ainsi l'origine et l'occasion de la construction de cette admirable église.

Saint-Nic. — Deux petites châsses d'argent. La première est en forme de chapelle gothique, portée sur quatre lions placés sur les angles. Sur les faces et les extrémités sont des arcatures flamboyantes dont trois abritent les statuettes de saint Pierre, saint Côme et saint Damien qui ont dans la paroisse une chapelle célèbre. Aux angles montent des contreforts. Au bas et au haut du toit sont des crêtes fleuronnées, et au milieu s'élève un clocheton à six pans ajourés et à flèche très élancée. Au pied de ce clocheton, dans le milieu du toit, est serti un cabochon. Les dimensions sont : longueur, 0 m. 18 ; largeur, 0 m. 11 ; hauteur du toit, 0 m. 17, hauteur du clocheton, 0 m. 36.

Sur un des rampants du toit est gravée au burin cette inscription, qui donne le détail des reliques contenues dans la châsse :.VN : PARTIE : DE . LA . CORO . DE NOTR SIGNVR . VN : PARTI : DE .·. SA . ROBA : : VN : : PARTIE .·. DE : RELIQVES : : DE ·:· SAINT . COM : ET DOMIEM .·. VN ·:· PAR : DE .·. RELIQVE : DE : SAINT PIERE : VN : PARTIE : DE . RELIQVES : SAINT : MEN VN : PARTIE : DE : RELIQVES : DE : MARIA : : MADELENE : ET : VN : PARTIE : DE : SA : ROBA : ITEM : DES AUTRES : RELIQVES

La seconde est d'un style différent, couverte d'une ornementation de feuilles un peu lourdes, qui indiquent le XVIIe ou le XVIIIe siècle. Le toit est surmonté d'une croix et des statuettes de deux prêtres juifs, dont l'un tient un encensoir et l'autre les pains de proposition. Longueur, 0 m. 15 ; largeur, 0 m. 08 ; hauteur totale, 0 m. 15. Dessous se lit cette inscription : MESSIRE : CLAVDE : DE

TREANNA : GRAND : ARCHIDIACRE : DE : QVIMPER RECTEVR : DE : St-NIC

SAINT-URBAIN. — Reliquaire en bois noir, avec application de bordures et de cartouches en argent, surmonté d'un beau buste de saint Urbain, pape.

SIZUN. — Buste reliquaire en argent avec cristal au haut du crâne, bordures ornées de rinceaux et de cabochons.

La base hexagonale est supportée par six lions et sur le pourtour on lit cette inscription :

POVR : SERVIR : A : MONSIEVR : S : CILIAV :
PAROISSE : DE : SIZVN : FAICT : L'AN : 1625

SAINT-THÉGONNEC. — Lampe d'argent richement ornée au repoussé.

TRÉGUNC. — Avec la belle croix monumentale, l'église de Trégunc possède une crosse en argent, sur le pied de laquelle on lit cette inscription :

YVES ·:· DE ·:· ROCHEROVZE
SIEVR ·:· DE ·:· PENANRVN ·.· EN
LAN . 1611 ·:· A ·:· BAILE ·:· CETE
A ·:· NRE ·:· DAME ·:· DE ·:· KVEN

La chapelle de Notre-Dame de Kerven est située à deux petits kilomètres à l'Est du bourg de Trégunc, et le château de Penanrun à 3 kilomètres Sud-Est.

Cette crosse est-elle une crosse abbatiale ayant appartenu à une sœur ou à une parente de Yves de Rocherouze ? En tout cas, elle semble plus ancienne que la date de 1611, qui est celle de la donation.

Elle mesure 0 m. 41 de hauteur, et la grande volute a 0 m. 12 de diamètre. Au-dessus de l'inscription est un nœud de 0 m. 07 de diamètre, composé d'oves et de rais de cœur en haut et en bas. Le milieu est étranglé par une gorge autour de laquelle sont rangés de petits anges drapés, portant des banderoles, et entre deux de ces anges se

trouve un écu portant trois fleurs de lis avec une étoile en chef.

A partir de ce nœud, les deux côtés de la volute sont couverts d'une série de petits compartiments carrés dans lesquels se répète toujours le même motif : un pot de fleurs à deux anses, au pied duquel se trouve des deux côtés la lettre H, surmontée d'une fleur de lis. Au haut du bouquet sortant du vase se trouve une troisième lettre H. Ce motif, toujours le même, se rapetisse à mesure que la tige de la volute se rétrécit.

Le dos de la volute est orné de crossettes végétales enroulées. Dans le vide de l'enroulement se trouve une petite statuette d'abbesse, tenant un livre ouvert.

Cette crosse, marquée de la lettre H si souvent répétée, ne serait-elle pas du temps de Henri II ?

ORFÈVRERIE MODERNE

Après avoir passé en revue les principales pièces d'orfèvrerie ancienne de nos églises, il n'est pas étranger à notre sujet d'examiner et de décrire quatre œuvres modernes qui, par leur importance, leur richesse et la beauté de leur style, doivent être considérées, dès maintenant, comme faisant partie de notre trésor archéologique.

Ces quatre œuvres sont :

1. — L'Autel d'or de la cathédrale de Quimper ;

2. — Le Reliquaire du Bras de saint Corentin ;

3. — La Châsse de saint Pol-de-Léon ;

4. — Le Calice de l'Ile Molène.

***

Autel d'or de la Cathédrale de Quimper

Nous disons : « Autel d'or », car, s'il n'a pas comme matière la valeur des autels d'or de Bâle, d'Aix-la-Chapelle, de Milan et de la *Pala d'oro* de Venise, notre autel de Quimper, entièrement en bronze doré et émaillé, peut soutenir la comparaison et même être jugé supérieur par ses dimensions, la correction de ses lignes, la richesse de son dessin général et de ses détails, l'admirable pureté de son ornementation et de ses ciselures, la gamme si riche et si harmonieuse de ses émaux.

Lorsque Monseigneur Sergent eût entrepris et avancé les travaux de restauration de sa cathédrale, il voulut doter cet édifice d'un maître-autel précieux et en fit dresser le projet par M. Bœswilwald, architecte des Monuments historiques. Tout pénétré et comme imprégné de l'architecture mauresque, qu'il avait étudiée et pratiquée en Espagne et à Biarritz, M. Bœswillwad ne put se dégager de cette influence et nous donna une composition où le style gothique et le genre mozarabe s'allient d'une façon étrange et cependant très heureuse. L'exécution fut confiée à M. Poussielgue-Rusand, le grand orfèvre parisien, et l'œuvre figura à l'Exposition universelle de 1867.

L'autel est entouré sur ses quatre faces par une double colonnade. Les colonnes extérieures, octogonales, décorées de feuillages repoussés et ciselés, supportent une frise droite, émaillée, que surmonte la corniche d'entablement. Les colonnettes de l'arrière-plan, plus fines, plus déliées, sont cylindriques et, sur leurs gracieux petits chapiteaux, portent des arcatures trilobées dont le dessin et le galbe, les émaux et cabochons donnent à l'œil l'irrésistible impression de l'architecture de l'Alhambra.

Derrière cette colonnade à claire-voie, une vigne étale

largement ses branches plantureuses et ses grappes mystiques ; à travers ses pampres montent les tiges et se dressent les épis du froment eucharistique.

Le tabernacle et le retable, d'une grande simplicité de lignes et d'une grande richesse d'ornementation, retracent les figures du Sauveur et des Apôtres. A la porte du tabernacle est assis Notre-Seigneur, la tête entourée du nimbe crucifère, tenant de la main gauche sur ses genoux le Livre de vie et bénissant de la droite. Dans le retable, les douze Apôtres, en autant de niches ou d'arcatures ogivales, sont assis dans la pose et les costumes hiératiques du XIII[e] siècle, tenant chacun son attribut spécial : « *Vous serez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël.* »

Les quatre Évangélistes sont figurés au pied de la grande croix qui surmonte le tabernacle. Cette croix, comme inspirée de nos calvaires bretons, porte sur une traverse ou croisillon les statuettes de Notre-Dame et de saint Jean, aux côtés de Notre-Seigneur crucifié.

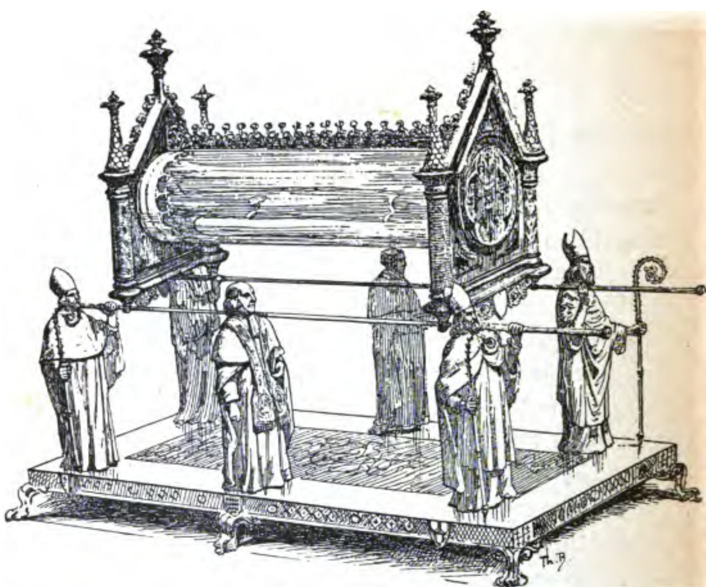
Les chandeliers ont été aussi dessinés pour correspondre au reste de l'œuvre et sont particulièrement remarquables par leur émaillerie.

Aux quatre angles du ciborium ou baldaquin qui sert d'abri à l'autel, quatre anges en bronze doré, aux ailes relevées, aux draperies souples et tombantes, au maintien svelte et gracieux, tiennent dans leurs mains les instruments de la Passion, et complétent cette symphonie métallique, à la fois si brillante et si calme.

RELIQUAIRE DU BRAS DE SAINT CORENTIN

Le 30 Novembre 1886, Mgr Nouvel, évêque de Quimper, adressait à son clergé une lettre pastorale par laquelle il

reconnaissait l'authenticité du bras de saint Corentin. Le 9 Décembre suivant, devant les chanoines réunis, l'Évêque et M. Téphany, secrétaire du Chapitre, enfermaient et scellaient cette précieuse relique dans le nouveau reliquaire préparé pour la recevoir. Voici la description de ce reliquaire, sortant aussi des ateliers de M. Poussielgue-Rusand et composé d'après un modèle ancien datant du XIII[e] siècle, et conservé au musée de Cluny.



Sur une plate-forme en métal doré, quatre statuettes d'argent, accostées de deux autres, portent sur leurs épaules une châsse gracieuse formée d'un grand cylindre de cristal dont les deux extrémités s'encastrent dans d'élégants frontons gothiques tout brillants d'or et d'émaux précieux. Ces deux frontons sont réunis par une crête métallique découpée et enrichie de pierreries.

C'est dans ce cylindre de cristal que repose sur un coussin de soie le bras du glorieux saint Corentin.

Les personnages représentés par les six statuettes sont ceux qui ont eu un rôle tout spécial dans l'histoire de cette relique si providentiellement conservée :

Salvator, évêque d'Aleth, qui emporta de l'abbaye de Lehon jusqu'à Paris les reliques de saint Corentin déposées dans ce monastère.

Guillaume Le Prestre de Lézonnet, évêque de Quimper, qui en 1623, obtint le bras de saint Corentin, conservé à l'abbaye de Marmoutiers avec d'autres reliques du même Saint.

Jacques Dhuisseau, grand prieur de Marmoutiers, qui lui fit la remise de cette relique.

Mgr Anselme Nouvel, évêque de Quimper et de Léon qui en fit la reconnaissance et la déclara authentique.

M. Alphonse de Penfentenyo, curé-archiprêtre de la Cathédrale, qui employa tout son zèle à faire rendre au culte la vénérable relique.

M. du Marhallac'h, auteur du rapport établissant les pièces à conviction pour la reconnaissance de cette authenticité.

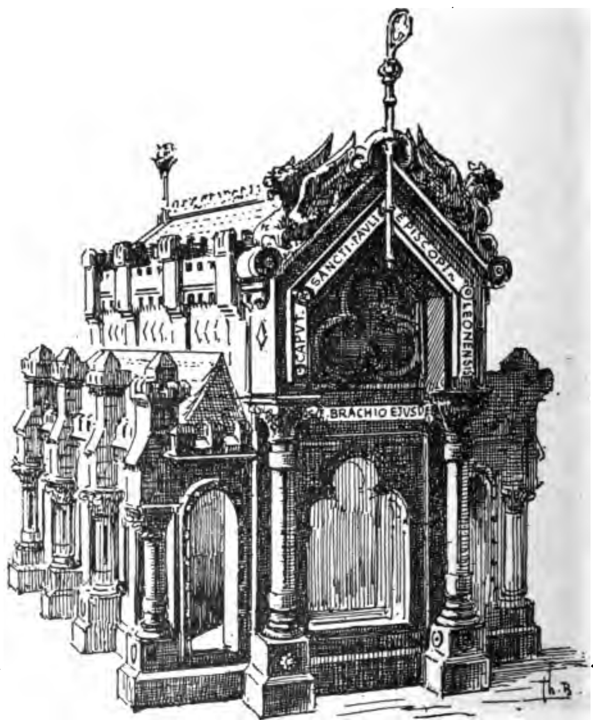
Ce reliquaire est donc un vrai monument parlant, donnant comme un résumé de l'histoire de la sainte relique du Patron de notre diocèse.

Chasse de saint Pol-de-Léon

Pour ranimer le culte de saint Pol-Aurélien et renouveler la vénération due à ses reliques, M. l'abbé Messager, curé-archiprêtre, résolut en 1897 de faire une translation solennelle de ces reliques et de les renfermer dans un reliquaire digne d'un si riche trésor. D'accord avec le

Conseil de Fabrique, il chargea M. l'abbé Abgrall, chanoine honoraire et architecte, de composer et de dessiner une châsse monumentale dont l'exécution fut confiée à M. Armand Calliat, de Lyon.

Cette châsse, en bronze doré, mesure 1 mètre de longueur sur 0 m. 65 de largeur et 0 m. 77 de hauteur, et pèse 120 kilogrammes. Elle a la forme traditionnelle des châsses du Moyen-Age, c'est-à-dire qu'elle affecte la forme d'une église avec nef et bas-côtés, mais cela dans le caractère et les lignes qui conviennent à un travail en métal. La façade principale est composée de trois arcades, séparées par des colonnes à bases et chapiteaux XIIIe siècle,



qui portent un fronton encadrant une ouverture en trèfle dans laquelle est exposé le Chef vénéré de saint Pol, comme l'indique l'inscription émaillée qui l'entoure :

CAPVT . SANCTI . PAVLI . EPISCOPI . LEONENSIS

L'arcade du milieu contient l'os du bras du même Saint :

E . BRACHIO . EIVSDEM

Toute œuvre doit avoir sa physionomie, sa caractéristique particulière, indiquée par son affectation spéciale, par le personnage ou le Saint à laquelle elle est consacrée. Ici les miracles mêmes de saint Pol fournissaient une partie de cette ornementation symbolique. Notre Saint a dompté deux dragons, celui de l'Ile-de-Batz et celui du pays du Faou. Donc, sur les rampants du fronton, on a posé deux dragons ailés, à l'allure fière et terrible, au dessin vigoureux et archaïque ; autour de leur cou est enlacée l'extrémité de l'étole dont le milieu vient s'enrouler autour de la crosse ou bâton pastoral qui forme l'antéfixe de cette façade.

De plus, comme la ville de Saint-Pol a toujours conservé, en breton, son ancienne dénomination de château, *Castel-Paol,* il était bon de rappeler cette idée en donnant à notre petit monument une tournure féodale, et c'est ce qui a été fait en transformant les corniches en une double ceinture de créneaux et de mâchicoulis, coupée au droit des colonnettes latérales par des tourelles crénelées. Sur chacun des côtés, ces colonnettes délimitent trois arcatures dans lesquelles sont enfermées l'*omoplate* et la *vertèbre* de saint Hervé, ainsi que l'os du *fémur* de saint Laurent, et un fragment considérable d'un os de saint Jaoua ou Joévin.

Les divers membres de cette construction en bronze sont dorés dans des teintes variées et harmonieuses : or rosé dans les colonnes, or jaune dans les grandes surfaces, or verdâtre et violet dans les écailles des toits, sans

compter que sur l'ensemble on a jeté les notes les plus fraîches et les plus voyantes d'une foule d'ornements émaillés, qui luttent de finesse avec les ciselures des chapiteaux et les encadrements moulurés des arcades.

Calice de l'Ile-Molène

En reconnaissance de la sépulture chrétienne, accordée aux naufragés du *Drummond-Castle*, en 1896, par M. le Recteur de l'Ile-Molène, le *Guild of all souls* (Société de toutes les âmes), sorte de confrérie des Trépassés, établie en Angleterre, a offert à l'église de cette paroisse un calice en vermeil, enrichi de pierreries. C'est une œuvre remarquable d'orfèvrerie et de joaillerie.

La hauteur du calice est de 0 m. 22, la largeur de la coupe, 0 m. 09 et la largeur du pied, 0 m. 17.

Le pied polylobé se compose de six lobes séparés par autant de pointes ; chaque lobe contient un médaillon circulaire en argent mat, sur fond d'émail, représentant :

1. — L'Agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers ; 2. — Notre-Seigneur devant Pilate ; 3. — Couronnement d'épines ; 4. — Flagellation ; 5. — Portement de Croix ; 6. — Notre-Seigneur mourant sur la Croix.

Tous ces sujets sont traités d'une façon archaïque, genre moyen-âge. Autour des médaillons court une guirlande de feuilles tréflées. Dans chacune des pointes est sertie une grande pierre précieuse, accostée de deux autres plus petites ; et là prennent naissance des feuilles ciselées qui s'épanouissent en montant et sont séparées par d'autres pierres fines. Le pied est couronné par une sorte de galerie ajourée, renforcée de colonnettes torses terminées par des rubis.

Puis vient le nœud, formé d'un globe de cristal de ro-

che de 0 m. 05 de diamètre, autour duquel s'enroulent et se croisent trois bandes de vermeil filigranées et ornées de perles. La base de la coupe est également ornée de feuilles et de pierreries ; le haut demeure lisse avec un léger évasement.

En faisant le compte exact des gemmes qui décorent ce calice, on en trouve 36 de grande et de moyenne dimension et 148 petites donnant toute la gamme des nuances et des variétés.

Pour faire valoir la belle eau des pierres qui garnissent le pied, le joaillier a évidé le métal en dessous, de sorte qu'on peut les examiner par transparence.

Sous le pied est gravée cette légende :

« IN GLORIAM DEI ET IN GRATAM MEMORIAM PIAE CVRAE A SACERDOTE MOLENIENSI SVSCEPTAE IN SEPVLTVRA EORVM QVI NAVFRAGIO « DRVMMOND CASTLE » A . D . XVI . KAL . JVL . MDCCCXCVI OBIERVNT — OMNIVM ANIMARVM SOCIETAS — ALIIQVE ANGLICANI HVNC CALICEM PATENAMQVE — FIDEI COMMVNIS TESTIMONIVM QVAE PER TOTAM ECCLESIAM CATHOLICAM DE FIDELIBVS DEFVNCTIS OBTINET — DONO DEDERVNT.

« A la gloire de Dieu et en souvenir reconnaissant des soins pieux que le Recteur de l'Ile-Molène a mis pour donner la sépulture religieuse aux naufragés du *Drummond-Castle* qui ont péri le 16 Juin 1896, la *Société de toutes les âmes* et quelques autres Anglais ont offert ce calice et cette patène, comme témoignage de la foi commune, professée dans toute l'Église catholique au sujet des fidèles trépassés. »

La patène, mesurant 0 m. 14 de diamètre, porte gravé à son revers le cachet de la *Société de toutes les âmes :* une croix de Malte allongée, entourée d'un nimbe en amande contenant cette inscription :

« THE . GVILD . OF . ALL . SOVLS . † MARCH . A . D . 1878 † ». Au centre : « R. I. P. *Requiescant in pace* ».

Cette admirable pièce d'orfévrerie, imitée du style anglais moyen-âge, est enfermée dans un écrin ou cassette, en bois des îles, capitonnée en velours vieux vert à reflets. Sur le couvercle, une plaque en cuivre doré porte une autre inscription gravée :

A L'ÉGLISE DE SAINT RONAN,
ILE DE MOLÈNE,
DE LA PART DV
GVILD OF ALL SOVLS,
EN ANGLETERRE. NOEL 1896.

Cette belle œuvre d'art a été exécutée dans les ateliers de Barkentin et Krall, de Londres.



Me voilà arrivé au terme de ma tâche. J'ai voulu montrer ce qu'il y avait de beautés et de richesses artistiques dans notre pays de Basse-Bretagne, j'ai voulu décrire les monuments et les chefs-d'œuvre qu'ont produits la foi et le génie de nos pères.

Puissent nos églises et nos chapelles rester encore debout de longs siècles, que nos clochers se dressent dans les airs jusqu'à la fin des temps, pour proclamer la foi des Bretons ; que nos calvaires de granit continuent leur prédication vivante et protègent toujours, sous les bras de la croix du Sauveur, notre vieille terre d'Armorique !



TABLE DES MATIÈRES



QUIMPER, IMP. DE KERANGAL

